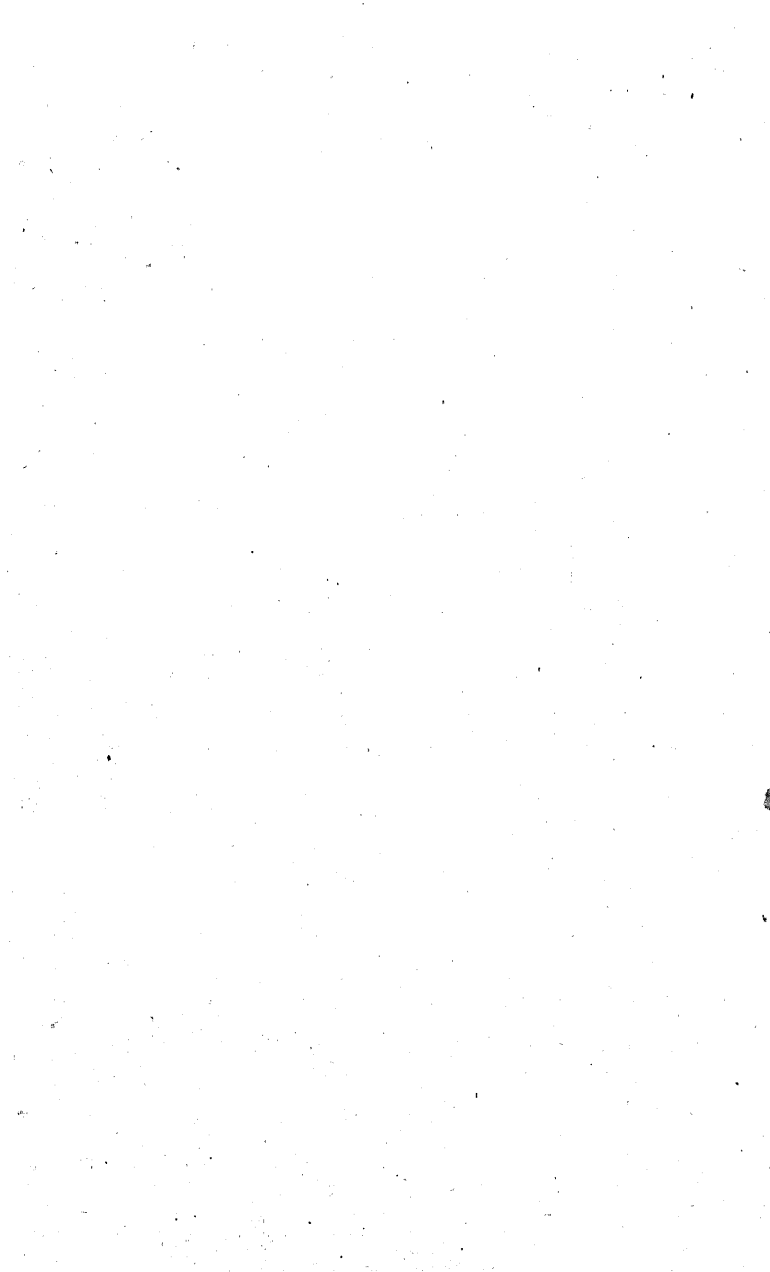




PL 104283

ANT

XIX

2353

SOUVENIRS
DE LA GUERRE D'ESPAGNE
DITE DE L'INDÉPENDANCE

Du même auteur

L'ESPAGNE

À

CINQUANTE ANS D'INTERVALLE

1809-1859

1 vol. gr. in-18. — Prix : 3 francs

SOUVENIRS
DE
LA GUERRE D'ESPAGNE
DITE DE L'INDÉPENDANCE

1809-1813

PAR

A. L. A. FÉE

ANCIEN PHARMACIEN PRINCIPAL DES ARMÉES
PREMIER PROFESSEUR DES HOPITAUX MILITAIRES D'INSTRUCTION
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG
MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION.

Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que je parcourais l'Espagne, dans une position modeste, mais cependant favorable à l'observation. Les principaux personnages qui se trouvaient alors à la tête des affaires ont disparu, et ce n'est pas pour attaquer leur mémoire que j'écris. L'âge m'a rendu l'indulgence facile, et si quelques faits s'élèvent contre ces hommes, ce ne sera qu'à titre d'historien que je les raconterai, laissant presque toujours au lecteur le soin de distribuer le blâme ou la louange : c'est surtout ma vie que je raconte.

Quoiqu'il y eût alors, dans mon caractère, une teinte de gravité mélancolique qui s'est plus tard effacée, c'est en jeune homme que j'ai vu. Mes yeux étaient bien plus ouverts que mon esprit, et la curiosité me dominait. Si j'ai réfléchi sur les graves événements dont une partie s'est déroulée devant moi, ce n'a été que beaucoup plus tard.

Il fallait laisser à ce livre, écrit, il y a de longues années, sa physionomie primitive, et je l'ai fait, autant du moins que la chose était possible.

Nous étions pour la plupart mauvais juges des événements. Personne ne saura à quel point était puissant l'ascendant qu'exerçait sur nous l'Empereur. Jamais infailibilité ne fut mieux établie. Nous croyions à ses victoires et non à ses fautes, et si des hommes sérieux cherchaient à nous enlever nos illusions, ils ne pouvaient parvenir à nous convaincre; à peine s'étaient-ils éloignés que nous retombions sous le charme; ils eussent recommencé vingt fois, sans plus de succès.

Les événements d'Espagne mirent pourtant un terme à cette confiance aveugle; ils nous ouvrirent les yeux, et nous donnèrent à réfléchir. Mais l'armée, accoutumée à une obéissance passive, se battait toujours résolument; seulement elle eût voulu se battre pour une meilleure cause.

Cette guerre ne ressemblait à aucune autre. C'était une longue occupation ayant ses jours calmes et ses jours critiques. Le contact de l'armée avec le pays ne dura pas moins de cinq longues années, et l'Espagne tout entière y était soumise. Que devait-il en résulter? Il est facile de le deviner. Nous modifions tout ce qui nous approche, sans nous modifier beaucoup nous-mêmes. Aussi restâmes-nous ce que nous étions, tandis que les Espagnols se francisèrent. Que ce fût pour eux un mal, ou que ce fût un bien, nous n'avons rien à décider à cet égard; il suffit de reconnaître qu'ils se modifièrent, et de constater que les idées françaises devinrent dominantes.

Il y a dans nos manières et dans nos habitudes un je ne sais quoi de séduisant, auquel il est difficile de résister; sans doute on proteste, mais on cède en protestant. — C'est que la civilisation nous a laissé quelque chose de notre nature primitive. Rarement nos actions sont le résultat d'un calcul; nous sommes en quelque sorte transparents; les moins clairvoyants nous devinent, et si nous égarens les autres, ce qui malheureusement n'est pas rare, c'est en général de bonne foi, et en nous égarant nous-mêmes. Le premier moment passé, même à la guerre, nous laisse pacifiques, serviables et communicatifs. Il faut pour qu'on nous haïsse nous voir de loin; de près l'opinion se modifie et nous devient favorable. Quoique nous agissions en hommes, quand il est nécessaire de le faire, il y a de l'enfant dans notre caractère, et c'est ce qui explique pourquoi l'on nous pardonne si volontiers nos travers. Ajoutons que la haine n'est pour nous qu'un sentiment passager qui s'éteint et s'efface bientôt, pour faire place à la plus complète bienveillance.

Les Espagnols, les Portugais et les Italiens font, comme nous, partie des peuples de la famille latine et nous tiennent de plus près que les autres peuples européens. Il y a entre eux et nous des rapports de langage et des analogies nombreuses de caractère. Ce qui arrive de malheureux à l'un, est toujours préjudiciable à l'autre. Nous ne pouvons être heureux, s'ils ne le sont eux-mêmes. N'est-il pas sage et

prudent de resserrer ces liens naturels, et telles circonstances ne peuvent-elles pas se présenter dans l'avenir, qui nous obligent à résister en commun à la race slave ou à la race saxonne. Si donc ces voisins, unis à nous par une sorte de parenté, atteignent un haut degré de prospérité, plus de cent millions d'hommes, très-capables d'une longue et ferme résistance, pourraient être réunis sous une même bannière, dans une ligue du Midi contre le Nord.

Les vœux que nous formons pour le bonheur des peuples méridionaux, en général, et en particulier pour l'Espagne, sont donc d'accord avec notre intérêt propre. Nous la voulons tranquille, peuplée, riche et puissante; malheureusement nos vœux ont été jusqu'à présent stériles.

Lorsqu'en 1813 nous eûmes franchi les Pyrénées, l'Espagne se réjouit de notre expulsion, et cependant il nous serait facile de prouver qu'elle eût plus gagné à conserver notre tutelle qu'à s'y soustraire; mais comme il vaut mieux moins de bonheur et plus de liberté, je comprends qu'elle ait fêté sa délivrance, plus fictive pourtant que réelle, car si elle s'est soustraite à notre domination par les armes, elle nous est restée soumise par les idées.

Il aurait été désirable que les circonstances pussent favoriser le mouvement qui entraînait, après notre départ, la nation vers son émancipation, tandis qu'elles devinrent tout à fait contraires.

Ferdinand, qui n'était moralement d'aucun temps

ni d'aucune époque, pas plus moscovite ou allemand qu'espagnol ou français, ne voyait qu'à la surface. Faute d'avoir des idées qui lui appartenissent, il empruntait les idées des autres, prêtant, car sa nature était perverse, une oreille complaisante aux mauvais conseillers. Il entoura le trône de ténèbres, si bien qu'il ne se douta pas un seul instant que son inepte tyrannie lui avait aliéné la partie la plus saine de la nation. Forcé de donner une constitution à ses peuples, il prêta tous les serments qu'on lui demanda, se réservant de les violer plus tard.

Replacé sur le trône par les armes de la France, qui aurait dû mieux employer sa protection, il fit traîner sur l'échafaud ou périr de misère dans les bagnes, les hommes qu'il avait ralliés à lui, sous de fausses promesses d'annistie.

La mort de ce prince ne rendit pas le repos au pays; nuisible jusque dans la tombe, il donna lieu, en abrogeant la loi salique, à une guerre de succession qui ensanglanta le nord de la Péninsule. Cette longue lutte terminée, l'Espagne ouvrit une interminable série de soulèvements et de prises d'armes qui arrêtent l'essor de l'agriculture et de l'industrie, et laissent aux mœurs une rudesse qui semblait vouloir s'adoucir. Ces révolutions sans causes suffisantes, et dont souvent les masses agissantes ne connaissent pas le prétexte, donnent aux Espagnols des habitudes sanguinaires, et l'on peut dire d'eux qu'ils sont aussi malheureux, livrés à cet enivrement d'une liberté

toujours mal comprise, qu'ils l'étaient autrefois quand la servitude pesant sur eux, les forçait à une honteuse immobilité.

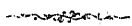
Les peuples ne se modifient que lentement, et l'état dans lequel se trouvait l'Espagne pendant la guerre de l'indépendance donne lieu de craindre que ces troubles ne durent encore longtemps. Il n'existe dans ce pays aucun équilibre intellectuel. Les préjugés les plus grossiers et les plus tenaces ont cours dans les classes inférieures, instrument inintelligent, dont se sert en le méprisant le premier ambitieux qui veut s'en servir. Lorsque le soleil se lève, ses rayons ne frappent que les hautes cimes ; il en est de même de la civilisation qui éclaire d'abord les classes supérieures et laisse le reste de la nation dans une obscurité profonde. C'est surtout ce qui arrive en Espagne.

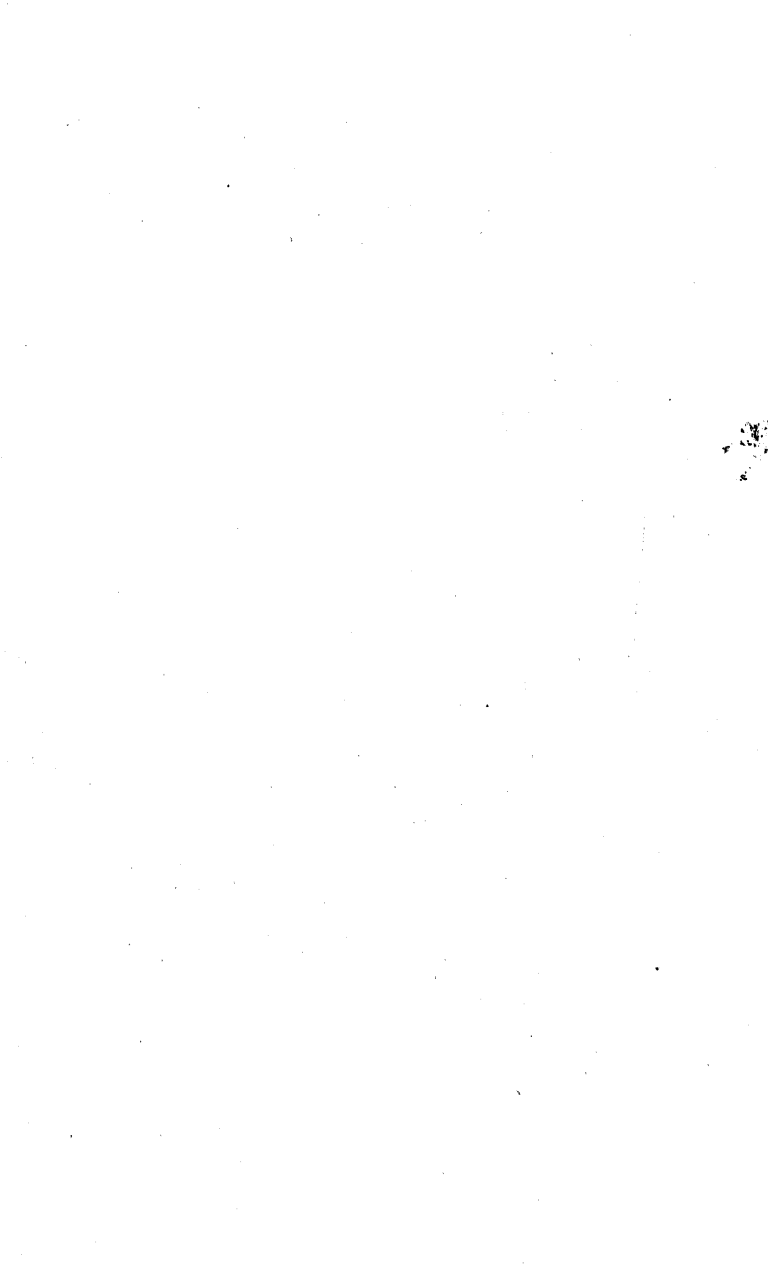
Ce pays a besoin, plus que la plupart des autres peuples de faire son éducation politique. Il faut comprendre la liberté pour que la liberté puisse s'établir d'une manière durable ; or, les masses ne sauraient la comprendre. Elles vont jusqu'à regretter le passé, et versent, sur les débris des couvents, des larmes aussi amères que celles que versaient jadis les juifs sur les ruines du temple saint, pendant leur exil sur la terre étrangère.

Et pourtant malgré sa fougue désordonnée et l'impuissance de ses efforts mal dirigés, malgré ses fautes, et peut-être même à cause de ses fautes, il est peu

de pays qui intéresse plus vivement, parce qu'il n'en est guère dont on attende davantage. L'Europe entière a les yeux tournés vers la Péninsule, aussi les écrits qui s'occupent de l'Espagne sont-ils l'objet d'études sérieuses. Ce livre a des prétentions plus modestes, quoiqu'il puisse faire naître dans l'esprit du lecteur d'utiles et salutaires réflexions. On déciderait à tort que les souvenirs qu'il rappelle sont déjà loin de nous. Ici le passé explique le présent, et les événements qui chaque jour se succèdent ne sont que la continuation d'un long drame dont j'ai retracé quelques scènes ; drame lugubre et sanglant, auquel sans doute un dénouement heureux est réservé.... mais qu'il se fait longtemps attendre !

Strasbourg, août 1856.





SOUVENIRS

DE LA GUERRE D'ESPAGNE

DE 1809 — 1813.

I.

La conscription allait m'atteindre; je demandai et obtins, après quelques examens, qui n'étaient guère exigés que comme une formalité, une commission de pharmacien militaire¹. Je fus désigné pour l'Espagne, et ma petite vanité de jeune homme fut agréablement flattée du droit que je venais d'acquérir de porter l'épée.

1. Telle était alors la pénurie dans laquelle on se trouvait pour recruter les officiers de santé, qu'on se dispensait d'exiger d'eux des examens. Il suffisait de répondre par écrit à des questions élémentaires, et l'on était reçu. Appelé au ministère de la guerre pour remplir cette formalité, je me trouvai côte à côte avec un jeune homme qui se destinait à la chirurgie. On avait cru pouvoir, en raison de la différence de candidature, nous laisser ensemble, et ce fut à tort, car je fis les deux compositions, la sienne et la mienne; et cependant à peine avais-je appris les premières notions de la chirurgie. Il fut reçu, et plus tard je le revis à l'armée, oublieux du passé, portant haut la tête et tout fier de sa *science*.

Possédé par le démon de la curiosité, j'avouerai que je ne sentis pas d'abord toute l'étendue de la perte que je faisais en quittant la France et ma famille. On nommait pourtant alors l'Espagne le tombeau des Français, et la solennité des adieux qui me furent faits me donna la preuve que mon retour était au moins regardé comme très-douteux. Je partis après avoir reçu la bénédiction maternelle. Mes amis m'accompagnèrent sur la route le plus loin qu'ils purent, en me souhaitant bonne chance. Je montai en voiture, et perdis bientôt de vue la vieille tour d'Issoudun, ma ville natale, me dirigeant vers Orléans, pour gagner Bordeaux par Angoulême et Périgueux.

Demeuré seul, et vivement impressionné par les préliminaires du départ, je me livrai à toute l'amertume de mes regrets; mais ces impressions fâcheuses se dissipèrent promptement. De nouveaux voyageurs survinrent, et leur humeur joyeuse fit renaître ma gaieté. La tristesse n'est pas longtemps la compagne d'un voyageur de dix-neuf ans.

Ces hommes, jeunes alors, qui vécurent avec moi pendant quelques jours d'une vie commune et qui improvisèrent une chaude intimité, que sont-ils devenus? J'ai oublié d'eux jusqu'à leurs noms, et ce qui me reste du souvenir de nos courtes relations est entouré de vague et d'incertitude. L'un d'eux pourtant vit encore dans ma mémoire, et je pourrais dessiner ses traits, dont l'ensemble respirait tout à la fois la finesse et la bonté. Il était chef d'escadron dans le corps des ingénieurs hydrographes et se rendait en Espagne; cette circonstance nous rapprocha.

Je découvris dans cet officier un grand fonds d'instruction. Enthousiaste de J. J. Rousseau, dont il ambitionnait d'être reconnu pour un disciple fervent, il avait de l'originalité dans les idées, et par moments

une sorte d'éloquence sauvage, qui lui donnait, avec un bon cœur, une teinte de misanthropie fort remarquable; car après une sortie vigoureuse contre le genre humain, il s'écriait d'un ton pénétré, en essuyant une larme : Et voilà pourtant comme l'état social a dégradé cette noble créature, dans laquelle il y avait du bon !

M. Chabrier, tel était son nom, rentrait en Espagne après l'avoir quittée, et paraissait fort contrarié d'y servir encore. Il me fit de la péninsule un tableau peu flatté, et ses discours m'auraient paru exagérés, si les militaires avec lesquels nous conversions dans les endroits où se croisent les diligences, ne nous les eussent confirmés pendant les dinées. Personne ne se montra plus riche en détails effrayants qu'un commissaire des guerres que nous vîmes à Angoulême. Il nous dépeignit l'Espagne sous des couleurs si sombres, et parla des excès auxquels se livraient les deux partis d'un ton si lamentable, que nous en éprouvâmes une tristesse profonde. Cependant, ne pouvant croire à tant de barbarie, je supposais le narrateur quelque peu poète, tandis qu'il n'était, comme je l'appris bientôt, qu'un simple et véridique historien.

Il ne nous arriva, pendant le voyage, rien de particulier. Nous étudiâmes les mœurs des habitants dans les salles d'auberge, après avoir vu leur pays par la portière de notre voiture. Bordeaux me parut superbe, et il l'est en effet. Nous nous logeâmes dans l'un des premiers hôtels de la ville, et j'élevai mes dépenses, moi pauvre sous-aide, au niveau de celles d'un officier supérieur, dont le budget était assis sur de plus solides bases que le mien. Aussi, quoique mes plaisirs fussent tous autorisés par l'honnêteté, ils ne l'étaient pas par la sagesse, et je quittai Bordeaux avec un grand empressement. M. Chabrier et moi louâmes un voiturier et

nous entrâmes bientôt dans les Landes, pays couvert de pins, de chênes verts et de bruyères, qui montre de loin en loin quelques coins de terre assez fertiles : espèces d'îles ou d'oasis, entourées de toutes parts de sables arides, au milieu desquels sont bâtis des groupes de chaumières décorés du nom de villages. Les routes, quand il en existe, sont faites de sapins couchés en travers, et désespèrent par leur constante monotonie. Nous partions avant le jour, et nous étions encore en voiture longtemps après le coucher du soleil, pour franchir une dizaine de lieues tout au plus. Afin de charmer l'ennui de cette longue traversée, nous faisons quelques lectures et nous conversons ; moi avec la candeur d'un jeune homme qui croit tout et qui veut tout croire ; mon sérieux compagnon avec la gravité de l'âge mûr, qui met la raison avant le sentiment, et qui se fait sceptique par une juste défiance de soi-même et du jugement des hommes. Quelquefois j'herborisais, et lorsque l'horizon avait quelque étendue, ce qui était fort rare, je m'efforçais de découvrir les Pyrénées, derrière lesquelles se dérobaient à mes regards cette Espagne que l'on me peignait si redoutable et que je redoutais encore si peu.

Dans le voisinage des habitations, se montraient à nous les *naturels* du pays, le bonnet sur l'oreille, couverts de peaux de moutons, et montés sur des échasses qui les faisaient voir, comme une apparition, au-dessus des genêts et des jeunes pins. Leur physionomie ouverte et riante, leur teint vermeil et leurs joues rebondies, annonçaient la santé et le bonheur. Je dus, les voyant sur cette terre ingrate, me persuader qu'ils savaient vivre de peu, et que le secret de la véritable philosophie leur avait été révélé par la nature, qui sait limiter les désirs aux moyens qu'elle donne pour les satisfaire. Ce voyage, au milieu des sables, ressemblait assez à une

navigation. Les cahots étaient inconnus, et la voiture nous berçait doucement comme un navire sur une mer tranquille. Vers la fin du troisième jour de traversée, le ciel étant serein, le vent soufflant grand frais, notre conducteur s'arrêta et nous cria *Pyrénées*, du ton qui doit servir en mer au matelot annonçant du haut d'une vigie la terre à ses compagnons ennuyés. Nous regardâmes à l'horizon, et vîmes effectivement une longue chaîne de montagnes bleuâtres se dessiner dans le lointain. Le jour suivant nous entrâmes dans Bayonne, où nous eûmes le logement militaire.

Cette ville, a-t-on dit, est à l'Espagne ce qu'une préface est au livre dont elle est l'introduction. S'il en était ainsi, la préface vaudrait bien mieux que le corps de l'ouvrage. Peu de villes espagnoles, si j'excepte les ports de la Méditerranée, sont dans un état aussi prospère. Elle a un beau port, de solides remparts, deux rivières, la Nive et l'Adour, l'une et l'autre navigables; des édifices nombreux; enfin elle s'appuie contre les derniers contre-forts des Pyrénées, baignés par les flots de l'Océan. Tout cela en fait une ville opulente, dont l'aspect a je ne sais quoi d'étrange et de pittoresque. C'est une place neutre, située entre deux grands états, laquelle, sans avoir la physionomie des villes faisant partie des pays qu'elle termine ou commence, en a une mixte, non moins digne d'attirer les regards de l'observateur.

Un grand convoi allait partir pour Madrid; je reçus l'ordre de le suivre et de me rendre dans cette capitale. Il me fallut acheter un cheval, et M. Chabrier me proposa gracieusement de faire avec moi cette emplette. Je le remerciai, et pour cause; mes ressources financières étaient fort diminuées, et j'achetai seul cette monture modeste, pour l'acquisition de laquelle les

talents hippiatriques du chef d'escadron n'étaient pas du tout nécessaires.

III.

Ce n'est pas chose de peu d'importance que de s'éloigner du sol natal pour courir les aventures sous un ciel étranger. Quitter son pays, c'est perdre pour un temps les charmes qui naissent de l'harmonie du langage et de la conformité des idées. C'est se résoudre à vivre entouré d'hommes ayant une autre patrie, c'est-à-dire un autre culte et d'autres sympathies. Aussi, qui n'a senti son cœur tressaillir d'effroi, en voyant pour la première fois les limites de la patrie ? Qui n'a senti les yeux se mouiller de pleurs, en apercevant derrière soi cette terre sacrée ? Qui n'a été tenté de rebrousser chemin, pour la fouler encore une fois sous les pieds ? Mœurs, intérêts, habitudes, tout va être nouveau pour vous ; ce que vous estimez on le dépréciera ; ce que vous aimez, peut-être, ira-t-on jusqu'à le haïr. Vous entendrez compter vos défaites par des victoires, et vos jours de deuil par des jours d'allégresse. Forcé d'étudier les objets qui frapperont vos regards, vous apprendrez à aimer de plus en plus cette patrie que vous aurez quittée, et désormais le cri de votre cœur sera : La reverrai-je encore ?

Mais le drapeau, c'est encore la patrie ; et j'espérais le retrouver partout glorieux et redouté.

Je quittai Bayonne le 29 novembre 1809, et fus coucher le même jour à Saint-Jean-de-Luz. Je voyageais à cheval ; ma monture avait un grand âge et une petite taille. En faveur des services qu'elle m'a rendus, je veux bien ne pas donner son signalement. Quoique j'eusse à peine vingt ans, je m'enorgueillissais déjà de moustaches naissantes, ce qui, aidé d'un grand sabre,

qui pourtant fut toujours l'ami de tout le monde, me donnait un air martial et imposant¹. Un chapeau, défendu de la pluie par une toile cirée, était maintenu sur mon chef par une bride nouée sous le menton. Une vaste capote de gros drap m'aidait, avec un frac d'uniforme, à supporter le froid des montagnes et la bise de décembre. Des sacoches placées à côté de mes fontes de pistolet, contenaient des provisions et quelques livres. Voilà, en peu de mots, quel était mon accoutrement et en quoi consistaient mes ressources.

Je marchais avec un convoi considérable en argent et en munitions de guerre, escorté par des bataillons improvisés, composés de soldats de toutes armes, séparés de leurs régiments par la maladie ou les événements de la guerre. On leur donnait le nom de bataillon de marche, et la discipline n'était pas facile à y maintenir. Les officiers qui les commandaient étaient presque tous des jeunes gens récemment sortis des écoles, qui commençaient leur rude métier. Plusieurs officiers de santé, des employés d'administration, des commissaires des guerres, des négociants, des femmes de tout âge et de toute condition qui allaient rejoindre leurs maris, grossissaient cette caravane, dont le coup d'œil était fort étrange. Au départ, et pendant quelques heures, chacun gardait les rangs assignés, mais ensuite on se montrait fort peu soucieux des ordres donnés, et l'esprit d'indépendance l'emportait, même sur le soin de sa propre conservation. Des mulets, chargés de blé ou de légumes secs, s'avançaient pêle mêle au milieu des parcs de bestiaux, au risque d'être écrasés par de

1. Jamais à cette époque, personne ne se préoccupait de l'armement des officiers de santé ni de leur équipement. Mon sabre était un sabre de parade, et mes pistolets n'auraient pu envoyer une balle à dix pas. Presque tous mes camarades étaient à pied.

lourds caissons de munitions de guerre et d'équipements militaires. Le cheval réglait son allure sur le pas du piéton, et la calèche suivait lentement, et au grand déplaisir du maître, la pesante voiture du roulier. Des conscrits chargés de leurs armes, consultant leurs forces, marchaient comme ils pouvaient, tantôt en tête et tantôt en queue du convoi. On voyait autour de soi tous les uniformes de l'armée, de même qu'on entendait parler presque toutes les langues de l'Europe. C'était comme les pièces d'un échiquier à la fin d'une partie. Pions, cavaliers et fous, tout était pêle mêle, attendant une nouvelle lutte. Les débris de l'armée de Darius, après la bataille d'Arbelles, n'étaient pas sans doute dans un désordre plus complet. Ce convoi avait à peine franchi la frontière, qu'il fut pendant tout le trajet surveillé par les guérillas, avides de butin et de combats faciles. Le maréchal Ney, qui nous commandait, devait nous quitter à Ségovie pour se rendre en Portugal, afin de reprendre l'offensive contre l'armée anglo-portugaise. Il marchait avec une escorte bien armée, seule partie du convoi qui au besoin eût pu nous défendre.

Après avoir suivi, en quittant Saint-Jean-de-Luz, un chemin raboteux et mal entretenu, nous passâmes la Bidassoa sur un assez mauvais pont en bois, bâti, dit-on, aux frais des deux monarchies dont il forme les limites. La fameuse île des Faisans, qui n'est ni française ni espagnole, et qui par conséquent est très-propre à ménager la susceptibilité des cours, quand il s'agit de conférences ou d'alliances, se voit à peu de distance. Bientôt nous entrâmes dans Irun, la noble, la bien méritante, la généreuse et la loyale, ainsi qu'elle s'intitule de par le roi. Elle est mal bâtie, son pavage est affreux et ses rues sont tortueuses. Je fus logé chez un

avocat, qui me fit un bon accueil. Là, malgré tout ce qu'on m'avait dit de la perfidie espagnole, je ne pris aucune précaution de sûreté, pas même celle de tirer la targette de ma chambre à coucher, où je dormis tout d'une pièce jusqu'au lendemain. On me fit la politesse obligée de la *jicara de chocolate*, et je partis après avoir serré la main de mon hôte.

D'Irun nous fûmes à Tolosa, en passant par Hernani, gros bourg situé dans un vallon environné de montagnes dont les sommets s'avancent en faisant saillie, comme une menace de prochaine destruction. On suit, en sortant d'Hernani, de hautes collines en amphithéâtre qui me parurent avoir été chargées de moissons. On retrouve souvent l'Oria, rivière tortueuse qui franchit bruyamment des rochers d'aspect bizarre, en formant de nombreuses cascades; lorsque son cours se ralentit, et que, moins impétueux, il gagne quelque vallon, il fait tourner de nombreux moulins, alors pour la plupart en ruines. Rien n'est plus pittoresque ni plus varié que cette partie de la route.

La nature, riante dans le printemps, riche dans l'été, est imposante en hiver. C'était la première fois que je voyais des montagnes, et mes yeux ne pouvaient s'en détacher. Déjà la neige couvrait les hautes cimes, et des torrents limoneux coulaient à grand bruit au fond des précipices. Les arbres n'avaient plus que des feuilles jaunies, qui se détachaient de leurs rameaux au moindre souffle des vents. Mais sur les hauteurs, de vastes forêts de pins, et des groupes de genévriers vigoureux qui croissaient au milieu des rochers, réjouissaient l'œil étonné et faisaient croire au printemps. Quelquefois le silence le plus profond régnait dans les montagnes, quelquefois on entendait des coups de fusil, d'origine suspecte, ou les cris de l'oiseau de proie, qui se mê-

laient au mugissement des vagues de la mer, que l'on apercevait par échappées dans le lointain.

J'arrivai par la pluie à Tolosa, où je me casai fort difficilement, après avoir reçu une leçon de politesse dont je tirai parti plus tard. On m'avait logé chez *Francisco de la Torre*; je présentai mon billet à mon hôte, en lui demandant s'il était en effet Francisco de la Torre; oui, me dit-il avec hauteur, vous êtes bien chez *Don Francisco*.

Le lendemain nous quittâmes la Toulouse espagnole, petite, mais jolie et très-bien située, et nous gagnâmes Villaréal après avoir traversé Alegria et Villafranca. J'arrivai fort las. La très-petite ville était encombrée de troupes, et je ne pus trouver à m'y loger. Beaucoup d'officiers étaient aussi embarrassés que moi. Il faisait froid, la bise soufflait avec violence; nous étions mouillés, et la perspective d'un premier bivouac nous effraya; aussi nous empressâmes-nous de suivre un conseil imprudent, qui nous fut donné par le commandant de place. Ce conseil consistait à pousser jusqu'à Ansuola, où nous aurions, nous assurait-il, les vivres et le logement. Nous partîmes donc au nombre de dix-neuf à vingt, ayant tous pour la plupart d'assez mauvaises armes et de plus mauvaises montures.

Le temps était redevenu magnifique, et nous suivions résolument une route sinueuse, tracée sur un terrain très-accidenté, couvert de rochers et de broussailles. Le plaisir de marcher libres et indépendants se trahissait par des cris et des chants joyeux; mais peu à peu notre conversation prit un tour sérieux par le récit qu'un officier, aide-de-camp, nous fit d'événements récents, dont les lieux même que nous parcourions avaient été le théâtre. Il y avait pris part, et portait au bras une blessure reçue en remplissant une mission

qui l'avait appelé en France. Son escorte avait été dispersée, après une défense désespérée, et il n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval. A chaque pas il nous montrait des défilés où des convois avaient été attaqués; des rochers qui avaient servi d'embuscade, et des hauteurs subitement couronnées d'ennemis longtemps invisibles. Nous l'écoutions attentivement et nous devenions graves. Arrivé près de la lisière d'un bois, il chercha à s'orienter pendant quelques instants; s'éloigna d'une cinquantaine de pas de la route, nous dit de le suivre, et nous montra la terre encore couverte de cartouches déchirées, de débris d'armes et de lambeaux de vêtements. Le sable, fraîchement remué, s'élevait çà et là en monticules assez rapprochés, et nous vîmes, non sans horreur, qu'il recouvrait imparfaitement des cadavres de soldats, faciles à reconnaître pour français, à la blancheur de la peau. Nous devînmes tous silencieux et reprîmes notre route en hâtant le pas. A peine avions-nous marché pendant un quart d'heure, que nous fûmes assaillis par une demi-douzaine de coups de fusil dont les balles sifflèrent à nos oreilles sans nous atteindre. Aussitôt, sans chercher à savoir d'où partait l'attaque et quel était le nombre des assaillants, nous primes le galop et entrâmes dans Ansuola, grand village sans garnison, renfermant mille à douze cents habitants, à la discrétion desquels nous nous mîmes, n'ayant pour tout moyen de salut que le prestige du nom français, et que le voisinage d'un convoi qui ne pouvait en ce moment rien pour nous.

Notre arrivée s'annonça bruyamment par de gros jurons espagnols, d'autant mieux articulés que nous nous sentions plus faibles. Le village se trouva donc subitement tiré de sa douce quiétude. Quelques lumières vacillantes se montrèrent sur le seuil des maisons, et

nous servirent à sortir d'une boue épaisse dans laquelle nous pataignons. Sur notre demande, plusieurs fois renouvelée, on nous conduisit, en maugréant, jusqu'à la maison de l'alcade, qui nous reçut assez froidement. Il nous reprocha, non sans raison, de nous être aventurés en aussi petit nombre dans les montagnes; nous faisant entendre qu'il lui serait impossible d'empêcher les guérillas, qui sillonnaient le pays, de s'emparer de nous, et qu'ainsi les habitants du village seraient punis d'une faute qu'ils n'auraient pas commise. Nous déclarâmes que nous précédions un détachement qui ne tarderait pas à arriver. L'alcade nous crut d'abord, et se montra plus traitable. Durant ce colloque, nous vîmes peu à peu se former des groupes silencieux et observateurs : on nous comptait. Nous fîmes des bons de vivree et de fourrage, et ceux d'entre nous qui se chargèrent de les faire acquitter furent accablés d'injures. Tout, autour de nous, se faisait hostile et prenait un aspect menaçant. Il fallait prendre un parti; après avoir demandé de loger collectivement et avoir été refusés, nous résolûmes de nous établir de force dans la maison même de l'alcade et de le garder en otage. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous fermâmes les portes et commençâmes à nous barricader. L'alcade ne parut pas s'émouvoir beaucoup de notre résolution, et nous laissa prendre tranquillement nos dispositions. Quand on eut vu du dehors ce que nous venions de faire, la foule devint bruyante et des épithètes injurieuses nous arrivèrent aux oreilles. Nous avions l'œil ouvert sur les moindres actions de l'alcade, disposés à incriminer même les plus innocentes. Aussi, l'ayant vu causer avec un jeune garçon qui sortit aussitôt de la maison par la porte du jardin, je crus devoir le suivre; mais comme il connaissait mieux que moi les localités, il m'échappa

à la faveur de la nuit. Cependant je pus m'assurer qu'il gagnait la montagne. J'en avertis mes compagnons, qui crurent, ainsi que moi, à l'envoi d'un émissaire, chargé de prévenir quelque guérilla de notre arrivée à Ansuola, et surtout de notre petit nombre. L'aide-de-camp devenu tout naturellement notre commandant, jugea nécessaire de ne rien témoigner de cet incident à l'alcade, et de nous préparer vigoureusement à la défense.

Toutes les maisons de la péninsule appartenant aux gens aisés ont des croisées garnies de forts barreaux (*rejas*). Il y a deux portes, séparées par un petit guichet (*postigo*). Celle de la rue est ordinairement bardée de fer et très-difficile à enfoncer. Nous les barricadâmes et nous postant à toutes les issues, nous attendîmes, après avoir éteint toutes les lumières, que les hostilités commençassent. Tout était devenu paisible dans le village, et peu à peu nous nous tranquillisions. Pourtant, de temps en temps, l'explosion de quelque coup de fusil, dont les échos multipliaient l'effet, se faisait entendre, et quelques feux brillaient dans la montagne. Accablés de fatigue et n'osant dormir, ayant à peine broyé sous la dent quelques morceaux de pain noir, nous étions dans un état de demi-repos qui n'est ni la veille ni le sommeil, lorsque tout à coup des voix tumultueuses se firent entendre et nous rendirent attentifs. Un attroupement considérable s'était formé presque subitement devant la maison, dont on cherchait à ébranler la porte. Des échelles avaient été dressées en un instant, mais les croisées grillées refusaient tout passage aux assaillants. Intimidés par le silence et par l'obscurité, ils ne pouvaient comprendre que nous restassions insensibles aux injures dont ils nous accablaient, et s'irritaient de ne savoir

où diriger leurs coups. L'alcade, qui nous était à merci et qu'ils demandaient à grands cris, se mit à leur parler dans un espagnol que personne de nous ne put comprendre. Rendons-lui justice et disons qu'il était vivement ému ; à la péroraison, même, il pleurait. Les assaillants parurent peu touchés de ses larmes, et ils redoublèrent leurs menaces. Après avoir vainement tenté de pénétrer dans la maison par la rue, ils se répandirent dans le jardin, espérant avec raison être plus heureux en attaquant cette partie de l'habitation moins bien close. Le moment de la crise était donc arrivé, et nous nous dirigeâmes de ce côté, décidés à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais notre résistance eût été aussi courte qu'inutile. Il fallait, pour nous sauver, que de prompts secours nous vinssent du dehors ; mais comment et par où ? Quelle longue nuit à passer, avant l'arrivée du convoi ! et jusque là que d'angoisses ! notre position paraissait très-compromise, et en effet elle l'était, quand tout à coup et comme par enchantement, les groupes se dissipèrent, le jardin fut évacué, la maison abandonnée, la rue devint déserte, et le silence le plus profond régna de nouveau dans les murs d'Ansuola, nous laissant douter si tout ce qui venait d'arriver n'était pas un rêve pénible.

Etonnés de cette disparition, qui ressemblait à une véritable fuite, nous écoutions attentivement, afin de saisir les bruits du dehors ; mais quelques aboiements de chiens et le chant des coqs parvenaient seuls à notre oreille. Personne ne dormait dans le village, et cependant on aurait pu croire qu'un sommeil magique venait subitement de peser sur tous les habitants, naguère si excités et si bruyants. Soit instinct, soit prudence, soit pour se faire un mérite d'un événement fortuit qui pouvait être heureux, l'alcade s'écria : *Vienen, señores,*

vienen. Et qui donc vient, lui demandâmes-nous ? Il allait nous répondre, mais il n'en eut pas le temps ; ce fut le tambour français qui nous apporta bruyamment une réponse, et quelques minutes plus tard l'uniforme de nos soldats se montrait à nos regards. Jamais Philoctète, en reconnaissant l'habit des Grecs, n'éprouva une joie pareille à la nôtre. L'alcade, en homme habile, parut beaucoup plus joyeux qu'étonné. Suivant ce qu'il nous dit, et nous étions trop heureux en ce moment pour douter de sa parole, c'était lui qui avait dépêché par la montagne un commissionnaire à Villaréal pour donner avis du danger que le voisinage des guérillas nous faisait courir ; dans sa frayeur mortelle, il intercédâ auprès de nous en faveur de ses concitoyens, et nous arracha la promesse de garder le silence sur tout ce qui venait de se passer. Sa conduite envers nous n'avait été que suspecte : nous le satisfimes sans hésiter, exigeant toutefois que les habitants fissent les plus grands efforts pour bien traiter nos soldats harassés. Quoique le village fût à bout de ressources, il put néanmoins fournir des vivres, et quelques outres de vieux vin, qui eussent été pour nous introuvables, sortirent de leur cachette et furent joyeusement vidées. Nous apprîmes que ce détachement nous avait été envoyé comme sauve-garde. M. Chabrier qui nous savait à Ansuola, n'eut pas de peine à démontrer au commandant de place, combien étaient grands les dangers que nous courions. On a vu si cette précaution était inutile. Le lendemain le convoi nous rejoignit, et le soir même nous arrivions sains et saufs à Vittoria pour y séjourner.

Cette ville, regardée comme la capitale de l'Alava, a d'assez jolis édifices et une belle fontaine, élevée au centre d'une place spacieuse à laquelle viennent aboutir

les quatre principales rues. Son territoire est bien cultivé et ses environs sont très-agréables. Je fus logé chez un médecin dont la fille parlait assez correctement le français. Elle avait nom Casilda et me parut aimable. Ses beaux yeux m'intimidaient fort, et j'avais en sa présence le geste embarrassé et la pensée confuse. Elle riait de bon cœur; mais si, prolongeant mon séjour, elle eût continué son doux et malin sourire, à coup sûr je me serais rassuré et l'éloquence me fût venue. Son père, qui ne connaissait que sa langue maternelle et le latin, essayait de se faire comprendre en se servant d'un baragouin gallo-ibérico-latin, qu'il ne pouvait, malgré le jeu de sa physionomie, parvenir à rendre intelligible. Casilda nous servait d'interprète, et presque toujours nos idées y gagnaient de la grâce. Je restai trois jours au milieu de cette honnête famille, et ce temps me parut bien court. Au moment du départ, Casilda s'approcha de moi, non plus rieuse, comme elle était d'ordinaire, mais grave et recueillie; elle me remit un petit paquet soigneusement fait, que je voulus ouvrir devant elle, mais elle s'y opposa, me disant d'une voix qui me parut émue : plus tard. A peine avais-je franchi le seuil de la porte, que le paquet fut ouvert. Il contenait un scapulaire. Je compris l'intention, et, me tournant tout attendri du côté de la maison hospitalière, je portai les lèvres sur l'image sainte brodée sur le tissu; peut-être, hélas! avec une pensée profane; puis je m'éloignai lentement, emportant au cœur un doux souvenir.

Au sortir de la ville commence une belle plaine, couverte de nombreux villages qui en attestent la fertilité. Nous eûmes longtemps à notre gauche la Zadorra, dont les bords sont couverts de grands arbres. Bientôt on entre dans le bassin de l'Èbre, séparé de la plaine de

Vittoria par une haute colline, non loin de laquelle s'élève une petite pyramide indiquant les limites de l'Alava et de la vieille Castille. Nous traversâmes l'Èbre à Miranda, sur un beau pont de huit arches. Ce fleuve fameux, qui figure si souvent dans les vers de nos poètes des règnes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, est à peine large comme l'Oise ou la Marne, ce qui n'a pas empêché qu'on ne lui ait prodigué les épithètes de majestueux, de superbe, de fier, d'impétueux, et qu'on ne l'ait donné en toute propriété à un dieu porteur d'une barbe limoneuse, entouré d'une cour de naïades, réjouies ou plaintives, suivant qu'il paraissait convenable de les faire rire ou pleurer.

Me voilà donc en Castille, me disais-je; et je m'attendais à rencontrer dans les rues de Miranda, des Figaro et des Almaviva; j'allais jusqu'à me persuader que dès le soir même j'entendrais résonner le son joyeux de la guitarre sous les fenêtres de quelque Rosine, mal gardée par un vieux tuteur. Je cherchais, mais en vain, ces costumes frais et élégants dont notre théâtre m'avait si souvent offert des modèles. Je ne vis que des Basiles et pas même un Bartolo.

Le costume bigarré des Biscayens m'avait assez plu, surtout celui des femmes, dont la coiffure laissait pendre de beaux cheveux noirs, tressés en longues nattes, ornées de rubans de couleur voyante. Que serait-ce à côté des vêtements castillans, dont la soie et le velours allaient faire tous les frais! Enfin, je vis ces modèles de grâce et de galanterie, étendus nonchalamment au soleil sur les places publiques, enveloppés en entier d'amples manteaux bruns, qui ne laissaient à découvert que deux grands yeux de teinte bilieuse, dardant un feu sombre sous d'épais sourcils noirs. En contemplant ces étranges personnages, à tête couverte d'un bonnet

de velours noir, de forme affreuse et ridicule, je ne pouvais assez m'étonner, et je demandais à la Castille qu'elle me rendit le Castillan de nos romanciers et celui de nos dessinateurs. Ma surprise et mon désappointement furent tels, que j'éprouvai le besoin de le témoigner à mon entourage; il paraît que j'e le fis avec tant de naïveté, que je provoquai un sourire. J'étais alors essentiellement primitif; et peut-être me restait-il encore quelque chose de ce caractère, qui garde opiniâtrement son empreinte au milieu des circonstances les plus propres à l'effacer.

A peine a-t-on quitté Miranda de Ebro, que le voyageur se rapproche des montagnes; elles semblent fermer hermétiquement la plaine, interdire tout passage et ne laisser d'autre ressource que l'escalade pour les franchir; cependant la route se continue et passe dans un affreux défilé, connu sous le nom de Garganta de Pancorvo, que des rochers taillés à pic circonscrivent: un régiment y arrêterait une armée. Quoique nous eussions, pour défendre ce passage, bâti un petit fort sur le sommet de la plus haute des deux montagnes, dont les deux cimes en se recourbant, s'amincissent et se rapprochent comme les deux mandibules du bec d'un oiseau de proie, les convois y étaient constamment attaqués, et le nôtre ne fit pas exception; nous y perdîmes plusieurs traînards, enlevés avant qu'il fût possible de leur porter secours.¹

A cette époque il fallait voyager en Espagne comme on voyage en Arabie; malheur à qui s'écartait de la caravane! Les Espagnols, dans les veines desquels se trouvent encore quelques gouttes de sang africain, se

1. Ce passage ressemble beaucoup à l'entrée du val d'Enfer, lieu très-pittoresque du pays de Bade, bien connu des touristes.

faisaient Bédouins, guettaient leur proie, et par amour du pillage plutôt que par dévouement patriotique, se jetaient sur elle, s'en emparaient, et disparaissaient derrière les rochers pour partager le butin et torturer les prisonniers. J'étais tellement persuadé du danger de rester en arrière, que presque toujours je me portais en avant. Le temps était-il beau, je mettais pied à terre, quelquefois seul, mais à courte distance du convoi. M'asseyant alors sur quelque pierre, je regardais l'horizon, fermé presque toujours par une enceinte de montagnes sur lesquelles je promenais la vue. Souvent même je tirais de ma poche quelque volume qui s'y cachait et je lisais, me faisant un isolement et un calme factices, qui, pour ne durer que quelques instants, ne me paraissaient que plus délicieux. C'était alors que je chargeais mon calepin de notes; et qui les eût lues se serait demandé ce que venait faire à l'armée ce jeune homme, si peu fait pour elle, dont les pensées respiraient l'amour de l'humanité et la haine de l'oppression. Cette manière de procéder au début du voyage ne changea guère pendant mon séjour en Espagne, où je puis dire que nul homme ne fut plus seul, quoique plus entouré.

S'il était imprudent de rester en arrière du convoi, il ne l'était guère moins de se porter trop en avant. Du creux d'un ravin, du milieu d'un petit groupe d'arbres, des ruines de quelque habitation ou d'un amas de rochers, pouvaient sortir des assaillants, et dix minutes suffisaient pour être enlevé. Si nous fussions restés avec le convoi, une chaude alerte nous eût été épargnée. Voici ce qui se passa :

Breviesca se montrait déjà à l'horizon. M. Chabrier et moi hâtons le pas, afin de nous loger par droit de premier arrivant. D'autres personnes, dans le même

dessein sans doute, nous suivaient, et nous nous trouvâmes insensiblement séparés de l'escorte. Nous avions des dames en calèche et jusqu'à des soldats bons marcheurs; en tout quarante personnes environ. Notre sécurité était parfaite, et chacun se croyait sur la route de Paris à Bordeaux, ou sur celle de Lyon à Marseille. Tout à coup, des montagnes voisines, nous vîmes se précipiter dans la plaine un certain nombre d'hommes armés, qui d'abord en désordre, cherchèrent bientôt à s'aligner comme s'ils se préparaient au combat. M. Chabrier, qui devina quels gens c'étaient, fit arrêter notre petite colonne toute éparpillée. Les femmes, éplorées, quittèrent les voitures, derrière lesquelles on embusqua des hommes, et elles allèrent se mettre à l'abri des balles dans un pli de terrain qui les cachait à tous les regards. Un tertre élevé, couvert de quelques arbres, fut occupé par une douzaine de soldats, et les cavaliers se groupèrent pour former un petit escadron prêt à charger l'ennemi. M. Chabrier s'approcha de moi et me dit avec le plus grand sang-froid : vous avez deux pistolets, ne tombez pas vivant entre les mains de ces misérables ! Cette phrase courte et significative me troubla d'abord, mais cette émotion fut heureusement de peu de durée. Un homme à cheval cheminait lentement à notre droite, en apparence fort indifférent à ce qui allait se passer. Je reçus l'ordre d'aller le reconnaître. Je partis ventre à terre et le sabre à la main. En approchant, je vis que le cheval était une mule, et le cavalier un pauvre meunier qui allait porter sa farine à Breviesca. Il eut grand peur et me dit, après que je l'eusse interrogé comme je pus : *aquellos son los nuestros, que ustedes llaman briganes* : ceux-ci sont les nôtres, que vous appelez des brigands.

Ma réponse plongea les dames dans un désespoir

que je n'essaierai pas de peindre ; elles se tordaient les mains et poussaient vers le ciel des cris déchirants. Nous jurâmes de les défendre jusqu'à la mort, et il y eut en peu d'instants des scènes très-pathétiques.

Nous commencions à échanger quelques coups de fusil, lorsque soudain, d'une petite vallée, débouchèrent des cavaliers qui nous parurent former environ deux escadrons. Ce grand nombre d'assaillants, piétons et cavaliers, ne nous laissait plus aucune chance de résistance, et cependant le courage de notre petite troupe s'exaltait en présence du danger. Déjà quelques hommes nous avaient rejoints, et le convoi, d'ailleurs, averti par nos coups de fusil, ne pouvait être éloigné. Il y avait donc lieu d'espérer une heureuse issue, pour peu que nous arrêtaissions pendant quelque temps les assaillants ; mais le dénouement de cette aventure ne nous était pas réservé. Cette cavalerie n'était point ce que nous la croyions être. Elle appartenait à notre armée, et nous sûmes que c'étaient les chasseurs de Nassau. Opérant avec plusieurs compagnies d'infanterie, ils étaient parvenus à débusquer une troupe de partisans, qui fut trop heureuse de mettre bas les armes, après avoir eu bon nombre des leurs de sabrés. Tout cela ne dura pas plus d'une heure, et quand l'escorte, qui avait accéléré sa marche, nous eut rejoints, on trouva les dames déjà rassurées, le sourire sur les lèvres, serrant la main à leurs champions, et ceux-ci heureux de rengainer leur épée, instrument de parade et non de défense, qui se fût brisé comme verre en se heurtant contre des armes de guerre. Le lendemain de ce jour *mémorable* nous arrivions à Burgos ; chacun de nous s'étant fait avec plus ou moins d'imagination, l'Homère de son Odyssée.

Burgos a un aspect antique et vénérable. De loin,

ses maisons semblent s'être réfugiées autour de son immense cathédrale, comme des oiseaux effrayés qui cherchent un abri. L'Arlanza la traverse, et la sépare du faubourg de Biga où j'étais logé. Au milieu de cette petite rivière avait été construit un monument destiné à recevoir les restes du Cid et de Chimène. Le monastère de San-Pedro de Cardeña, où ils reposaient, ayant été détruit, on avait voulu les mettre ainsi à l'abri de toute profanation. Les Espagnols se montrèrent fort peu reconnaissants de ce que nous avions fait pour ce héros populaire des temps héroïques de la monarchie espagnole. Don Rodrigue Diaz de Vivar, est né à Burgos, dans une maison qui, si l'on en juge par ses restes, était fort modeste. Elle se trouve dans la rue *San-Martin* ou *Calle vieja*; en allant la visiter, je vis sur les hauteurs un grand nombre de travailleurs qui construisaient un fort. Je ne me doutais pas, en admirant sa position et son étendue, des dangers que plus tard il me réservait.

Quoique Burgos renferme bon nombre d'édifices curieux, sa cathédrale, l'une des plus belles de l'Espagne, semble seule digne d'attirer les regards. C'est un édifice gothique, de proportions grandioses, couronné de clochers et de clochetons d'une légèreté infinie. Nulle description ne peut en donner une idée. Elle est vaste et ses chapelles sont surchargées de dorures. Toutes les parties de l'édifice, intérieures et extérieures, sont couvertes de détails d'architecture et de sculptures, en marbre, en porphyre et en jaspe, travaillés avec une grande délicatesse; malheureusement l'art n'y surpasse pas toujours la matière.

La ville avait beaucoup souffert de la guerre; une grande quantité de maisons étaient abandonnées, et la population paraissait misérable. Ce tableau, que je devais retrouver partout en Espagne, sans pouvoir accou-

tumer mes yeux à le voir, me rendit triste et soucieux.

De Burgos à Valladolid, le pays est très-monotone : nous traversâmes la Pisuerga en entrant à Torquemada. Ce bourg, naguère opulent, avait osé brûler en place publique l'effigie de l'empereur ; la Garde vengea l'injure faite au souverain, et Torquemada fut réduite en cendres. Ses maisons charbonnées contrastaient douloureusement avec la beauté de son pont de vingt-six arches, l'un des mieux conservés de cette partie de l'Espagne.

Dueñas, malgré l'exiguïté de son étendue, est le lieu le plus important de la route de Burgos à Valladolid. Quels tristes souvenirs il me rappelle ! La malpropreté castillane, — et ce n'est pas peu dire, — s'y offrit à moi dans toute sa laideur. La seule pièce de la maison était à la fois une cuisine, une salle à manger et une chambre à coucher. Aucune lumière n'éclaira mon triste repas, et je m'étendis pour dormir sur le large escabeau qui m'avait servi de table et de siège. Quelques copeaux d'un sapin très-résineux brûlaient, en donnant plus de fumée que de clarté. Un Hottentot expatrié aurait pleuré de joie, croyant retrouver la hutte paternelle. Étendu, durant une longue nuit de décembre, sur ma dure couche, je recevais, par l'ouverture béante de la cheminée, des gouttelettes de pluie sur la figure, et pourtant, ô bienfait de la jeunesse ! je m'endormis d'un profond sommeil en rêvant *le duvet d'un lit plus doux*. Cet être et tous ses accessoires, si humbles ou si simples, sont annoblis par un grand nom. Les Espagnols les nomment des *glorias*.

De loin Valladolid s'annonce très-bien ; les clochers et les grands édifices qui s'élèvent au-dessus des maisons, lui donnent l'aspect d'une ville de premier ordre.

Je pris les devants et quittai le convoi au moment d'atteindre le faubourg, proximité qui n'empêcha pas un Espagnol de me tirer un coup de fusil, accompagné de gestes menaçants, dont il était facile de comprendre le sens. Le poste français, qui gardait la porte, n'était pas à plus de cinq cents mètres de l'arbre, derrière lequel l'agresseur s'était embusqué; il entendit l'explosion; mais personne n'en fut ému, tant ces petits événements se reproduisaient fréquemment.

Cette cité (*ciudad*), qui fut autrefois le siège de la monarchie espagnole, n'est pas même aujourd'hui le chef-lieu de la province. Combien elle me parut déchue de son ancienne splendeur! Les rues sont désertes, et les édifices nombreux qu'elle renferme, cathédrale, églises, couvents, palais, témoignent, par leur mauvais entretien, d'une grandeur éclipsée, impuissante à renaître jamais. La vie, en Espagne, abandonne le centre pour se porter à la circonférence. L'activité commerciale et l'industrie ne sont éveillées que dans les ports; le reste du pays dort, ou, s'il s'éveille, c'est pour courir aux armes à la voix des factieux, sans but, et souvent même sans savoir pourquoi et pour qui. Ce n'est que par secousses que se meut le peuple espagnol; pour agir, il faut qu'il se passionne.

Je circulais tristement et au hasard dans cette grande ville, lorsque je vis, sur une place retirée, un grand concours de spectateurs, dont le nombre augmentait à chaque instant. C'était là que se faisaient les exécutions, et on allait y mettre à mort quatre criminels, qui déjà s'approchaient. L'appareil de leur supplice, qu'on nomme en Espagne *el garrote*, consistait en un petit échafaud fort bas. Quatre sellettes, adossées à autant de poteaux, attendaient les patients. Je les vis venir de loin, montés sur des ânes et tournés du côté de la

queue, soit pour ajouter à l'ignominie, soit pour dérober à leurs regards l'instrument du supplice. Leurs mains, qui étaient libres, tenaient un crucifix, et ils récitaient à haute voix les psaumes de la pénitence que la foule répétait en chœur. Tant que dura l'exécution, les cloches de toutes les paroisses sonnèrent des glas. On étrangla les condamnés avec un carcan, qui fut serré à l'aide d'une vis placée derrière le poteau; la mort est instantanée. Après l'exécution, la face du patient, d'abord cachée sous un linge par le bourreau, est ensuite découverte et exposée aux regards des spectateurs. Je n'attendis pas la fin de l'exécution pour fuir épouvanté; mais il me fallut longtemps marcher pour en perdre les dernières traces. Partout, dans le voisinage, circulaient des Frères de la miséricorde, portant des aumônières et des lanternes allumées, criant d'une voix lamentable : *Hermanos, den ustedes una limosna por las almas de los pobrecitos condenados!* «Frères, donnez une aumône pour l'âme des pauvres suppliciés!» Les oreilles des malheureux à qui cette aumône était destinée, auraient pu être frappées de ces paroles funèbres, si dans ce moment solennel on jouissait du libre exercice de ses sens.

De Valladolid à Ségovie, la route est sans intérêt, et aucun épisode ne vint en combattre la monotonie. Nous traversâmes le Duero sur un grand pont de pierre, à Puente-Duero. Ce fleuve, d'un cours très-rapide, n'a d'importance qu'en Portugal. Pour la France, ce serait une rivière de troisième ordre; encore en avons-nous parmi celles-là qui sont navigables, et le Duero ne l'est plus à vingt lieues au-dessus de son embouchure. Valdestillas, Olmedo, Santa-Maria de Nieva furent successivement les lieux d'étape du convoi.

Toutes ces petites villes étaient alors des places de

guerre, où l'on avait à combattre deux ennemis redoutables, la faim et les insurgés. Le terrain que traverse la route est peu fertile, et, çà et là, parsemé de bois de pins, très-favorables à l'attaque des convois. Deux jours avant notre passage, un détachement de dragons, qui escortait un colonel, avait été assailli à l'improviste par une vive fusillade, et plusieurs cavaliers furent tués avant qu'on pût savoir d'où venaient les balles. Nos malheureux soldats étaient à demi-enterrés sur le bord de la route.

Nous rencontrâmes plusieurs colonnes de prisonniers espagnols, faits à la bataille d'Ocaña. On les poussait en avant comme un vil troupeau de bétail que l'indifférence conduit au marché. Ils étaient durement menés, et beaucoup d'entre eux, jeunes et faibles de constitution, succombaient à la fatigue. Ceux qui ne pouvaient plus marcher étaient impitoyablement passés par les armes. — C'est le droit de la guerre, me dit-on. « Et le droit de l'humanité, » répondis-je ? — Des soldats hanovriens escortaient ces malheureux, qui eussent été traités plus doucement, conduits par des Français; quoique, à vrai dire, [la guerre se fit déjà de part et d'autre avec une cruauté, que la férocity des guerrillas poussa bientôt à l'extrême.

Territoire aride, terrain couvert de rochers, hautes sommités au-dessus desquelles planaient les oiseaux de proie, assurés d'une abondante curée, que cette grande chasse d'hommes renouvelait sans cesse; arbres verts clair-semés, sables arides, champs de mince rapport, hameaux abandonnés, dont les maisons au toit de chaume, s'affaissaient sur elles-mêmes; ciel gris, raffales de pluie, prisonniers cruellement traités, cadavres sans sépulture sur le bord des chemins : voilà ce qui frappa mes yeux pendant mon passage à travers les

plaines monotones de la vieille Castille. Ségovie m'offrit quelques dédommagements. Elle a une très-belle cathédrale, un alcazar d'un aspect bizarre et imposant, vaste château qui fut une prison d'état, une école militaire et un dépôt d'artillerie ; c'était primitivement une demeure royale. Des parties élevées de la ville on découvre au loin une vaste plaine presque nue, terminée au sud par les montagnes couvertes de neige du Guadarrama et les sombres forêts de Saint-Ildefonse. Ségovie possède l'un des plus beaux aqueducs qui existent en Europe. Il est dû aux Romains qui semblaient, vouloir se faire pardonner leur insatiable ambition, en dotant les pays conquis de monuments, non-seulement destinés à éterniser la gloire de leurs armes, mais encore à servir utilement les populations soumises. Les Romains n'admettaient pas que jamais leurs conquêtes pussent leur être enlevées ; aussi, quelque éloignées qu'elles se trouvassent de la métropole, ils les regardaient comme une terre romaine, et agissaient en conséquence. Sans doute il y avait des exactions, des violences, des cruautés commises, mais ces excès ne concernaient que les personnes. Les intérêts matériels des pays conquis étaient ménagés, comme un sûr moyen de rendre durable la domination qu'ils avaient établie. A peine la guerre était-elle finie, et quelquefois même pendant la guerre, que de toutes parts s'étendaient de grandes voies de communication, et se construisaient des bains, des cirques, des chaussées, des ponts et des aqueducs. Celui de Ségovie est attribué à Trajan : on le croirait bâti d'hier. Les pierres ne sont point unies par du ciment, et pourtant rien n'annonce la dégradation, malgré les rigueurs d'un climat qui passe de l'extrême sécheresse à l'extrême humidité, et d'un froid excessif à une chaleur dévorante. Appuyé contre un

des piliers de ce vénérable reste de la grandeur romaine, je me plaisais à entendre le murmure de cette eau cristalline, qui s'épanchait, inépuisable, depuis des siècles, et je rendais grâce au fondateur, qui, s'il a exécuté de plus grandes choses, n'en a certes pas fait de plus durables ni de plus utiles.

Le passage du Guadarrama, que nous exécutâmes le lendemain, ne présente aucune difficulté, même aux plus lourdes voitures, tant est bien ménagée la pente donnée à la route. Il ne faut pas s'attendre, en traversant cette chaîne de montagnes, à trouver rien qui ressemble à nos Alpes, ou même à nos montagnes du centre de la France. Il y a bien quelques beaux et grands arbres; mais l'aspect en est aride, et les rochers surabondent. Le voyageur, parvenu au sommet de ce passage, découvre une immense étendue de pays : c'est au sud la plaine nue de la nouvelle Castille, jusque par delà Madrid, et au nord, une grande partie de la vieille Castille, jusque par delà Ségovie. Sur le point culminant de la montagne s'élève une colonne, qui porte un lion en marbre avec une inscription destinée, à rappeler que les améliorations de cette route, autrefois dangereuse, sont à la date de 1749, et dues à Ferdinand VI. Ce monument n'a rien d'imposant. Tandis que je le regardais, je vis à mes côtés une personne dont la figure ne m'était pas inconnue, et cette personne à son tour me regardait comme si elle eût aussi consulté ses souvenirs. Après l'échange de quelques paroles, nous nous rappelâmes où nous nous étions vus. C'était le commissaire des guerres de la dinée d'Angoulême, qui s'était montré si éloquent en parlant de la misère espagnole et des souffrances de notre armée. A peine arrivé à Paris, il avait reçu l'ordre d'en partir dans les vingt-quatre heures pour retourner à Madrid, qu'il

avait quitté sans autorisation suffisante. Il n'y avait rien d'étonnant que je ne reconnusse pas sur la cime du Guadarrama un homme que je croyais sur les bords de la Seine. Cette rencontre nous fut réciproquement agréable, et nous ne nous séparâmes plus qu'à Madrid.

Les murs d'enclos du fameux monastère de l'Escurial, viennent se terminer près de la route. Nous bivouaquâmes au milieu des ruines de Galapagar. L'église seule était restée debout, et sur une tour qui en dépendait, se tenait un factionnaire en observation. Voyait-il venir de loin des hommes armés, amis ou ennemis, il frappait avec un marteau sur la cloche, un nombre de coups correspondant à celui des hommes qui s'approchaient. Aussitôt la petite garnison prenait les armes, et se retirait, au besoin, dans une espèce de blockhaus : précaution fatigante, mais souvent utile. Quelques pauvres habitants dépossédés erraient, en haillons, autour des bivouacs. Ils nous regardaient en silence sans rien demander; mais leur maigreur et leur teint hâve parlaient assez haut pour eux, et ils obtenaient du pain qu'ils mangeaient avidement.

Le lendemain nous entrâmes dans une grande plaine ondulée, absolument nue; y voir un arbre est un incident qui mérite une mention sur les notes du voyageur. Ce vaste terrain ressemble à la campagne de Rome, dont il n'a pas toutefois le charme poétique. Bientôt nous vîmes un pont magnifique sur une rivière sans eau, c'était le pont de Ségovie et le Mançanarès. Nous le passâmes, et après avoir cotoyé la belle promenade de la Florida, nous entrâmes à Madrid par la porte de San-Vicente, le 24 décembre 1809, après 25 jours de voyage, sans que rien encore nous eût annoncé les approches d'une grande capitale.

III.*

A peine arrivé à destination, le convoi disparut, comme par enchantement, à travers les rues de Madrid, et je me trouvai bientôt seul, traînant par la bride mon cheval fatigué.

Je venais de me séparer de M. Chabrier, qui malgré la différence des âges, m'avait accordé quelque amitié, et nous nous étions réciproquement souhaité de revoir un jour la France et nos familles. Mes vœux, quoique sincères, ne furent point exaucés, et moins d'une année s'était écoulée, que j'apprenais la mort de cet excellent homme, assassiné sur cette terre qu'il qualifiait si bien d'inhospitalière. J'avais reçu aussi les adieux de l'aide-de-camp dont le sang-froid et la prudence nous avaient été si utiles à Ansuola. Il y avait entre nous deux des rapports sympathiques, qui bientôt eussent pris tous les caractères d'une bonne et franche amitié.

Ces témoignages de regret, donnés et reçus, m'attristèrent profondément, et je parcourais les rues de Madrid sans trop savoir où j'allais. L'ordre qui régnait partout m'étonnait. La mise grave et sévère des passants, la variété des costumes, l'abondance des marchés, inexplicable pour moi qui venais de voir la misère des provinces; mille autres particularités curieuses éveillaient mon attention, et chassaient peu à peu le souvenir des images funèbres qui avaient frappé mes regards sur la route. Cependant, en voyant cette physionomie toute espagnole de la rue, je sentais plus douloureusement combien j'étais éloigné de la France. Une atmosphère nouvelle, dans laquelle je respirais mal à l'aise, m'entourait. Mes yeux cherchaient sou-

vent, sans en voir, les uniformes de notre armée. Cette solitude, au milieu de la foule, me tourmentait. Je devinais, d'instinct, que j'étais à ce peuple ce qu'une note fausse est à l'oreille d'un musicien exercé, et que je détruisais par ma seule présence, un grand ensemble harmonique. Cette idée s'empara de moi; vainement je voulus la combattre; elle devint tyrannique et me domina. Pour échapper à cette gêne, je crus n'avoir rien de mieux à faire que de disparaître dans les profondeurs d'une *posada*, où je passai, tant bien que mal, la première nuit de mon arrivée.

Le lendemain je fis régulièrement constater mon arrivée et rendis visite à M. Laubert, pharmacien en chef, qui me mit en disponibilité au quartier général : position provisoire, très-favorable à l'observation. J'eus beaucoup de peine à me caser; non que l'on me refusât autant de billets de logement que je voulais en avoir, mais parce que ces billets s'adressaient à des gens qui avaient quitté la ville pour aller demeurer à Valence ou à Grenade; à d'autres qui étaient déménagés depuis des années; enfin à des exilés, et même parfois à des morts. On n'a pas idée d'un pareil désordre. La numérotation d'une rue s'interrompt à chaque rue nouvelle, et tourne autour de chaque îlot de maisons. C'est là ce qu'on appelle une *manzana* (une pomme). Rien n'est plus incommode. Il faut avoir l'indication du quartier ou *barrio*, le numéro de la *manzana* et celui de la maison. Aussi que de courses inutiles! C'est vraiment à faire douter de la vérité du précepte de l'Évangile, qui nous a dit : «cherchez et vous trouverez.» On cherche, et l'on ne trouve pas; souvent même on frappe, et personne ne vous ouvre. Il faudrait avoir, pour résister à ces petites misères de la vie militaire, la patience d'un santon ou celle d'un derviche, et je ne l'avais pas.

J'en donnai une preuve, et je m'en accuse humblement. On m'avait logé chez un libraire de la *calle de Atocha* : il alléguait, pour se dispenser de me recevoir, des motifs plausibles, que ma lassitude refusa d'admettre : *Hombre*, me dit-il, lorsque j'insistais, *si no puedo*. Ce mot d'*hombre*, homme, me parut méprisant, et je m'irritai d'une qualification, quelque peu familière, il est vrai, mais dont au surplus personne en Espagne ne se formalise. Ma petite colère fut celle d'un enfant, car je l'étais encore. Je me calmai donc bientôt, et finis par des excuses. J'acceptai un autre billet, qui me logea provisoirement chez Dⁿ José Pavon, l'un des collaborateurs de la Flore du Pérou, resté en possession de l'herbier-type de ce bel ouvrage, après la mort de son ami Ruiz, et je me trouvai pendant quelques jours, en tête à tête avec cette riche collection, qui occupait, exposée aux animaux destructeurs, une soupente faisant partie de l'alcove dans laquelle était dressé mon lit. Malgré le voisinage de cette vénérable relique botanique, je me trouvais fort mal logé ; aussi m'empressai-je, sur la proposition qui m'en fut faite, d'accepter un billet qui me casa définitivement chez Dona Juana Echevaria, *calle de los Remedios* : véritable à-propos pour un jeune pharmacien.

Cette dame, jeune encore, avait deux filles, qui aimaient la danse et la musique ; elles avaient des compagnes, et cet essaim de jeunes filles, gaies et folâtres, bourdonnait toute la journée autour de moi, me faisant entendre le bruit de leurs ailes quand je ne voyais pas leur corsage. Mes hôteses, bonnes et dévouées, résolurent de m'apprendre l'espagnol ; mais si je fus un écolier docile, je fus aussi parfois un écolier terrible. Un jour que, pour m'encourager, elles venaient de louer ma prononciation, je voulus justifier

leur éloge, et pour leur montrer avec quelle perfection j'articulais la jota (j), je me mis à rimer en *ajo*, et à lâcher un affreux juron espagnol, justement banni de la bonne société. Vert-vert, à son retour du voyage qui le perdit, n'en avait pas entendu de pires sur son bateau, en naviguant de Nevers à Nantes. Le rouge monta subitement à la figure des dames; je n'y pris pas garde, et recommençai deux ou trois fois avec un tel sang-froid, et une si complète ignorance de sa valeur, que tous les fronts se déridèrent, et que chacun n'y pouvant plus tenir, se mit à rire à gorge déployée.

A l'étage supérieur logeait un jeune pharmacien, reçu chez mes hôtes. Il ne me fallut pas longtemps pour apprécier ses rares qualités. Je lui offris mon amitié, ou plutôt nous fûmes entraînés l'un vers l'autre, naturellement, et sans parti pris. Cette liaison, dont la mort eût dû respecter la douce chaîne, fut pour moi, tant qu'elle dura, pleine de charme. Il s'appelait Devergie, d'un nom que son plus jeune frère a fait avantageusement connaître en médecine. Il était de mon âge, de ma taille, et parmi les blonds ce que j'étais parmi les bruns. Ses passions avaient plus d'énergie, et la raison ne parvenait pas toujours à les tempérer. Il aimait les beaux-arts et il en parlait bien; il écrivait avec facilité, et même avec élégance; faisait de jolis vers, déclamaient avec l'intelligence d'un bon acteur, était en outre musicien, et cité parmi nous, comme un gai et spirituel convive. Ces qualités de l'esprit, qu'il est si rare de trouver réunies, n'étaient rien à côté de celles de son cœur. Nul, avec de plus faibles ressources, ne se montra plus généreux; nul, en ménageant davantage l'amour-propre, n'eût l'art de parler avec plus de franchise. Voulait-on un conseil? on s'adressait à Devergie. Avait-on vu le fond de sa bourse? à lui encore. Fallait-il

intervenir auprès des chefs pour adoucir des ordres rigoureux, ou faire pardonner une faute? toujours, toujours à lui. On ne pouvait le connaître sans l'aimer, et plus tard, en le voyant entouré de tant d'affection, je sentais parfois que mon amitié s'alarmait et devenait jalouse.

Ce fut lui qui me servit de guide pour visiter Madrid; et j'oubliais, avec cet aimable compagnon, non-seulement la longueur des courses, mais encore jusqu'au pavé détestable de cette ville, d'ailleurs digne d'être la capitale d'un grand pays.

Madrid a la prétention d'être, comme Rome, bâti sur sept collines; mais après avoir vu ces monticules, sans importance, et sans intérêt historique, personne ne voudra leur conserver ce nom. La tolérance ne sera pas plus grande, en ce qui concerne l'étymologie de son nom, que les érudits veulent faire dériver de l'arabe; à les en croire il signifierait *Casa de ayres saludables*, maison des airs salubres. Voilà bien des choses dans deux syllabes, et, si elles s'y trouvaient en effet, ce serait une amère dérision; car, à moins que le climat de cette grande ville ne soit absolument changé, rien n'est moins sain que Madrid, exposé du côté du nord aux vents glacés qui soufflent du Guadarrama et, du côté du sud, à des vents brûlants qui n'ont pas trouvé, pour se tempérer, la surface d'un lac ou celle de quelque grand cours d'eau. C'est l'une des villes les plus malsaines de l'Europe. Nulle part il ne meurt plus de phthisiques, et elle a ce triste avantage d'avoir une maladie particulière, connue en médecine sous le nom de colique de Madrid.

C'est sans doute une ville très-digne d'être visitée; cependant il ne reste que bien peu de chose dans la mémoire après qu'on l'a vue. Milan a son dôme, Stras-

bourg sa cathédrale, Nîmes son cirque et sa Maison carrée, Gênes son port et ses palais de marbre, Pise sa tour penchée, et l'étranger, qui a pu admirer ces monuments, les rattache par le souvenir, à chacune des villes qui les renferment : il n'en est pas ainsi de Madrid. Tout y est bien, tout y est convenable, tout y est digne ; mais rien n'est dominant, rien n'excède l'ordinaire, rien n'y fixe l'attention du voyageur d'une manière durable ; rien ne l'y étonne par le grandiose des proportions. Je ne veux donc rien décrire. D'ailleurs, ce récit est un simple recueil de souvenirs, et s'il intéresse, il devra ce résultat autant à la personne du voyageur qu'aux lieux qu'il a parcourus, suivant les caprices de la guerre.

Lorsque le promeneur se dirige des parties extérieures de la ville, vers le centre, il aboutit nécessairement à la *Puerta del sol*, vaste carrefour où viennent s'ouvrir les plus belles rues de Madrid, celles de San Geronimo, de Fuencarral, de la Montera, de las Carretas et de Alcalá. Dans les temps, sinon heureux, du moins paisibles, de la monarchie, on allait au Prado, dont les larges allées, ornées de fontaines splendides et de statues de marbre, se remplissaient de belles dames, habiles à jouer de l'éventail, véritable télégraphe, ne transmettant pas seulement des lettres comme l'électricité, mais des signes dont le moindre valait une phrase tout entière, très-capable de porter le trouble dans les cœurs. Aujourd'hui le Prado est délaissé, et c'est la *Puerta del sol* qui est devenue le rendez-vous des oisifs et des gobe-mouches, plus nombreux à Madrid que dans la plupart des autres grandes villes. C'était là, et dans les rues aboutissantes, qu'avait eu lieu, peu de mois auparavant, lors de l'insurrection du 2 mai, signal du soulèvement général de l'Espagne, le principal

effort des mécontents; et Dieu sait s'ils avaient de justes motifs de l'être! Dans l'opinion des Madrileños cette fatale collision eût pu être évitée, si Murat, gouverneur de la ville, l'avait voulu. Il pouvait prévenir; il aimait mieux réprimer.

Devergie me montra près de la place de l'hôtel de ville, ornée d'une belle fontaine avec des lions portant des tours, *la casa de los lujanes* qui servit de prison à François I^{er}. L'aspect qu'elle présente à l'extérieur fait peu d'honneur aux sentiments hospitaliers de Charles-Quint. Dire à quel point les Espagnols sont encore fiers de cet épisode de leurs guerres contre la France, est chose impossible : il les console de tout. Vous avez conquis l'Espagne, nous disaient-ils, mais vous n'avez pu avoir un roi d'Espagne prisonnier que par trahison, au lieu que si votre roi a été captif à Madrid, c'est loyalement, et par la seule puissance de nos armes. Il y avait peu de chose de satisfaisant à répondre à cela.

Ce qui m'étonnait le plus, en parcourant Madrid, c'était de voir le mouvement d'une grande ville sans en entendre le bruit. La voiture de roulier, les haquets, les tombereaux, y sont inconnus : le commerce se fait à dos de mulets ou à dos d'âne. Les voitures suspendues y viennent en grande partie de l'extérieur. Ce sont des *calesines* de forme bizarre et des *galeras*, sortes de grands chariots couverts. Pour trouver des équipages, il faut attendre le soir, et se rendre dans les rues qui aboutissent au Prado. On y voit de riches attelages de mules, les chevaux étant réservés pour servir de monture. J'ai vu parmi les Espagnols d'excellents cavaliers, à tournure un peu roide, mais fermes en selle, comme s'ils y étaient rivés. Les mules, en grande faveur en Espagne, sont tondues dans la partie supérieure du corps, ce qui leur donne un singulier

aspect, auquel pourtant je m'accoutumai bien vite. On entend peu de cris sur la rue; les marchands ambulants, n'ayant pas besoin de s'égosiller pour se faire entendre, jettent leur cri moins fort, et le répètent moins souvent. La physionomie de Madrid ne se présentait pas à nos regards telle qu'elle était avant l'invasion de nos armées. Les moines de tous les ordres, à costumes si variés, avaient tous disparu, et l'on ne rencontrait que des prêtres, coiffés du grand chapeau à larges bords relevés en bateau. Le noir est la couleur des vêtements des deux sexes; une mise de propreté suspecte, et même des haillons se dissimulent parfaitement sous le manteau, pour les hommes, et sous la mantille, pour les femmes. Il en résulte un air d'aisance et de bien-être qu'on ne trouve pas ailleurs. Le peuple espagnol, à Madrid et dans les grandes villes, a quelque chose de digne et de *comme il faut*, suivant l'expression française. Peut-être la rue est-elle quelquefois plus bruyante que je ne l'ai vue; mais Joseph, roi bien plus accepté par la nation qu'on n'a voulu plus tard le dire, était parti avec sa garde. Une cour fort nombreuse et fort empressée l'avait suivi; le palais était désert; et Madrid, privé de sa population dorée, était entré dans un état de calme qui ne lui est pas habituel, et dont il jouit rarement au même degré.

J'aurais manqué à mes instincts les plus prononcés si j'avais négligé de visiter le cabinet d'histoire naturelle et le jardin botanique; je les vis l'un et l'autre: j'attendais mieux. Ces établissements étaient dans un état très-peu satisfaisant. L'Espagne, cependant, possédait les plus vastes colonies du monde entier, et rien ne semblait plus facile que de réunir toutes les productions de ces terres lointaines dans la métropole: c'était même un devoir, et il n'a pas été rempli. Cepen-

dant le cabinet d'histoire naturelle renferme, entre autres choses curieuses, le squelette presque entier d'un mammouth; une moitié de perle, d'une dimension extraordinaire, montée en coupe; et un friand morceau d'or natif, pépité d'un poids très-considérable. Le jardin de botanique, situé sur le Prado, est vaste, et ses abords élégants. Quoiqu'il eût été successivement dirigé par deux hommes de grand mérite, Ortega et Cavanilles, il laissait beaucoup à désirer pour la tenue. Il est vrai qu'il se ressentait des malheurs de la guerre, et que son budget était alors insuffisant. Ortega vivait encore, mais accablé d'infirmités et absolument inactif. Je le vis deux fois; il me reçut avec une grande affabilité, et voulut bien me dire quelques-unes de ces paroles encourageantes, si précieuses pour un jeune homme, dans la bouche d'un vieillard. Il avait eu beaucoup à se plaindre de Cavanilles, mort depuis quelques années, et il ne pouvait en parler sans amertume. — Les Espagnols ont cultivé la botanique avec plus de succès que les autres branches de l'histoire naturelle.

Elle était douce la vie que je menais à Madrid, et malgré la guerre, je jouissais d'une paix profonde. Voici ce que j'écrivais sur mes notes, à la date d'un des premiers jours de janvier.

A peine éveillé, mes hôtes me font offrir une tasse de chocolat. C'est le bonjour de chaque matin. Quelques tranches d'un pain éblouissant de blancheur, savoureux, quoique compact, accompagnent le breuvage mousseux. Le chocolat me paraît être, pour les Espagnols, ce que le café est pour les Arabes; il ne manque que la tente et le désert. L'idée morale est la même; il garantit une bonne et franche hospitalité. Après l'avoir offert à son hôte, l'Espagnol se rend res-

ponsable de la sécurité de sa personne. Quoique cela ne soit pas dit, on ne saurait le comprendre autrement. — Je me lève. — Mon *brasero* est bien garni de charbon de bois allumé, sur lequel Mariquita vient de jeter, pour parfumer la chambre, une pincée de fleurs de lavande, nommées en Espagne d'un beau nom arabe *alhuzema*. Malgré la chaleur de mon brasero, je ne puis m'empêcher de regretter la cheminée française. Le coin du feu, la flamme qui pétille et qui vivifie, les folles causeries, ... où est tout cela ? — Une légère couche de neige couvre le pavé des rues, et s'étend sur les toits. Le manteau des passants s'est remonté sur le nez, de plus d'un centimètre. Allons, décidément il fait froid. — L'aspect de ma chambre est glacial. Les murs sont nus et seulement ornés de petites gravures pieuses, dans des cadres dorés; elles alternent avec des bulles de grande dimension, qui promettent des indulgences aux pécheurs, assez repentants pour les lire; quand je saurai mieux la langue, je tâcherai d'avoir ce courage. — Comparativement avec ce que je vois ailleurs, j'ai un riche mobilier. C'est d'abord une natte d'esparto, à dessins élégants; des chaises en bois peint et à dossier doré; une table massive, bien assise sur ses quatre pieds; un vieux buffet, sur les portes duquel se voit en relief une Nativité; puis un lit fort bas, dont je ne veux pas médire, tant j'y dors bien. Ajoutons, pour en finir, une lampe bizarre d'aspect (*belon*), digne de figurer à côté de la dague de quelque roi goth; une cuvette et un pot à l'eau qui prétendent à la forme étrusque, et qui trahissent un long usage, par leurs blessures, lorsqu'ils ne sont pas cachés sous deux serviettes de toilette, étroites et frangées à leurs deux extrémités. Pour ne rien omettre, parlons encore d'un vieux miroir, entouré d'une bordure rococo, dont les années ont fait pâlir la

dorure, et proclamons définitivement la clôture de l'inventaire.

Je lis, pour me familiariser avec la langue espagnole, un livre qui me plaît, *El hombre feliz*; ce *rara avis in terris*. Il est intéressant, et je le trouve bien écrit, sans doute, parce que j'arrive à le bien comprendre. — J'entends gazouiller mes jeunes hôteses, elles se préparent pour aller à l'office. C'est un jour d'indulgence, et les prières vont surtout avoir pour objet de tirer les âmes du purgatoire : *saccar las almas del purgatorio*. — Quel froid rigoureux, Don Antonio, me disent-elles ; deux degrés au-dessous de zéro ! Elles sortent, et je vais à San Isidro, joindre mes prières aux leurs. Dans le trajet, elles saluent avec beaucoup de familiarité, et d'une manière qui serait cavalière ailleurs qu'en Espagne, les personnes de leur connaissance qu'elles rencontrent. — Les hommes et les femmes sont séparés, ce qui cause quelques distractions aux uns et aux autres ; beaucoup de ferveur dans les actes extérieurs ; souvent aussi l'apparence d'une véritable piété. — En sortant de l'église, je rencontre un jeune élégant (*majo*) très-assidu chez mes hôteses, il m'apprend que c'est la fête, *los dias*, de l'une d'elles. Je me procure une fleur, et j'accours faire mon compliment. Je veux embrasser, la circonstance m'autorisant à prendre cette liberté, mais on se recule avec embarras, et j'apprends qu'il n'est pas d'usage d'agir ainsi. Cependant, quelques minutes après, cette même jeune personne se déclare *refriada*, et fait connaître les causes de ce malaise, qui, en France est un mystère entre la fille et la mère. Les hommes font leurs compliments de condoléance et allument leur *cigarrito*. — Je dîne avec mes hôteses. J'accueille avec faveur la *Olla podrida*, et fais très-bonne contenance en présence de mets safranés et pimentés.

Les melons verts de Valence ont les honneurs du désert, et mes souvenirs bourguignons ne sont pas défavorables au *Val-de-Peñas* et la *Tintilla de Rota*. Une tasse d'un café, léger, mais bien parfumé, termine ce repas, qui est court. — Je vais au Prado avec Devergie. Il fait un beau soleil, et la neige du matin n'a pas laissé de traces. Au sonner de l'Angelus tous les promeneurs s'arrêtent comme paralysés, et se mettent à réciter une courte prière; nous nous découvrons et faisons comme eux. — J'entre un instant au spectacle. On y donnait l'enlèvement du prophète Élie, et une parade de boulevard la *Casa de los locos*; elle me fait beaucoup rire. Le parterre se nomme lunettes, *lunetas*; les places y sont numérotées, et chacune est séparée de la place voisine par une espèce de bras de fauteuil. On peut l'occuper quand on veut. Je fais des vœux sincères pour voir cet usage s'étendre à nos théâtres, infiniment plus beaux et bien mieux tenus¹. — Le soir je vais au bal avec mes hôtes, et je crois m'apercevoir que mon uniforme réveille des idées pénibles. Je sors un instant, et rentre vêtu de noir des pieds à la tête, comme un castillan pur sang. J'avais bien vu, car on m'accueille avec plus de cordialité, et mon hôtesse me dit doucement à l'oreille que je suis un bon garçon, un *buen muchacho*. On danse plusieurs fois des *boleros* et des *seguidillas*. Point de valse, et pour m'être agréable, deux contredanses françaises, sans aucun entrain. C'était l'interrègne du plaisir. A deux heures du matin nous quittons le bal, après une légère collation, dont les sucreries ont fait presque tous les frais; et nous trouvons à la porte des conducteurs armés de torches, qui nous escortent jusqu'à notre

1. On sait que ce vœu s'est réalisé depuis longtemps.

demeure. Je me couche et je m'endors en écoutant la voix harmonieuse du *sereno*, qui chante l'heure de la nuit et l'état du ciel.

III.

La douce vie, dont je viens de tracer le tableau, ne pouvait durer. Je reçus l'ordre de rejoindre le premier corps d'armée, qui manœuvrait dans la Manche, commandé par le maréchal Victor, duc de Bellune. Mes dispositions de voyage furent bientôt faites. J'avais été forcé de vendre mon cheval. C'était un embarras de moins; mais aussi des fatigues de plus. Je n'en fus pas effrayé, comptant sur des jambes qui, grâce au ciel, ne m'ont jamais fait défaut. J'étais digne d'être en tiers avec la Longue-carabine et le Cerf-agile, au milieu des solitudes du nouveau monde; et quand je courais les Alpes et les Pyrénées, mes compagnons, qui avaient peine à me suivre, déclaraient, en me voyant escalader les rochers, que sans doute quelque chèvre m'avait nourri de son lait. Cependant, j'étais fort mal équipé pour la vie de piéton, et les intempéries de la saison me firent beaucoup souffrir.

Mes hôtes me comblèrent, au départ, de saints préservatifs, contre tous les malheurs à venir. Sans doute elles désiraient ardemment la délivrance de leur chère Espagne; mais elles n'auraient pas voulu qu'il m'en coûtât un seul cheveu de la tête. Devergie m'accompagna jusqu'au pont de Tolède. Nos adieux furent tristes comme le temps. Un vent de bise très-violent soufflait, et des flocons de neige voltigeaient dans l'air. Nous promîmes de nous écrire, ne prévoyant pas que nous dussions bientôt être réunis.

Je trouvai sur la rive droite du Manzanarès le convoi

avec lequel je devais voyager. Il consistait en une quarantaine de voitures, escortées par cent hommes du 16.^e régiment d'infanterie légère, commandés par un officier. Cette escorte était en ce moment très-suffisante. La bataille d'Ocaña, livrée il n'y avait pas encore deux mois, donnait aux routes une sécurité inaccoutumée; vingt-quatre mille Français venaient de battre une armée espagnole de plus de cinquante mille hommes et de faire plus de vingt mille prisonniers; le silence de la terreur régnait de la Sierra de Guadarrama à la Sierra-Morena. De temps en temps, pourtant, on nous parla d'insurgés, pendant notre passage à travers la Manche, mais nous n'en vîmes aucun.

Le premier voyageur qui a dit, en voyant le pont de Tolède, qu'il ne lui manquait qu'une rivière, a dit une chose plus spirituelle que juste. Ce magnifique pont n'est ni trop solide, ni trop long, et pendant près de la moitié de l'année le Manzanarès lui fournit d'abondantes eaux, qui se brisent en écumant contre ses piles monumentales. Il n'en est pas autrement de la plupart des ponts jetés sur des rivières torrentueuses; trop grands en été, ils ne sont que suffisants pendant l'automne et l'hiver.

A peine a-t-on perdu de vue Madrid, que l'on peut s'en croire éloigné de vingt lieues. Il n'y a pas de transition entre les magnificences de la capitale et les misères de la campagne qui l'entoure. Nous traversons, dans la direction de Tolède, une plaine d'une monotonie mortelle, sans maisons et sans arbres. Les champs, bordés de chardons, incrustés d'hélices à coquilles jaunâtres, n'offraient aux yeux que des chaumes desséchés. Les ciseaux avaient fui cette terre désolée. Ce n'était pas le midi de l'Europe, mais quelque steppe aride des bords du Don ou du Volga. Les voitures, attelées

de bœufs mal nourris, marchaient avec une lenteur désespérante, et le moindre accident arrivé à l'une d'elles arrêtait aussitôt tout le convoi. Ces chariots, de grossière construction, consistaient en ridelles posées sur un plancher mal joint, dont la pièce centrale s'allongeait en timon; au-dessous de cet appareil se trouvaient deux anneaux en fer, dans lesquels passait un essieu en bois, fixé à deux grands disques cerclés de fer, servant de roues; disques et essieu tournaient ensemble, et les frottements qui en résultaient, n'étant adoucis par aucun corps gras, donnaient lieu à des sons perçants, qui tenaient du rugissement du lion et du sifflement des serpents. L'écho les répétait au loin, surtout dans les montagnes, annonçant ainsi, longtemps à l'avance, l'approche des convois. Aussitôt les guérillas se préparaient à la fuite ou à l'attaque, et les pauvres habitants de hameaux (*aldeas*), effrayés, rassemblaient en toute hâte leurs minces richesses, pour gagner, s'ils en avaient encore le temps, quelque retraite inaccessible; laissant abandonnée une chaumière dont le toit et la charpente étaient destinés à servir, tôt ou tard, d'aliment au feu des bivouacs.

Nous vîmes bientôt, l'officier commandant et moi, que nous n'aurions d'autres distractions que celles que nous tirerions de notre propre fond. Nous fûmes donc l'un pour l'autre de bons camarades, sans que cela allât jusqu'à l'intimité.

Le second jour, les montagnes, ou plutôt les collines de Tolède, se montrèrent à nous; elles nous annonçaient le bassin du Tage. Tous les ruisseaux étaient gelés, et je m'étonnais de grelotter sous ce ciel espagnol que j'avais cru presque africain. En approchant d'Olias, je vis de nombreux oliviers. Les Anciens croyaient à tort que ces arbres ne pouvaient vivre à plus de douze

lieues de la mer : cette assertion recevait là un terrible démenti. La province de Tolède produit pour plus de 600,000 francs une huile d'olives, qui n'est pas inférieure en qualité à celle de l'Andalousie; et pourtant j'étais éloigné de plus de quatre-vingt-dix lieues de la Méditerranée et de l'Océan.

Au lieu de nous arrêter à Tolède, comme nous l'espérions, nous fûmes contraints, après une halte de quelques heures, de pousser jusqu'à Ajofrin, dont les habitants nous furent hospitaliers. Nous avons traversé le Tage, encaissé dans des rochers qui divisent son cours, et lui ôtent toute importance. Cependant, quel fleuve fut plus adulé par les écrivains espagnols? Ne lui ont-ils pas donné des eaux limpides, chargées de paillettes d'or; des rives bordées de prairies, émaillées de fleurs, parcourues par des bergers beaux parleurs et enrubanés : *pastores en las riberas de Tajo, con quien naturaleza se monstro tan liberal*, dit Cervantes. Soyons plus vrais. Le Tage est un fleuve dont les eaux sont limoneuses, et les bords nus et arides; il est étroit, guéable en beaucoup d'endroits, et semble boudier l'Espagne pour réserver ses faveurs au Portugal. Je le revis plus tard, ainsi que Tolède; j'aurai donc l'occasion de parler de l'un et de l'autre.

Nous fûmes deux jours pour atteindre Consuegra ayant un ciel sombre avec de rares éclaircies. Elle appartient à la Manche. Le terrain qui l'entoure est granitique, et les pierres volcaniques n'y sont pas rares. La Manche a été poétisée par Cervantes; mais la partie que nous traversions n'a point été le théâtre des exploits de Don Quichotte. Il faut aller plus à l'Est. Au reste, l'immortel chroniqueur des exploits du chevalier de la Triste figure a donné de la célébrité à la province tout entière, en faisant naître son héros dans un lieu dont

il ne veut pas se rappeler le nom : en un *lugar*, dit-il, *cuyo nombre no quiero acuerdarme*. Cette restriction, à laquelle on donne divers motifs, jette un certain intérêt sur tous les lieux de la Manche que visite le voyageur; chacun d'eux pouvant être la terre natale du héros, ou du moins celle à laquelle pensait l'inimitable historien, au début de son livre.

On voit à Consuegra, sur une hauteur, les restes d'un château maure, entourés de quelques arbres. Les officiers d'un bataillon du 31.^e régiment nous donnèrent l'hospitalité. Le jour suivant nous atteignons Villarubia où nous couchons. Le pays s'embellit un peu, et se couvre de chênes verts, d'oliviers et de nombreux vignobles; nous vîmes du loin Madridejos, petite ville agréable. Le lendemain à Daimiel, où nous passons la nuit, pour nous diriger le jour d'après sur Almagro. Nous avons à notre droite Ciudad-Real. La route traverse ces marais célèbres, nommés *Los ojos de Guadiana*, l'une des merveilles géologiques de l'Espagne, et même de l'Europe. La Guadiana n'a pas moins de cent cinquante lieues de parcours; ses eaux abondantes, grossies par de nombreux affluents, ne servent ni au commerce, ni à l'agriculture; tant l'Espagne sait mal tirer parti de ses richesses naturelles. Sortie des étangs de Ruidera, elle diminue peu à peu, après une course de quelques lieues, et disparaît bientôt complètement sous la terre, pour reparaître sept à huit lieues plus loin, et sortir ensuite en gros jets bouillonnants du milieu des roseaux. Ainsi ressuscitée, elle coule sans interrompre son cours jusqu'à son embouchure. Du reste la couche de terre qui recouvre la Guadiana devenue souterraine, est si mince qu'elle résonne sous les pieds du voyageur.

Cette singulière résurrection de la Guadiana était

connue des Romains. «La limite de la Bétique et de la Lusitanie est indiquée, dit Pline, vers le début du livre III, par l'*Anas*, rivière fameuse, qui sort des terres de Laminium, dans l'Espagne citérieure, et qui, tantôt s'épanchant dans de petits lacs, tantôt resserrant son lit, tantôt disparaissant au fond des gouffres souterrains, comme si elle se plaisait à naître et à renaître, va enfin se décharger dans l'Atlantique.» Rien n'est plus malsain que ce territoire imbibé d'eau.

Notre petit convoi s'était successivement grossi d'autres convois et de nombreux détachements de soldats; mes rapports avec l'officier commandant cessèrent peu à peu, et bientôt nous nous séparâmes, pour ne plus nous retrouver qu'à Waterloo; il était alors chef de bataillon, et parvint plus tard à un grade élevé. Avant d'arriver à Almagro, je fus témoin de l'intempérance de nos soldats, et j'attribuai à ce défaut une des causes de l'affaiblissement de nos armées. La grande halte avait eu lieu près d'un village, dans lequel les officiers seuls entrèrent. L'alcade, qui avait obtenu cette faveur, fit distribuer aux soldats un vin excellent dont ils burent avec excès. Quand il fallut partir, les tambours ne pouvaient plus tenir leurs baguettes, ni les soldats leurs fusils. Ils chantaient à tue-tête des chansons bachiques, et montraient pour leur officiers une tendresse infinie; ils les proclamaient les braves des braves, leur prenaient les mains avec la plus touchante effusion, et il fallut que plusieurs employassent la force pour éviter une accolade trop familière. On fut forcé d'attendre, pour se remettre en route, que les fumées du vin fussent dissipées : cinquante hommes bien armés les eussent égorgés tous, et nous avec eux.

D'Almagro nous nous dirigeâmes sur Calzada, après avoir traversé un pays montagneux, mais fertile. Nous

y apprîmes que le 1^{er}, 4^e et 5^e corps manœuvraient pour forcer le passage de la Sierra-Morena. On résolut d'attendre des ordres. Une grand'-garde occupa la place; des factionnaires furent posés à l'extérieur de la ville, de peur de surprise, et chacun songea à se procurer quelque bien-être. Harassé de fatigue, et fort mal en chaussure, je me réjouissais d'un séjour qu'attendaient mes vœux. Je défis mon porte-manteau, lequel, objet d'une sollicitude constante, allait successivement prendre place sur un chariot ou dans un caisson, au risque cent fois d'être perdu ou visité par des mains indiscreètes. Un grand feu s'alluma pour sécher mes vêtements, et quelque chose comme un souper semblait probable, quand soudain j'entendis battre le rappel; il fallut repartir en pleine nuit, abandonnant ces préparatifs, qui ne purent réaliser ce qu'ils promettaient.

Cette marche nocturne fut extrêmement pénible. La neige tombait à gros flocons; les chemins étaient mauvais et à peine tracés. On marchait silencieusement, et pour se guider au milieu des ténèbres, il fallait, renonçant à ses yeux qui eussent été insuffisants, consulter son oreille. En tête de la colonne, un tambour battait la marche sur une peau mouillée, qui ne rendait qu'un son lugubre et sourd. Au point du jour nous étions à *el Viso del marquès*, situé au pied de la Sierra-Morena; ayant autour de nous un paysage d'hiver, d'un aspect triste et sévère. La ville n'avait plus d'habitants, et tout y était dans le plus grand désordre. Nous y trouvâmes l'artillerie de réserve du 1^{er} corps; les officiers nous apprirent que nos troupes venaient de franchir la Sierra, et que le lendemain nous pourrions librement entrer en Andalousie.

Avant le point du jour, en effet, nous étions en route. Quoique une épaisse couche de neige fondue

couvrit la terre, nous cheminions gaiment, impatients de voir ce pays que nous venions de conquérir. Nous gagnâmes la route royale au-dessous de Santa-Cruz. Là disparurent les difficultés de la montée, et notre ascension n'eut plus rien de pénible, tant les pentes ont été bien ménagées. De magnifiques points de vue s'offrirent à nos regards, et nous pûmes les admirer sans fatigue. Les feux de l'armée espagnole fumaient encore au sommet de ces monts sauvages. Des canons, hors de leurs affûts, des fusils, des sabres, des vêtements et des munitions de toute espèce, jonchaient la terre. Quelques cadavres se montraient au milieu de ces débris. Tout annonçait, de la part de l'ennemi, plutôt une fuite prompte qu'une véritable résistance. Le 1^{er} corps avait passé la sierra du côté d'Almaden et tourné les Espagnols qui cherchèrent leur salut dans la fuite, après avoir brûlé quelques amorces. Ma lassitude s'était subitement dissipée et j'oubliais mes nombreuses écorchures, en marchant sur ce sol que revoyaient nos aigles. Je n'avais pas eu part aux dangers, et c'était presque en vainqueur que je jouissais. Arrivé au sommet de la sierra, je m'arrêtai, et appuyé contre un rocher, je regardai autour de moi.

Rien de plus extraordinaire que le contraste qui s'offrait à ma vue. D'un côté des monts chargés de neige et un ciel nébuleux; de l'autre des sommets couverts d'arbustes verdoyants, et un ciel éclatant de lumière: l'hiver et le printemps, la mort et la vie, une terre encore livrée au repos et un sol sur lequel s'épanouissaient déjà quelques fleurs printanières. Le navigateur, parti en hiver de nos ports de l'ouest, s'il arrive aux îles du cap Vert, y trouve aussi le printemps, mais après plusieurs jours d'une navigation pénible, tandis qu'il se présentait à moi sans transition et quelques

heures de marche seulement avaient suffi. Dieu sait si j'en étais heureux ! Les merveilles de la nature ne sont si bien appréciées par la jeunesse, que parce qu'elle-même est l'une de ses plus riches harmonies. J'étais, comme l'année, au printemps de la vie ; à ce printemps des régions septentrionales, qui ne donne que des fleurs tardives et éphémères, mais jeune pourtant, et le cœur ouvert à des sensations que j'analyse aujourd'hui davantage, mais qui sont encore pleines de fraîcheur et de vivacité. On s'accoutume à la richesse, aux honneurs, à la renommée même ; tandis que la nature paraît toujours plus touchante et plus belle.

Après avoir joui longtemps de ce magique tableau, je détournai les yeux des plaines glacées de la Manche, que je venais de parcourir si péniblement, et suivant un chemin doucement incliné, j'arrivai bientôt à Santa-Helena. Plus je m'éloignais de la sierra et plus la température s'adoucissait. Bientôt je vis des champs entourés de cactiers et d'agavés. Les rochers couverts de ces plantes, si singulières de port, prenaient un aspect bizarre et pour moi nouveau. Les iris, les safrans, les nivéoles, les cistes, les arbousiers, les lentisques, attiraient mon attention et retardaient ma marche. Enfin la Carolina m'apparut, avec ses blanches maisons, entourées de jolis jardins, et sa porte ornée de deux tours. Ma journée de piéton avait duré plus de quatorze heures, et tant d'objets nouveaux m'avaient intéressé sur la route, que je ne sentais pas ma fatigue.

Les habitants avaient fui. L'armée s'était abattue sur la contrée comme une nuée de sauterelles, et tout avait été dévasté. L'artillerie de réserve du 1^{er} corps occupait la ville, et il me fut facile de trouver une maison pour y passer la nuit. J'improvisai une lampe et allumai un grand feu. Les soldats qui, la nuit précédente,

avaient occupé la maison, semblaient avoir songé qu'ils auraient des successeurs. Des pommes de terre, de l'huile d'olives, et même un peu de vin que je trouvai, suffirent, avec quelques tablettes de chocolat, pour faire un repas d'anachorète. Nous étions dans un pays neuf et les distributions de vivres ne pouvaient encore avoir lieu. Absorbé par la beauté des paysages alpestres qui s'étaient offerts à moi en passant le *Despeña-perros*, je n'avais parlé à personne, aussi personne, et c'était justice, ne s'était préoccupé de moi. Il en eût été autrement, si je l'eusse désiré. L'hospitalité est la vertu du soldat, et elle ne m'eût pas fait défaut ; je ne voulus pas y recourir, et préférerai rester seul avec mes souvenirs de la journée. Je m'occupai à mettre l'ordre dans la pièce que j'occupais. Le tableau du pillage m'était odieux, et je parvins, autant que la chose me fut possible, à le faire disparaître. Un chat, celui de la maison sans doute, me tint familièrement compagnie et se laissa caresser. Après avoir fait mon souper frugal, je fermai soigneusement la porte, et me fis un lit avec une pile de matelas sur lesquels je m'étendis pour dormir tant bien que mal jusqu'au jour. Au moment du départ, le chat m'accompagna jusque sur le seuil de la porte en faisant le gros dos. C'est quelque chose, quand on est isolé, d'avoir près de soi une créature vivante, qui vous rappelle le foyer domestique.

Cet orgueil national, dont les fumées m'avaient enivré la veille quand je foulais aux pieds dans la sierra, les retranchements espagnols, renversés par nos soldats, devint plus modeste, en approchant de Baylen, petite ville devenue célèbre par la capitulation du général Dupont. Quelles que soient les raisons alléguées pour prouver la nécessité de cette capitulation, elles ne peuvent entièrement me convaincre. Ce qui ressort de plus clair dans

l'esprit, après avoir lu tout ce qu'on a écrit sur ce triste événement, c'est que bien des fautes ont été commises. Une discipline relâchée, des ordres mal compris ou mal exécutés, de l'hésitation au moment du plus grand danger, laissent ce grand fait sans excuse. Il est bien vrai que l'armée souffrait des privations, qu'elle était accablée par la chaleur, alors excessive, et que les combats et la maladie l'avaient fort diminuée; mais il est bien vrai aussi que les défilés de la sierra pouvaient être gardés, et qu'ils auraient pu être franchis. Il fallait donc se frayer un passage avec le fer. En agissant résolument, tout pouvait être sauvé; mais bientôt l'ennemi crut voir de l'hésitation dans les manœuvres de l'armée française; sa force morale s'en accrut. Il reçut de nombreux renforts, s'empara de fortes positions, si bien que le jour de la capitulation il n'y avait plus qu'à se soumettre et à l'accepter. Tous les généraux de l'empire connaissaient la devise de leur maître : frapper fort et frapper vite; Dupont aurait dû la prendre pour règle de conduite. Certes, personne ne sera tenté de douter de son courage et de sa capacité militaire, car il avait donné des preuves nombreuses de l'un et de l'autre; mais il est permis de croire, cependant, qu'il n'avait pas toutes les qualités d'un général en chef; peut-être pouvait-il mener son armée en avant et lui donner la victoire, mais ne savait-il pas la faire rétrograder et la sauver par une retraite sagement conduite.

Dupont a trouvé des défenseurs habiles, et je serais assez disposé à me ranger avec eux du côté de l'indulgence, si ce général se fût abstenu de paraître sur la scène du monde après un événement que je veux bien regarder comme un malheur; mais Dupont, ministre de la guerre sous la restauration, semble accuser Dupont, général en chef à Baylen. Il ne devait rien ac-

cepter, ni du gouvernement provisoire, ni de Louis XVIII. Pour relever la dignité de son caractère, il aurait dû, vivant dans la retraite, ne reprendre son épée que de la main de celui qui la lui avait ôtée. La fermeté dont l'homme privé eût alors fait preuve, faisant croire à celle du militaire, on eût admis plus volontiers qu'il n'avait cédé, dans cette circonstance malheureuse, qu'à la plus impérieuse nécessité.

Que ce revers ait été le résultat de fautes dans lesquelles on pouvait éviter de tomber, la chose est hors de toute discussion; mais enfin des fautes ne sont pas des crimes. Les excès commis par nos soldats, car il y en eut, et ils furent tolérés, sont ceux dans lesquels tombent inévitablement les armées pendant les longues guerres. Ce qui doit surtout être flétri, c'est la violation de la foi jurée; c'est la cruauté envers les prisonniers; ce sont les massacres de Lebrija, les pontons et l'île de Cabrera, où furent entassés, pour y souffrir et pour y mourir, des hommes protégés par le droit des gens. J'aime donc encore mieux notre lot que celui des Espagnols et des Anglais. L'histoire se met cependant presque toujours du parti des vainqueurs, sans se préoccuper de savoir s'ils ont ou non noblement usé de la victoire. Elle aime le succès; elle le proclame, et le *væ victis* est buriné sur ses pages, en apparence les plus impartiales. Elle a donc inscrit un jour néfaste dans nos annales, et un jour de triomphe dans celles des Espagnols. Il n'y a plus qu'à se résigner, et à rendre profitable la leçon du malheur.

Las de faire le métier de piéton, j'achetai pour quelques écus, une vieille mule de trait, prise à l'ennemi. Quelle affreuse monture! mais un homme fatigué qui n'a pas le temps de faire ressemeler ses bottes, n'y regarde pas de si près. Je la montai donc, et juché sur

cette machine vivante, qui marchait tout d'une pièce, je bravai sans m'émouvoir les sarcasmes du soldat, railleur impitoyable, justement égayé en voyant les formes bizarres de cette haquenée, au poil d'ours, aux jambes longues et raides, au cou de chameau, à la tête démesurée, portant d'immenses oreilles, cagneuse, en outre, rétive et rogneuse. Quoique je fusse en assez mauvais équipage, un soldat, appartenant à un régiment d'auxiliaires allemands, s'attacha à ma fortune et me suivit, comptant sur des temps meilleurs. Il y avait toujours, autour des corps d'armée, des hommes qui ne leur appartenaient pas, et qui, pour éviter le service périlleux des régiments, se faisaient domestiques des officiers sans troupe. C'était principalement, après avoir passé par les hôpitaux ou après quelque rude bataille, qu'ils entraient dans ce qu'on appelait le 6^e corps, s'il y en avait 5; le 7^e ou le 8^e s'il y en avait 6 ou 7. C'étaient assez ordinairement des mauvais sujets, mais gens de ressource, ne craignant rien tant que de souffrir de la faim ou de la soif, et sachant y mettre bon ordre. Jean n'était ni meilleur ni pire que les autres. J'eus en lui un tailleur, un bottier, un cuisinier, un palefrenier. Après m'avoir quitté pendant un jour, il revint le soir avec une petite jument andalouse, toute nue et déterrée. Il l'avait achetée à un soldat pour une demi-once d'or, et me la céda au prix coûtant. Elle eut bientôt fers, selle et bride, et je l'enfourchai gaiment. Jean grimpa sur la mule et me suivit, tandis que je trottais, avec la petite jument grise, un peu sauvage, et toute étonnée de ce qu'on exigeait d'elle.

Je vis à Andujar le Guadalquivir, faible encore et encombré de sables. Le climat prend de plus en plus le caractère méridional. Les oliviers abondent et les

orangers prospèrent en pleine terre. Andujar fait partie du royaume de Jaën. Ses rues sont assez belles ; elle est , dit-on , riche en antiquités romaines. On y fabrique des alcarrazas avec une argile blanche , très-poreuse , qui laisse passer l'eau qu'on y renferme. L'eau transsudée s'évapore très-vite , en empruntant du calorique à l'eau du vase qui y est contenue. Elle se maintient ainsi très-fraîche , et le devient d'autant plus que la chaleur est plus élevée , et par conséquent plus favorable à l'évaporation. On trouve , dans toutes les cours des maisons , des alcarraceros , petites armoires destinées à recevoir des alcarrazas ; et chacun y va se désaltérer , en buvant à même le vase. Les Espagnols boivent en été des quantités prodigieuses d'eau , sans en être incommodés. La peau humaine est poreuse , et , comme les alcarrazas , très-favorable à la transpiration ; beaucoup d'eau s'évapore donc et le besoin de la remplacer se fait bientôt sentir. Nous prescrivions , avec grand soin , à nos soldats , d'user sobrement de ce moyen ; ce qu'ils ne faisaient pas toujours , et à leur grand préjudice.

Le territoire d'Andujar confine avec le royaume de Cordoue. Je couche à Aldea del rio , où l'on m'assure que jamais le thermomètre ne descend au-dessous de $8^{\circ} + ^{\circ}$. Le lendemain de bonne heure , suivant constamment la vallée du Guadalquivir , j'étais à el Carpio , où je rejoignais le quartier-général du 1^{er} corps. Dès lors mon isolement cessa , et je me trouvai entouré de camarades affectueux et dévoués.

Le pharmacien principal m'attacha à la 3^e division , commandée par le général Villate. J'eus pour aide-major M. Tollard , dont les frères ont acquis quelque renommée en horticulture.

Le lendemain nous devions coucher à Cordoue , si

célèbre sous la domination des Arabes, et maintenant si complètement déchue. En sortant d'El Carpio, je vis de nombreux dattiers, d'un port élégant, qui semblaient nous annoncer un climat africain. Nous avons laissé à notre droite la ville de Bujalance, dans le voisinage de laquelle abonde le chêne à Kermès (*Quercus coccifera*) que j'avais déjà observé dans la Sierra-Moréna. Le chemin devient sablonneux; les arbres sont rares; je vois des champs de safran et des blés pleins de vigueur. Arrivé à la Venta de Alcolea, je crus avoir devant les yeux un des sites créés par quelque charme féérique, tels que savent les décrire l'Arioste ou le Tasse. Un beau pont en marbre noir, percé de vingt arches, s'étendait majestueusement de l'une à l'autre rive du Guadalquivir, dont les bords étaient ornés d'une splendide ceinture de lauriers roses (*Nerion Oleander*) en fleur. L'air en était embaumé, et les yeux éblouis avaient peine à se fixer longtemps sur les deux larges bordures, du plus beau rouge, qui suivaient le cours capricieux du fleuve et s'étendaient à perte de vue.

L'aspect de Cordoue n'a rien d'imposant. D'abord se montre la masse imposante de la mosquée, sur le côté de laquelle a été greffé un grand clocher pyramidal, qu'on aimerait mieux voir ailleurs; quelques églises, sans importance architecturale, s'élèvent çà et là. On approche, et un pont de seize arches, autrefois défendu par une grosse tour carrée, qui n'a plus aucune raison d'être, permet de traverser le Guadalquivir, dont le lit, très-large, commence à acquérir une certaine importance. Quelques moulins, de construction massive, difficiles à reconnaître pour ce qu'ils sont, occupent le milieu du fleuve. Quoique les habitants de la ville eussent eu beaucoup à se plaindre des soldats de l'armée de Dupont, ils furent cependant confiants,

et restèrent dans leurs maisons. Cette confiance ne fut pas trompée, et le bon ordre régna partout. Les moines, plus ou moins barbus, se firent raser, et prirent des habits qui, en peu d'instants, les sécularisèrent. Cependant, ainsi défroqués, ces religieux se décelaient à la blancheur des parties de la figure nouvellement rasées, à leur tête courtement tondue, et surtout à ce je ne sais quoi de béat qui accompagnait chaque geste; tout en eux était compassé, et leur voix, quand ils nous parlaient, se faisait lente et douceuse. Lorsque la confiance était établie, ce qui d'ordinaire tardait bien peu, ils riaient avec nous de leur métamorphose, et ne pouvant revêtir le costume religieux, reprenaient du moins tout ce qu'ils pouvaient des habitudes de la vie cloîtrée.

Cordoue est agréablement située à l'extrémité d'une belle plaine, au pied d'une chaîne de montagnes de médiocre élévation, un peu nues, mais coupées par un assez grand nombre de petites vallées bien arrosées. Les orangers et les citronniers abondent partout. On les trouve auprès des grands édifices, sur les places, dans les jardins, et jusque dans les cours. Le paysage est embelli par de magnifiques palmiers. De vieilles murailles, flanquées de hautes tours, circonscrivent l'enceinte de la ville qui renferme environ cinquante mille habitants. Le Guadalquivir commence à prendre un développement considérable; malheureusement il entraîne des sables qui embarrassent son cours. On a plusieurs fois rendu le fleuve navigable jusqu'à Séville, mais les travaux qu'il faut faire, presque tous les ans, pour enlever le gravier sont si onéreux qu'on a dû y renoncer.

On sait que Cordoue est la patrie des deux Sénèques, de Lucain, des maures Aben-Zohar et Averrôes; le fameux capitaine, Gonzalve de Cordoue, y vit aussi

le jour. Quoique les écrivains aient beaucoup exagéré le degré de splendeur auquel ils la font si complaisamment atteindre, il est certain qu'elle fut, sous la domination des Miramolins, l'une des plus florissantes villes du monde. Ses palais n'existent plus ; ses bains et ses bazars sont en ruines ; cependant le temps n'a pu faire disparaître toute trace de sa splendeur passée. Sa belle mosquée est encore debout, transformée en église chrétienne. Les changements qu'il a fallu faire pour l'approprier aux besoins du culte catholique blessent la vue, en confondant deux genres d'architecture, qui ont chacun leur grandeur, mais qui cependant demandent à être impérieusement séparés. En entrant dans la *mexquita*, car les habitants lui ont encore conservé ce nom, on s'étonne de ne pas voir des turbans sur la tête des assistants, et le visiteur, quoiqu'il fasse, ne peut songer à autre chose qu'à l'alcoran et aux vainqueurs de l'Espagne. Il semble que la croix sainte n'y soit point à sa place. C'est une double profanation : profanation du culte et profanation de l'art. Combien n'eût-il pas été préférable de ne voir en elle qu'un monument historique, conservé comme l'Alhambra, le Généralife, l'Alcazar de Séville et tant d'autres édifices arabes, orgueil de l'Espagne musulmane ! Ce serait avec un plaisir sans mélange que le voyageur pourrait admirer ce singulier édifice. Je dis singulier, car il ne ressemble à aucun autre. Qu'on se figure une forêt de colonnes de marbres et de jaspes de toutes couleurs, sur lesquelles s'appuyent de doubles arceaux qui les unissent les unes aux autres ; elles sont privées de soubassement. Le fût n'a qu'un diamètre et une élévation médiocres, mais comme ces colonnes ouvrent de toutes parts des nefs qui s'étendent dans toute la longueur de l'édifice, — on en compte dix-sept, — il en résulte

l'effet le plus surprenant qu'on puisse voir ; cependant il ne faut pas s'attendre à quelque chose de régulier. Quant aux détails d'architecture moresque , ils sont d'une perfection sans pareille. On dit que ces colonnes , au nombre de plus de 800 , dont les chapiteaux appartiennent à différents ordres , proviennent de temples élevés par les Romains , et rien n'est plus vraisemblable.

La veille de mon arrivée , Cordoue recevait le roi Joseph , avec toutes les apparences d'un véritable enthousiasme. Le chapitre de la cathédrale avait été le chercher en grande pompe au palais épiscopal pour le conduire processionnellement à la mosquée. Chants religieux , acclamations bruyantes , cris répétés de vive le roi , *nuestro señor* ! rien n'avait manqué. On pouvait se croire revenu aux beaux jours du grand Abderame. Le peuple espagnol avait en lui tout ce qu'il fallait pour donner à Joseph un règne calme et prospère.

Dans la cour de la maison où je logeais , s'élevaient deux incomparables orangers chargés de fruits , qui jonchaient la terre de leurs globes d'or. Au départ , mon hôte coupa deux branches à l'un de ces beaux arbres , et il me les donna ; j'y comptai plus de vingt oranges ; ce fut avec ce riche trophée que je traversai la ville pour gagner la route de Séville.

Au bout de quelques heures je croyais suivre l'armée , et c'était l'armée qui me suivait. Évitant les sinuosités de la route , je m'étais mis à herboriser , m'éloignant à une assez grande distance de la division d'avant-garde. Je promenais ainsi mes rêveries au milieu des champs , quand un général , qui marchait en tête de la colonne , fâché sans doute que je prisse , le premier , possession de notre nouvelle conquête , dépêcha un aide-de-camp qui vint à moi , et me dit d'arrêter.

La route jusqu'à la Carlota est agréable. On trouve ça et là des maisons isolées qui sont charmantes. Les cistes, les lentisques et le palmier éventail, abondent partout. Le chêne à gland doux (*Quercus Bellota*) croît sur les collines. Le lendemain nous couchons à Ecija, située sur la rive occidentale du Genil, l'un des principaux affluents du Guadalquivir. La population de cette ville, qui dépasse trente mille âmes, mit un très-grand empressement à nous recevoir. Sur les bords de la rivière s'étend une belle promenade, ornée de médiocres statues, perchées sur de longues colonnes, sans style; c'est la seule chose digne d'être remarquée; je vis dans un jardin de beaux cotonniers en arbre. Ecija est qualifié de *sarten de Andalusia*, poêle à frire d'Andalousie, tant la chaleur y est grande; aussi ce climat brûlant est-il favorable à toutes les productions tropicales.

De la Luisiana, petite colonie allemande, très-peu prospère, nous allâmes coucher à Carmona, qui domine une vaste plaine. La porte de Cordoue, par laquelle nous entrâmes, est de construction romaine. Cette ville a un clocher d'aspect bizarre, revêtu de carreaux en faïence de diverses couleurs; lorsque le soleil vient à s'y réfléchir, ils miroitent et l'œil ne peut en supporter l'éclat. Le lendemain nous fîmes la grande halte à Alcalá de Guadaira, qui porte aussi le nom de Alcalá de los panaderos (Alcalá des boulangers), parce qu'on y manutentionne la plus grande partie du pain qui se consomme à Séville; son territoire, très-riche en céréales, produit un froment dont la farine est d'une éclatante blancheur : c'est le Gonesse de la capitale des Andalousies. La route royale ondule à travers une plaine nue et mal peuplée. A peine étions-nous sortis d'Alcalá de Guadaira, que nous vîmes Séville à courte distance. Le Guadalquivir, dont nous pouvions suivre au

loin le cours, réfléchissait alors les rayons du soleil couchant. Une multitude de flèches et de tours se dessinaient à l'horizon sous un ciel d'azur, et de nombreux palmiers embellissaient le paysage.

L'ennemi, retranché dans Séville, paraissait vouloir résister. Nous apprîmes plus tard que la populace avait fait de grandes démonstrations patriotiques; on avait mis du canon en batterie sur des buttes de terres, élevées en hâte; mais tout s'était bien vite calmé. Les Andaloux et les habitants de la Manche se montrèrent, pendant la guerre plus disposés à la soumission qu'à la résistance. Il y eut peu de Saragosses et de Gérones dans la Péninsule. L'armée bivouaqua devant les murs de Séville, persuadée qu'il faudrait l'emporter de vive force. Je passai la nuit dans une fort belle maison, entourée d'un bosquet touffu d'orangers; elle avait été dévastée, mais non si complètement qu'on ne pût y trouver encore des vivres et du fourrage. J'y fus seul avec mon domestique, et j'aurais pu me croire à cent lieues de l'armée, si quelques rares coups de canon ne m'avaient averti de sa présence. Je montai sur la terrasse de la maison (*azotea*) et vis une double ligne de feux de bivouacs qui s'étendaient au loin; des signaux partaient de divers points de la ville. L'air était d'une incomparable douceur, et si paisible que l'on pouvait facilement entendre le qui vive des sentinelles avancées, le hennissement des chevaux, et ce vague murmure formé de mille sons incertains, qui révèle, à une oreille attentive la présence d'une grande réunion d'hommes.

Je dormis peu; de grandes quantités de safran séchaient dans plusieurs chambres de la maison, et je fus incommodé par l'odeur qui s'en dégageait. Le jardin m'offrait un refuge; mais les orangers, les citronniers

et surtout l'Acacia de Farnèse, répandaient dans l'air des parfums qu'il me fut impossible de supporter, tant la sensibilité de l'odorat avait été excitée; j'étais malade et à demi-narcotisé. Pour fuir ces arômes fatigants, auxquels il faut pourtant s'accoutumer dans les régions méridionales, je sortis; mais il me fut impossible de faire un pas sans fouler aux pieds des touffes de plantes aromatiques, thym, sauge, menthe ou lavande, qui, à leur tour, froissés par la marche, ôtaient à l'air cette pureté, devenue pour moi si nécessaire. Bientôt pourtant je me remis, et gagnant un refuge, le plus éloigné possible de cette atmosphère embaumée, je me laissai aller au sommeil : il fut de courte durée. La diane, trompettes, fifres et tambours, me réveilla avant le lever du soleil, et dès le point du jour, l'armée se trouva prête à combattre; mais on avait parlementé pendant la nuit; Séville se soumit, et l'affaire à laquelle chacun s'attendait, fut remplacée par une grande revue. La ville ne s'était opposée à notre entrée que pour donner aux troupes espagnoles le temps d'évacuer la place; cela fait, elle ouvrit ses portes à Joseph, qui fit son entrée au bruit des cloches, et qui trouva des voix pour lui souhaiter la bien-venue. Ce que le peuple célébrait alors, c'était le ravitaillement de Cadix, qui dès ce moment était perdu pour nous.

Au reste, une réception convenable nous fut faite, et Joseph, qui revint trôner à Madrid, laissant sa conquête incomplète, y trouva de nombreux adhérents, et put considérablement grossir la foule des courtisans qui l'entouraient. Ce prince avait des manières charmantes; il ressemblait beaucoup à son frère, mais son regard avait plus de douceur; il savait dire des paroles aimables, et il les disait à propos. Ses intentions étaient excellentes, et s'il fût resté sur le trône d'Espagne,

libre de ses actions, ce beau pays serait aujourd'hui, très-vraisemblablement, dans un état de prospérité, dont il est bien loin. Pour le faire mépriser, on le disait ivrogne, et on le surnommait *Pepe Botellas*, Joseph-Bouteille. Jamais qualification ne fut moins méritée; au reste, si le peuple espagnol le méconnut et l'outragea, il en fut sévèrement puni : on lui rendit Ferdinand, et ses fautes furent cruellement expiées.

Séville n'est pas une merveille, comme le prétend le dicton espagnol, dans lequel il est dit que *quien no ha visto Sevilla no ha visto maravilla*. C'est une grande ville, mal bâtie et mal pavée; mais elle renferme une foule de monuments curieux et de beaux édifices; surtout elle a un beau fleuve, et un climat si doux et si tempéré, que quand il y tombe de la neige, ce qui n'arrive que tous les dix ou quinze ans, les habitants la ramassent délicatement avec la barbe d'une plume pour en faire des sorbets. J'étais logé chez un alcade de quartier (*barrio*) qui me traita fort bien. Il parlait un peu le français et s'étonnait grandement que je fisse si peu d'honneur aux vins de toute sorte qu'il m'offrit. On nous avait fait la réputation d'être quelque chose de plus que de grands buveurs, et malgré tout ce que je pus lui dire, il me regardait comme une exception qui confirmait la règle.

Le 1^{er} corps ne resta à Séville que quelques heures. On avait enfin compris combien il était important d'empêcher l'armée espagnole de ravitailler Cadix; cependant quoique nos soldats fussent les premiers marcheurs de toutes les armées européennes, ils arrivèrent quelques heures trop tard. Quelques heures ou quelques jours, c'était exactement la même chose; les Espagnols avaient bien joué, et la partie était perdue pour nous.

De Séville j'allai coucher à Utrera pour gagner Xerez.

Il n'y avait plus de Français sur la route ; cependant le corps d'armée, en traversant le pays, avait écarté tout danger ; et comme les orages d'été, qui purifient l'air, le bruit de nos armes, que les Espagnols savaient redoutables, avait suffi pour faire ajourner toute hostilité. Peut-être fourbissait-on l'escopette, et aiguisait-on le poignard, mais du moins on le faisait alors en cachette, et c'étaient des mains désarmées qui serraient les nôtres. Toutes les figures étaient riantes et toutes les paroles bienveillantes : nous avions peine à nous croire en pays ennemi.

Le chemin traverse de belles et riches campagnes jusqu'à las Cabezas de San-Juan, petite ville située sur une hauteur qui domine le pays. Son territoire est d'une fertilité merveilleuse, et déjà, quoique la saison fût peu avancée, tout était couvert d'une magnifique végétation. M. Tollard et moi nous couchâmes dans une maison isolée, au milieu d'un grand jardin, où végétaient avec vigueur de superbes bananiers. Le lendemain nous traversâmes la Sierra de Gibalbin, affreux désert, sans aucune trace de culture et sans habitants ; partout des roches et des pierrailles. Je récoltai quelques jolies plantes, qui embellissaient ce lieu sauvage. En approchant de Xérez, la grande ville se laisse deviner ; la route est bordée de palmiers, de grenadiers, de myrtes et d'orangers, et d'espace en espace il y a des bancs pour les promeneurs.

Je retrouvai là quelques-uns de mes camarades arrivés la plupart pédestrement ; ils avaient grand besoin de se remettre de leurs fatigues, et pour y parvenir plus vite, quatre d'entre eux, tous bien logés, décidèrent qu'ils feraient leurs repas en commun, un dans chaque logement, à des heures différentes : le matin à huit heures, à midi, à quatre heures et à huit

heures du soir. Leurs hôtes se prêtèrent à cet arrangement onéreux. Notre conquête étant de date récente, ils avaient peur de mécontenter les vainqueurs. Quatre repas copieux furent donc successivement servis. L'estomac est sans doute un organe complaisant; néanmoins sa complaisance a des bornes, et mes étourdis revinrent à un régime plus modéré et plus conforme à la raison.

Je quittai Xérez avec ma division, qui allait prendre position à Chiclana, extrême gauche du corps d'armée. Le canon se faisait entendre fortement dans la direction de Cadiz. Je suivis la traverse, comme beaucoup d'autres, afin d'abréger la route. Arrivé sur une hauteur, après deux heures de marche, je vis s'ouvrir devant moi l'une des plus belles perspectives du monde. Sur le plan le plus reculé, la mer couverte de vaisseaux, sur le plan intermédiaire Cadiz et sa baie, à mes pieds Santa-Maria, port de mer et ville charmante; à droite Rota, célèbre par ses vins; à gauche et sur une hauteur, Medina-Sidonia, bâtie par les Maures. Un peu plus loin, en se rapprochant de la mer, Chiclana, entouré de beaux arbres, et dans un très-grand lointain les montagnes de Ronda. Plus à gauche, San-Fernando dans l'île de Léon; puis la Caraca, grand chantier de construction; enfin la jolie ville de Puerto-Real et ses salines, ayant en face le Trocadero. La plaine qui sépare le spectateur de la mer est couverte de beaux pâturages que traverse le Guadalète, «fleuve d'oubli des Anciens»; toute la côte est bordée de forêts de pins. Une multitude de vaisseaux anglais et de chaloupes canonières couvraient la baie et tiraient sur nos troupes qui ripostaient avec vigueur, sans résultat de part ni d'autre.

Après avoir contemplé ce beau panorama, et avoir lu l'inscription *Plus ultra*, que portent deux colonnes en marbre, destinées à rappeler que les possessions espa-

gnoles s'étendent plus loin que les colonnes élevées par Hercule aux limites de l'ancien monde, je descendis une côte assez rapide, et traversai des prairies couvertes de narcisses, me dirigeant vers Chiclana. Je pris trop à droite et arrivai de nuit à Puerto-Réal. Un pharmacien espagnol, l'un des rares habitants qui n'eussent pas émigré, me donna l'hospitalité dans sa maison dévastée. La nuit, à la marée montante, l'ennemi jeta des bombes sur la ville. L'une d'elles tomba sur l'église, dont elle brisa un entablement. La maison de mon hôte souffrit beaucoup des éclats de pierre que le projectile détacha de l'édifice, et je fus couvert de plâtras et de débris de toute espèce.

Au point du jour, le 6 février, je me mis en route pour Chiclana, où s'établissait ma division. Le maréchal Victor avait choisi cette petite ville pour son quartier général. Je fus logé avec mon aide-major chez l'alcade, don Ambrosio Muñoz, qui, malgré sa dignité de maire, avait une maison petite et une fortune modeste. Nos troupes firent une tentative infructueuse sur l'île de Léon, et bientôt les armées, séparées par le canal de Santi-Petri et par la mer, se mirent à élever des ouvrages pour leur défense réciproque. Un hôpital, cette nécessité de toute réunion d'hommes, fut ouvert; tous les officiers de santé de mon ambulance y furent appelés, et j'eus ma part dans le service.

IV.

Je retrouvai, en arrivant à Chiclana, un peu de cette tranquillité à laquelle j'avais été forcé de renoncer en quittant la France. Quoique la ville fût encombrée de militaires, je fus bien casé. Ainsi que je l'ai dit plus haut, l'alcade m'avait destiné sa maison, et je dus cet avan-

tage à mon titre d'officier de santé, qui parut lui donner des garanties suffisantes de sagesse et de modération. Lorsque j'entrai chez mon hôte, je fus introduit dans une pièce basse et mal éclairée, où se trouvaient deux jeunes personnes, serrées l'une contre l'autre, comme si elles avaient voulu se prêter aide et assistance contre un danger mutuel. Leurs figures effrayées étaient à demi cachées sous une mantille noire de grossière étoffe. Si elles eussent été près du foyer, j'aurais pensé à la pauvre Cendrillon, ayant une sœur jumelle pour partager sa disgrâce et l'adoucir, tant leur toilette était négligée. Les voyant si tremblantes, je m'approchai d'elles pour les rassurer, et après leur avoir dit quelques bonnes paroles, en adoucissant ma voix le plus qu'il me fût possible, je voulus leur prendre affectueusement les mains ; ce geste porta à son comble l'effroi qui se peignait dans leurs yeux : *Señor, por dios*, dit l'une d'elles, *los manos quietas*, ce qui signifiait : à bas les mains. Cela fut dit d'une manière si plaisante que je ne pus m'empêcher de sourire, et ce sourire fit un très-bon effet. — Il n'est pas méchant, ma sœur, repliqua l'autre, puisqu'il rit. — Alors les colombes effrayées, se levèrent, vinrent à moi et m'offrirent une chaise. En ce moment, la mère qui avait été avertie entra, et me fit aussitôt les offres ordinaires de service. Tout était mis à ma disposition. *Todo esta a la disposicion de usted*. Cela dit, elle me conduisit à la chambre qui m'était destinée. A peine étais-je installé que je fis ma visite. Les deux Cendrillons avaient disparu, et s'étaient métamorphosées, non pas précisément en princesses, mais en deux jeunes personnes d'un extérieur très-agréable. J'appris plus tard, qu'elles s'étaient ainsi accoutrées dans un but de sécurité ; désireuses, par une résolution sublime, de paraître laides

aux premiers arrivants. Que ne leur avait-on pas dit de la *galanterie* française !

La famille espagnole, avec laquelle j'allais habiter, se composait du père, don Ambrosio Muñoz, patriote exalté, qui aurait voulu nous voir tous aux antipodes, et qui exprimait sa haine de l'étranger avec une énergie et une franchise d'expressions toute nouvelle pour moi. Sa femme avait une grande douceur de manières ; elle trouva que je ressemblais à son fils, alors à Cuba, et me traita comme si je l'eusse été en effet. Elle avait trois filles : l'aînée, Inez, n'habitait pas avec la famille ; elle épousa un capitaine du 96^e régiment et, au départ de l'armée, elle suivit son mari en France. La seconde, Maria, avait le caractère de son père, et portait la haine du nom français jusqu'à l'exaltation. Quoiqu'elle ne fût pas précisément belle, elle le devenait aussitôt quand elle chantait, d'une voix éclatante, les grands airs patriotiques, qui appelaient la nation aux armes. Jamais on ne put la décider à donner le nom de frère au mari de sa sœur ; elle le qualifiait toujours par son grade *el capitan*, et sa sœur était devenue *la capitana*. Elle veillait sur sa plus jeune sœur avec une sollicitude inquiète, ne craignant rien tant que de la voir *afrancesada*. Cependant j'adoucis ce caractère farouche, et elle devint affectueuse sans cesser d'être patriote. J'étais un Français, mais, après tout, je n'étais pas un combattant. La jeune sœur qu'elle entourait d'une surveillance de tous les instants, se nommait Josepha. C'était une brune avec l'expression d'une figure de blonde ; une fleur des bords du Rhin, épanouie sous un ciel presque africain. Ses yeux, qui étaient fort beaux, éclairaient sa physionomie d'une lumière plus douce qu'éclatante. Elle souriait souvent et ne riait presque jamais. Ses traits avaient une grande distinction, et l'on voyait

briller, dans l'ensemble de toute sa personne, cette grâce et cette souplesse espagnoles, dont on peut ailleurs voir des traces, sans espérer jamais de les retrouver complètement. Si son père parlait de liberté, et que sa sœur se mit à chanter ses grands airs patriotiques, elle se sentait émue, mais passagèrement; livrée à ses instincts naturels, elle n'avait dans le cœur que de doux sentiments; Josepha ne savait point haïr.

Chiclana renferme six à sept mille habitants. Elle est située sur deux collines; l'une, couronnée par une jolie chapelle, dédiée à sainte Anne; l'autre, par les débris d'un château maure. Sur la rive gauche d'un petit ruisseau, presque toujours à sec, qui la divise inégalement en deux parties, se trouvent quelques vestiges de murs et d'édifices romains, indiquant la place d'une ville ancienne dont tout a péri, jusqu'au nom. Elle est à 25 kilomètres environ de Cadiz, en face de l'île de Léon, séparée du continent par le canal de Santi-Petri, que l'on traverse sur le pont de Zuazo. Tout le terrain au sud de Chiclana est imbibé d'eau salée, sans consistance, et infranchissable; ce sont des lagunes d'une boue liquide, particularité géologique, très-favorable à la défense. Les négociants de Cadiz, confinés dans une ville sans territoire, viennent à Chiclana se délasser de leurs travaux. Ils y trouvent des jardins charmants, pour la plupart ornés de pavillons élégants et des pineraies, un peu sèches, qui leur donnent pourtant de l'ombrage. L'air y est pur et salubre, et lorsque la température ne s'élève pas trop, c'est un séjour agréable.

Beaucoup d'habitants avaient émigré, et la petite ville, encombrée de troupes, perdit bientôt sa physionomie coquette. Les maisons abandonnées de leurs maîtres devinrent des casernes; les rez-de-chaussée et

les cours, des écuries; presque tous les jardins restèrent en friche, abandonnés au premier venu. Aussitôt commencèrent les travaux de siège, et ce qui fut remué de terre, sous un ciel brûlant, passe toute croyance. L'ennemi, de son côté, ne resta pas oisif; et bientôt assiégés et assiégeants, opposant batterie contre batterie, se canonnèrent, tantôt mollement, comme pour donner signe de présence, et se tenir mutuellement sur le qui vive, tantôt avec une violence sans pareille et sans causes suffisamment connues. Des camps furent établis de distance en distance, dans les pineraies qui fournissaient des matériaux de construction et un abri. Des cabanes, artistement faites et bien alignées, donnaient à ces campements l'aspect d'un village avec ses rues et ses places. Des barraques plus soignées que les autres, indiquaient la demeure des officiers; des guidons élevés, comme des pavillons, au-dessus de ces légères constructions, annonçaient le quartier des diverses compagnies. Une place d'armes, située au centre de cette ville improvisée, en était le principal ornement. Quelques jardins, faits à la hâte, embellissaient la nouvelle colonie.

Pendant que l'infanterie et l'artillerie se livraient à ces durs travaux, la cavalerie battait le pays pour faire rentrer les contributions et les vivres; c'était elle qui établissait nos communications avec le 4^e corps (maréchal Sébastiani), occupant le royaume de Grenade. De temps en temps des expéditions, plus fatigantes que meurtrières, avaient lieu, presque toujours dirigées contre Ballesteros; ennemi actif et insaisissable qui occupait les montagnes de Ronda, et disparaissait à notre approche, pour se montrer de nouveau, aussitôt que nous nous étions éloignés. Ces expéditions rompaient l'uniformité de la vie des camps.

Notre armée s'égrenait par le feu de l'ennemi, par les maladies, quelquefois même par le suicide. La nostalgie, cette incurable mélancolie, qui fait rêver les douceurs de la patrie, en même temps qu'elle ôte tout espoir de la revoir jamais, ce mirage trompeur qui ne finit qu'avec la vie, nous enlevait aussi bon nombre d'hommes. Les jours étaient brûlants, les nuits fraîches et sans sommeil, et cette température variable agissait d'une manière très-fâcheuse sur les plus robustes tempéraments. On ne se préoccupait jamais des jouissances du soldat : tout était pour lui fatigues et privations. Le danger lui plaisait et il n'avait de plaisir que quand il se battait; pourtant cette vie héroïque, en exaltant ses qualités guerrières, le rendait difficile à conduire. Non qu'il se mutinât jamais; seulement il était facile à irriter; jureur et intempérant, proférant souvent des paroles de colère ou de découragement, auxquelles il ne fallait pas prendre garde. Mais on pouvait compter sur lui au jour du combat; c'était alors qu'il redevenait lui-même : beau soldat, et soldat de belle humeur.

Il y eut à Santa-Maria, à Xeréz, et même à Chiclana, quelques courses de taureaux; tragi-comédies qui rappellent les joies cruelles du cirque, et auxquelles je n'ai pu jamais m'intéresser. Inhumaines en temps de paix, ces fêtes s'harmonisaient bien mieux avec l'état de guerre dans lequel nous vivions. Lorsque l'ennemi savait que ces solennités avaient lieu, il redoublait son feu, et c'était au bruit du canon que tombait, dans l'arène, le taureau frappé par la dague du matador.

A cette époque, nos soldats ne recevaient à titre gratuit ni le café, ni le tabac, et ils manquaient d'argent pour en acheter. Au reste, le premier corps d'armée tout entier fumait moins en un an, que les élèves de l'école militaire ne fument aujourd'hui en six mois. Les vivres

n'étaient jamais abondants, et le vin distribué aux troupes, épais et capiteux, engourdissait la tête sans fortifier le corps. L'armée pouvait battre les Espagnols, lutter avec succès contre les Anglais; mais un ennemi plus redoutable la domptait peu à peu. L'ennui, qui tue et qui stupéfie à la manière des poisons narcotiques, s'emparait peu à peu des meilleurs soldats. Ils chantaient cependant encore, et une chanson, qui peignait l'état de leur âme, une parodie de la Sentinelle, romance fort en vogue alors, courait les régiments. Voici comment débutait cette complainte mal rimée :

Un fantassin du blocus éternel,
Qui n'avait pas un cuarto¹ dans la poche,
Las d'admirer l'azur de ce beau ciel,
Ainsi chantait, appuyé sur sa pioche:
Volez, volez, zéphyrs joyeux,
Portez mes chants vers ma patrie;
Dites que je meurs en ces lieux (*bis*)
Sans pain, sans gloire et sans amie.

Une circonstance douloureuse ajoutait à l'amertume de cette situation : nous ne recevions presque jamais de nouvelles de nos familles, et nos familles n'en recevaient pas de nous. Tout ce qui se passait en France et en Europe, nous l'ignorions. Un journal, une brochure nouvelle, étaient des raretés qui n'arrivaient jamais jusqu'à nous, tant les guerillas, en arrêtant les courriers, savaient y mettre bon ordre. Libres en apparence, nous étions en réalité au secret et semblables à de pauvres exilés sur une terre étrangère.

Plus heureux que la plupart de mes compagnons, auxquels j'aurais bien désiré une aussi douce condition que la mienne, j'échappais à l'ennui. La société de mes hôtes; l'affection de mes camarades; des études variées, mais qui malheureusement n'avaient aucune direction,

1. Petite monnaie de cuivre valant environ trois centimes.

partageaient agréablement mon temps. Ce fut alors que je fis de la langue espagnole une étude sérieuse, et il ne me fallut pas longtemps pour perdre ce vieux préjugé qui veut que Cervantes soit le seul écrivain espagnol de quelque valeur. Boscan, Garcilaso de la Vega, don Alonzo de Ercilla, Lope de Vega, Calderon de la Barca, et bien d'autres encore, me donnèrent de cette belle littérature l'opinion que j'aurais en avoir. L'histoire naturelle m'occupait aussi; malheureusement je manquais de livres. Les Espagnols ont très-peu étudié leur pays: histoire naturelle, antiquités, ils ont tout laissé à faire aux étrangers. Faute de guide, je recueillais des faits et je m'exerçais à l'observation: heureux d'admirer la nature, en attendant qu'il me fût permis de l'étudier.

J'aimais à me rendre sur une roche, couverte d'une végétation vigoureuse qui me cachait à tous les yeux et me donnait de l'ombre. Située en avant de Chiclana, dans le voisinage de Santa Anna, elle permettait de voir très-distinctement l'île de Léon, Cadix, et une grande étendue de mer, que de nombreux vaisseaux sillonnaient. Les aloès, les palmiers et les orangers donnaient à ce riche paysage un aspect étrange qui me faisait rêver les terres lointaines, éclairées par le soleil des Tropiques. C'était bien là cette heureuse Bétique, dont les Anciens n'avaient su peindre dignement la beauté qu'en y supposant les Champs élysées, séjour éternel de paix et de bonheur. J'admirais et la sérénité de son ciel, et la fertilité de son territoire; mais bientôt le bruit du canon et le pétilllement de la fusillade m'arrachaient à mon illusion. Je revenais à la vie réelle, et me retrouvais dans cette malheureuse Andalousie, théâtre d'une guerre injuste qui semblait légitimer tous les excès. Souvent la nuit me surprenait sur mon rocher; alors un spectacle nouveau frappait mes yeux. Les feux des

deux armées s'allumaient sur toute la ligne; quelques fenêtres s'éclairaient dans l'île de Léon, et Cadix, qui ne laissait plus voir à l'horizon que des formes indécises, allumait son phare, suspendu dans les airs, comme un météore. Peu à peu les tambours, qui avaient battu la retraite, se taisaient, et la grande voix de l'Océan se faisait seule entendre au milieu d'un silence qui n'était troublé que par le qui vive des sentinelles, auquel succédait fréquemment un coup de fusil, répété par l'écho des forêts voisines.

Dès le mois de mai la chaleur devint excessive et le thermomètre marquait à l'ombre 40° centigrades. Je me soumis dès lors aux habitudes espagnoles et dormis la sieste. Un sommeil de quelques heures répare les forces, mais il ne faut pas trop le prolonger. Ce repos est souvent troublé par les cousins (*mosquitos*), d'autant plus redoutables que l'élévation de la température est plus considérable; ils vous mettent à la torture. Une cousinière (*mosquitera*), remédie à cet inconvénient; cependant ce tissu, malgré sa transparence et sa légèreté, est un obstacle à la libre circulation de l'air et gêne la respiration. Tout dort en Espagne d'une heure à quatre heures du soir; exceptons-en les amants qui trompent la vigilance de leurs argus endormis. Que de dangers court une jeune fille pendant une chaleur dévorante et le sommeil maternel!

Au moyen d'une immobilité parfaite, dans une chambre bien close, dont les carreaux poreux, préalablement arrosés, laissent évaporer de l'humidité, en s'aidant d'oranges, et d'eau rafraîchie dans des *alcarrazas*, on peut lutter contre la chaleur; mais on est sans force contre elle, lorsque souffle le vent d'est (le *solano*). Ce vent, que le peuple nomme *bochorno* (*bouche de four*) et les Italiens *sirocco*, vient d'Afrique, après avoir passé

sur les sables du grand désert. Il apporte en Espagne le germe de ces fièvres malignes, qui désolent si souvent ce beau pays. S'il souffle pendant plusieurs jours, la chaleur devient étouffante, et la nuit ne peut la tempérer. Alors les rivières se dessèchent, les plantes meurent, les animaux asphyxiés tombent morts dans les champs sans verdure. L'homme lui-même, malgré toutes les précautions qu'il prend pour se préserver du *solano*, est soumis, comme toute la nature, à sa funeste influence. A peine peut-il respirer; une soif ardente le dévore, le sang bout dans ses veines, et les passions sont portées à leur plus haut degré d'exaltation. C'est alors que la vengeance aiguise ses poignards. Il résulte des statistiques judiciaires officielles, que sur dix assassinats, huit au moins se commettent pendant le *solano*. Ce vent souffle vraiment le crime, les maladies, la licence et la mort. Que l'on se figure la souffrance de nos soldats vivant en plein air, sous leurs minces abris de feuillage. Mais les Français résistaient à tout, et les indigènes étaient à demi-morts par le *solano* que nos courageux soldats bravaient, sans trop se plaindre, cette température de feu, pendant la durée de laquelle on ne respire qu'un air embrasé, chargé d'une poussière impalpable qui s'attache à la peau, l'irrite et la rend douloureuse.

V.

Placé à l'extrême gauche du corps d'armée, j'éprouvais de temps en temps le besoin de rendre visite à mes camarades des diverses garnisons de la baie. Un jour que je m'étais mis en route pour me rendre à Xerez, où se trouvaient les officiers de santé principaux, je m'égarai dans les bois qui s'étendent de Chiclana à Puerto-Real. J'avais pris trop à droite, et ne

savais plus de quel côté diriger mes pas; un carrefour, auquel aboutissaient plusieurs chemins, vint ajouter à mes incertitudes, et me laisser dans l'embarras du choix. Je m'arrêtai donc, et, en attendant que je prisse un parti, je me mis à déchiffrer une inscription romaine, aux trois quarts effacée, faisant partie d'un vieux monument romain qui se trouvait là, et que je reconnus pour un tombeau; quand j'entendis des coups de cognée, vigoureusement appliqués; ils m'annoncèrent un bûcheron. Guidé par le bruit, je fus à sa recherche; au lieu d'un, j'en trouvai quatre à cinq. Ils me parurent bonnes gens et me renseignèrent. J'étais à égale distance, — deux lieues environ — de Puerto-Real et de Xerez, dans la direction de Medina-Sidonia. La route de Xerez était bien tracée, et traversait un pays découvert, tandis que le chemin de Puerto-Real allait se perdre à travers la forêt, sillonnée; dans tous les sens, par de nombreux sentiers, au milieu desquels je me serais indubitablement égaré. La plaine que j'avais devant moi m'intéressait d'ailleurs vivement, moins encore par le pittoresque que par les souvenirs qu'elle réveillait. C'était là que Roderich avait perdu la couronne et la vie, et que, par la victoire avait commencé la puissance des Maures, dont la gloire s'est élevée si haut qu'on peut dire d'eux, qu'ils étaient la nation civilisée, et les Goths la nation barbare. Il y avait précisément onze siècles, mois pour mois, que ce grand événement s'était passé; je le savais et mon imagination galopait, tantôt après Roderich, et ses soldats, bardés de fer, tantôt à la suite de Thareq et de ses cavaliers berbers, à demi-nus, sous leurs légers bourous. Je m'élançai donc en avant, comptant trouver bientôt le Guadaletè et traverser le pont qui conduit à la Chartreuse. D'abord je parvins sur un terrain accidenté; désigné par le nom de *Puerto de Suleras*.

Là se trouvait une si grande variété de belles plantes que je mis pied à terre pour les examiner. Mon cheval herborisait à sa manière, et nous étions tous deux satisfaits de notre sort, en dépit d'une chaleur tropicale que pourtant tempérerait la brise qui commençait à s'élever, quand des cavaliers se montrèrent à l'horizon du côté de Alcala de los Gazulès, et je crus prudent de reprendre ma route. Je marchai pendant assez longtemps, non sans avoir des sujets de crainte, plus ou moins bien fondés, et vins enfin sur les bords du Guadalete, fort au-dessus de la Chartreuse, dont je voyais de loin l'église, frappée par les derniers rayons du soleil couchant. Je pris donc en hâte cette direction, forcé de faire d'assez longs circuits pour éviter des terrains marécageux, couverts d'une légère efflorescence saline et mettant en fuite de grands lézards verts, dont quelques-uns avaient des dimensions extraordinaires. C'étaient là les caïmans et les alligators de ces tristes lagunes.

La nuit vint, et je perdis de vue la Chartreuse, courant grand risque de m'égarer, lorsque, tout à coup, des aboiements de chiens m'annoncèrent une maison. J'approchai et vis une espèce de ferme (*cortijo*) dans la cour de laquelle des moissonneurs prenaient leur souper (*rancho*), étendus sur d'épaisses couches de paille. Mon arrivée leur fit à peine lever la tête. Ils me dirent que je touchais à la Chartreuse; et en effet, prenant le chemin qu'ils m'indiquèrent, je la vis bientôt à très-courte distance. En approchant du pont, je fus accueilli d'un vigoureux qui vive? suivi d'un halte-là, auquel je m'empressai d'obéir. Une partie du poste vint me reconnaître, et je fus conduit au commandant, qui me reçut fort amicalement et me déclara qu'il ne voudrait pas exposer un détachement de trente hommes dans le

chemin que je venais si imprudemment de parcourir seul. Dans cette circonstance, ainsi que dans beaucoup d'autres, j'avais été plus heureux que sage. Après un joyeux souper, pendant lequel on but à ma santé, comme à celle d'un homme échappé du naufrage, j'allai partager la chambre d'un des officiers : c'était une cellule, ayant pour lits deux cercueils, enjolivés de têtes de mort et de fémurs en sautoir avec de nombreuses larmes, incrustées dans un bois grossier. Quelques poignées de paille fraîche en garnissaient le fond. Après avoir pendant quelques instants plaisanté sur l'excentricité de notre couche, nous nous étendîmes dans ce cercueil, sans paraître effrayés des souvenirs lugubres qu'il réveillait, et nous dormîmes tranquillement jusqu'au lendemain. De sorte que je pus dire, en revoyant la lumière, que, pour moi, la première nuit du tombeau serait désormais la seconde.

Avant de partir, je voulus visiter la Chartreuse et son église. Les meilleurs tableaux de Zurbaran qui en faisaient l'ornement avaient disparu.

Un vieux chartreux était resté seul dans le couvent ; il avait gardé son habit ; on le laissait en paix et la garnison le nourrissait ; il paraissait inconsolable des dévastations, des mutilations, et de l'enlèvement des objets précieux qui enrichissaient l'église avant notre invasion. Ce n'étaient que soupirs et que gémissements. Un magnifique ossuaire, renfermant de nombreuses reliques avait été bouleversé. Je crus qu'il déplorait surtout cette profanation ; aussi ne fut-ce pas sans étonnement que je l'entendis me dire : « Ce que je regrette, señor, et par-dessus tout, ce sont les tableaux, les riches vitraux, les beaux marbres, et les dorures, naguère encore si brillantes !... Les reliques, on en trouve toujours ; on en trouve partout ! »

VI.

Je vivais avec mes hôtes à la manière espagnole; très-accoutumé à l'assaisonnement des mets pimentés et safranés; aimant fort la *olla podrida* et même la *ropa vieja*, ainsi que le *gazpacho*. Je m'accommodais aussi de la *olla de algo mas vaca que carnero* et des *duelos y quebrantos*, lesquels, avec les lentilles et quelques pigeons de supplément les dimanches, consommaient, comme on sait, les trois quarts du revenu du pauvre hidalgo, devenu le fameux chevalier des Lions.

Le thon joue un grand rôle dans l'alimentation des Espagnols des villes maritimes, au sud de la péninsule, et mon hôte voulut me donner le plaisir de voir cette pêche; il me conduisit donc à Conil. Nous y allâmes en voiture, à travers un pays désert. On trouve en route des boues sulfureuses, fort estimées contre les maladies de la peau, auxquelles les Espagnols sont très-sujets. Il n'y avait aucun établissement de formé pour mettre à profit ce bienfait de la nature, pas même un simple abri. Des fosses, creusées à peu de distance de la source, servaient de baignoires, et recevaient les baigneurs des deux sexes, accroupis dans la fange, et immobiles comme des faquirs. Je ne savais pas que ces eaux existassent : promenant au loin la vue, je vis de grosses boules velues, posées sur le sol; j'approchai, et je reconnus des têtes humaines, laides à en être effrayé!

On pêcha ce jour-là à Conil environ trois cents thons, du poids de 25 livres en moyenne. La plupart de ces poissons fut achetée par les habitants qui les coupent, et les conservent dans de grands vases avec de l'huile et du sel; mon hôte en rapporta plusieurs

pour la provision de la famille. On me donna de superbes échantillons de soufre natif, ayant des nuances de couleur fort belles.

Nous ne rentrâmes que vers la nuit à Chiclana, et je trouvai tout disposé pour une petite fête. C'était «mes jours», *mis dias*, ou, pour parler français, c'était ma fête, et je fus touché des témoignages d'amitié qui me furent prodigués. La petite cour était illuminée; un souper recherché, que la misère des temps avait seule empêché de faire somptueux, fut servi, et l'on offrit au botaniste des bouquets de fleurs des champs. Je ne sais pourquoi celui de Josepha fut plus recherché que celui de sa sœur? pourquoi je fus ému en l'acceptant, et pourquoi cette émotion fut partagée? J'eus de don Ambrosio des médailles romaines frappées à *Gades*, Cadix, et un dessin donnant une vue de Chiclana, prise de Santa Anna, et je vis avec plaisir figurer, dans le joli paysage, mon rocher, la *peña Antonina*, comme l'appelaient mes hôtes. Tous les visages étaient rians, même celui de la seconde sœur qui voulut bien, pour un moment, oublier que j'étais son ennemi. Quelques-uns de mes camarades avaient été invités et, au dessert, les convives se rendirent sur la terrasse (*azotea*): toutes les maisons de cette partie de l'Espagne ont un belvédère, et lorsqu'il fait nuit, chacun y vient respirer le frais, sous la voûte étoilée. La soirée était délicieuse. Mes camarades, qui savaient que dona Maria avait de la voix, la prièrent de se faire entendre; elle résista longtemps; mais enfin, obsédée par la persévérance des prières qui lui furent faites, elle se mit à chanter d'une voix sonore, à laquelle le silence de la nuit donnait encore de la puissance, une chanson patriotique dont voici le refrain :

*Vivir en cadenas,
¡Cuán triste vivir!
Morir por la Patria,
¡Qué bello morir!*

(Vivre dans les chaînes, quelle triste vie!
Mourir pour la patrie, quelle belle mort!)

«Partons pour le champ d'honneur; la gloire est dans le départ; la trompette guerrière nous appelle au combat. La patrie opprimée convoque ses fils, et fait entendre incessamment sa plainte; écoutez l'écho de sa voix.

«Quel est le lâche, au sang assez vil, pour ne pas sentir la rage s'emparer de son cœur? Quel est celui qui voudrait consentir à vivre en esclave, et à courber sa tête sous un joug infâme?

«Plaisirs, caresses, cessez de charmer ces hommes indignes de l'honneur de l'homme. C'est le fer seul qui peut racheter de la honte celui qui a juré de vivre libre.

«Enfants, pareils aux tendres fleurs d'avril, adieu! adieu aussi douce couche d'une épouse gentille! Les bras que vous baignez de pleurs au départ, vous les reverrez glorieux et sanglants au retour.

«Qu'il tremble le tyran de l'Ébre et du Rhin; car il est dans le ciel un astre favorable aux braves, et si le destin nous est contraire, nous saurons mourir. ... Mourir pour Ferdinand, et conquérir une gloire immortelle

«Le sol de la patrie couvrira de roses les ossements du Fort qui expirera dans le combat, et mille échos répéteront : Ici repose celui qui prit pour devise : triompher ou mourir.

«Vivre dans les chaînes quelle triste vie! mourir pour la patrie, quelle belle mort!»

La voix de dona Maria devenue vibrante, nous émut profondément, et le silence que nous gardâmes, en

était le témoignage. Ce chant patriotique avait été entendu des maisons voisines, et des voix, au timbre argentin, sans doute celles de quelques jeunes filles, répétèrent doucement ce refrain, s'associant ainsi aux nobles vœux exprimés par le poète, si bien interprété par ma fière hôtesse.

Les Espagnols ont eu, comme nous, leurs chants patriotiques, et plusieurs poètes ont su se faire, en les publiant, une renommée populaire. Leurs vers repétés par la foule n'ont pas été sans influence; ils réveillèrent l'amour de la patrie dans les cœurs et le portèrent jusqu'à l'exaltation. Parmi eux, et en première ligne, se trouve Arriaza, le Chénier de la guerre de l'indépendance. Cet auteur a une grande verve, et l'on sent, en le lisant, qu'il a écrit sous l'influence d'un courroux qu'il contient à peine.

C'est d'abord à l'insurrection de Madrid que ses vers sont consacrés. «Les temps présents, dit-il, ne le cèdent en rien aux grands siècles qui montrèrent au monde étonné les Pélage, les Cid et les Tolède. Vous en êtes témoins, ruines de Gérone et de Saragosse! O vénérables débris! Lauriers de Talavera et des Arapiles, palmes de Baylen, encore plus belles; vous durerez, tables dorées, qui, sur le vaste océan des âges, devez conserver la mémoire de tant de héros, morts au champ d'honneur. Ni l'oubli ni la faux du temps ne peuvent rien sur vous.

.

Et plus loin, en parlant de ceux qui sont tombés dans ce jour funeste : «Écoutez cette voix lamentable qui sort des poitrines, ouvertes par mille blessures. Elle vous crie Vengeance, frères! et que jamais l'Espagne, notre mère, ne soit la proie du féroce Français.

Il va sans dire que nous sommes, dans ces vers, atroces, farouches, orgueilleux, furieux, audacieux, per-

fides ; mais que ne pardonne-t-on pas à la poésie, et surtout à une lyre patriotique. Un hymne, destiné à célébrer le retour de Ferdinand renferme aussi de grandes beautés. « Assez longtemps, dit le poète, la constance du peuple espagnol a pleuré ton absence. Le nuage n'est pas plus triste à la lune, ni l'éclipse au soleil ; mais puisque tu apparais, entre le deuil et les horreurs de la guerre, l'étoile n'est pas plus douce à voir dans les tempêtes, ni la fleur plus agréable dans le désert.

« Quitte, quitte cette terre homicide qui outragea ta gloire, en te donnant des fers ; reviens, reviens à cette patrie si chère qui lava ton injure avec le sang. Si sur tes pas tes yeux voient des ruines, apprends que ce sont des présents que nous apporta le Français ; mais sache aussi que les ossements que foulent tes pieds ce sont leurs restes détestés.

« Quand tu seras sur les bords de l'Èbre, souviens-toi, en regardant son cours, qu'il ne portait à la mer d'autre tribut que du sang ennemi ou du sang loyal. Saragosse te dit, toute fumante encore, qu'elle aimait mieux se livrer aux flammes que de se rendre. O Ferdinand ! le mot vengeance s'entend encore dans ses murs, répété durant les nuits par de sourds échos. »

Il est facile de comprendre combien de pareils vers devaient agir sur les populations. C'était en chantant les uns, et en récitant les autres, que fut entraînée aux combats toute la partie virile de la nation. Heureuse l'Espagne ! et surtout glorieuse, si elle n'eût cherché ses inspirations patriotiques que dans de pareils écrits. Du moins les poètes voulaient le succès par les armes, et non par le poignard. Ils conseillaient le combat, et non le meurtre.

Quintana, le premier, avait commencé en Espagne l'œuvre patriotique du poète. L'appel aux armes de cet auteur, publié en 1808, après la révolution de mars,

est une magnifique composition, pleine de mouvement et de chaleur. Il n'était pas possible d'être mieux inspiré.

Voici comment débutait l'auteur :

«Quelle était, dites-moi, la nation que le destin avait proclamée reine du monde, et qui étendait sur toutes les latitudes son sceptre d'or et son divin blason? Naguères encore, l'Atlantique parsemée d'îles célébrait sa grandeur et parlait de sa gloire! L'intérieur de la riche Amérique, celui de l'Asie, les confins de l'Afrique, partout était l'Espagne; l'imagination capricieuse s'efforçait vainement d'en embrasser l'étendue : la terre entière lui donnait ses minéraux, la mer ses perles et son corail, et de quel côté que l'Océan allât porter la mobilité de ses ondes, il rencontrait toujours des rivages espagnols où venait se briser leur furie.

«Et maintenant, plongée au sein de l'opprobre, livrée

¿Cuál era, decidme, la nación, que un día
Reina del mundo proclamó el destino;
La que á todas las zonas extendia
Su cetro de oro y su blason divino?

Volábase á Occidente,
Y el vasto mar atlántico sembrado
Se hallaba de su gloria y su fortuna :
Do quiera España : en el preciado seno
De América, en el Asia, en los confines
Del Africa, allí España : el soberano
Vuelo de la atrevida fantasía
Para abarcarla se cansaba en vano :
La tierra sus mineros le rendia,
Sus perlas y coral el Océano,
Y donde quiera que revolver sus olas
El intentase, á quebrantar su furia,
Siempre encontraba costas españolas.

Ora en el seno del oprobio hundida,
Abandonada á la insolencia ajena,

à l'insolence de l'étranger, comme l'esclave destiné au marché, elle attend l'indignité du carcan et la honte de la chaîne! Que de plaies, ô Dieux! Tandis que la fièvre pestilentielle à l'haleine impure infecte l'air, la famine amaigrie saisit de ses bras livides tous ceux qu'épargne la peste. — Trois fois, ouvrant le temple de Janus, nous emboûchâmes la trompette guerrière, et trois fois, hélas! les Dieux tutélaires nous refusant leur secours, la victoire trahit notre courage. — Qu'as-tu vu depuis ce temps dans tes immenses domaines, ô Ibérie? de profondes douleurs, un deuil universel et une misère sans égale, fruits amers de la servitude!

«Ainsi jeté, de tourmente en tourmente, au milieu des vastes solitudes de la mer, la voile déchirée et les flancs

Como esclava en mercado y aguardaba
 La ruda argolla y la servil cadena.
 ! Qué de plagas, oh Dios! Su aliento impuro
 La pestilente fiebre respirando
 Infestó el aire, empozoñó la vida :
 El hambre enflaquecida
 Tendió sus brazos lívidos, ahogando
 Cuanto el contagio perdonó : tres veces
 De Jano el templo abrimos,
 Y á la trompa de Marte aliento dimos :
 Tres veces ; ay ! los dioses tutelares
 Su escudo nos negaron, y nos vimos
 Rotos en tierra, y rotos en los mares.
 ¿ Qué en tanto tiempo viste
 Por tus inmensos términos, oh Iberia ?
 ¿ Qué viste ya sino funesto luto ;
 Honda tristeza, sin igual miseria,
 De tu vil servidumbre acerbo fruto ?
 Así, rota la vela, abierto el lado,
 Pobre bajel á naufragar camina,
 De tormenta en tormenta despeñado
 Por los yermos del mar : ya ni en su popa

entr'ouverts, va périr un frêle navire. Les guirlandes qui l'ornaient naguères ne couronnent plus sa poupe, la riante banderolle que le vent faisait ondoyer comme un signal d'espérance et de joie a disparu; aux doux chants des passagers a succédé la voix rauque des matelots. La terreur de la mort, et d'une mort silencieuse, règne en maîtresse sur ce vaisseau, que va mettre en pièces l'écueil, à demi caché sous les flots mutins.

«C'en est donc fait, le tyran du monde étend son bras vers l'Occident, et s'est écrié : *L'Occident m'appartient!* Une barbare joie éclate sur son front et brille comme le feu du ciel, qui, fendant la nue, éclaire un instant la nature, comme pour mieux faire ressortir encore toute l'horreur des ténèbres. Ses farouches soldats remplissent l'air de cris d'orgueil et de menace, l'enclume gémit, les marteaux résonnent, les fourneaux s'em-

Las guirnaldas se ven que ántes le ornaban ,

Ni en señal de esperanza y de contento

La flámula riendo el aire ondea.

Gesó en su dulce canto el pasajero ,

Ahogó su vocería

El ronco marinero ,

Terror de muerte silencioso y frio ;

Y él va á estrellarse al áspero bajío.

Llega el momento en fin ; tiende su mano

El tirano del mundo al Occidente ;

Y fiero exclama : « *el Occidente es mio.* »

Bárbaro gozo en su ceñuda frente

Resplandeció , como en el seno obscuro

De nube tormentosa en el estío

Relampago fugaz brilla un momento ,

Que añade horror con su fulgor sombrío.

Sus guerreros feroces ,

Con gritos de soberbia el viento llenan :

Gimen los yunques , los martillos suenan ,

Arden las forjas ; ! oh vergüenza ! ¿ acaso

Pensais que espadas son para el combate ,

brasent, ô honte! Vous pensez peut-être que ce sont des glaives qu'ils vont forger pour vous combattre; ne vous estimez pas tant : ce sont des menottes, des colliers de fer et des chaînes, dont ils veulent charger vos indignes bras.

«L'Espagne a frémi en voyant ces odieux préparatifs, et le feu de sa colère s'échappe de son sein, pareille à la flamme du volcan; ses despotes consternés se cachent; un cri de vengeance se fait entendre, et l'écho des rives du Tage a répété *vengeance!* Où sont donc, ô fleuve sacré! ces fiers artisans de honte et d'opprobre qui dévoreraient nos trésors? Leur gloire n'est plus, notre splendeur commence, et toi, fier de reconnaître qu'il existe encore une Castille et des Castellans, porte à la mer tes ondes affranchies en murmurant ces mots : *Enfin, les tyrans ne sont plus!*»

Las que mueven sus manos codiciosas?

No en tanto os estimeis : grillos, esposas,
Cadenas son, que en vergonzosos lazos
Por siempre amarren tan inertes brazos.

Estremeclóse España

Del indigno rumor que cerca oía,
Y al grande impulso de su justa saña
Rompió el volcán que en su interior hervía.

Sus déspotas antiguos

Consternados y pálidos se esconden :
Resuena el eco de venganza en torno,
Y del Tajo las márgenes responden
« ¡Venganza! » ¿dónde, están, sagrado río,
Los colosos de oprobrio y de vergüenza
Que nuestro bien en su insolencia ahogaban?
Su gloria fué, nuestro esplendor comienza;

Y tú orgulloso y fiero,

Viendo que aun hay Castilla y Castellanos,
Precipitas al mar tus rubias ondas
Diciendo : «*ya acabaron los tiranos.*»

VII.

Avant la guerre que Napoléon fit à l'Espagne, — cette première faute suivie d'une si rude expiation, — les Espagnols avaient pour l'Empereur une admiration sans bornes. C'était même, chez certains enthousiastes de cet homme extraordinaire, une sorte d'idolâtrie, qui n'allait rien moins qu'à mettre son image à côté de celle des personnages les plus révéérés. Il fut salué à son entrée en Espagne du beau nom de libérateur. On était las de cette cour dissolue, où régnait, en souverain, le Prince de la Paix. L'abdication du roi, ainsi que son départ, furent donc regardés comme des événements heureux. L'espoir de l'avenir reposait sur la tête de Ferdinand, dont nul ne soupçonnait encore la nullité intellectuelle et la stupide cruauté. Quand ce prince, objet de tant d'amour, eût passé la frontière, et que les desseins de l'empereur sur l'Espagne eurent été dévoilés, la haine, — et une haine espagnole, — remplaça dans tous les cœurs les sentiments de sympathie et de bienveillance que les Espagnols ressentent pour nous, même en dépit d'eux, et malgré tout ce qu'ils disent, pour assurer le contraire. Quelle faute ou même quel crime! Nous pouvions avoir un allié fidèle, nous nous fîmes un ennemi irréconciliable; et deux cent mille hommes, les meilleurs soldats du monde, épars sur une vaste région, invincibles, s'ils eussent été réunis, tombèrent en détail sous la balle ou le couteau des guérillas: on ne pouvait les vaincre, on les assassina. Cette manière d'agir des Espagnols a été grandement louée, même en France. J'avoue que si je vois le profit, je ne vois pas aussi bien la gloire.

Mon hôte, Don Ambrosio Muñoz, avait été, comme

bien d'autres, sous le charme, mais personne ne s'y était plus rapidement, ni plus complètement soustrait. Jadis partisan des Français et de leur chef, il n'avait plus au cœur que de la haine. Quand il traitait avec moi quelques-unes des questions brûlantes qui se rapportaient à la situation de l'Espagne, il commençait par ménager ses termes, pour ne pas me blesser; puis, et peu à peu, il se laissait aller à la fougue de son caractère, sa figure s'injectait de sang, ses yeux brillaient d'un éclat sauvage, et il ne ménageait plus rien. Chaque phrase, chaque mot avait son expression et son geste particulier. La figure mobile des Espagnols excelle surtout à peindre les passions violentes. Dans un de ces moments d'abandon, qui témoignaient de toute la confiance qu'il avait en moi, il alla jusqu'à me dire : « *Señor Don Antonio, ántes de la guerra amaba á Dios y al emperador de los Franceses, y deseaba mi salvacion como cristiano ; pero ahora deseo arder en los infiernos, solamente por tener el gusto de ver asar, á mi lado , a ese endemoniado de Napoleon.* » Un autre Espagnol qui, à la vérité, avait perdu ses fils à la guerre, se permit un jour de me dire : « *Ojalá estuviese lleno de sangre francesa el estrecho de Gibraltar, y que pudiese ahogarme en medio de esas olas sangrientas!* » Il était malheureux, je ne voulus pas lui répondre.

Quoique toute l'Espagne, sauf quelques villes maritimes, fût entièrement soumise à nos armes, les Espagnols ne se regardaient pas comme subjugués; et mon hôte, lorsque j'essayais de lui prouver que désormais la résistance était inutile, et qu'il fallait cesser une lutte inégale, me répondait invariablement : *Todavía la jaca está viva*, phrase qu'on pourrait regarder comme équivalente de ces mots d'un jeu bien connu : « *petit bonhomme vit encore.* » Il appuya ce dicton de l'histoire sui-

vante, qui fait connaître un divertissement fort goûté du bas peuple espagnol. L'Angleterre tout entière, et quelques parties de la France, notamment le midi, aiment aussi ces sortes de spectacles cruels.

«Les Espagnols, me dit mon hôte, aiment passionnément tous les jeux. Les courses de taureaux sont rares; pour y suppléer, on va voir les combats de coqs, et l'on se crée ainsi des émotions : émotions de joueur si l'on parie, émotion de spectateur assistant à un drame sanglant, si l'on se contente de regarder. Les gitanos les aiment par-dessus tout.

C'est dans un petit cirque, mal aéré et mal éclairé, qui ne peut contenir que trente à quarante spectateurs, que se réunissent les amateurs. Les joueurs occupent le rez-de-chaussée, les autres sont assis sur des gradins circulaires. Les coqs gladiateurs attendent le combat dans les bras de leurs maîtres. Ils sont nus et leur peau a été endurcie avec des liquides spiritueux. Les grandes plumes, celles des ailes et celles de la queue, ont été coupées jusqu'au tuyau, qui est taillé en biseau. Les ergots sont armés de pointes d'acier et la tête est défendue par un chaperon solide qui fait l'office de casque et qui, parfois, est orné d'un cimier. Ces pauvres animaux, ainsi mutilés, se nomment, en Andalousie, des *jaca* ou *haca*. A peine sont-ils dans l'arène, qu'ils combattent à outrance, jusqu'à ce que l'un des deux succombe. Leur bec est une arme terrible, qui peut, d'un seul coup bien asséné, terminer le combat, mais il en est rarement ainsi. Quelquefois l'un des deux prend la fuite, comme s'il se sentait impuissant à soutenir la lutte; alors beaucoup de spectateurs le croient vaincu, et il est abandonné des parieurs. Pourtant il arrive souvent qu'il n'agit ainsi que par tactique, pour fatiguer son adversaire et se remettre des coups qu'il

en a reçus; car peu après il reprend l'offensive, et peut encore remporter la victoire.

Ce fut dans une circonstance pareille, et tout aussi critique, qu'un Espagnol, dont le coq était en fuite, loin de refuser les paris offerts, les acceptait tous, au point d'engager des sommes considérables, s'élevant à un chiffre ruineux. Ce joueur obstiné paraissait à la veille de tout perdre. Son champion, sanglant et affaibli, semblait expirant, et les spectateurs l'engageaient à faire cesser le combat.—Retirez, disaient-ils, retirez ce malheureux coq et n'attendez pas qu'il ait reçu le coup mortel : — «*Todavía la jaca está viva*, mon coq vit encore », répondait-il. — On se moquait de son opiniâtreté, car le pauvre animal se tenait à peine sur les pattes, et ne portait plus que des coups mal assurés, et cependant, malgré tout, on entendait encore le joueur, confiant ou obstiné, murmurer le *Todavía mi jaca está viva*. Tout à coup, et à la grande surprise des spectateurs, le mourant se ranime, s'élance avec furie sur son adversaire, l'étend raide mort à ses pieds d'un furieux coup de bec, et, monté sur le corps de son ennemi abattu, se met à chanter son triomphe.—C'est là notre histoire, dit en terminant Don Ambrosio; nous sommes le coq poursuivi, sanglant et déchiré, et vous, messieurs les Français, le coq victorieux. Vous nous voyez mutilés, et vous nous croyez abattus; mais prenez-y garde au moins : *Todavía la jaca está viva*. »

VIII.

L'histoire militaire du 1^{er} corps d'armée, pendant le blocus de Cadix, n'a qu'une page sanglante à fournir à nos annales; mais il en est peu d'aussi glorieuses; ce qui veut dire, en style de bulletin, que relativement au nombre des combattants, elle est une de celles où

il tomba le plus d'hommes frappés par le fer, et où la différence numérique des deux armées fut plus grande, puisque la lutte, soutenue par les Français, était celle d'un contre quatre, et que, malgré tout, l'ennemi ne put, comme il le voulait, faire lever le siège.

Cadiz, assiégée par une armée de terre, est imprenable. Cette ville ne tient au continent que par une étroite chaussée d'environ deux lieues de long, baignée par la mer, seul chemin par lequel on puisse passer. Encore est-elle coupée sur plusieurs points de son étendue, et balayée par de nombreuses batteries, et par un fort, nommé Porte de terre, armé de plus de 150 bouches à feu; cette coupure pouvait, en outre, être prise en flanc par la flotte, de sorte qu'il ne serait pas resté un seul homme debout de l'armée, si nombreuse qu'elle fût, qui eût tenté le passage. Il ne fallait donc pas y songer. Dès les premiers jours du blocus, la 2^e division s'était emparée du fort de Matagorda, situé en face de Puntales. On y avait établi une batterie de mortiers à plaque et à semelle, dont la portée était considérable; mais il fallait, pour qu'elleservit, franchir plus de 1,800 mètres, et, pendant ce long trajet, la mèche des bombes s'éteignait presque toujours. Pourtant, plusieurs de ces projectiles atteignirent le but, et un grand effroi régnait dans les murs de Cadiz, ville à population très-condensée, lorsque tonnaient ces mortiers monstres, qui se faisaient entendre dans toute l'étendue de la baie, et bien au delà. Malheureusement pour le succès de cette œuvre de destruction, et très-heureusement pour les Gaditains, les mortiers, après avoir lancé quelques bombes, se trouvaient hors de service, et rien n'était plus difficile que de les remplacer.

Un événement dont l'issue fut heureuse, grâce au courage de ceux qui le provoquèrent, rendit à la liberté

près de quinze cents prisonniers. Depuis deux ans, ces malheureux languissaient sur le ponton la Vieille Castille, stationnée dans la rade. Ils voyaient de leur prison flottante, s'élever nos retranchements, se balancer dans les airs le drapeau tricolore, et nos soldats marcher librement le long de la côte. Ils entendaient le bruit du tambour, le son du fifre, et jusqu'à la voix de leurs compatriotes : sons tristes et doux, que le vent apportait à leur oreille lorsque s'élevait la brise de terre. C'était un supplice de tous les instants. Ils résolurent de s'y soustraire, quoi qu'il pût arriver. Le 15 mai, après avoir mis aux fers la garde du ponton, ils coupèrent les cables qui retenaient le navire captif, et réussirent à se faire échouer près de Matagorda, malgré le feu réuni des chaloupes anglaises et des forts de la ville. Sans voiles ni cordages, ils firent manœuvrer leur embarcation; presque sans armes, ils surent conquérir la liberté après laquelle ils soupiraient. On mit à la mer des chaloupes qui opérèrent leur sauvetage, sous une grêle de projectiles de toute sorte. Lorsqu'ils furent sur la rive, entourés de Français, ils ne pouvaient en croire leurs yeux, et trahissaient leur émotion par des larmes et des cris de joie. J'étais alors détaché à Puerto-Réal, voyant du rivage cette entreprise héroïque, et partageant les émotions de tous ceux qui, comme moi, ne pouvaient faire que des vœux pour sa réussite. Il vint à nous quelques-uns de ces hommes, encore ruisselants de l'eau de la mer; reçus comme des frères, ils oublièrent bientôt leurs souffrances passées. Plus tard, ils eurent beaucoup à nous raconter, et nous beaucoup à leur apprendre.

Peu de jours après, et avec un succès acheté plus chèrement encore, le ponton-hôpital, l'Argonaute, vint échouer à son tour près de Matagorda. On fut dans la

nécessité de faire faire quarantaine aux hommes de l'Argonaute. Ainsi le voulait la prudence, et les prisonniers, dans l'impatience de jouir de cette liberté qu'ils avaient conquise, se plaignirent amèrement d'une mesure que commandait la raison. Ce ponton nous rendit plusieurs camarades, et parmi eux Castil-Blaze, auquel on doit deux volumes de mémoires sur la guerre d'Espagne : moitié histoire et moitié roman, mais du moins spirituellement écrits et très-amusants. Il connaissait bien l'Espagne et parlait avec facilité le pur castillan ; j'eus plus tard l'occasion de revoir cet aimable compagnon.

Dans le commencement de 1811, le général d'artillerie Sénarmont, officier de grand mérite, avait été tué dans une des batteries de Chiclana. Il voulait voir l'effet du tir, et quoiqu'il eût été prévenu que l'ennemi riposterait aussitôt, et vivement, il ordonna le feu. Tout se passa comme on avait dit : un obus venu de l'île de Léon tomba dans la batterie française, et ses éclats tuèrent le général et deux officiers supérieurs qui l'accompagnaient. Le cœur du général, embaumé par mes soins, fut envoyé en France à sa famille, après être resté quelque temps exposé dans la chapelle de Santa-Anna. Ce fut un triste événement, qui affligea l'armée. M. de Sénarmont était l'un de nos meilleurs officiers généraux d'artillerie.

Quelques jours après la délivrance de nos chers captifs, une horrible tempête bouleversa la baie et jeta à la côte un nombre considérable de navires, parmi lesquels cinq bâtiments de guerre, dont un vaisseau à trois ponts. Une quantité considérable de tissus anglais, surtout des percales, tombèrent entre nos mains, ou pour parler plus exactement, entre les mains de quelques personnages de haut grade, qui en dépouillèrent

les soldats pour les vendre et en tirer profit. Les Français qui plaisantent de tout, appelèrent cet ouragan le vent de percale.

Je visitai la côte peu d'heures après la tempête ; la mer était encore furieuse, couverte de débris et même de cadavres ; quelques éclairs brillaient dans un ciel noir, et l'on entendait le bruit sourd du tonnerre. Le canon grondait avec force sur toute la ligne. Vingt à vingt-cinq bâtiments étaient en flammes, et un vaisseau de haut bord éclairait la plage de son vaste incendie. L'ennemi lançait des fusées à la Congrève sur tous les bâtiments échoués, afin de les brûler ; nos batteries d'artillerie légère, qui couraient le long de la côte, s'efforçaient d'éloigner les chaloupes incendiaires, mais sans succès ; il nous fut impossible de tirer le moindre parti de tout ce que la mer venait de nous livrer. J'ai rarement vu de spectacle aussi imposant que celui dont mes yeux furent alors témoins. Les bombes et les boulets tombaient avec fracas sur le rivage. On entendait le craquement des mâts que la flamme dévorait, la chute des vergues sur les ponts embrasés ; l'explosion des canons atteints par l'incendie, qui lançaient au hasard d'inutiles projectiles ; puis un bruit formidable, précédé d'un jet de flammes, annonçait que l'œuvre de destruction venait de se terminer, pour ne laisser plus voir sur le dos de la vague et sur le sable du rivage que d'informes débris charbonnés.

Lorsque l'ennemi vint de Cadix pour faire lever le blocus avec des troupes fraîches, soigneusement équipées, reposées et bien nourries, l'armée du maréchal Victor était considérablement diminuée, et nous en avons dit ailleurs les causes. Elle occupait une grande étendue de pays, qu'il fallait garder. Il y avait des garnisons dans toutes les villes de la basse Andalousie :

à Xerez, où se trouvait le matériel de l'armée et les hôpitaux; à San-Lucar, pour avoir libre l'embouchure du Guadalquivir; à Utrera pour assurer la route de Séville et communiquer avec le grand quartier général; dans toutes les villes de la baie pour surveiller la côte; enfin, dans toutes les redoutes, depuis Chiclana jusqu'à Rota. Aussi vit-on, le 5 mars 1811, cinq mille Français seulement prendre l'initiative de l'attaque, contre une armée de plus de dix-huit mille hommes, parmi lesquels environ moitié d'Anglais, commandés par le général Graham. La 3^e division, général Villate, resta devant l'île de Léon pour tenir en échec les Espagnols; mais ceux-ci, trompant le général français, allèrent se mettre en ligne avec les Anglais. L'attaque fut rude, et l'on a peine à comprendre comment une poignée de soldats pût résister aux masses contre lesquelles elle vint se heurter; aussi le tiers environ de cette troupe héroïque fut-il mis hors de combat. Le lendemain, 6 mars, la division Villate vint se joindre aux troupes du maréchal, et les vides faits la veille dans les rangs furent en partie comblés. Dès le point du jour on se remit en ligne pour attendre de pied ferme l'ennemi, qui n'osa attaquer; le jour suivant, 7, nous gardâmes la même attitude; après quoi, Anglais et Espagnols se retirèrent, sans avoir pu parvenir à forcer nos lignes. L'armée alliée, à son retour à Cadix, n'en fut pas moins reçue comme si elle eût été victorieuse, et cependant nous lui avions pris trois drapeaux et quatre pièces de canon. L'ennemi emmenait avec lui le général Ruffin, blessé mortellement, et s'était emparé de l'aigle du 8^e régiment, dont le porte-drapeau avait été tué. Les Anglo-Espagnols comptent cette bataille parmi leurs victoires, et je lis dans un ouvrage espagnol que le général de la Peña, après avoir fait des prodiges de valeur, fut victorieux

des Français : *la victoria*, dit-il, *se decidiò por la justa causa*; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dans le récit donné par le véridique historien, il n'y est fait nulle mention des Anglais, qui seuls pourtant, tinrent fermes.

Pendant ce terrible moment, que faisaient mes camarades et que faisai-je moi-même ? Nous étions entourés de morts, de mourants et de mutilés, et si l'armée eût été battue, nous serions restés prisonniers avec les blessés. Quelle journée pour les officiers de santé qu'un jour de bataille ! Pendant l'action le soldat reçoit de son officier l'exemple du courage. Chez tous les deux le sentiment du devoir s'élève jusqu'à l'exaltation ; enivrés par l'odeur de la poudre, ils ne sauraient garder leur sang-froid ; l'officier de santé doit conserver le sien ; il ne peut prendre part à l'action, et n'en voit que les misères. Pour guérir les rois conquérants qui veulent la guerre, il faudrait les transporter dans une ambulance et les contraindre à y rester. Ils y verraient la mort sous ses plus douloureux côtés, et les plaintes qu'ils entendraient seraient si amères qu'ils se surprendraient à détester ces jeux terribles ! Quoi qu'on en puisse dire, et à moins que la liberté ne soit compromise, la patrie, après une bataille, n'a fait que des pertes sans compensation. Parmi ces hommes qui tombent en si grand nombre sous le fer, il en était qui eussent cultivé avec succès l'industrie, les lettres, les beaux-arts. Ce sont des artistes, des littérateurs, des artisans habiles, que perd le pays. Ce sont des familles dans le deuil, des existences moissonnées à la fleur des ans. Vous me parlez de succès où je ne vois que des revers. Malgré tout ce que nous avons de science, acquise et appliquée, malgré tout ce qu'ont produit de grand la littérature et les arts, nous ne paraîtrons, aux yeux des générations futures, que des barbares, aussitôt que les guerres

auront été rendues impossibles. Lorsque tous les peuples se seront élevés à un même degré de civilisation, la valeur de l'homme atteindra le même niveau, et l'on se montrera ménager du sang humain. Nous sommes tous égaux dans la mort, et nous le deviendrons dans la vie.

L'histoire a recueilli des paroles sublimes, prononcées par des soldats mourants. Combien n'en ai-je pas entendu de plus sublimes encore, proférées par des héros inconnus, qui expiraient sans éclat, mais non sans grandeur ! Que de phrases touchantes, belles de résignation et de patriotisme, sont sorties de ces bouches qui allaient se glacer ! Qu'ont-ils obtenu ces hommes, frappés sur le champ de bataille ; rien, absolument rien ; c'est pour l'honneur du drapeau qu'ils meurent. Ils sont la menue monnaie dont on paye un succès ! Que l'on me dise combien il a fallu de morts pour faire un maréchal de France, cet héritier doré de tant de braves !

A la fin de la journée, le chirurgien qui a opéré, le pharmacien qui l'a secondé, sont étonnés de se sentir encore debout. Tout ce qu'ils ont vu de brisures et de mutilations, les fait douter de l'intégrité de leurs propres organes. Après avoir vu tomber les hommes sous le fer, comme l'herbe des prairies sous la faux, ou comme les épis sous la faucille, il leur semble qu'ils ne sont plus composés que de parties molles et sans consistance, incapables de résister au moindre choc.

IX.

Après la bataille de Chiclana, les hôpitaux furent encombrés de blessés, et je fus appelé à Xerez pour y faire le service. Je regrettai vivement la maison hospitalière où j'avais trouvé tant d'affection, et toutes les larmes versées ne furent pas vues. L'aspect de la mer, que j'avais toujours en perspective, le mouvement du

siège, les rêveries dans les pineraies au milieu des fleurs, furent remplacés par un horizon sans poésie, dont la monotonie ne pouvait être compensée ni par les grandes et tristes rues, ni par les longues et poudreuses promenades de ma nouvelle résidence. Xerez n'a point de monuments, et la célébrité européenne dont elle jouit n'est due qu'à ses vins d'un bouquet fin et délicat qui rappelle le vin de madère. Les Anglais, qui en font une grande consommation, lui donnent le nom de Sherry, dans lequel il est assez difficile de reconnaître le mot espagnol *Xerez*.

On ne pouvait sans danger s'écarter des dernières maisons de la ville. Les guerillas rôdaient sans cesse à l'entour des murs, à la manière des chasseurs qui guettent une proie. Quelquefois il est arrivé, à la tombée de la nuit, que parmi eux des cavaliers bien montés se sont lancés au galop, tenant en main des crochets, attachés à une corde fortement fixée au pommeau de la selle. En approchant de nos factionnaires qui leur tiraient toujours vainement un coup de fusil, ils jetaient ces grapins, et si le malheureux soldat était accroché par quelque partie de son armement, le cheval l'entraînait et le mettait en pièces. Même en plein jour il fallait être prudent. Lorsque je voulais herboriser à quelque distance, je me faisais suivre d'un domestique qui se mettait en vedette sur une hauteur. Voyait-il venir de loin des cavaliers ou des piétons suspects, il m'avertissait, et je me remettais en selle, prêt au besoin à me rapprocher de la ville. Au reste, on éprouvait rarement le désir de parcourir ce territoire, riche, mais dépeuplé. Aucun village, aucune ferme, aucune maison de plaisance n'égayait ce triste paysage.

Don Esteban Cojuelo, mon hôte, aimait les Français et les accueillait bien. Je me rappelle encore avec

plaisir la surprise agréable qu'il me fit. Rien n'était plus rare que les livres français. Celui de nous qui en avait les prêtait à ses amis comme de rares et précieux trésors, et d'ordinaire c'étaient des ouvrages de peu de valeur. Cette privation m'était pénible, et j'en étais tourmenté, au point d'en rêver. Une nuit donc, je rêvai que je me trouvais dans une vaste et riche bibliothèque, et que j'y puisais à pleines mains. Je racontai mon rêve à mon hôte qui se prit à sourire et me dit, *sueño, engaño* : « tout songe est mensonge. » Quelques heures plus tard, il me proposa une promenade que j'acceptai, et sous le prétexte de faire visite à un ami, il me fit entrer dans une maison de peu d'apparence, dont je montai avec lui les trois étages. Une porte, fermée d'une grosse serrure fut ouverte, et je me trouvai dans un galetas, trop faiblement éclairé pour distinguer les objets qu'il renfermait. Mon hôte, qui s'amusa beaucoup des questions que je lui faisais, exigea que je fermasse un instant les yeux ; je fis ce qu'il voulut. J'entendis ouvrir des armoires et des volets ; l'air du dehors vint me frapper la figure ; et l'usage de la vue m'étant rendu, je me vis au centre d'une bibliothèque renfermant 15 à 1800 volumes, tous livres français : littérature, histoire, voyages, il y avait de tout. J'étais ébahi et muet de surprise. — Voilà votre rêve réalisé, me dit don Esteban, mais en usant de ces livres, dont la conservation m'est confiée, ne dites rien à personne de ce que vous voyez. — Je le promis et tins parole.

L'hôpital qui avait reçu nos blessés était vaste et fort bien tenu. Malheureusement, le tétanos, maladie caractérisée par la rigidité des muscles, sorte de crampe ou de convulsion qui n'a de terme que dans la mort, fit un grand nombre de victimes. Divers traitements furent essayés ; les saignées, les mercuriaux, tout fut mis en usage, et sans succès. Je puis citer pourtant un cas de

guérison, dont la médecine n'aura guère à se féliciter. Un de ces malades était mourant; il fut relégué dans un petit cabinet et confié aux soins d'un infirmier qui lui administrait les prescriptions faites par le médecin traitant; chaque matin je le visitais, et je m'étonnais chaque matin de le trouver encore vivant. Nous fûmes très-surpris de voir peu à peu la raideur tétanique disparaître, les membres reprendre leur souplesse et les forces revenir. Il ne restait plus à guérir qu'une plaie légère du pied, ce qui ne tarda pas longtemps. Certainement la potion opiacée que je lui donnais n'avait pu produire ce miracle. Voici ce qui était arrivé : l'infirmier, témoin des souffrances du malade, lui en avait versé l'oubli en le gorgeant de vin de Xerez; il l'en abreuva, et le plongea dans un état d'ivresse qui, continué longtemps, lui devint favorable. Ce ne fut pas Hippocrate qui le guérit; ce fut Bacchus.

Le service médical était dirigé par Broussais, alors médecin principal. Je suivais sa visite et je goûtais fort sa parole vibrante et accentuée. Peu de gens connaissaient alors son mérite, et peut-être me sut-il quelque gré de l'avoir mieux apprécié que ne faisaient beaucoup d'autres. Déjà il mettait en pratique cette théorie de l'inflammation à laquelle il dut une si grande célébrité. Son traité des Phlegmasies chroniques avait paru, et il amassait des matériaux pour les coordonner plus tard, afin de fonder cette nouvelle doctrine médicale qui, si elle ne changea pas la thérapeutique, la modifia du moins considérablement. Il reconnaissait, à une très-grande distance, et rien qu'à voir la figure d'un malade, s'il y avait eu écart de régime; et, dans son désir de guérir, cet écart ayant eu lieu, il s'emportait d'une généreuse colère et se servait d'expressions capables d'effrayer son malade, voulant ainsi le soumettre complètement et

le rendre docile. Il exigeait d'ordinaire une diète sévère durant le traitement, et le retour aux aliments n'avait lieu, pendant la convalescence, que par une graduation excessivement ménagée.

Broussais à l'armée était un robuste épicurien, aimant autant le plaisir que le travail, mais très-capable de se dominer. Il se plaisait à converser, et sur quelque sujet qu'on le mît, il s'efforçait toujours de faire triompher son opinion; jamais il ne voulait avoir tort. Dans les conversations familières, il y avait souvent chez lui du Rabelais. Sa figure était très-expressive; quand il s'emportait sa physionomie devenait dure, mais sa bouche, en souriant, faisait voir que s'il était homme d'esprit, il était aussi homme de cœur. Ce grand médecin appartenait à la classe des hommes de génie qui dictent des lois, sans vouloir en accepter de personne. Il domptait les résistances, et ce jeu lui plaisait. Plusieurs de ses disciples, et il en eut de nombreux et de fanatiques, commencèrent par être ses adversaires.

J'avais alors dans mon service un Espagnol, moitié voleur, moitié guerillero, qui, en attaquant des soldats isolés, avait reçu une balle dans l'épaule. Il devait être fusillé, et je ne sais comment il ne le fut pas; transporté à l'hôpital, cet homme subit l'amputation de l'épaule dans l'articulation, opération grave et qui, souvent, entraîne la mort. Quoiqu'il connût la rigueur du sort qui l'attendait, il guérit, et nous étions tous préoccupés de ce qui devait suivre cette guérison. Pendant longtemps on déclara que le blessé ne pouvait encore quitter le lit, et avant que cette excuse devint impossible à faire admettre, nous fîmes des démarches pour obtenir sa grâce. Nous alléguâmes la gravité de l'opération, sa réussite, le courage du malade, l'impossibilité dans laquelle il se trouvait désormais de pouvoir nuire. Le

maréchal ne se fit pas longtemps prier, la grâce fut accordée, et il nous dut deux fois la vie : à l'opération d'abord, et ensuite à l'activité de nos démarches.

Je ne puis me rappeler Xerez sans songer au modeste lieutenant du train des équipages qui fut plus tard le général de brigade Naudet, chef du cabinet du maréchal Soult, ministre de la guerre. C'était un homme doux et bienveillant dont on aimait la physionomie, le regard, le son de voix. Ami sûr et de bon conseil, il n'y avait pas de secret qui ne pût lui être confié, et s'il entendait quelqu'un se plaindre de son sort, il n'était préoccupé que du soin de l'adoucir. Ce qu'il valait, il l'ignorait, et ne voyait le mérite que chez les autres. Esprit fin et gracieux, il a fait des fables charmantes, qui ne sont point encore oubliées. On a de lui une jolie comédie, le *Ménage de Molière*, faite en commun avec Gensoul pour la fête séculaire de la naissance de notre grand comique. Le lieutenant Naudet fut bien plus à moi que ne le fut plus tard le général. Nous passions alors presque tous les jours de longues heures ensemble. Il me récitait ses vers, je lui disais les miens. C'étaient des fables et des vers élégiaques qu'il me lisait ; je lui rendais en échange des vers alexandrins. Car suivant l'usage de ces temps classiques, j'avais fait une tragédie : *Pélage*, imitée de l'espagnol. Le plan était sans originalité ; la versification valait mieux. Nous avions tous alors la mémoire farcie de lambeaux de tragédies, et chacun était tenté d'aligner de grands vers, qui cachaient leur faiblesse sous la pompe des expressions et l'exagération des sentiments. Naudet, échappant à cette épidémie, avait choisi un genre facile et doux, en rapport avec son caractère, et c'est pourquoi il y réussit. Soult l'avait pris en grande affection, et si les mémoires de ce maréchal paraissent, on devra se rappeler la main qui les rédi-

gea. Malheureusement pour la vérité historique, elle n'aura écrit que ce qu'on aura voulu lui faire écrire : Soult ne pouvait et n'a pas dû tout dire.

Mes soirées étaient à Naudet, et nous les passions à parcourir les principales rues de Xerez, le nez en l'air pour contempler la fameuse comète de 1811, contemporaine de la naissance du roi de Rome. Quels sujets alors n'avons-nous pas traités ensemble ? Dans ces conversations intimes que de choses sont dites qu'il est regrettable de voir perdues ! Ces improvisations de deux jeunes têtes valent souvent bien mieux que les froides compositions de l'âge mûr, si péniblement élaborées dans le silence du cabinet.

Une aventure, suivie du *conjungo*, — et il ne faut rien moins que ce dénouement moral pour m'engager à la raconter, — arriva au capitaine de mon ami Naudet ; elle fit grand bruit dans Xerez, et pouvait avoir une fin tragique. Ce galant officier courtisait une Espagnole qui le voyait d'un œil favorable. La jeune Andalouse était si bien gardée que les rendez-vous étaient impossibles ; mais que ne peut l'audace d'un amoureux ! Lorsque le silence et la nuit le permettaient, le capitaine, s'aidant du grillage des fenêtres, grimpait jusqu'à celle de sa belle, et ils se faisaient alors de doux serments à travers les barreaux. Or, il advint que dans l'un de ces touchants tête à tête, le capitaine oublia jusqu'au soin de sa conservation : il perdit l'équilibre et tomba rudement au beau milieu de la rue. Cet événement se passait heureusement *calle de la Polvera*, rue de la Poussière ; elle n'était donc pas alors pavée, circonstance à laquelle l'amoureux dut la vie. — La belle, oubliant tout soin de sa réputation, poussa des cris perçants, sortit de la maison, se jeta sur le corps de son amant, qu'elle parvint à ranimer, aidée du

concours des voisins, tous en grand émoi. On le reconduisit chez lui en piteux état. Il guérit, mais la blessure faite à l'honneur d'une famille, estimée dans le pays, resta saignante. La chose alla jusqu'au maréchal, et l'officier dut épouser. Était-ce bien là ce qu'il voulait? fut-il au comble de ses vœux? je l'ignore. Plus tard je revis ce couple heureux, et je fus obligé, pour m'expliquer l'audace de l'amant et le dévouement de l'amante, de me rappeler qu'un épais bandeau couvre les yeux de l'amour.

Mon séjour à Xerez fut interrompu par un intérim : un de mes camarades tomba malade, et je reçus l'ordre de le remplacer à San-Lucar. Ce collègue, fils d'un professeur du Jardin des plantes, du nom de Brongniart et frère de l'ancien directeur de la manufacture de Sèvres, avait des excentricités qui nous divertissaient fort. Un jour, entre autres, il se mit en tête de se guérir d'une gastrite, en déjeunant chaque matin au bord de la mer, où il trempait des mouillettes de pain de munition dans l'eau salée. Il persista dans ce régime jusqu'à ce que sa santé fut délabrée; ce fut alors que j'allai le remplacer. C'était un marcheur sans égal. Il partit de Paris en même temps que ses camarades, lui à pied, les autres en diligence, et il arriva en même temps qu'eux à Bayonne. A cette époque, il est vrai, les voitures publiques faisaient faire à leurs voyageurs des demi-nuits, de sorte qu'elles ne franchissaient pas par jour plus de quinze à vingt lieues, et il les faisait.

Je retrouvai la mer à San-Lucar, petite ville située en amphithéâtre sur la rive gauche du Guadalquivir, à moins d'un kilomètre de son embouchure. J'aimais à me baigner dans les eaux de ce fleuve célèbre, et m'avisai de vouloir un soir le traverser à la nage. On m'en avait défié : jeunesse est folle, et je le tentai. D'abord

tout alla bien, je nageais facilement, et je serais arrivé sur la rive opposée, si tout à coup il ne m'eût semblé que j'étais entraîné par le courant vers la pleine mer. Je m'effrayai. Heureusement pour moi, la marée était basse et je trouvai un banc de sable où j'eus pied. Il ne me fut pas difficile alors de m'orienter, et voyant que le point de départ était plus rapproché que celui de l'arrivée, je repris modestement le chemin du retour; mes camarades s'étaient déjà jetés dans une barque pour venir à mon aide.

Je ne me rappelle plus guères de San-Lucar qu'un petit promontoire sur le haut duquel j'allais contempler la pleine mer, un bois touffu d'orangers, dont les fruits jonchaient la terre, un bosquet de lauriers de la plus haute taille, minces, élancés, verts de tige et verts de feuilles, cédant, comme des roseaux, au moindre souffle des vents. Est-ce là tout? Peut-être si je le voulais bien, trouverais-je encore quelques autres souvenirs; mais, hélas! à quoi bon chercher des fleurs sous la neige?

De retour à Xerez, où je ne restai que peu de jours, après une journée laborieusement passée, je dormais en paix, lorsque je me sentis soudain réveillé par les embrassements d'une personne que le jour naissant me permit à peine de reconnaître. C'était Devergie, que ma bonne étoile rendait à mon amitié. Il m'apprit que plusieurs fois il m'avait écrit, mais aucune de ses lettres ne m'était parvenue. Lorsque l'armée du midi eût été formée, il reçut un ordre de service pour le grand quartier général à Séville. Le pharmacien en chef, bon juge de son mérite, l'avait pris pour secrétaire, et il l'accompagnait dans une tournée que cet officier de santé en chef faisait dans les hôpitaux de l'armée. Je fis à Devergie les honneurs de Xerez,

comme il m'avait fait ceux de Madrid, ce qui ne fut ni long ni pénible. M. Blondel, pharmacien en chef, sachant que le plus tendre attachement m'unissait à Devergie, m'annonça qu'il me faisait quitter le 1^{er} corps pour m'appeler auprès de lui à Séville, en qualité de secrétaire adjoint, et que je partirais dès le jour suivant pour ma nouvelle destination avec mon ami, devenu aide-major. Il fut décidé que nos domestiques passeraient par Utrera avec nos montures, et que nous ferions le voyage par le Guadalquivir. J'écrivis à Chiclana pour faire des adieux que je n'osais faire en personne, tant je me sentais attristé; et nous prîmes la route de San-Lucar, joyeux de pouvoir mettre désormais en commun nos plaisirs et nos chagrins.

X.

Lorsque le ponton la Vieille Castille nous eût rendu une partie des débris de l'armée de Dupont, il se trouvait parmi les prisonniers un certain nombre de marins de la Garde, les mêmes qui s'étaient distingués à la bataille de Baylen. Ils avaient été détachés de la flotte et donnés à Dupont, afin de servir comme auxiliaires pendant le siège de Cadix, que l'on croyait probable. Aussitôt après leur délivrance, ils furent employés à construire, sur la rive de la baie occupée par nos troupes, une petite flottille, qui ne pouvant rien entreprendre de sérieux contre la flotte anglaise, remporta pourtant des avantages marqués sur les chaloupes canonnières ennemies. Un petit nombre de ces braves marins, détaché à San-Lucar, ouvrit un service régulier de tartanes sur le Guadalquivir, et les communications entre le 1^{er} corps et le grand quartier-général devinrent aussi sûres que faciles. Dix à douze hommes montaient ces petites embarcations, armées de deux cou-

leuvrines; elles allaient à la voile, quand le vent le permettait, et à l'aide de la rame, quand on ne pouvait mieux faire. Ce fut sur une de ces tartanes que nous voyageâmes.

Il n'y avait rien à craindre du côté de la mer, la barre que forme le fleuve à son embouchure étant infranchissable pour les gros bâtiments. Mais très-souvent, du côté de la terre, des Espagnols embusqués sur l'une ou l'autre rive, protégés par des touffes de grandes herbes, tiraient impunément sur la tartane; et l'un de nos marins nous raconta comment, au précédent voyage, une balle était venue couper la corde qui soutenait la marmite; comment cette marmite avait été renversée en répandant son contenu dans les cendres, sans qu'il en restât une seule goutte, et comment enfin, ce jour-là, ils firent maigre chère. «Encore disait-il, s'ils avaient visé! c'eût été une bonne farce; mais ils tiraient au hasard, les maladroits! Cette espièglerie leur valut, de nous, bien des coups de fusil, qui ne remédièrent à rien.»

Nous nous embarquâmes à Bonanza, petit port, à un kilomètre environ de San-Lucar, le 25 juillet 1844. Presque tous les passagers étaient militaires. Le temps fut quelque temps contraire et la houle assez forte; nous en fûmes tous incommodés. Des dauphins se jouaient près de la tartane et je m'amusais beaucoup en voyant leur natation capricieuse: on leur tira quelques coups de fusil, et ils disparurent. Bientôt nous entrâmes dans le lit du fleuve et voguâmes paisiblement, courant des bordées; dès lors tout malaise cessa, comme par enchantement. Vers la fin de la première journée, nous suivîmes des yeux le vol de deux flamants qui se dirigeaient vers l'Est; cet oiseau, au corsage blanc et rose, est un des plus magnifiquement vêtus de la création. Je l'avais déjà observé à la Barrosa, près de Chiclana. Des cicognes se montrèrent aussi en assez grand nombre, la nuit les ramenant auprès de leur couvée.

Les rives du fleuve n'ont rien de pittoresque. Le tamarisc et le nérion, arbustes charmants dans un parterre, n'étaient là que de simples buissons épars. L'aune, le peuplier et les saules, qui donnent à nos rivières leur physionomie et leur caractère propres, y manquent d'ordinaire; le peuplier blanc seul s'y montre de temps en temps et empêche la nudité d'être complète. Le terrain qui s'étend sur l'une et l'autre rive est plat et nu, quoique fertile. Quelques ruisseaux sillonnent cette triste plaine; mais au lieu d'atteindre le fleuve, ils vont se perdre dans les terres. Ce sont des *rios salados*, rivières salées, reconnaissables à la stérilité de leurs bords, souvent couverts d'une efflorescence saline.

Nous reconnûmes de loin Trébujena, dont le territoire bien cultivé, descend jusqu'au fleuve, et Lebrija, l'égorgeuse, où furent massacrés nos prisonniers. Notre embarcation longea pendant plus d'une journée la Isla Mayor, immense pâturage, sans arbres et sans habitations, où se trouvent, dit-on, des chevaux sauvages, fait douteux, quoique possible. Le fleuve, qui se divise en trois branches, forme encore une île, la Isla Menor; celle-ci, d'un aspect charmant, est couverte d'orangers et de citronniers, si nombreux et si productifs que nous vîmes à l'ancre plusieurs bâtiments hambourgeois qui allaient mettre à la voile avec un chargement complet d'oranges et de citrons. Nous fûmes trois jours pour franchir les 25 ou 26 lieues qui séparent San-Lucar de Séville; vivant comme nous pouvions, et dormant au grand air, enveloppés dans nos manteaux. Il ne fallait rien moins que la compagnie d'un ami pour faire supporter les ennuis de ce voyage monotone, exécuté sous un ciel brûlant.

Peu à peu, et en approchant de Séville, le passage s'était embelli. Le Guadalquivir coulait sans bruit

entre deux rives bordées de beaux et grands arbres. Le soleil allait se coucher, et une température plus douce succédait aux ardeurs d'une journée tropicale. Une foule de petites barques de pêcheurs sillonnaient le lit du fleuve; Santi-Ponce, dont les jolies maisons, entourées d'oliviers et d'orangers, venaient se baigner jusque dans les eaux, apparaissait à notre gauche; en face s'élevait la Giralda, dont la masse imposante se détachait sur un ciel d'une incomparable pureté; tandis qu'à gauche, entourées de cyprès, se dessinaient les ruines d'un vieux château maure, faiblement éclairées par les pâles rayons de la lune, qui s'élevait à l'horizon.

Nous débarquâmes à minuit près de la *Torre de Oro*, et traversâmes les rues de Séville jusqu'au logement de Devergie. On nous y attendait. Un souper, auquel nous fîmes honneur, fut servi; nous nous couchâmes, et dormîmes pendant douze heures d'un sommeil léthargique.

Après un repos de quelques jours, je me logeai, fis mes visites, et entrai en possession de mes nouvelles fonctions, lesquelles, pour être convenablement remplies, n'exigeaient de moi qu'une faible dépense de temps et d'intelligence.

Séville, pendant toute la durée de l'occupation fut aussi tranquille qu'une ville française: elle avait accepté ses nouvelles destinées, et Joseph y comptait beaucoup d'adhérents. Les habitants vivaient sous notre domination comme si nous eussions été leurs compatriotes. La population française sédentaire, officiers d'état-major et officiers de santé, employés des administrations civiles et militaires, avaient tous des amis dans cette grande cité, et les femmes, sans se préoccuper des nations, se laissaient aller où les poussaient leurs sympathies. Bien souvent, vainqueur à la guerre, le Français remportait à Séville.

des triomphes plus doux, et sa condition d'étranger semblait, en dépit des sentiments patriotiques qui auraient dû prévaloir, lui faire donner la préférence sur les nationaux. Les soirées du maréchal Soult, ses bals, ses dîners, étaient fort du goût des Sévillans, et l'on briguait l'honneur de ses invitations. Tout était donc au mieux dans la plus pacifique des villes espagnoles.

La physionomie de la rue était bien différente de celle de Madrid, et il était facile de reconnaître, en voyant les passants, que le sang arabe s'était fortement mêlé au sang espagnol. La teinte de la peau, chez les deux sexes, était plus foncée, la taille mieux prise, la tournure plus dégagée, le geste plus rapide, le langage plus animé. Presque tous les Andalous ont les cheveux noirs, et leurs yeux, de même couleur, paraissent lancer des éclairs lorsque les passions y jettent leur flamme. L'ovale de la figure me sembla parfait, et la physionomie d'une extrême mobilité. J'étais dans le pays des petits pieds et des petites mains, des tailles cambrées, des castagnettes et du bolero.

Les gitanos, plus répandus en Andalousie que dans les autres provinces d'Espagne, et plus nombreux à Séville que partout ailleurs, modifient d'une manière singulière l'aspect général que présente la population, à laquelle ils se mêlent sans rien perdre de leur caractère étrange. Hommes et femmes sont laids, mais cette laideur est si originale qu'elle attire le regard, au lieu de le repousser. On croirait voir marcher devant soi quelques-unes de ces figures si grotesquement dessinées par Callot, ou les *meilleurs* brigands des toiles de Salvator Rosa. La beauté des traits est sans doute fort rare chez les gitanos, mais quand elle s'y trouve, elle revêt chez les femmes un caractère merveilleux. Il y avait au faubourg de Triana, lorsque j'habitais Séville,

une gitana qui troublait toutes les cervelles, et qui aurait mis en péril, tant elle était attrayante, la sagesse la mieux éprouvée. Tournure, physionomie, regard, tout en elle était extraordinaire et bizarre; tout attestait une race étrangère d'origine mystérieuse. Il ne fallait pas chercher là ce qu'on admire chez les autres femmes. Elle n'aurait pu rien recevoir d'elles, ni rien leur céder. On l'eût remarquée à côté de la plus belle Européenne, et tous les regards auraient été pour elle.

D'où viennent les gitanos? Ont-ils avec les Bohémiens ou les Zingari une origine commune? Parlent-ils tous la même langue? Ont-ils le même culte? Ces questions, que beaucoup de gens se sont posées sans les résoudre, ne nous occuperont pas. Seulement nous dirons qu'il peut sembler assez probable que les gitanos ont une origine distincte; peut-être sont-ils venus de quelque partie centrale de l'Afrique, à la suite des Arabes par le détroit de Gibraltar, et non de France par les Pyrénées? On prête aux gitanos une chanson populaire qui les ferait naître en Égypte. «La contrée de Chal (l'Égypte) était notre chère patrie, et aujourd'hui nos coursiers sont forcés de boire tes eaux, ô Guadiana! Ils auraient dû ne s'abreuver que dans le fleuve (le Nil) qui brille à travers le Chal, sous le doux regard du soleil, et cependant ils sont forcés de boire dans toutes les rivières, hormis celle-là.» Quel système raisonnable peut-on fonder sur une chanson dont l'authenticité est plus que douteuse! laissons-donc dans les ténèbres ce qu'on ne peut éclairer.

Les gitanos, accoutumés au mépris des Espagnols, n'épousent point leurs querelles, et leurs mains pendant la guerre ont été pures du sang français. La cruauté n'est pas dans leurs mœurs. Cette nation dans une nation, est sobre, intelligente, avare, laborieuse: elle veille

quand l'Espagnol dort. Les gitanos sont voleurs ou pour parler plus exactement maraudeurs. Ils excellent surtout à donner aux marchandises de mauvais aloi une apparence qui séduit l'acheteur ; mais parmi les chrétiens que de gitanos ! Quelque habiles que soient ces derniers dans le commerce des mulets, lorsqu'ils se trouvent en France aux prises avec un maquignon, ce ne serait pas pour eux que je voudrais parier.

Quoique les gitanos valent bien peu , je crois que leur réputation est encore plus mauvaise. Ils se disent catholiques, sont exacts aux offices, et se couvrent d'amulettes ; cependant les Espagnols les regardent comme des mécréants, et à ce titre leur prêtent tous les vices ; c'est donner aux riches. Pourquoi donc exagérer ainsi le côté mauvais, et se montrer aveugle sur quelques qualités en germe, il est vrai, mais qui se développeraient si l'on ne se plaisait à laisser cette race dans l'abjection ?

Cervantes est pour beaucoup dans la détestable opinion qu'on a d'eux. « Il paraît, dit-il, au début de sa nouvelle, intitulée la *Gitanilla*, que *les gitanos* et *les gitanas* vinrent uniquement au monde pour être voleurs ; ils naissent de pères voleurs, grandissent avec les voleurs, s'exercent à être voleurs et, finalement parviennent à être des voleurs accomplis et sans cesse à l'œuvre ; l'envie de voler et le vol sont une conséquence inséparable de leur nature qui ne les abandonne qu'avec la vie. »

Il existe plus d'un rapport entre les juifs et les gitanos. Ce sont deux peuples dispersés et en exil, impuissants à se reconstituer comme nation ; conservant leurs idiomes et leur religion, ou du moins une foule de pratiques ou de superstitions traditionnelles. Ils se marient et vivent entre eux, toujours disposés à se déplacer comme s'ils regrettaient la tente et qu'ils cher-

chassent une patrie. Ainsi tout ce qu'on a dit du miracle de la dispersion des juifs, frappés de l'anathème céleste, ne leur est pas spécial, et perd une partie de l'importance qu'on lui accorde.

La condition matérielle des gitanos est assez douce. Jamais ils ne mendient; ils ont un domicile, et vivent sous un ciel clément, même en hiver; le soleil les vivifie, et le froid, qui double les souffrances du pauvre et les rend intolérables, leur est à peu près inconnu. Enfin, comme ils forment une caste distincte, ils regardent les Espagnols comme des étrangers, les exploitent, et ne se mêlent point à eux. Les malheureux de nos grandes villes sont bien plus à plaindre. Comme citoyens, ils sont égaux à leurs compatriotes, appartiennent à la même race, et ne comprennent pas toujours comment l'aisance qu'ils constatent chez les autres leur échappe. Ce ne sont pas des étrangers ayant un autre langage et souvent même une autre religion. C'est pis que tout cela, ce sont des pauvres !

Séville, de même que toutes les grandes villes, a certaines parties plus animées que les autres. Telles sont le voisinage de la Giralda, les bords du Guadalquivir, où se trouve *el Salon*, promenade aussi fréquentée le soir que la *Alameda*. Hors ces lieux de prédilection, la cité est calme sur tous les points de sa vaste étendue, et les rues ne sont parcourues que par un nombre assez restreint de passants.

Dans le nord on cherche à se défendre contre le froid : dans le midi, contre la chaleur. C'est pour concourir à ce but que les rues des villes des pays chauds sont d'ordinaire très-étroites, ce qui ne permet au soleil de les frapper en plein que durant peu d'instant. A Séville, d'ailleurs, ces rues sont protégées, contre les ardeurs de l'été, par des toiles à voile, tendues à la

hauteur du second étage, et le pavé en outre est fréquemment arrosé. Malgré toutes ces précautions, passé midi, les rues sont des fournaises; heureusement que personne n'est là pour y cuire. On se retire chez soi et l'on dort.

Los caños de Carmona, grand et bel aqueduc, qui n'a pas moins de deux lieues de parcours, et qui en approchant de Séville est soutenu par plus de 400 arcades, fournit une eau salubre, très-abondante, dont chaque propriétaire a sa part.

Presque toutes les maisons ont conservé la disposition que leur avaient donnée les Maures, et les Sévillans en jouissent sans daigner se le rappeler. Elles consistent en quatre corps de logis avec péristyle et cour carrée, *patio* (*cavædium* des Romains), entourée de colonnes de marbre, supportant une galerie qui ouvre des communications avec toutes les pièces de l'étage supérieur. Au milieu de la cour se trouve un jet d'eau qui remplit un bassin dont le trop-plein circule autour de la cour dans des conduits, disposés de manière à favoriser l'évaporation de l'eau. En été cette cour, abritée par une tente qui fait plafond, devient la chambre d'habitation. Des arbustes verts, thuyas, lauriers alexandrins, myrtes, jasmins, servent à l'embellir; et pour parfumer l'air qu'on y respire, l'acacie de Farnèse et le pois caracol à corolle en spirale, dégagent leurs arômes et fleurissent, en appuyant la faiblesse de leur tige contre quelque robuste colonne. Des volières sont çà et là suspendues, et souvent elles alternent avec de petits reverbères que l'on allume le soir. Dans les maisons opulentes, le pavé de la cour est une mosaïque de marbres précieux, ou de petits fragments de faïence (*azulejos*) assemblés avec beaucoup d'art; quelquefois des statues se dressent aux quatre angles; souvent même

le péristyle devient une galerie de tableaux, ou se couvre de fresques.

On dine légèrement vers midi, et à une heure, après avoir rendu de fréquentes visites aux alcarrazas, toujours remplies d'une eau presque glacée, chacun se retire dans les chambres du rez-de-chaussée pour y reposer. Tout est soigneusement clos, et l'on s'est fait une nuit factice ; le carrelage en briques poreuses a été arrosé et dégage une fraîche humidité ; la *mosquitera* est tendue, et le lit recouvert d'une natte ou d'une toile écrue ; la rue est devenue silencieuse, et bientôt le sommeil s'appesantit sur la paupière. Vouloir alors pénétrer dans une maison espagnole est chose tout aussi insolite que de chercher à y entrer après minuit, mais rien de semblable n'arrive. Vers quatre heures du soir, on commence à revenir à la vie active. Les volets s'entr'ouvrent, quelques passants se montrent, et la ville sort peu à peu de sa langueur. Une collation légère suit la sieste. On soupe à huit heures, et la promenade qui succède, se prolonge souvent fort tard.

L'influence de la vie monacale se fait sentir en Espagne dans les habitudes ordinaires de la vie, dans la construction des maisons, et jusque dans le langage. Une niche, avec la statue de la Vierge ou celle de quelque saint, plus spécialement vénéré par les habitants, a sa place dans la pièce d'honneur. Des images pieuses et des fleurs desséchées l'entourent. Une petite lampe brûle nuit et jour devant cette sorte de chapelle. C'est là que se récitent les prières, et que la famille réunie dit le rosaire. En franchissant la porte de la rue, on est arrêté par une porte intérieure avec un guichet ; le petit carré, *postigo* (*atrium* des Romains), qui les sépare, est pavé, et presque toujours des petits cailloux de couleur ou des osselets de mouton y dessi-

nent le monogramme de la Vierge; quelquefois même une image sainte est collée sur la porte. Après avoir frappé, le visiteur crie d'une voix forte, avant qu'on ne lui ouvre : *ave Maria purisima*. S'il est entendu, on lui répond aussitôt de l'intérieur : *sin pecado concebida*; alors le petit guichet ou *vasistas* s'ouvre, et l'on demande : *quien es ?* à quoi il est répondu : *gente de paz*; la porte s'ouvre, et les mots : *entra, usted... hermano* ou *hermana*, terminent le cérémonial. Il semble que vous allez être reçu dans un parloir par une sœur tourrière. Dans la rue, les femmes, vêtues de noir des pieds à la tête, portent une mantille qui se croise sur la figure et ne laisse guère voir que les yeux et une partie du front. Dans la conversation, même quand elle tourne à la médisance, les mots : *Jesus, Maria y José; alabado sea dios; Dios guarde, usted; Dios mio; valga me dios*, reviennent à chaque instant. Il n'en est pas autrement pour les hommes; mais ceux-ci, lorsqu'ils sont en colère, ou même seulement contrariés, jettent aux vents d'horribles blasphèmes, dont je ne pourrais citer le moindre sans souiller ma plume.

Séville est l'une des villes d'Espagne qui renferment le plus grand nombre d'édifices remarquables. Les églises et les couvents surtout abondent, et il faudrait un volume pour les décrire. Il semble que les villes de la Péninsule soient faites pour les monastères, et non les monastères pour les villes. Ce sont les couvents qui y possèdent les villes, et non les villes qui possèdent les couvents. L'église métropolitaine seule va m'occuper.

C'est un grand et somptueux édifice, d'architecture semi-gothique, bâti dans le xv^e siècle sur l'emplacement d'une mosquée. L'intérieur est d'une richesse et d'une beauté surprenante; c'est un parallélogramme de 430 pieds de longueur sur une largeur de 315. Ce

grand espace est divisé en cinq nefs spacieuses par quatre rangées de hauts et robustes piliers. On y compte 54 chapelles, la plupart somptueusement décorées; une foule de beaux tableaux, dont je voyais chaque jour diminuer le nombre. Près de 60 statues de saints; de magnifiques cristaux; des grilles, chefs-d'œuvre de serrurerie; des mosaïques; des sculptures en marbre et en bois, concourent à l'embellir, souvent avec plus de profusion que de goût.

La chapelle des rois renferme, entre autres mausolées, celui d'Alfonse VI et celui d'Alfonse le Sage, ce roi qui écrivit sérieusement avoir trouvé la pierre philosophale et s'en être servi utilement pour faire de l'or. C'est aussi là que l'on conserve le corps de Saint Ferdinand. La châsse d'argent qui le renferme porte quatre inscriptions en autant de langues différentes : latin, espagnol, arabe et hébreu.

Le jour anniversaire de la mort de ce prince, le public est admis à voir ses restes, auxquels on rend les honneurs royaux, ni plus ni moins que s'il était encore vivant. Des gardes portant le costume du temps, font le service autour de la châsse, qui est ouverte. J'ai vainement cherché sur cette figure momifiée, des traits et une physionomie : la mort et le temps ont tout détruit. L'aspect que présente la chapelle dans ces grands jours, est du reste très-imposant. Dans une stalle latérale, une tombe sur laquelle est gravé un globe terrestre, et un nom, celui de Colomb, attire les regards du voyageur; c'est là que repose Ferdinand Colomb, fils du hardi navigateur qui ouvrit l'Amérique aux vaisseaux européens. Les Espagnols ont écrit sur la tombe du fils ces deux vers, qui témoignent de quelque reconnaissance pour le père :

*A Castilla y Aragon
Otro mundo dió Colon.*

Comme toutes les églises espagnoles, cette cathédrale possède son saint Christophe (Christophore, Porte-christ) à dimensions gigantesques. Le saint est dans l'attitude d'un voyageur, il s'appuie sur un palmier, il traverse le Jourdain portant Jésus sur ses larges épaules. Ces sortes de peinture à fresque sont grossières et plus propres à provoquer l'ire qu'à exciter la vénération. Ce saint Christophe est pour les Espagnols un croquemitaine, dont on menace les enfants turbulents.

La fameuse Giralda est une haute tour, primitivement destinée à servir comme observatoire, c'est aujourd'hui le *campanario* de Séville. Elle est contiguë à l'un des angles postérieurs de la cathédrale, et s'élève à 364 pieds, mesurés de la base de l'édifice jusqu'au sommet de la tête de la statue de la Foi qui le termine. Cette statue, qui pèse 1700 kilogrammes, est si bien posée sur son support, qu'elle tourne au moindre vent comme une girouette. Tourner, se disant en espagnol *girar*, donne l'étymologie du mot *giralda*, qui signifie la tourneuse, mot qui de la statue est passé à la tour. L'escalier, qui conduit au sommet de la Giralda, n'a point de marches, mais bien des talus modérément inclinés qui se terminent et recommencent à chacune des faces de la tour; avec un cheval de petite taille, on pourrait donc à la rigueur, quoique les tournants soient très-brusques, s'élever graduellement jusqu'aux deux tiers environ de la hauteur totale. Ce n'est qu'après avoir bien examiné ces tournants que je crois, avec tous les Sévillans, cette ascension *équestre* possible.

L'Alcazar, ancien palais des rois maures, n'a été terminé que par Don Pedro *el cruel* et ses successeurs. Il est bâti en marbre avec une magnificence recherchée. On y voit encore, dans un très-bel état de con-

servation, la salle des bains et celle des ambassadeurs, avec de nombreuses inscriptions arabes, presque toutes tirées de l'Alcoran. La cour principale, pavée en marbre, est d'une richesse que rien n'égale. Deux rangs de galeries, superposées, l'entourent, soutenues par une centaine de colonnes accouplées. Les marbres et les stucs y sont travaillés avec un goût et une délicatesse au-dessus de tout éloge. Les jardins ont été bizarrement tracés; mais l'eau y abonde. Des ifs, déjà vieux, plantés à chacun des angles des parterres, représentent des hommes armés de pied en cap, avec rondache et lance au poing : on aurait pu mieux employer le ciseau. Les parterres, dessinés en buis, reproduisent les armoiries des diverses branches de la famille de Bourbon. Les allées de ce singulier jardin, dans lequel se trouvent une foule d'arbres des tropiques, ne sont point sablées, mais pavées en briques, percées d'une multitude de trous. Des canaux, destinés à l'irrigation, passent sous ce pavage et laissent évaporer de l'eau; une température délicieuse et une verdure pleine de fraîcheur en résultent. Ces innombrables pertuis ne sont pas vus des promeneurs, et lorsqu'il plaît à quelqu'un de mouiller jusqu'aux os, une ou plusieurs des personnes avec lesquelles il se promène, il lui suffit de s'adresser au jardinier. Celui-ci, posté dans le réservoir où se rendent toutes les eaux qui viennent de l'extérieur, ouvre ou ferme certains pistons dont il connaît le jeu et fait sortir des conduits une abondante rosée qui s'élève des allées. On court pour l'éviter; mais on a beau faire, l'eau vous suit et vous attend au détour d'une allée, il ne faut pour cela qu'un changement de robinet. Il semble qu'on pourrait éviter cette douche en pénétrant dans les parterres, mais si l'on tente de le faire, un treillage en fil de fer caché par des charmilles

vous arrête et vous ôte ce dernier moyen de salut. Il faut se résigner. Au reste, être mouillé sous le ciel de Séville en été, est presque un plaisir, et Devergie, quand il me conduisit à l'Alcazar, le rendit complet. Plus tard, j'eus la malice de faire payer la bien-venue à de nouveaux arrivants. Ainsi donc il y a le baptême par douche descendante, sur mer, en passant la Ligne, et le baptême sur terre, par douche ascendante, en visitant l'Alcazar de Séville.

Une tradition populaire, qui n'est appuyée sur rien, veut que Ponce Pilate soit né à Séville. Pour donner plus de consistance à cette opinion, les Sévillans ont qualifié de maison de Pilate un palais ou alcazar, construit en 1520 par le vice-roi de Naples, Don Enriquez de Ribera, après son pèlerinage à Jérusalem, à l'imitation, dit-on, de la maison qui lui fut montrée comme ayant été celle du célèbre gouverneur de la Judée. Les ducs de Medina-Celi, auxquels elle appartient, en ont fait un musée d'antiquités fort curieux; maison et musée méritent d'être vus. La cour d'honneur, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine, possède plusieurs statues antiques : une Cérès, une Muse et deux Pallas, trouvées à Rome. On y remarque encore 24 bustes d'empereurs romains. On conserve dans le jardin une inscription relative à Isis, que Montfaucon, le premier, a fait connaître; elle est très-célèbre parmi les érudits.

Peu après mon arrivée à Séville, je visitai Italica, dont les ruines se trouvent près de Santi-Ponce. C'est une course très-agréable. On sort par la belle porte de Triana, qui s'élève en face d'un pont de bateaux indigne de cette grande cité. Après l'avoir traversé, on se trouve dans le singulier faubourg de Triana, qui porta jusque dans le moyen âge le nom de *Trajana*, et

l'on entre dans une riche et riante campagne, couverte de forêts d'oliviers et d'orangers. On a souvent, pendant ce court trajet, Séville en perspective, et la ville se développe tout entière aux regards, avec ses principaux monuments. C'est d'abord son enceinte de tours crénelées, impuissantes aujourd'hui à la défendre; sa massive *Torre de Oro*, seul édifice romain qu'elle possède; son immense et somptueuse manufacture de tabacs; sa *Lonja de los mercaderes* (la Bourse); puis ses innombrables clochers et clochetons, appartenant à des églises ou à des couvents, tous dominés par la Giralda, sur laquelle la vue revient toujours, après s'être égarée dans la campagne pour suivre, dans toute son étendue, l'aqueduc (*caños*) de Carmona et le cours sinueux du fleuve. Toujours circulant au milieu des arbres, la route me conduisit bientôt à Santi-Ponce, pauvre village, grand de renommée, plus fréquemment visité que bien des grandes villes; car les ruines qui ont servi à le construire sont celles d'Italica, où naquirent Trajan, Adrien et Théodose, tous les trois dignes de mémoire, ainsi que le poète Silius-Italicus, quoiqu'il prenne place, sur le Parnasse latin, bien loin de Virgile. Il ne reste que très-peu de chose de cette ancienne ville. Les fouilles qu'on y a faites ont été fructueuses, mais les objets curieux recueillis sont aujourd'hui épars dans les musées; mieux eût valus les conserver à Italica même. L'enceinte du cirque est encore reconnaissable, et l'on peut en déterminer les proportions. La fameuse mosaïque, si bien décrite par A. de Laborde, depuis longtemps exposée, sans protection, à toutes les injures, était devenue presque méconnaissable. Le maréchal Soult avait fait construire un petit auvent au-dessus de ce reste précieux de l'antiquité. Je pus reconnaître encore une course de chars, plusieurs Muses, et deux

des quatre Saisons qui s'y trouvaient représentées. Après cette visite, que l'état actuel des ruines permettait de faire courte, je gagnai les bords du Guadalquivir, afin de les suivre, en descendant son cours jusqu'à Séville; mais je ne m'attendais pas à la difficulté de l'entreprise. Il n'y avait point de route tracée, et je me trouvai bientôt engagé dans un dédale d'arbustes riverains, avec peu d'espoir d'en sortir. Pendant que je délibérais si je continuerais à marcher au milieu des clématites et des salsepareilles, j'aperçus de loin la tartane de San-Lucar. Quand elle fut à portée de la voix, je la hélai. On m'entendit, et comme, à tout hasard, j'avais prononcé le nom du sergent-pilote qui nous avait commandé, je vis venir à moi une petite barque qui me conduisit à bord. C'étaient la même tartane et les mêmes marins; ils venaient de charger des grains pour l'armée, à Alcala del rio. Ces braves gens me firent fête, et j'arrivai bientôt à Séville, très-satisfait de cette rencontre qui m'avait tiré d'embarras.

Un amphithéâtre pour les courses de taureaux, sur le plan des anciens cirques, était en construction, non loin du Guadalquivir; il est douteux qu'il ait été terminé, et il n'est pas désirable qu'il le soit. Cependant il ne paraît pas que le goût prononcé que les Espagnols ont pour ce genre de spectacle, s'affaiblisse. Quelques années après son retour de France, Ferdinand, d'odieuse mémoire, avait fondé à Séville, dans cet amphithéâtre ébauché, une tauromachie avec dix élèves, entretenus aux frais de l'État : cette institution était bien digne du fondateur. J'ai vu plusieurs de ces *fêtes*, auxquelles on ne peut refuser un caractère original qui ne manque pas de grandeur. Il me serait donc facile d'en parler; mais que le lecteur se rassure; ce lieu

commun de tout voyage en Espagne ne trouvera pas ici sa place. Les Français et les Anglais se sont efforcés de faire sentir tout ce que ce spectacle avait de barbare. En ont-ils le droit, eux qui permettent à des aréonautes de s'élever dans les airs, la tête en bas ; qui laissent soulever des poids, au-dessus des forces humaines ; qui laissent un pauvre homme s'enfoncer une longue épée dans l'œsophage, ou imiter le singe par des dislocations, auxquelles se refusent les articulations humaines ? et la boxe, devenue un art ! et les combats de coqs, le steeple-chase, les voltiges sur les chevaux dans les hippodromes, exercices périlleux qui estropient ou tuent les hommes, valent-ils mieux que les courses de taureaux ? Je dis, moi, qu'ils valent moins. Ils sont plus inhumains, sans aucune apparence de grandeur. Certes, je n'approuve pas les courses de taureaux, mais je voudrais que ceux qui les condamnent, s'occupassent un peu plus de réformer ce qui se passe dans leur propre pays.

Si l'on pouvait faire le relevé des gens morts ou estropiés dans nos cirques, dans nos théâtres et sur nos places publiques, en se livrant aux exercices périlleux de tout genre auxquels nous assistons froidement, peut-être arriverait-on à un chiffre plus considérable que celui auquel s'élèverait le nombre des hommes tués ou estropiés dans les combats de taureaux.

Une foule de précautions ont été prises pour que de pareils malheurs n'arrivent pas. Les cirques laissent aux combattants une foule d'échappatoires, et si l'un d'eux est menacé, aussitôt il est fait à son profit une diversion qui le sauve. Les personnes les plus exposées sont les amateurs qui, sans expérience, se mêlent aux gens du métier, de sorte que le mal qui leur arrive ne peut être imputé qu'à eux-mêmes. Don Francisco Paez

essaye, avec assez de succès, de justifier le goût prononcé que ses compatriotes de toutes les provinces ont pour les combats de taureaux. « Si les Français, les Anglais et les autres peuples de l'Europe, dit-il, avaient la vigueur et la souplesse de nos Espagnols, et que dans leurs pâturages se trouvassent les courageux taureaux qui paissent dans les nôtres, les verrait-on se priver de ce plaisir ? N'est-ce pas une preuve plus évidente de barbarie d'assister à la mort d'un malheureux que ses crimes conduisent à l'échafaud ? Que l'on se demande si la place de Grève et celle de Tyburn sont alors désertes ? et cependant ce sont les fils de la France civilisée, de l'Angleterre illustre qui se pressent pour contempler ces terribles scènes. Je ne puis croire que nos courses de taureaux soient plus périlleuses que les courses de chevaux, les naumachies, les danses de corde, les ascensions aréostatiques, et autres plaisirs semblables, très-ordinaires parmi ces peuples. Ceux-là même qui qualifient les Espagnols de barbares, à cause des courses de taureaux, ne manquent guère, s'ils voyagent en Espagne, de courir les voir, déclarant qu'il n'y a pas en Europe de spectacle plus saisissant et plus grandiose. »

Cet écrivain, en parlant ainsi, se montre plein de sens, et il eût pu ajouter que nos Français du Midi partagent, avec les Espagnols, cette passion pour les combats de taureaux. Soyons donc indulgents pour les autres, afin qu'on le soit envers nous. La civilisation a bien des degrés, et nous sommes encore loin de les avoir tous franchis. Le Sicambre se cache mal sous l'habit du Français, et en grattant bien le vernis qui nous recouvre et nous rend si fiers, peut-être pourrions-nous trouver encore la rude peau du barbare.

Mais n'est-ce point assez parler de Séville, de ses

monuments et de sa population ; et n'est-il pas temps de dire comment et avec qui je vivais, et quel emploi je faisais de mes loisirs ? Aucun incident ne vint traverser ma vie. Mes journées s'écoulaient doucement ; je ne fus le héros d'aucune aventure, et pas même comparse dans les aventures advenues à mes amis. Chaque jour je me réunissais à plusieurs de mes camarades, parmi lesquels il s'en trouvait d'aimables et qui m'étaient sympathiques. Parmi eux était Castil-Blaze, bien différent de ce qu'il paraît être dans ses mémoires ; chanteur agréable, spirituel quand il le voulait bien, grand fumeur, prolongeant la sieste autant qu'il le pouvait ; paresseux avec délices comme Figaro, quelque peu apathique et n'aimant que les plaisirs faciles ; du reste, parlant, grimaçant et gesticulant en véritable Castillan ; s'il eût été vêtu à l'espagnole, nul ne se serait douté qu'il fût Français.

Je me rappelle encore Burel, la meilleure créature qui fût sous le soleil, laborieux, instruit, doux de visage et doux de langage, gardant au milieu de nos plaisirs les plus bruyants une sage mesure, qui remettait les plus emportés dans la voie de la sagesse. Il avait une passion au cœur, et soupirait après son retour en France. Lorsqu'il eût quitté le service, il obtint la main de la personne qu'il aimait. Le jour du mariage était fixé ; Burel avait la vue basse, et en revenant de faire sa cour, il s'embourba dans un marais, où il fut trouvé mort, enseveli dans la vase. Personne ne méritait mieux de vivre. Il y avait encore Forget d'Arras, de la famille de Béranger, digne de cette parenté par un esprit plein de gaieté ; Léféron d'Éterpigny, bon gentilhomme, qui ne croyait pas déroger sous le collet vert du pharmacien ; et bien d'autres encore, que je pourrais nommer si je voulais céder à l'affection que j'avais pour eux.

Nous vivions tous mesquinement, mais pleins d'entrain, riant de la mauvaise fortune, en attendant la bonne. Nous avions cent francs par mois, et ils nous auraient suffi si nous les eussions touchés. Recevoir un mois de solde, était un rare événement. « On va payer un mois, se disait-on » ! et l'on vivait quelquefois longtemps sur un pareil espoir. En quittant l'Espagne, il m'était dû plus du tiers de mon traitement. Nous avions les vivres, les fourrages, et faisons argent de tout ; mais nos plus grandes ressources étaient en nous et dans l'affection que nous avions les uns pour les autres. La ruine n'était complète que quand toutes les bourses avaient été vidées. Or, quelque circonstance heureuse venait, qui toujours en remplissait quelques-unes, et les riches se faisaient généreux.

J'étais, à cette époque de ma vie, plein d'ardeur pour l'étude et tourmenté par un vague désir de produire. Je m'essayais en prose ; je m'essayais en vers. J'entreprenais des traductions, et je conserve encore des lambeaux de la *Lusiade* et des passages de Virgile, de Lucrèce, de l'Arioste même, traduits en vers, avec plus de verve que d'exactitude. Souvent j'allais visiter la bibliothèque de l'archevêché, plus connue sous le nom de bibliothèque colombine, du nom de son fondateur, Ferdinand Colomb, qui, ainsi que je l'ai raconté, repose dans la cathédrale. Quoiqu'elle fût riche alors, elle ne renfermait que de vieux livres, parmi lesquels dominaient les ouvrages religieux. Ce qui surtout m'y attirait, c'était le bibliothécaire, inquisiteur *honoraire*. Les bûchers de l'inquisition étaient seulement refroidis ; car, en plein 18^e siècle, une sorcière *qui pondait des œufs*, fit les frais du dernier auto-dafé. Beaucoup de Sévillans avaient cru voir cette grande solennité, et mon inquisiteur bibliothécaire, âgé de

plus de 60 ans, aurait pu à la rigueur concourir à ce jugement; ce que je répugnais à croire, tant il avait l'air bonhomme. Il me mit entre les mains des documents curieux, adressés du Mexique à la junta de Séville, vers l'an 1500, annonçant un envoi considérable de maïs, destinés à des essais d'acclimatation; ce serait donc de l'Espagne que cette graminée se serait répandue dans les diverses parties de la terre, où elle est aujourd'hui cultivée. Personne au reste ne peut douter que le maïs soit originaire du Nouveau-Monde, après avoir lu le passage de l'histoire de la conquête du Mexique par Antonio Solis, où il est dit : *corrieron (los Mejicanos) despavoridos a guarecerse de los bosques y maizales*. Ainsi le nom de blé de Turquie, donné au maïs, est impropre.

La bibliothèque colombine était souvent déserte; pourtant j'y connus un Espagnol, homme de mérite, Don Sebastian Miñano, auteur de plusieurs ouvrages importants. Ce fut lui qui me conseilla de traduire en français les ouvrages de Faxardo; je me mis à l'œuvre et traduisis *el Viaje al Parnasso*, qui n'est pas sans quelque ressemblance avec le temple de Gnide de Montesquieu. Je perdis cette traduction à Vittoria.

La botanique occupait aussi mes loisirs. Bory de Saint-Vincent, chef-de bataillon, aide-de-camp du maréchal Soult, me fit faire plusieurs herborisations fructueuses dans les environs de Séville. Nos relations datent de cette époque et se continuèrent sans aucune interruption jusqu'en 1846, époque de la mort de cet ami, esprit fin et ingénieux.

Séville a deux *Alameda* : la nouvelle, la seule alors suivie, et la vieille, à l'extrémité de laquelle se trouve le palais de l'Inquisition. Mis en vente, ce palais avait été acheté par un Français, et une loge de francs-maçons,

sous le titre de Saint-Joseph d'*Italica*, y avait été fondée. Les souterrains, les oubliettes, les instruments de torture, les chaînes, les anneaux rivés dans le mur, s'y trouvaient encore. Les récipiendaires subissaient leurs épreuves dans cet antre odieux, et les orateurs de la Loge faisaient ressortir, plus ou moins habilement, le contraste existant entre la mansuétude des francs-maçons et la stupide cruauté des inquisiteurs. Je me suis senti frémir en passant sous ces voûtes obscures, qui semblaient conduire aux portes de l'enfer.

Nos plaisirs n'étaient guère variés, et ne pouvaient pas l'être. La promenade au bord du Guadalquivir, et, lorsque la saison le permettait, un bain dans ses eaux, rarement le spectacle, trop éloigné de la sévérité du théâtre français pour nous plaire : voilà tout, si j'ajoute les soirées du maréchal, où tout était à profusion, et que s'efforçaient d'égayer, souvent sans succès, les aides-de-camp de service. Il nous était en quelque sorte prescrit de nous amuser, et nous tâchions de remplir le programme. Nous jouions aux petits jeux avec les jeunes Andalouses, tandis que le maréchal se promenait de long en large dans ses salons, les mains derrière le dos, un peu claudicant, et prenant des airs napoléoniens. Quelquefois il s'approchait de nous, et paraissait s'intéresser à ce que nous faisions. Nous étions les singes, et lui le léopard ; il semblait nous dire avec Florian :

Continuez vos jeux ;

. . . . je n'en veux à personne ;

Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;

Et je viens même ici, comme particulier,

A vos plaisirs m'associer.

Cependant, quand il venait à nous, un nuage passait aussitôt sur notre soleil.

Quelques maisons espagnoles nous recevaient. Celle

où je trouvai le plus d'affection, me fut ouverte d'une façon bizarre, et qui mérite d'être racontée. J'allais souvent à la Alameda, dont les allées, très-fréquentées, réunissaient tout le monde élégant de Séville. Un soir, que j'étais avec Devergie, je vis cette promenade illuminée et garnie de nombreuses boutiques de confiseurs, élégamment décorées et abondamment pourvues de friandises. Les peuples du Midi, Italiens, Espagnols et Portugais, bien plus que les peuples du Nord, aiment les bonbons sous toutes les formes; les Espagnols, pour les qualifier dignement, ont rendu substantif l'adjectif *dulce*, doux, suave, agréable; ils disent *los dulces* : ce sont leurs sucreries. Il s'agissait d'une veillée (*velada*) célèbre, pendant laquelle on s'occupait à plumer la dinde (*pelar la pava*), ce qui veut dire qu'à l'aide de paroles aimables, les dames se font acheter des bonbons par les promeneurs. La contrainte et la gêne disparaissent, les rangs s'effacent, et la circonstance autorise une charmante familiarité; les dames même se permettent alors de faire des avances. Autant que je pus le voir alors, le plaisir est bruyant, mais sans indécence. On se garde avec soin d'effaroucher, par des discours, la pudeur des femmes qui vous accostent. Il semble que la confiance qu'elles mettent en vous leur donne une garantie suffisante de retenue. On rougirait d'en abuser.

Il va sans dire que je me fis *duper*; deux dames espagnoles m'accostèrent. L'une d'elles passa familièrement son bras sous le mien, et sut se servir si habilement de renseignements qu'elle avait obtenus sur moi, que je fus vivement intrigué.

Le temps s'écoula avec rapidité. Je demandai la permission d'accompagner les deux dames, Je m'attendais à un refus; il n'en fut rien : je fus agréé et nous quit-

tâmes la Alaméda pour pénétrer au plus épais de Séville. Après avoir longtemps marché, nous arrivâmes à une fort belle maison. Nous en avions à peine franchi le seuil, que toute familiarité cessa, et une dignité de manières qui sentait les grandes dames, me tint à distance : j'étais chez Don José Perez de L..., où se trouvait une réunion brillante. On me présenta et je fis bonne contenance. La conversation s'engagea bientôt : elle fut joyeuse. Je n'étais pas le seul cavalier qui fût dans le palais d'Armide. Trois jeunes Espagnols, *dupés* par d'autres dames de la société, se trouvaient aussi parmi nous. Ils m'associèrent à une espièglerie qui réussit complètement. Nous étions rentrés au salon, après une courte promenade dans le jardin, lorsque tout à coup les sons d'une guitarre nous rendirent attentifs ; une romance fut chantée, et le nom de l'une des plus jolies dames présentes, encadré dans des vers tendres et langoureux. Placée derrière une jalousie, la compagnie maudissait l'ombre de la nuit, qui ne permettait pas de distinguer les traits de l'amoureux chanteur. Tout à coup la romance est interrompue ; on entend des voix provocantes, puis un cliquetis d'épées, suivi d'un cri lamentable et d'un silence de mort. Nous accourons ; les dames nous suivent avec des lumières, et nous trouvons, au lieu d'un homme tué ou blessé, quatre espiègles qui aussitôt se mettent à danser une *seguidilla* au bruit des castagnettes. L'effroi fait aussitôt place à la gaieté, et mystifiés et mystificateurs se livrèrent jusqu'au jour à une danse joyeuse et animée.

Hélas ! cette folle soirée clôt la série de mes souvenirs d'Espagne sur lesquels il me soit doux de m'arrêter. Des scènes moins riantes attendent désormais ma plume, et je me sens d'avance attristé par la gravité des faits qui me restent à raconter.

XI.

La fertilité des campagnes d'Andalousie est merveilleuse. Les récoltes y sont abondantes et dépassent les besoins de la population. Rarement un orage y vient détruire l'espoir du laboureur ; un ciel toujours serein, quelquefois brûlant, mûrit avec rapidité les céréales, et les greniers les reçoivent longtemps avant l'époque ordinaire des moissons. Comment donc se fit-il que dans un pays où devait régner l'abondance, pût éclater la famine ? Comment l'Andalousie, qui d'ordinaire exporte tant de grains, fut-elle impuissante à nourrir un surcroît de population d'une soixantaine de mille hommes, tout au plus, épars sur une surface de deux mille lieues carrées ? Ayons le courage de le dire ; c'est que ces soixante mille hommes étaient de grands consommateurs, et que le gaspillage n'avait point de bornes.

Bien des accusations furent dirigées contre le maréchal ; la moins contestable de toutes concerne son administration ; s'il eût mieux fait surveiller l'emploi des céréales, nous eussions vécu dans l'abondance, et une foule de maux auraient été épargnés au peuple espagnol, ainsi qu'à l'armée française. La discipline était relâchée ; le soldat voulait l'aisance, les chefs désiraient la richesse. Chacun ayant grand besoin d'indulgence pour son propre compte, était forcé d'en montrer pour autrui, et cette indulgence, dont l'exemple venait de très-haut, était préjudiciable aux vrais intérêts de l'armée. A Dieu ne plaise que je veuille faire croire qu'il ne se trouvait pas dans tous nos cadres, un nombre très-considérable d'honnêtes gens ; mais ceux dont les mœurs et la conscience étaient pures laissaient faire le mal par impuissance

ou par découragement ; quant aux autres , ils n'avaient que de la bravoure.

Il est vrai que l'habitude constante des combats avait endurci les cœurs ; mais je dois à la justice de dire que chez les Anglais , nos seuls et vrais adversaires , la discipline paraissait mieux établie , et que s'ils battaient en retraite , c'était avec un ordre qu'on ne pouvait trop admirer. Rien pourtant n'eût été plus facile que de rétablir cette discipline , dont le courage le plus héroïque ne dispense jamais. Si le soldat français murmure quelquefois , il obéit toujours. Un exemple entre plusieurs , que je pourrais citer , va venir à l'appui de ce que j'avance.

La rentrée des grains s'opérait en 1811 avec une lenteur et une difficulté extrêmes. Des colonnes mobiles allaient de village en village , afin d'accélérer l'expédition des contributions en nature , destinées à nourrir l'armée. Ces courses étaient pénibles et périlleuses. Les guérillas attendaient nos détachements dans les lieux d'embuscade , et nous y laissions toujours quelques hommes.

Après une marche pénible , par un temps affreux , une de ces colonnes mobiles , forte d'une cinquantaine de grenadiers , commandés par un officier de petite taille , mais plein d'énergie , arrive à destination. Le bivouac s'établit et le soldat va réparer par la nourriture et le sommeil ses forces épuisées.

L'officier , après avoir conféré avec l'alcade , acquiert la certitude que le village est sans ressources , et qu'on ne peut absolument rien en tirer. Un autre village , où il est sûr de remplir heureusement sa mission , est indiqué. Il n'hésite pas un seul instant , car il connaît les besoins de l'armée. « Mes amis , dit-il à ses soldats , nos camarades souffrent , il faut les secourir ; or , nous

ne pouvons avoir de blé dans ce misérable village, et je sais que nous en trouverons ailleurs; encore deux lieues, et notre but sera atteint; en avant donc!» — Le détachement prend les armes avec une grande mollesse et en murmurant. L'officier commande le demi-tour, et n'est point obéi. Il renouvelle son ordre d'une voix plus impérieuse, et la troupe reste toujours immobile. Alors l'officier va droit à son chef de file, tire un pistolet de sa ceinture, lui brûle la cervelle, et après cet acte de sévérité commande le départ. Le détachement, timorisé, s'ébranle en silence, et arrive à sa nouvelle destination, village considérable qui put fournir une notable quantité de blé.

Au reste, quelles que fussent les causes des privations imposées à l'armée, elles furent cruelles. D'abord on réduisit les vivres de moitié. Les Français qui se vengent de leurs chefs par des plaisanteries, disaient qu'enfin le maréchal Soult les forçait à l'admiration ($1/2$ ration). Bientôt on en vint à ne nous donner que le tiers d'une ration. On peut penser ce que souffrait le peuple dans cette extrémité, et quel spectacle c'était pour nous, qui étions la cause de son malheur. Souvent nous vîmes d'infortunés Espagnols, expirant de faim, recevoir les secours de la religion sur les marches des églises ou sur le pavé des rues. A peine commencions-nous un chétif repas, que nos oreilles étaient frappées de cris lamentables et des mots : Je me meurs; secourez-moi! — Souvent ces malheureux pénétraient jusque dans les cours de nos maisons. Nous consultations l'humanité et définions souvent d'une bonne action; mais quels faibles secours contre une si grande calamité! Nous voyions errer dans les rues des hommes et des femmes, spectres vivants, dont les yeux caves nous regardaient avec une expression qui était tout à la fois une demande et un

reproche. Ces voix mourantes, je crois encore les entendre; ces regards éteints, je crois les voir encore! Lorsque le matin j'allais à la *Sangre*, ce splendide hôpital que nous occupions ¹, je rencontrais de petites voitures qui recueillaient les morts de la nuit. On les trouvait dans quelque sombre réduit; dans l'enfoncement des portes, sous des voûtes écartées, quelquefois dans les églises, s'il y avait un endroit obscur qui pût cacher leur agonie; car il semble que la mort ait aussi sa pudeur, et qu'elle se plaise à s'entourer de ténèbres. Malgré tout ce que l'armée s'imposa de sacrifices, nombreuses retenues sur la solde, souscriptions, dons particuliers, elle ne put soulager tant de maux, et trois à quatre cents Espagnols moururent de faim.

Le maréchal Soult fit tout ce qui dépendit de lui pour arrêter le fléau. Il aurait eu bien moins à faire s'il eût cherché à le prévenir; car, investi d'un pouvoir sans bornes, il en usait sans réserves, et sans contrôle.

Le maréchal, commandant l'armée du midi, paraissait être bien plutôt le roi du royaume d'Andalousie qu'un simple lieutenant de l'Empereur. Jamais monarque ne s'entoura de plus de majesté; jamais cour ne fut plus soumise que la sienne. Comme le Jupiter d'Homère, il faisait trembler l'Olympe d'un mouvement de sa tête. Un officier estimable, le général Godinot, auquel il adressa des reproches au retour d'une expédition malheureuse, se brûla la cervelle, n'ayant pu soutenir le ton avec lequel il les lui fit. Le maréchal était toujours accompagné d'une garde brillante. Le dimanche, des troupes d'élite formaient la haie jusqu'à la cathédrale, et attendaient le général en chef. Il paraissait suivi des autorités civiles et d'un brillant état-

1. *Hospital de las Cinco Llagas o de la Sangre.*

major. Tout cet entourage doré briguaît un sourire ou même un regard ; il distribuait les uns et les autres avec une dignité froide et étudiée. Formé à l'école de l'Empereur, il en avait le geste et la sobriété de paroles.

Au reste, ces manières impériales avaient sans doute pour but de donner une idée avantageuse de la nation française aux Espagnols. Toutefois, cette hauteur, qui peut avoir un côté avantageux dans un grand général, est déplacée chez les officiers subalternes, or, la plus grande partie des militaires étaient, chacun dans leur grade, la caricature du maréchal. Ils ne croyaient au mérite que sous l'épaulette ; toute la considération, toute l'estime était là. Ainsi malgré la mission toute bienfaisante des officiers de santé, quoiqu'ils exposassent leur vie dans des hôpitaux infects et sur les champs de bataille, quoiqu'ils partageassent les privations de l'armée, leur dévouement n'était que faiblement apprécié. On ne leur rendait pas justice spontanément ; il fallait que l'on raisonnât... ou que l'on eût la peau entamée. La veille d'un combat, nos actions étaient en hausse. On nous serrait les mains, alors et à chaque phrase, le mot de docteur se trouvait sur les lèvres. Le péril était-il passé, les sympathies cessaient : *passato il pericolo, gabbato il santo*.

Le maréchal Soult ayant appris que Badajoz venait d'être cerné par les Anglais, réunit aussitôt toutes les troupes disponibles, maintenant bien diminuées, et quitta Séville pour se porter au secours de la place menacée. A peine était-il dans le comté de la Niebla, qu'il reçut la nouvelle de la prise de Badajoz, après dix jours seulement de siège. Ce coup de main fit beaucoup d'honneur aux Anglais, quoique la garnison française fût numériquement trop faible pour espérer de pouvoir défendre avec succès une place d'une étendue aussi considérable.

Cinq cavaliers appartenant à un régiment de chasseurs apportèrent cette fâcheuse nouvelle au maréchal, qui revint en toute hâte à Séville.

Pendant son absence, cette grande cité resta sans garnison ; et pourtant la population conserva un calme si parfait, que ceux des Français qui y rentrèrent lorsque nous nous retirâmes à la Chartreuse (*Cartuja*), allèrent et vinrent sans avoir subi la moindre injure et sans avoir lu sur les physionomies une joie insultante.

Cette Chartreuse est fort ancienne et située sur la rive gauche du Guadalquivir. Ses jardins sont très-vastes et très-agréables, l'église est riche en tableaux, la plupart de Zurbaran et de Montañes. Elle avait été fortifiée et renfermait tout notre matériel de guerre. Les travaux de défense consistaient en une enceinte protégée par un fossé garni de canons. La petite garnison, commandée par le général Rignoux, aurait été impuissante à se défendre devant des forces considérables. D'ailleurs, la Chartreuse n'était qu'une vaste poudrière, et quelques bombes auraient pu nous faire tous sauter.

A peine y étions-nous établis, qu'un parti assez nombreux, infanterie et cavalerie, couronna les hauteurs et nous tint bloqués par la rive droite du fleuve, hors cependant de la portée de nos canons. Des fourrageurs seuls se montrèrent, et nous vîmes de loin des combats qui ressemblaient à des défis de chevaliers.

Nous étions au commencement d'avril, et la campagne avait un caractère de sublime beauté. Avril est pour les Espagnols ce qu'est pour nous la fin de mai. Aussi, tandis que nos poètes se plaisent à célébrer le mois de mai, les Espagnols chantent-ils dans leurs vers le mois d'avril, et disent-ils en parlant de la jeunesse qu'elle est dans l'avril de ses ans. En contemplant cette belle nature, ces

champs verdoyants, ces fleurs sans nombre qui paraient les magnifiques jardins de la Chartreuse; ce ciel sans nuages dans la journée, et si merveilleusement étoilé pendant la nuit: les idées de guerre me semblaient discordantes et s'allier mal avec ce que je voyais. Tout respirait la vie, la concorde et paix; et cependant, de toutes parts de graves événements s'accomplissaient et préludaient à des événements plus graves encore.

Notre séjour à la Chartreuse fut court, et après le retour du maréchal, nous rentrâmes dans Séville pour y retrouver un calme parfait. Depuis la prise de Badajoz, qui eut lieu le 6 avril, il ne se passa rien de remarquable à notre armée. Nous allions rentrer en campagne et reprendre l'offensive, lorsque le maréchal apprit la perte de la bataille de *los Arapiles*, et la retraite du roi Joseph sur Valence.

Nous comprîmes dès lors que nous allions quitter l'Andalousie; et en effet, le maréchal reçut l'ordre de faire sa jonction avec l'armée de Suchet. Quand fut venu le moment du départ, le 1^{er} corps détruisit les fortifications si péniblement élevées devant Cadix. Les Espagnols ne songèrent nullement à les troubler dans cette œuvre de destruction, qui coûta d'amers regrets aux militaires chargés de l'accomplir.

Le maréchal fit paraître deux proclamations, répandues à profusion. L'une, adressée aux habitants de l'Andalousie, pour leur annoncer notre départ, et les assurer que durant la marche de l'armée, la plus sévère discipline serait observée; l'autre aux soldats, auxquels on annonçait, comme il est d'usage de le faire en commençant une campagne, de nouveaux dangers et un surcroît de gloire.

Le maréchal fit ses adieux aux Sévillans en leur donnant un splendide festin et un bal magnifique, dont ils

firent les frais , ainsi que la chose se pratique de vainqueur à vaincu. J'assistai à cette belle fête , donnée le 15 août , jour de la saint Napoléon. On y brûla en feux d'artifice toute la poudre qu'on ne pouvait emporter , et la quantité en était prodigieuse. Musique , danses , jeux , illuminations , tout fut à souhait. Cependant une secrète inquiétude régnait parmi les assistants espagnols compromis , forcés de nous suivre , tandis qu'une joie mal contenue se lisait sur le visage de ceux qui , n'ayant rien à gagner , ni rien à perdre , comprenaient que cette fête était le dernier acte de notre longue occupation. Pourtant le dirai-je et le croira-t-on ? peut-être le regret de notre départ était-il le sentiment qui dominait à Séville dans la population ? Nous nous étions conduits avec modération , l'ordre n'avait cessé de régner , nous ne nous étions montrés ni fiers ni arrogants , et il n'était pas une famille qui n'eût un ami parmi nous. Bien des cœurs , d'ailleurs , étaient blessés , et bien des soupirs durent être étouffés. Ce n'était pas uniquement sous le rapport politique que Séville s'était compromise. Le retour prochain de l'armée espagnole jetait un grand trouble dans les esprits , et l'on craignait qu'il ne fût demandé compte d'une mansuétude , bien voisine d'une amicale sympathie.

A peine la nouvelle du départ des troupes françaises se fût-elle répandue , que l'ennemi manœuvra pour inquiéter notre retraite , mais sans précisément nous harceler. Dès le 26 août , les équipages se dirigèrent vers Grenade , par Antequera , et le 27 , le gros de l'armée quitta Séville. Un engagement assez sérieux eut lieu à la Chartreuse. L'ennemi voulant pénétrer dans la ville , attaqua une redoute qui défendait les approches du faubourg de Triana , et il y perdit beaucoup de monde. Nos troupes se retirèrent ensuite pour suivre

le mouvement de l'armée. En traversant le pont, quelques-uns de nos soldats furent faits prisonniers. Cependant l'ennemi, intimidé par la bonne attitude de notre arrière-garde, la laissa traverser la ville sans tenter de la suivre. La populace la vit défilér silencieusement, comme indifférente à notre départ. Cette modération démontra que notre domination nous avait fait des amis dans cette grande ville, et ce qui le prouva encore mieux, c'est que nos prisonniers, dépouillés par les Anglo-Espagnols, reçurent des Sévillans des vêtements et même des secours en argent.

Le mouvement du 1^{er} corps avait précédé le nôtre, et l'armée tout entière se concentra, successivement grossie par les garnisons qui occupaient les diverses places de l'Andalousie.

XII.

Je partis le 26 août. Comme je n'avais qu'un mauvais cheval, mon domestique me suivit à pied ; mes effets trouvèrent place sur un des caissons du magasin général des médicaments, au service duquel j'avais été attaché, ainsi que Castil-Blaze et d'autres qui comptaient parmi mes meilleurs camarades.

Notre convoi couvrait la route à une très-grande distance, et il était si considérable qu'on eut bien de la peine à empêcher la confusion. On quitta la porte de Carmona au point du jour, pour gagner Alcala. Les équipages s'étendaient sur une étendue de plus de cinq kilomètres. Les voitures des Andalous, contraints de s'expatrier, eurent les honneurs du pas ; puis venaient les caissons des ambulances et ceux du Trésor. Un grand parc d'artillerie de siège fermait la marche ; l'escorte était considérable.

A peine commençons-nous à défilér, que nous

vîmes venir un grand nombre des soldats malades ou blessés, que la crainte d'être faits prisonniers avait arrachés de leur lit de douleur. Ils priaient qu'on les plaçât sur les caissons et les voitures particulières, promettant, les pauvres gens, de n'être point incommodes. Ils s'adressaient à des sourds, et couraient grand risque de nous voir partir sans eux, lorsque vint un ordre du maréchal, qui prescrivait de satisfaire à leur demande; le premier il en donna l'exemple, et plusieurs de ces hommes montèrent sur ses équipages. Ce fut alors que l'égoïsme développa toutes ses ressources pour justifier l'impossibilité d'exécuter cet ordre. Les voitures perdirent, tout à coup, l'élasticité de leurs ressorts et la solidité de leurs essieux. Les chevaux, en apparence pleins de vigueur, devinrent, sur la foi de leurs maîtres, rétifs, faibles de jambes et faibles de reins. Il fallut que la force intervînt pour leur prouver qu'ils calomniaient voitures et chevaux. Peu à peu tout s'arrangea, et la joie éclaira un instant le visage pâle et amaigri de nos pauvres souffreteux. Mais ce qu'ils devinrent ensuite, après cette journée brûlante, qui le sait? Je marchai près d'eux durant la plus grande partie de la matinée, et le lendemain je ne les revis plus.

Nous devons le soir aller coucher à Marchena, et il me semblait impossible que nous pussions faire cette route en marchant aussi lentement que nous le faisons, arrêtés à chaque instant par des avaries qui entraient sur quelque point la marche des voitures. Les moissons avaient été rentrées, et le pays, privé d'arbres, était d'une tristesse et d'une monotonie navrantes. Le soleil nous inondait de lumière, et jamais je ne sentis aussi énergiquement sa puissance. Point d'ombrages pour se reposer, même un instant; point de brise

pour tempérer la violence de ses rayons. Un air de feu desséchait les poumons, et il fallait lutter tout ensemble contre une soif dévorante et contre un besoin invincible de sommeil. De temps en temps nous trouvions sur notre passage, ou à courte distance de la route, quelques mares infectes dont on se disputait l'eau croupie et brûlante; je pus deux fois en avaler un demi-verre, et je calmai momentanément un besoin qui s'irritait de n'être jamais qu'à demi-satisfait.

Nous eûmes plusieurs hommes asphyxiés par la chaleur. Les chevaux refusaient de marcher et succombaient; les chiens mouraient de soif, après avoir eu les pattes brûlées sur le sable; enfin nous éprouvions toutes les souffrances d'une caravane qui traverse le désert. Cependant le soleil baissa vers l'horizon, et nous fîmes une halte près d'un étang, dont les bords offraient de la verdure; je me couchai avec délices sur l'herbe, après avoir attaché mon cheval à un arbre, et je m'endormis d'un sommeil de plomb. Lorsqu'on se remit en route, quelqu'un voulut bien me tirer de cette léthargie. J'avais absolument perdu la mémoire, et il me fallut plus de dix minutes pour fixer mes idées et me rappeler les incidents de la journée. La nuit nous valut un peu de fraîcheur. A dix heures seulement nous entrâmes à Marchena; j'étais exténué. En arrivant à mon logement, où je me présentai seul, — mon domestique m'ayant perdu dans la foule, ce qui arriva souvent pendant la route, — je confiai mon cheval à mon hôte, qui me promit d'en avoir soin, et j'allai reconnaître ma chambre. Ma tête était alourdie et mes membres brisés. Je m'étendis un instant sur mon lit, et à peine y étais-je couché, que je m'endormis tout habillé. Mon hôte n'osa pas troubler mon repos et alla se coucher.

Le grand jour m'éveilla ; j'étais mieux , mais j'avais la figure enflée et douloureuse. J'appelai mon hôte , qui me dit avec un calme parfait , qu'il était bien aise que je fusse réveillé , le convoi étant parti depuis longtemps. Je demandai aussitôt mon cheval , sans oser montrer ma vive contrariété , et je partis lesté d'une tasse de chocolat , qui alla se perdre dans les profondeurs de mon estomac , vide et délabré.

Les habitants de Marchena , étonnés de voir encore un Français , à 6 heures du matin , lorsqu'ils croyaient le dernier parti depuis trois heures , me laissèrent d'abord passer sans mot dire. Cependant , lorsque pour acheter quelques provisions , je m'arrêtai sur la place du marché , je m'aperçus qu'un Espagnol tenait la bride de mon cheval et qu'il m'était interdit de continuer ma route. Cet homme , qui du reste avait une bonne physionomie , me regarda d'un air narquois et me dit : — N'avez-vous donc aucune frayeur , señor , de vous trouver ainsi seul au milieu de nous ? — Non certes , lui répondis-je , je ne suis pas un homme de guerre , je suis un homme de paix , un *facultativo* , aussi bien espagnol que français , quand il faut soulager ceux qui souffrent. — C'est bon , c'est bon , dit-il encore , et pour cela cessez-vous d'être Français , et devons-nous vous aimer ? — Non pas , mais , du moins , vous devez me laisser partir. Allons , allons , señor , vous avez la figure d'un homme de bien , laissez-lui tenir ses promesses. — On s'attroupait autour de nous , et il faisait la sourde oreille. Je commençais à craindre que cet incident n'eût une issue fâcheuse , lorsque soudain je vis accourir mon hôte : il s'approcha et dégagea la bride de mon cheval , en disant : ce jeune homme est mon hôte (*mi alojado* , mon logé) , chrétien et craignant Dieu ; laissez-le aller... Il écarta doucement la foule , et je partis au milieu des

huées, dignement, et cachant mes craintes pour l'honneur de ma cocarde; mais, quand je me vis poursuivi par les enfants, qui me jetèrent des pierres, je pris le galop, traversai la ville, et me trouvai bientôt seul au milieu de la campagne, sur la route d'Osuna. La première personne que je vis en rejoignant le convoi, plus de trois heures après mon départ, fut mon domestique, fort inquiet de mon absence.

La chaleur était aussi forte que la veille; heureusement que nous eûmes de l'eau et des raisins déjà mûrs, qui allégèrent nos souffrances. On arriva de bonne heure à Osuna, après avoir marché pendant neuf heures et traversé un pays où les cultures sont très-belles et très-variées. On me logea chez un Espagnol qui se vantait de descendre du grand Cortez; et il m'aurait prouvé cette origine si je l'eusse voulu, en me montrant un grand arbre généalogique qui tapissait l'une des parois de la salle de réception. Il était fort et vigoureux, et je me permis de lui dire que je m'étonnais fort de voir, au milieu des circonstances graves où se trouvait le pays, un descendant de Cortez, âgé seulement de 36 à 40 ans, rester chez lui, la *lança en artillero*, comme dit Cervantes, au lieu de la porter contre les Français. Il convint que, malgré la valeur éprouvée de son illustre ancêtre, il était d'humeur tout à fait débonnaire, et me dit, en souriant, que d'ailleurs ce serait peut-être mal agir que d'exposer aux hasards des combats, le peu qui restait en Espagne du sang de Fernand Cortez.

En sortant d'Osuna, nous traversâmes un terrain montueux, couvert d'une riche végétation; peu à peu nous nous engageâmes dans la Sierra de las Yeguas, qui dépend de celle de Ronda, et nous y eûmes une chaleur plus supportable. Après m'être défendu soigneusement contre elle dans les villes pendant deux ans, je souffrais

plus qu'un autre de sa violence. Cependant, peu à peu je m'y accoutumai : à quoi ne s'accoutume-t-on pas ?

J'étais heureux de revoir les montagnes, d'entendre le bruit des eaux vives qui descendaient des hauteurs ; de pouvoir fouler aux pieds une herbe épaisse et fleurie. Les plaines, sillonnées par des routes, par des canaux, couvertes de villes et de villages, n'ont plus rien de primitif. J'aime en elles les nourrices du genre humain ; mais où je vois la civilisation, je vois aussi la gêne. Les montagnes, au contraire, me donnent des idées d'indépendance et de liberté ; la cognée a beau les dénuder, elles gardent toujours quelque chose de leur physionomie native. Quiconque veut contempler la nature et méditer sur les merveilles de la création, doit quitter les plaines et chercher un refuge dans les montagnes.

En approchant d'Antequera, nous franchîmes el Puerto de la Escaleruela, singulier passage, où des rochers de toute forme, que les eaux dégradent peu à peu, et qui sont destinés à disparaître, présentent de loin l'aspect d'édifices en ruines. On s'imagine y voir des façades d'églises, des tours, des palais, et même des hommes et des animaux gigantesques. La nuit le voyageur doit se croire entouré de fantômes. Il semble qu'on ait sous les yeux quelque vieille ville exhumée, avec ses rues, les unes étroites et sinueuses, les autres larges et comme tirées au cordeau, aboutissant à des places spacieuses, ornées de colonnes et d'obélisques. Les intervalles de ces masses bizarres sont occupés par une variété prodigieuse de plantes, herbes et arbrisseaux. C'est là ce qu'on nomme *el Torreal*, comme qui dirait la Place aux tours.

Antequera est une assez grande ville, qui renferme quelques édifices curieux : une belle mosquée entre

autres, que les chrétiens ont défigurée pour l'approprier au culte. Malgré ma fatigue, et sur le bruit d'un nom, je voulus aller visiter *el Arco de los Gigantes*, d'origine romaine, ou du moins chargé d'inscriptions latines; mais je fus mal récompensé de ma peine; je ne vis qu'une construction mesquine, placée à l'entrée d'un château délabré, et qui ressemblait à la porte d'entrée d'un manoir féodal de la Touraine ou du Berry. Cependant je cueillis dans les fentes des pierres de ce monument une très-belle fougère, le cétérach des Canaries, *Ceterach Canariensis* de Willdenow, vestige égaré d'une flore tropicale.

J'appris à Antequera les événements de Séville et j'y retrouvai Devergie, qui me reconnut à peine, tant j'avais la face tuméfiée et pustuleuse. Il me raconta ses souffrances et moi les miennes; les unes valaient les autres.

Nous quittâmes, en sortant d'Antequera, la route de Malaga que nous avions à huit lieues par le sud, et couchâmes à Loxa. Nous avons parcouru un terrain difficile, fréquemment coupé par des collines terreuses et calcaires, couvertes d'une espèce de chêne qui ne me parut pas encore décrit. A gauche de la route, à deux lieues environ d'Antequera, dans un petit vallon assez pittoresque, s'élève un énorme rocher, isolé des montagnes voisines; c'est là ce qu'on nomme la *Peña de los Enamorados*, le rocher des amants. Deux jeunes gens, de religion différente, contrariés dans leur amour, se précipitèrent du haut de cette roche, préférant la mort au malheur de vivre séparés. Florian a raconté cette tragique aventure en vers doux et faciles. La roche est nue, très-escarpée, couronnée par un piton de forme quadrilatère et tronqué; d'un ruisseau qui coule non loin de sa base, le poète a fait un torrent qui en-

gloutit les amants malheureux. Il ne paraît pas que leur condition fût aussi élevée qu'il le dit. La jeune fille n'était point fille de roi, ni l'amant, prisonnier d'un roi maure; ce qui n'ôte rien au pathétique de la catastrophe.

Je retrouvai à Loxa le Xénil, que pour la première fois j'avais traversé à Ecija. Rien n'est plus bizarre que l'aspect de cette ville vue de loin; un rocher singulièrement déchiqueté, couronné d'un château mauresque, s'élève du milieu des maisons, groupées capricieusement à l'entour. Mon billet de logement me donna à de pauvres gens malpropres, et sous leurs guenilles, d'une fierté qui leur tenait lieu de richesses. Ils me conduisirent dans un horrible taudis pour y passer la nuit; là, malgré ma lassitude, il me fut impossible de dormir. Ne pouvant me résoudre à rester la proie de mille insectes avec ou sans ailes, sauteurs ou marcheurs, tous affamés et turbulents, il me fallut quitter la maison. Je me levai et passai la nuit au pied d'un arbre, enveloppé dans mon manteau, faisant un cours d'astronomie à la manière des anciens pasteurs de Chaldée.

Au point du jour, le 31 août, nous partîmes, et le soir même nous devions arriver à Grenade. J'étais ému en songeant que j'allais enfin voir cette ville fameuse à tant de titres. Nous nous élevâmes péniblement au haut d'une montagne de grès, presque nue; soudain nous vîmes notre horizon s'élargir, et Grenade se montrer, dominée par le Généralife et appuyée contre les derniers versants de la Sierra-Nevada. Nous ne tardâmes pas à atteindre Santa-Fé, dont la fondation remonte à l'époque du siège. Ferdinand et Isabelle faisant ainsi acte de possession, prouvaient aux Maures que ce territoire leur appartenait, quelle que pût être d'ailleurs

la longueur de la résistance; c'était une manière de jeter l'ancre et de plier les voiles.

XIII.

Les Grecs ont parlé de l'arbre des lotophages, arbre impie dont le fruit faisait oublier la patrie à ceux qui le mangeaient. Voilà la fable, mais ce qui est pour moi réel, c'est qu'il existe en Espagne un coin de terre qui, si on l'habitait, pourrait consoler d'avoir perdu le pays natal. Cette contrée, d'une beauté exceptionnelle, c'est la Vega, qui serait mieux nommée l'Éden de Grenade.

Le mois d'août finissait, et les voyageurs savent tous qu'à cette époque de l'année, dans les régions méridionales de l'Europe, les campagnes sont desséchées, les rivières taries, les plantes flétries. L'hiver a bien moins de rigueurs pour la nature végétale que l'été brûlant de ces climats, si mal à propos qualifiés de favorisés. Si cette fâcheuse influence des jours caniculaires ne m'eût pas été depuis longtemps connue, j'aurais pu en constater les tristes effets pendant la traversée que je venais de faire; tout était frappé de stérilité dans les plaines du royaume de Séville, tandis que je retrouvais à Grenade l'été sous la robe verte du printemps; les fruits, mais aussi les fleurs.

Une pluie d'orage avait ajouté au charme de la campagne et donné à la verdure une fraîcheur nouvelle; le ciel était chargé de nuages qu'un vent frais et léger poussait vers la mer, et le soleil, qui paraissait par intervalles, dorait de ses rayons à demi-voilés les hautes montagnes contre lesquelles Grenade semblait comme appuyée. Sous ce beau ciel s'étendait un immense verger, arrosé par des centaines de petits ruisseaux. Des villages, des villes même, montraient de

toutes parts leurs édifices entourés d'arbres. Une multitude de maisons élégantes, de tours à créneaux, d'églises, couvraient les pentes les plus rapprochées de la plaine, et, dominant la ville, l'Alhambra et le Généralife, laissaient de loin deviner la singularité de leur architecture. On eût dit une seconde ville, suspendue dans les airs, au-dessus de Grenade. Du haut des monts, couverts de neiges éblouissantes, se précipitaient d'abondantes eaux, qui formaient ensuite plusieurs rivières, dont les principales, le Xénil et le Darro, traversaient la ville, dont elles sortaient ensuite pour fertiliser la Véga. Leur cours, comme perdu au milieu des arbres, pouvait être facilement reconnu à la vigueur de la végétation de leurs bords. Une fraîcheur délicieuse, un air embaumé, des fleurs sans nombre, une multitude d'oiseaux joyeux, voltigeant dans les bosquets d'orangers et de grenadiers, faisaient croire aux régions tropicales, tandis que la douceur de la température, l'abondance des eaux et la vue des neiges éternelles, rappelaient la Suisse ou le Tyrol. J'étais ravi, enchanté; j'avais mordu, sans le savoir, au fruit de l'arbre des lotophages; tout était oublié, la guerre et ses malheurs, les souffrances passées et les souffrances futures, l'incertitude de l'avenir; tout enfin, jusqu'à cet amour qui a dominé ma vie : celui de la patrie.

J'eus un logement *calle de Elvira*, chez un vénérable ecclésiastique. La première nuit que je passai à Grenade fut troublée par un événement douloureux. Un Français fut poignardé sur le seuil même de ma porte. Il n'eut que le temps de crier au secours et il expira. Ce malheureux, employé de l'Administration, faisait la cour à une jeune personne de la ville, et l'on supposa qu'un amant tombé en disgrâce, ou craignant d'y tomber, avait commis ce crime. — Ainsi, me disais-je, en

apprenant que les Grenadins avaient la main si près du couteau, la nature, en prodiguant ses faveurs à l'homme, est donc impuissante à adoucir ses mœurs !

En me lançant le lendemain à travers les rues de Grenade, qui, s'il faut en croire Chateaubriand, ressemble à Sparte, je m'écriais avec Gongora : « Enfin tu me possèdes dans ton sein avec un désir ardent de charmer mes yeux du spectacle de tes nombreuses curiosités, dignes de faire quitter pour en jouir, non-seulement le voisinage du Bétis, mais encore les rives du Gange ; de faire traverser, pour les voir, non-seulement les mers perfides, mais aussi les neiges de la Scythie et les sables de la Lybie ; car tu es à la fois, ô Grenade illustre, une Grenade de grands hommes, une Grenade de séraphins et une Grenade d'antiquités. ¹ »

Les rues sont étroites, ornées de fontaines, et la plupart bordées de canaux qui reçoivent l'eau des monta-

-
1. En tu seno ya me tienes
Con un deseo notable
De que alimentén mis ojos
Tus muchas curiosidades ;

Dignas de que por gozarlas
No solo se desamparen
Las cercanías del Betis,
Mas las riberas del Ganges ;

Y que se pasen , por verlas ,
No solo dudosos mares ,
Mas las nieves de la Scitia ,
De Libia los arenales.

Pues eres , Granada illustre ,
Granada de personajes ,
Granada de serafines ,
Granada de antigüedades.

gnes provenant de la fonte des neiges. Cette eau est très-fraîche, très-abondante, et fait entendre, la nuit, un murmure qui invite au sommeil. Indépendamment de ces conduits, le Darro traverse la ville, tantôt à découvert, tantôt sous les maisons, qui le cachent à la vue; presque toutes les habitations ont des balcons, souvent en bois, et de grandes pièces de sparterie, attachées au-dessus des croisées pour défendre les gens contre la chaleur, qui, au reste, n'est jamais excessive. Ces sparteries ou *esteras* se roulent souvent fort mal; et il en résulte une apparence de désordre qui déplaît à l'œil; parfois aussi, au-dessus des balcons, on a construit un auvent protecteur, couvert en tuile; cette addition au bâtiment principal gâte complètement la façade. On découvre, de toutes les parties de la ville, les pentes verdoyantes de la Sierra, dont il semble qu'on soit à très-courte distance, ce qui est une illusion d'optique. Tous les jours arrivent à Grenade des ânes chargés de glace; aussi nulle part les boissons glacées ne sont-elles plus communes et à meilleur marché. Les portes sont presque toutes d'origine arabe: quelques-unes seraient assez belles, si elles n'étaient défigurées par d'ignobles échoppes et par des niches de saints, qui, la nuit, sont fermées avec de grands volets à pièces mal jointes et qui menacent ruine. Les statues qu'on y renferme sont à peine ébauchées, et couvertes d'oripeaux en guenilles. Les places sont assez spacieuses, notamment celle de Bivarambla, ornée d'une charmante fontaine de jaspe et décorée de deux grands édifices. Il y a une belle cathédrale; plusieurs hôpitaux; un cirque pour les combats de taureaux; une salle de spectacle, construite par le maréchal Sébastiani, qui gouverna sagement la province; des promenades etc., mais tout cela ne ferait pas

sortir Grenade de l'obscurité, si le souvenir des Maures et la présence des monuments qu'ils y ont laissés, ne jetaient sur elle un incomparable éclat, qui en fait l'une des villes les plus poétiques du monde.

Le plus célèbre de ces précieux restes de la domination musulmane est sans contredit l'Alhambra, bâti en 1302 par Abu-Abdallah, Ben-Naser, qui fut le troisième émir de Grenade, et régna de 1302 à 1309. L'Alhambra porta d'abord le nom de *Medinat Alhamrat* ou ville rouge, à cause de la couleur des matériaux employés, nom qui plus tard fut abrégé en *alhambra*, la rouge, modifié en *alhambra*. Quelques personnes, mais c'est le petit nombre, veulent que *alhambra* soit une altération d'Alhamar, nom de la tribu d'où sortait le fondateur, Abu-Abdallah, dont le nom se lit dans toutes les pièces de l'édifice. On était encore redevable à ce prince d'une mosquée somptueuse (*Djemmah Kibireh*), qu'il remplit de marbres et de jaspes verts, le tout sculpté et peint avec un art merveilleux, et aussi de bains magnifiques; mais son règne fut trop court pour qu'il pût faire autre chose qu'ébaucher ces édifices. L'Alhambra doit ses principaux embellissements à l'émir Youssouf Aboul-Hedjadj (1334 à 1354) et pour plaire à ce prince, les grands de sa cour élevèrent une foule de constructions élégantes qui firent de Grenade, suivant ce qu'en ont dit les écrivains arabes, une coupe d'argent remplie d'hyacinthes et d'émeraudes.

On traverse, pour monter à l'Alhambra, le quartier de l'Albayzin, et l'on suit la longue rue de *los Gomeles*, qui rappelle le nom d'une tribu célèbre de la ville arabe. De loin on aperçoit deux tours, garnies de créneaux, et une multitude de petites tourelles, qui changent à chaque instant la perspective, en raison des courbes que fait la route. Elle conduit le voyageur

dans un site frais où abondent les eaux et la verdure. Les arbres y ont acquis des dimensions extraordinaires, et parmi eux dominent les peupliers blancs (*álamos*) et les cyprès. On a mis partout des garde-fous, afin d'empêcher les accidents. Les précipices, à la vérité, sont profonds, mais leurs parois sont parées d'un si grand nombre de plantes et arrosés d'une si grande quantité de petites sources, que l'on peut les regarder sans terreur et même avec plaisir. Après deux heures de promenade, pendant laquelle on a vu plusieurs fois se développer aux regards la façade du palais bâti par Charles-Quint, très-bel édifice qui serait mieux placé ailleurs, et qui n'est autre chose qu'un magnifique hors-d'œuvre, on arrive à une jolie fontaine moderne, de marbre jaspé, puis, après avoir grimpé une pente assez raide, on se trouve en face de la porte du Jugement (*Bab el Schéryé*), pratiquée dans une grande tour carrée et chargée d'inscriptions. Une main qui paraît vouloir saisir une clef, dont elle est distante, est sculptée sur le marbre. C'était un hiéroglyphe destiné à exprimer que les chrétiens prendraient le palais lorsque la main saisirait la clef.

La porte franchie, je pénétrai dans l'intérieur. J'avais un obligeant cicerone sachant se tenir à l'écart, point obséquieux et ne répondant, rare merveille, qu'aux questions qui lui étaient adressées. La première cour est un grand quadrilatère, entouré d'une galerie en arcades, dont les murs et les plafonds sont couverts de mosaïques, de festons, d'arabesques ciselées en stuc et d'un travail admirable. Tous les cartouches sont remplis d'inscriptions et de versets du Koran. Un élément très-original distingue tous les ornements de l'Alhambra, et en général tous ceux des édifices maures; c'est l'emploi de l'écriture. Les lettres orientales, liées

les unes aux autres, contournées et mystérieuses, semblent être l'accompagnement obligé des arabesques et forment arabesques elles-mêmes. Voici quelques-unes de ces inscriptions telles qu'elles ont été déchiffrées.

« O Naser ! tu naquis sur le trône, et, semblable à l'étoile qui nous annonce le jour, tu ne brilles que de ton propre éclat ; ton bras est notre rempart, ta justice notre lumière ; tu rends heureux par ta bonté les nombreux enfants de ton peuple ; les astres du firmament t'éclairent avec respect, le soleil avec amour ; et le cèdre, roi des forêts, qui baisse devant toi sa tête orgueilleuse, est relevé par ta main puissante. »

Au milieu de cette cour, pavée de marbre blanc, est un long bassin rempli d'eau courante, assez profond pour qu'on puisse y nager. Il est bordé de chaque côté par des plates-bandes de fleurs et d'orangers ; ce lieu servait de bains aux personnes attachées au service du palais. On passe de là dans la cour appelée des Lions, célèbre par le massacre des Abencerrages. Le marbre est teinté de rouge en certains endroits, et ces taches ont été, dit-on, produites par le sang de ces malheureux guerriers, ce qui ne saurait être. Cette cour a cent pieds de long sur cinquante de large ; une colonnade de marbre blanc soutient la galerie qui règne à l'entour ; les colonnes sont doubles ou triples, minces, d'un goût bizarre, mais d'une légèreté et d'une grâce parfaites. Le plafond de la galerie tournante est revêtu d'or et d'azur, et de stuc travaillé en arabesques avec un goût exquis, que nos plus habiles ouvriers modernes n'imiteraient que bien difficilement.

La fontaine des Lions est chargée d'inscriptions. On y fait d'abord parler la fontaine, puis le monument.

« O toi qui examines ces lions, considère qu'il ne

« leur manque que la vie. O Mohammed, notre Roi,
« que Dieu te sauve pour l'œuvre nouvelle que tu as
« faite, afin de m'embellir ! ton âme est ornée des
« vertus les plus aimables. Ce lieu charmant est l'image
« de tes belles qualités ; notre Roi dans les combats est
« terrible comme ces lions. Rien ne peut être comparé
« à l'eau limpide qui jaillit de mon sein et s'élance à
« gros bouillons dans les airs, si ce n'est la main libé-
« rale de Mohammed.

« Oh, combien les astres désireraient une splendeur
« égale à la mienne ; s'ils l'avaient obtenue, ils se
« fixeraient, et on ne les verrait plus errer dans les
« sphères.

« Quand celui qui me voit réfléchit sur ma beauté,
« son imagination même reste au-dessous de la réalité.

« Ma structure, effet d'un art exquis, a déjà passé en
« proverbe, et ma louange est dans toutes les bouches.

« Depuis l'aube jusqu'au soir toute l'Arabie heureuse
« te salue, et tout l'univers en fait autant. »

Les pièces de l'intérieur sont très-multipliées : salles d'audience ou de justice ; chambres royales, bains du roi, bains de la reine, salon de musique, cabinet de toilette de la reine, où l'on montre une dalle de marbre, percée d'une infinité de petites ouvertures, destinées à laisser exhaler l'odeur des parfums qu'on y brûlait sans cesse ; tout s'y trouve encore.

La plupart de ces pièces sont voûtées, et leurs voûtes découpées avec une grande hardiesse. Les plafonds, les poutres, les lambris peints ou dorés, sont, dans beaucoup de pièces, incrustés en marbre, en jaspe, en porphyre, et presque toujours couverts d'inscriptions, d'hiéroglyphes et de divers ornements en stuc.

Dominant un pays magnifique, toujours souriant au soleil qui le vivifie sans lui ôter la fraîcheur d'une

éternelle jeunesse, l'Alhambra jouit d'une vue délicieuse, et des fenêtres ont été partout ménagées pour récréer la vue, sans cesse réjouie par les aspects les plus riants. La lumière y est partout distribuée avec art, et l'air se renouvelle sans y faire varier la température, dont la douceur est infinie.

J'ai compris, après l'avoir visité plusieurs fois, les éloges donnés à cet édifice, élevé au milieu des merveilles de Grenade, lieu charmant dont les Maures ont conservé le souvenir, qu'ils se transmettent d'âge en âge avec l'expression des regrets les plus amers. — O Mahomet, disent-ils chaque jour dans leurs prières, rends-nous Grenade; rends-nous ce territoire que nos mains auraient embelli, si la nature dans toute sa beauté pouvait l'être! rends-nous notre patrie adoptive! — Vaine prière : ils ne doivent plus la revoir; retombés dans la barbarie, dont le ciel d'Espagne les avait tirés, ils sont à jamais séparés de cette Andalousie qu'ils avaient su conquérir et qu'ils ne surent pas conserver.

Le Généralife, nom qui signifie, dit-on, *maison d'amour*, occupe le sommet d'une petite montagne opposée à celle sur laquelle a été bâtie l'Alhambra; c'était là que les rois de Grenade venaient passer le printemps. Les jardins seuls ont été conservés. D'épaisses murailles qui suivent la pente de la montagne et qui servent d'aqueduc, les entourent. Les eaux qu'elles conduisent à Grenade sont si abondantes qu'elles pourraient, si on le voulait, faire tourner des moulins. Ces murailles sont de véritables aqueducs, qui fournissent au jardin une richesse d'eau, toujours nouvelle. La situation du Généralife est délicieuse, la vue admirable; les fontaines, les jets d'eau, les cascades jaillissent et tombent de toutes parts. Les terrasses en amphithéâtre,

pavées de débris de mosaïques, sont ombragées de cyprès immenses, qui ont prêté leur ombre aux rois et aux reines de Grenade, et l'on y montre aux voyageurs celui sous lequel la sultane Morayzela aurait été surprise avec un Abencerrage. On voit, en outre, près du sommet de la montagne, un banc qui servait d'observatoire au roi maure pendant le siège.

Les Français, lors de l'occupation, ménagèrent l'Alhambra et le Généralife, et ils méritent d'autant plus d'en être loués, qu'ils avaient fait de l'Alhambra une place d'armes très-capable de tenir Grenade en respect. Les Espagnols s'étaient comportés moins bien : outre qu'ils ont fait quelques restaurations sans beaucoup de goût, ils en abattirent certaines parties lorsque le palais de Charles-Quint fut construit. Au point de vue de l'art, c'était une profanation.

Quand on a admiré la Vega et visité l'Alhambra, on peut quitter Grenade sans regrets. Tout l'amour qu'on peut avoir pour elle est dans le pittoresque de sa situation et dans la sérénité de son climat. Il ne faut y chercher ni le mouvement des arts, ni l'activité de l'industrie. Faute d'aliment pour se répandre au dehors, l'énergie du Grenadin s'use dans des fêtes, souvent ensanglantées. La vie y est molle. On jouit du climat, des beautés de la nature, de la vue du ciel. On y vit au jour le jour, dans l'abondance des biens matériels, et chaque habitant, satisfait, sinon heureux, se plaît à reconnaître que

*A quien Dios le quiso bien
En Granada le dió de comer.¹*

1. Qu'on peut traduire par

Celui que le ciel aime bien
A Grenade mange son bien.

XIV.

Arrivés à Grenade le 31 août, nous en partions le 16 septembre, après une vie très-occupée, dont il serait sans intérêt d'indiquer l'emploi. Le temps se mit au variable, et plusieurs orages violents, suivis de pluies torrentielles, rendirent les chemins difficiles; il fallut les réparer, et de longs et pénibles travaux furent nécessaires pour rendre possible le passage de l'artillerie. Les Espagnols du corps d'armée de Ballesteros entrèrent dans Grenade presque aussitôt après que nous l'eûmes quittée. A compter de cet instant, ils nous suivirent pas à pas, observant notre retraite, sans oser cependant nous attaquer. Le soir nous arrivâmes à el Huector de Santillan, non sans avoir jeté de longs regards de regret sur la curieuse cité dont nous nous éloignons, à notre gré, beaucoup trop tôt. La contrée que nous traversions était délicieuse. Nous avions constamment en vue le Mulahacen et le pic de Veleta, dont les sommets neigeux s'élèvent à plus de 3,550 mètres au-dessus du niveau de la mer, dépassant ainsi de 150 mètres les plus hautes cimes pyrénéennes. Le lendemain, l'armée prit la route de Guadix et ne fit que deux lieues en avant; un séjour fut annoncé, et je me réjouis de rester quelque temps au milieu de cette belle et riche nature. Notre bivouac fut établi dans un riant verger; les arbres fruitiers qui s'y trouvaient étaient si abondants qu'ils faisaient bosquet, et si variés qu'ils auraient pu rappeler la patrie aux soldats des différentes nations qui composaient l'armée. Le Sicilien y aurait retrouvé le palmier nain et l'agavé aux longues feuilles épineuses; le Génois, l'olivier des bords de la Méditerranée; le Français, le mûrier de Provence et le pommier de Normandie;

l'Allemand le néflier et même le houblon aux tiges sarmenteuses. Notre baraque s'éleva entre deux caroubiers, adossée contre une haie vigoureuse de cistes et de lentisques. Nous y travaillâmes durant plus de cinq heures, et fûmes d'autant plus satisfaits de notre établissement, qu'il n'avait rien coûté au verger, dont nous respectâmes religieusement les arbres fruitiers. De jeunes saules et de jeunes ormeaux, auxquels nous laissâmes leur feuillage, nous fournirent tout ce qui était nécessaire pour nous clore soigneusement. Quand tout fut terminé, notre cabane ne laissait voir de loin qu'une masse de verdure au milieu d'une enceinte de pieux unis entre eux par des branches entrelacées. Nos chevaux, qui avaient en abondance d'excellent fourrage, semblaient participer à notre bien-être et ajoutaient au nôtre. Nous ornâmes de fleurs l'intérieur de notre cabane; de l'herbe séchée nous préserva de l'humidité et de la dureté de la terre. Ce grand ouvrage terminé, nous soupâmes, étendus mollement sur nos couvertures faisant divan, ni plus ni moins que si nous avions été des Gomèles ou des Abencerrages. Le début de notre repas fut modeste, mais quand vint le dessert et que nous nous vîmes entourés de monceaux d'oranges, de pyramides de grenades, de pêches, de raisins de toute espèce, de pommes de toutes couleurs, de figues mielleuses, de jujubes, d'amandes, de noix et de pistaches, nous poussâmes des cris de joie et comprîmes que nous n'avions rien à envier aux heureux de la terre, surtout quand certain vin, que nos outres un peu flasques contenaient encore, nous eût communiqué sa douce chaleur. Le lendemain nous perfectionnâmes notre œuvre et lui donnâmes une solidité qui eût défié les efforts de la tempête; le jour d'après nous en avions fait une hutte digne de Robinson; et nous y travaillions

encore lorsque vint l'instant du départ : tout fut soudain abandonné. Que voilà bien l'homme ! Il construit des palais pour y habiter durant quelques années, et des cabanes pour y vivre seulement pendant quelques heures. Jusque dans ses moindres actions, il semble montrer qu'il lui faut un avenir ; il croit à la durée, et tout passe ; il rêve l'immortalité, et il meurt.

Nous traversâmes, pour arriver à Guadix, un pays inégal, bien différent de la Véga. Le rio Fardès l'arrose, sans le fertiliser. Bientôt pourtant les mûriers commencent à se multiplier, et en approchant de Guadix, le territoire s'améliore. Cette ville est singulière d'aspect et entourée de fortes murailles, que défendirent longtemps les Maures, après la conquête du pays. La cathédrale est fort belle. Nous passâmes la nuit sur un coteau aride, couvert de spart (*Lygeum Spartum*), que nos soldats s'amusèrent à brûler. La flamme se communiquait de proche en proche avec rapidité et dévorait ces légers chaumes en répandant une vive clarté. L'incendie s'étendit au loin, et de proche en proche gagna les bivouacs. Deux fois nous fûmes obligés de changer le nôtre, poursuivis par les flammes : c'était une scène des prairies américaines.

Au point du jour nous nous dirigeâmes sur Baza, après avoir traversé Gor, situé sur les derniers versants de la sierra dont il a pris le nom, puis Roméral, dans les environs duquel abonde le romarin (*romero*), qui y acquiert des dimensions extraordinaires ; c'est là le principal bois de chauffage du pays. On répandit dans l'armée le bruit de l'enlèvement d'un convoi de malades. De fréquents coups de fusil retentissaient dans les montagnes. Nous traversâmes Baza, ville assez grande, mais pauvre et sans monuments ; après quoi nous bivouaquâmes sous ses murs par un temps sombre et pluvieux.

Tristement assis devant un grand feu, nous cherchions à dormir, malgré l'incommodité de la situation, lorsqu'un soldat jeune encore, sans armes, les vêtements en désordre, couvert de boue et la figure toute meurtrie, vint s'asseoir à notre bivouac. Il tendit silencieusement ses mains au feu pour se ranimer, et paraissait brisé de fatigue. Quand nous eûmes laissé passer quelque temps, nous lui demandâmes comment il se trouvait en si piteux état. Il nous raconta qu'étais allé deux jours auparavant, avec d'autres soldats, dans la montagne, à trois lieues environ de la route, ils avaient trouvé un village dont les habitants à leur approche s'étaient tous enfuis. Demeurés les maîtres, ils pillèrent les maisons et burent copieusement un vin capiteux qui se trouvait dans les caves. Ils ne tardèrent pas à être ivres; cependant ils parvinrent à s'éloigner et lui seul ne put rejoindre. Incapable de se soutenir sur les jambes, il alla tomber dans un coin et s'endormit profondément. Vers le soir, les habitants s'étant assurés que les soldats avaient quitté le village, rentrèrent, et quand ils eurent vu comment on les avait traités, la fureur s'empara d'eux. Chacun racontait à son voisin les pertes qu'il avait faites, ce qu'on lui avait pris, ce qu'on lui avait brisé, et des cris de menace et de colère sortaient de toutes les bouches.

Le malheureux dormeur fut bientôt découvert; il se jugea perdu. On le traîna sur la place en l'accablant de coups, et il eût été immédiatement égorgé, si les habitants, heureux d'avoir une victime, eussent été d'accord sur le genre de mort à lui infliger. Le soldat, qui n'attendait aucune grâce demanda un confesseur. On le refusa d'abord; — « que l'âme soit perdue en même temps que le corps », criaient-ils! Heureusement un paysan, qui avait trouvé dans les poches du soldat un

petit livre avec quelques images pieuses, intervint; il fit remarquer qu'après tout cet homme, chrétien comme eux, et sous la protection des saints, devait mourir en chrétien. On appela donc le curé, qui venait de rentrer, après avoir suivi toute la population du village dans la montagne, lorsqu'elle y avait été chercher un refuge. Il accourut, et se mit en devoir de confesser le pauvre soldat. — Lorsque je fus à ses pieds, nous dit-il, je le suppliai de me sauver. Ce que j'avais fait méritait-il la mort? J'avais soif et j'avais faim; eh bien! j'avais bu et mangé, voilà tout. N'avait-on pas vu en me fouillant que je n'avais rien volé? D'autres avaient fait le dommage, pourquoi donc me punir pour eux, et me punir si cruellement, moi, si jeune encore, et qui avais une mère? Je ne sais tout ce que j'ajoutai, tant j'étais troublé, et on le serait à moins. Bien m'en prit de savoir parler l'espagnol. Le bon prêtre ému me serra la main, comme pour me donner du courage.

Quand j'eus fini, il se mit à parler à la foule, et leur dit de si bonnes paroles que le silence succéda peu à peu aux cris de mort. — C'est un enfant de notre église, disait-il, un chrétien comme nous. Si vous le faites mourir, vous ne pourrez jamais passer sur cette place sans vous rappeler que vous y avez fait mourir un homme. Vous n'oserez plus vous y réjouir. Vous verrez toujours se dresser devant vous la figure pâle de ce malheureux; si au contraire vous lui laissez la vie, vous ne la traverserez pas une seule fois sans vous souvenir de votre bonne action. Votre village vous en deviendra plus cher, et Dieu vous récompensera d'avoir pratiqué le plus difficile de tous ses préceptes : celui qui prescrit de faire du bien, même à son ennemi. — Il ajouta encore beaucoup d'autres choses que je n'ai comprises qu'imparfaitement, puis, voyant que tout le monde se

taisait, il détacha mes liens, me fit passer à travers la foule, qui le laissa faire sans rien dire; mais il fallut qu'il me soutînt, tant j'étais faible et abattu. Je fus conduit dans sa maison, pillée comme toutes les autres. Une vieille femme cherchait à y rétablir l'ordre, et c'était difficile; à ma vue, elle poussa un cri de colère et disparut. Le bon curé n'y prit pas garde, et, sans plus attendre, me demanda comment je me trouvais et si je me sentais capable de marcher. Mes forces étaient peu à peu revenues et je répondis affirmativement. Il craignait que les bonnes dispositions des paysans ne vinssent à changer; je compris ses raisons. Il se leva; je le suivis et nous entrâmes dans un grand bois d'oliviers qui était près du village. Après l'avoir traversé, je me trouvai dans la montagne, hors de toute atteinte; ce fut seulement alors que je me crus sauvé. Après avoir marché durant près de cinq heures, car il fallait de temps en temps me reposer, nous arrivâmes sur la grande route et je vis de loin nos bivouacs. Aussitôt le curé s'arrêta; je ne savais comment le remercier; je ne pus que l'embrasser du meilleur de mon cœur. Il me demanda mon nom et mon âge, voulut savoir quel était le lieu de ma naissance, je le satisfis, après quoi nous nous séparâmes; j'eus bientôt rejoint, et me voilà.

Ce trait d'humanité, qui contraste si bien avec la conduite ordinaire des Espagnols, nous émut vivement, et nous gardâmes près de nous, pendant toute la nuit, cet échappé de la mort, en lui donnant tous les secours dont il avait besoin.

Nous quittâmes la route de Murcie, laissant cette ville et Lorca au sud-ouest, pour entrer dans la Sierra-Sagra, en suivant le rio Quipar, à travers un pays âpre et rocailleux. Céhejin, où nous eûmes séjour, s'annonce de loin par un château, qui couronne un monticule de

médiocre élévation. Une seule de ses rues semble appartenir à une ville; le reste se compose de maisons en amphithéâtre, rassemblées en rues étroites et mal pavées.

Le 30 septembre nous étions à Caravaca, entourés par une ceinture de montagnes, dans lesquelles abonde le fer magnétique. Tous les lieux habités que traverse la route sont des espèces d'oasis entourées de montagnes arides dont les versants rocaillieux sont couverts de câpriers sauvages, de spart, de mandragores et de palmiers nains. L'eau y est rare et la végétation pauvre.

Le chemin que suivait l'armée était à peine tracé, aussi m'égarai-je et n'eus-je pour vivre que des provisions très-insuffisantes, renfermées dans mes sacoches. Quoique les mûres, les pêches et les raisins fussent abondants, je n'osais en manger qu'avec une extrême réserve. L'armée avait un assez grand nombre de malades, et presque tous l'étaient pour avoir mangé sans défiance ces fruits d'automne d'un aspect fort séduisant, et qui ne tenaient que trop bien leurs promesses.

Après avoir traversé la Segura, j'arrivai à Calasparra; il était presque nuit, et ce fut vainement que je cherchai à me rallier à mes camarades. J'allai aux informations, et ne vis qu'un officier de santé de haut grade, qui, au lieu de m'offrir l'hospitalité, comme il était de son devoir de le faire, se contenta de m'apprendre qu'il y avait dans la ville des maisons à choisir, et il voulut m'en faire indiquer une par son domestique. Je le remerciai fièrement, et quittai cet égoïste. A peu de distance était une maison de bonne apparence, où je m'établis, fort las, ainsi que mon cheval, et ne sachant pas comment je pourrais apaiser la faim qui me dévorait les entrailles. Je me fis une lampe, et mangeai en affamé quelques pauvres aliments, entre autres des

oignons blancs, fort sucrés, les plus gros que j'aie vus de ma vie; cuits sous la cendre, ils avaient bon goût. L'huile et le vin abondaient, et j'en tirai parti. Après avoir fait ce repas d'anachorète, et donné à mon cheval un peu d'orge et de la paille hachée qui se trouvaient là, je songeai à mon coucher. Un matelas suffisait, je me mis en quête pour le trouver. Tenant en main ma lampe fumeuse qui éclairait fort mal, je visitai les chambres du rez-de-chaussée, très-nombreuses et très en désordre. Enfin j'aperçus dans une alcove un lit, ou du moins tout ce qui le compose, et, choisissant de l'œil le meilleur matelas, je le tirai aussitôt à moi; il résiste, je tire avec plus de force; il cède enfin, entraînant après lui une masse inerte qui tombe sur le plancher en faisant entendre un bruit sourd dont je soupçonnai aussitôt la nature; voulant éclaircir mes doutes, je me baisse et reconnais le cadavre d'un vieillard, mal protégé dans sa nudité par un linceuil. Cette vue me trouble, je fais un mouvement brusque et la mèche de ma lampe se noyant dans l'huile, me laisse dans les ténèbres. Tout était silencieux; j'étais seul, fort éprouvé par la fatigue, et mal restauré par un souper insuffisant. La peur me prit et je ne songeai plus qu'à fuir; j'eus mille peines à trouver la porte, et mille peines à l'ouvrir. J'errais au hasard dans cette vaste demeure, sans cesse ramené, comme malgré moi, vers cette alcove dont je voulais m'éloigner. Là, mes yeux, s'accoutumant à l'obscurité, voyaient de de plus en plus distinctement la figure pâle de ce mort, gisant abandonné des siens, exposé aux outrages du premier venu, et ma terreur s'accroissait à chaque instant. Pour me remettre, j'allai me réfugier auprès de mon cheval, qui mangeait bruyamment sa paille hachée dans une pièce voisine. Il hennit doucement à mon approche. Quel bonheur! je retrouvais la vie; une

peau chaude sur laquelle je promenais la main, des mâchoires agissantes, des poumons qui respiraient! aussi le calme revint-il peu à peu dans mes esprits; et il eût été complet, si je ne m'étais avisé de penser qu'il serait bien d'avoir en poche la clef de la chambre mortuaire. Au fond cela n'importait guères à ma sécurité et cependant il fallut, en dépit de moi-même, que j'allasse à tâtons, fermer cette porte à double tour. Cette expédition faite, je me sentis tout à fait tranquille. Pendant ma longue insomnie, car je ne pus dormir, je m'étais promis de refaire le lit du mort, de l'y déposer dans une situation décente et de le couvrir de son linceul. C'eût été une bonne œuvre : je n'eus pas le courage de l'accomplir. Au petit jour, et sans prendre congé de mon hôte, car ce cadavre était très-vraisemblablement celui du maître du logis, je quittai cette maison : heureux de retrouver mes camarades, près desquels je me sentis revivre.

L'ordre du jour de l'armée annonça que la fièvre jaune désolait Jumilla, devant laquelle nous allions passer. Un cordon de troupes fut aussitôt établi, pour empêcher les maraudeurs d'y pénétrer et de propager la contagion dans l'armée, qui continua sa marche vers le royaume de Valence.

Peu après notre départ de Calasparra, nous trouvâmes des rizières; je n'en avais jamais vu, et je fis connaissance avec elles d'une façon très-désagréable. Devant moi s'étendait une immense prairie, où se balançaient de hautes herbes qui promettaient à mon cheval un splendide fourrage; je le mis au galop pour le lancer au milieu de ce champ, dont la fécondité me paraissait surprenante. Hélas! dès les premiers pas, ma pauvre monture s'enfonça dans la vase jusqu'au poitrail, et l'en retirer ne fut pas chose facile. Il fallut

que je lui ôtasse sa selle et que je fisse un appel à la bonne volonté des soldats. Presque tous riaient de mon embarras et passaient. Cependant quelques-uns se montrèrent serviables, et mon cheval fut tiré de ce boubier, tremblant sur ses quatre pieds, car son instinct lui avait révélé le danger qu'il venait de courir.

Décidément j'étais en veine de mauvaise fortune. Jumilla était proche et le drapeau noir qui flottait sur le clocher de ses églises annonçait le deuil de ses habitants, préservés du fléau de la guerre par le fléau de la peste, lorsque je vis de loin une grange; l'idée vint de m'y reposer. J'y entrai, et me jettant dans un coin, sur un tas de paille, après avoir attaché près de moi mon cheval, qui, depuis l'accident du matin, marchait difficilement, je m'endormis profondément. A peine commençai-je à goûter ce sommeil réparateur que je me sentis tirer fortement par le bras; j'ouvris les yeux et je vis un soldat qui me dit brusquement de sortir; j'étais en dedans du cordon sanitaire, et la grange renfermait des cadavres de pestiférés! Me lever, reprendre la bride de mon cheval et gagner la grande route fut pour moi l'affaire d'un instant. Je ne pouvais m'éloigner assez vite de cette malheureuse contrée. Il me semblait que la fièvre jaune galopait après moi; et pendant deux jours, le moindre petit malaise que je ressentais ou croyais ressentir, me semblait un des symptômes de cette horrible maladie. Cependant, comme ma santé se maintint bonne, je ne tardai pas à me rassurer.

Bravant les ordres du maréchal, quelques pillards osèrent pénétrer dans la ville de Jumilla; sans respect pour le malheur des autres, et insoucieux de leur propre conservation, ils se portèrent aux derniers excès. Des officiers même, et il est triste d'avoir à le

dire, se rendirent complices d'actes honteux qu'ils auraient dû réprimer. Ils en furent cruellement punis. La maladie se déclara, et la plupart de ces imprudents, officiers et soldats, moururent en peu de jours. La division à laquelle ils appartenaient fut isolée de l'armée et reçut l'ordre de bivouaquer sur les hauteurs en faisant de grands feux. Le changement d'air et de lieu empêcha la maladie de s'étendre, et quinze jours après on n'en parla plus.

L'armée du Midi opéra sa jonction à Yécla avec l'armée du maréchal Suchet, dont les avant-postes étaient sous Villena, à une douzaine de lieues environ d'Alicante. Nous vîmes quelques détachements de l'armée de Valence, et nous admirâmes leur excellente tenue. On aurait pu penser, en voyant le bon état de leur équipement, qu'ils arrivaient de France. Les soldats se présentaient à nous avec une apparence de santé et de bien-être que nous étions loin d'avoir; aussi leur fîmes-nous pitié, avec nos habits poudreux et déchirés, nos souliers troués, et nos figures desséchées par le soleil. Les soldats de Suchet observaient une discipline rigoureuse, tandis que les nôtres étaient accoutumés au désordre; aussi nous salua-t-on de l'épithète de brigands de l'armée du Midi. Le général qui a le mieux soutenu en Espagne la dignité du nom français, est sans contredit Suchet : militaire habile, administrateur éclairé, il connaissait la valeur du sang et celle de l'or, et se montrait sagement économe de l'un et de l'autre. Comme Desaix, s'il eût servi en Égypte, il aurait mérité d'être salué du nom de Sultan le Juste.

XV.

Le souvenir qui me reste d'Almanza n'a rien que de pénible. La petite ville était encombrée de troupes et

les logements y avaient été distribués avec une telle équité, que vingt personnes n'occupaient pas la vingtième partie du local envahi par un seul de nos gros bonnets, et beaucoup de gens croyaient en être coiffés. Après bien des recherches, nous trouvâmes une pauvre chaumière éloignée du centre, et nous y fûmes entassés au nombre de quinze, maîtres et domestiques. Encore fallait-il, pour conserver ce triste abri, nous opposer par la force à des tentatives ayant pour but de nous faire coucher en plein air.

Les distributions de vivres se faisaient avec la plus inquiétante irrégularité. Nous vivions à Almanza aux dépens de l'armée de Valence, et plusieurs fois les caissons de pain furent pillés par nos soldats, avant qu'ils pussent arriver à destination. Ceux qui parvenaient à bon port étaient immédiatement distribués aux corps armés, au grand état-major, dont la bouche s'ouvrait immense, aux chefs de l'Administration; et quand tous ces affamés, qui disposaient de la force, étaient servis, arrivait le tour des officiers de santé. Il fallait que l'armée nageât dans l'abondance pour que nous eussions seulement le nécessaire. L'officier, marchant avec ses soldats, trouvait en eux mille ressources qui nous manquaient. Beaucoup de régiments avaient des parcs de bestiaux et des farines; nous n'avions rien. Aussitôt que les distributions cessaient d'être régulières, nous étions condamnés à l'abstinence. Bien que nous ne fussions pas assimilés aux employés de l'armée, et qu'une certaine considération nous fût accordée, les soldats cependant nous confondaient avec ces employés, qu'ils n'estimaient pas. Ce n'était que sur les champs de bataille, ou dans les hôpitaux que l'importance de notre profession se manifestait. Pendant les marches, le soldat fatigué et de mauvaise humeur saluait quel-

quefois par des quolibets notre présence dans les rangs; médecin, chirurgien et pharmacien, personne n'en était complètement à l'abri. Cela ne voulait pas dire qu'il méconnût tout à fait ce que nous lui faisions de bien; mais il souffrait, et n'osant s'attaquer à ses chefs, qui pouvaient le punir, il s'en prenait à nous, qui n'avions sur lui aucune action véritable.

Telle était notre misère à Almanza, que nous fûmes réduits à chercher des racines dans les champs. Près de l'enceinte du cimetière, croissaient en abondance des topinambours; nous les arrachâmes pour nous en nourrir, mais ils nous incommodèrent, et force nous fut d'y renoncer. Deux de nous s'alitèrent et nous dirent en souriant que leur indisposition, les forçant à la diète, allait nous devenir profitable, mais que toutefois ils tremblaient à l'idée d'une convalescence qui devait redoubler leur appétit. Un jour, errant dans la campagne, je mis la main sur un trésor véritable : c'était un petit champ de pommes de terre. J'en arrachai quelques douzaines, me promettant bien de les enlever toutes le lendemain; malheureusement, quand je fis cette expédition avec mes camarades, nous trouvâmes le précieux tubercule entre les mains de soldats plus diligents que nous; ils nous en vendirent un sac, que nous portâmes sur nos épaules jusqu'à la ville, à travers des chemins boueux et glissants. Bien des misères pareilles ou même pires, vinrent peser sur nous pendant cette rude campagne; mais comme nous vîmes sans cesse autour de nous des souffrances plus grandes, les nôtres durent nous sembler comparativement légères, et c'est à peine si j'ose en parler.

La plaine qui entoure Almanza est un superbe champ de manœuvres; aussi est-ce là que se livra le 25 avril 1707 une grande bataille entre les armées combinées

de France et d'Espagne et les troupes anglaises, portugaises et allemandes. La victoire mémorable que le duc de Berwick y remporta sur lord Galloway et le marquis de Las Minas, assura le trône d'Espagne à Philippe V, et ruina les espérances de l'archiduc Charles. A un kilomètre environ de la ville s'élève un petit obélisque fort mesquin, qui consacre le souvenir de ce grand événement historique.

Si j'avais vu Almanza dans des circonstances plus heureuses, peut-être m'eût-elle semblé jolie : elle est à égale distance de Murcie et de Valence, 17 ou 18 lieues environ. Le roi Joseph et le maréchal Suchet s'y rendirent pour conférer avec le maréchal Soult; et peu de jours après cette entrevue, qui eut lieu dans les premiers jours d'octobre, nous partîmes, nous dirigeant sur Madrid, alors occupé par l'armée anglaise.

L'automne avait déjà fané le feuillage des arbres et flétri la verdure des champs. Les ruisseaux, grossis par les pluies, étaient sortis de leur lit, et le ciel ne nous montrait plus que par intervalles ce bel azur que j'avais tant admiré sur les bords du Guadalquivir. Nous allions directement à l'ennemi pour lui livrer bataille, et nos soldats marchaient plus fièrement que de coutume. Quelle est belle la physionomie du Français sous les armes, lorsqu'on a prononcé à ses oreilles le mot « En avant ! »

Le 11, nous étions devant Chinchilla, défendu par un château qui fit mine de vouloir résister, mais qui bientôt se rendit. On nous tira quelques boulets et des biscailens. Je fus blessé d'une façon singulière par un de ces projectiles. Nous occupions dans la partie basse de la ville, une maison dont les portes avaient été enlevées. Au moment même où je dressais contre les montants de l'une d'elles une grande dalle, pour em-

pêcher nos chevaux de sortir, un biscayen vint frapper cette pierre qu'il brisa, et j'eus l'extrémité du doigt medius de la main gauche écrasée. Quelques jours avant la prise de Chinchilla, une division du comte d'Erlon avait bloqué un donjon gothique, bâti sur le sommet d'un roc taillé à pic, dont on ne pouvait s'emparer que par famine. Pendant que nos soldats entouraient ce fortin, nommé dans le pays *Torre del Capitan*, un violent orage se déclare; la foudre tombe sur le fort, tue deux hommes et blesse le commandant. Épouvantés d'un phénomène très-rare dans cette saison, les Espagnols crurent y voir la main de Dieu et ils se rendirent.

Nous quittâmes le royaume de Murcie à Albacète, petite ville située dans une plaine presque nue et cependant assez fertile. Le lendemain, 17 octobre, nous arpentions les interminables plaines de la Manche, coupées de petites chaînes de collines basses, dont on ne peut très-souvent constater l'existence que quand on les traverse. Je vis dans cette triste province ce que j'y avais déjà vu et ce que je devais y voir encore : des villes sans monuments, et qui semblent à demi ruinées; des villages entourés de murs de clôture en terre, privés d'eaux vives, sans arbres ni jardins, des mares couvertes de joncs, de vastes terrains incultes; nulle perspective à dessiner, rien qui puisse récréer la vue et faire croire au bien-être des habitants. Tout y est laid; la jeunesse même y manque de grâce.

Pour éviter de répéter trop souvent les mots « bivouac, village misérable, point de vivres, route monotone et fatigante, j'arrivai mouillé », et autres expressions de même genre — je vais prendre, pour traverser un pays sans poésie, la forme aride d'un journal de voyage; j'y gagnerai d'être bref.

Le 17 à la Gineta, maisons en ruines, entourant une église neuve : contraste très-fréquent en Espagne ; — vue des montagnes de Cuença à droite, beau bois de caroubiers. — Le 18 à la Roda, quelques jolies maisons ; avenue d'arbres conduisant à une rue assez belle. — Le 19ⁱ, à el Provencio, par Minaya, à travers une plaine presque inculte ; bois de pins rabougris, sur lequel on est cependant bien aise d'arrêter la vue ; champs de safran ; un ruisseau... ! — Le jour suivant, las Pedroñeras, ancienne ville, aujourd'hui pauvre village ; puis el Pedernoso, dont les rues sont pavées en silex pyromaque (pierre à fusil). — Nous couchons à la Mota del Cuervo, qui présente l'image de la pauvreté. L'eau manque complètement. Moulins à vent nombreux, rappelant le premier exploit de Don Quichotte. Nous sommes à trois lieues environ du Toboso. — Le 21, Quintanar de la Orden, petite ville qui appartenait aux chevaliers de Santiago ; point d'eau, point d'arbres, plusieurs maisons ruinées ; séjour. — Le 23, nous traversons de bonne heure le rio Giguela, puis le Rianzarès, affluents de la Guadiana ; le pays est toujours sec et privé d'arbres. — Le 24, Corral de Almaguer, en partie ruiné ; nous avons Madrid à 12 ou 13 lieues au nord. — Le 25 et le 26, Villatobas. — Le 27 Ocaña, ville assez considérable, de laquelle j'aurai plus tard l'occasion de parler. Nous y restons le 28, et le 29 nous descendons par une belle route à Aranjuez, après avoir passé le Tage sur un des ponts que le maréchal Soult avait fait établir. — L'armée anglaise se retire sans combattre ; quoiqu'elle ait d'abord pris une forte position sur le Xarama, elle continue bientôt sa retraite sur le royaume de Léon et le Portugal, et nous la poursuivons, un peu trop mollement peut-être.

Aranjuez m'offrit le spectacle affligeant d'une rési-

dence royale veuve de ses maîtres et livrée à la dévastation. Son palais était désert, et la hache du sapeur abattait les arbres de ses bosquets. Des factionnaires avaient été placés dans tous les endroits qu'on voulait ménager : c'était un peu tard.

Ce palais avait beaucoup souffert, avant et après la bataille d'Ocaña. Ce fut alors que l'armée brûla au bivouac, en une seule nuit, pour plus d'un demi-million de francs de quinquina gris de Loxa, dont la valeur commerciale s'élevait alors à plus de cent francs la livre. De magnifiques pianos d'Érard y servirent aussi comme bois de chauffage et les soldats riaient beaucoup lorsque les cordes vibraient en se rompant par l'action du feu. Des glaces de Saint-Gobain de dimensions extraordinaires, merveilleux produits de l'industrie française, offerts par des mains françaises, avaient été brisées. Le soldat, en pénétrant dans ces somptueux appartements, se voyait de pied en cap dans ces glaces, et apostrophait ainsi son reflet : Te voilà donc, disait-il, misérable pillard ! attends, brigand, attends, je vais faire ton affaire et te traiter comme tu le mérites ! alors il abaissait le fusil ou tirait le sabre contre son image, et la glace tombait en morceaux. Les tableaux, les livres même, ne furent pas beaucoup mieux traités. On sait à quels excès conduisent les longues guerres ; elles font de l'armée du peuple le plus civilisé de la terre, lorsqu'elle est mal commandée, une réunion de barbares indisciplinés ; Suèves ou Vandales, comme on le voudra, moins le costume, la langue et la nature des armes.

Nous restâmes deux jours à Aranjuez, et, le 2 novembre, nous allâmes coucher à Aravaca, en passant par Valdemoro. Nous avons traversé le Xarama et contourné Madrid que nous avons au sud. Le roi Joseph était rentré le matin dans sa capitale pour remonter sur

son trône éphémère , après qu'on se fût hâté de faire disparaître du palais les traces du passage des soldats espagnols à travers les appartements souillés. En révolution, on regarde ces profanations stupides comme des actes de patriotisme, et il se trouve des voix pour les louer.

Aravaca était pillé ; néanmoins nous pûmes faire quelques provisions. Nous espérions y séjourner et nous rendre à Madrid ; mais le lendemain nous partîmes pour bivouaquer dans les ruines de Galapagar. Quelques habitants étaient venus s'établir au milieu des décombres ; n'ayant plus rien à perdre, ils venaient montrer leur misère autour de nos bivouacs, où brûlaient les derniers chevrons de leurs maisons. Quelques huttes avaient été élevées sur la place publique ; ils y couchaient sur des herbes desséchées, vivant de pauvres provisions, soigneusement cachées à tous les regards.

Depuis deux jours la pluie nous faisait une rude guerre, et pendant toute la durée de la campagne, ce fut là notre plus grande souffrance. Cette pluie, glacée et mêlée de neige, nous fit un rude accueil quand nous passâmes le Guadarrama, que je gravis le lendemain très-péniblement. A peine pus-je reconnaître l'Escorial, perdu à notre gauche dans une brume épaisse. Il y avait presque deux ans que j'avais escaladé cette montagne ; appuyé contre la colonne qui sert de limite aux deux Castilles, je me demandai ce que j'avais fait depuis lors pour le bonheur ou pour la fortune. Rien, sans doute, devais-je répondre. Mais au moins pouvais-je me dire : « Ce que j'ai fait, je le ferais encore » ; et cette pensée n'était pas sans douceur.

Le ciel s'éclaircit un instant vers midi pour devenir plus inclément le soir ; j'arrivai de nuit à Las Navas de San-Antonio, sur la route de Madrid à Ciudad Rodrigo.

J'y occupai seul une misérable hutte. Mes camarades, mieux montés, poussèrent jusqu'à Espinar.

Je trouvai dans cette hutte des témoignages tout récents du passage des Anglais; ils y avaient même laissé du riz et du pain, avec lesquels je fis mon souper. La nuit fut orageuse; le tonnerre gronda et la pluie tomba à torrents. Cette misérable chaumière m'abritait; elle me parut un palais, et ma couche de paille un lit moelleux.

L'armée n'avait en hiver aucun objet de campement; rien ne pouvait la défendre du froid et de la pluie, ou la préserver de l'excès de la chaleur. Les tentes étaient inconnues, et la toile cirée ne servait qu'à couvrir le schakos. La capote était donc le toit protecteur, le lit et la tente. Si la pluie l'avait traversée, ce n'était qu'un fardeau de plus à porter. La coiffure militaire pesait sur la tête sans la protéger, et les cartouches seules se trouvaient à l'abri de la pluie.

La tenue des officiers de santé était presque arbitraire, et les grades n'avaient rien de distinct. Tous portaient pour coiffure un chapeau à claque, recouvert en campagne d'une toile cirée, et attaché par une bride sous le menton. De toutes les coiffures qu'inventa le génie capricieux de l'homme, on eût voulu choisir la plus incommode et la plus grotesque, qu'il eût été impossible de mieux rencontrer. Elle était impuissante à défendre du soleil, et, lorsque le vent soufflait, ce chapeau, qui ne pouvait prendre la forme de la tête, perdait l'équilibre et tournait à tous vents comme une girouette; enfin, pour ajouter aux inconvénients de ce triste couvre-chef, l'eau, s'il pleuvait, glissant sur les deux surfaces, inondait la figure et tombait dans le dos, pour ne pas laisser sur le corps un seul fil de linge qui ne fût mouillé.

Comme nous étions presque tous démontés, ou que nous n'avions de monture qu'accidentellement, nous en étions réduits, comme le soldat, à la capote, ou à quelque manteau d'étoffe légère et sans ampleur. Pour mieux lutter contre la misère, nous formions en campagne des associations; mettant en commun nos faibles ressources, ayant un tiers ou un quart de domestique, qui, dévolu à tous, n'était réellement à personne. Un ou deux mulets, souvent des ânes — et Dieu sait tout le bien que j'aurais à dire de ces animaux! — portaient notre bagage. Il fallait se retrouver à l'arrivée, ce qui n'était pas très-facile. Réunis, nous étions pauvres, mais séparés, misérables. Lorsque l'armée occupait une province et que l'ordre était établi, nous avions une condition assez douce; elle devenait pire que celle du soldat, si nous étions en marche.

Ainsi associés, nous supportions gaîment la mauvaise fortune. Notre bonne humeur résistait à tout. A peine arrivés au bivouac, nous jetions autour de nous un regard intelligent, et nous profitions habilement de toutes les ressources qui s'offraient à nous; qu'elles fussent insuffisantes ou qu'elles dussent nous donner le superflu, aucune n'était négligée. Nous ne restions en repos qu'après avoir amélioré notre sort, autant qu'il nous était permis de le faire; ce qui n'empêchait pas que nous ne fussions presque toujours privés du nécessaire. Et cependant, si Béranger nous eût alors connus, il aurait dit beaucoup plus tôt que les gueux étaient des gens heureux. Demandez comment cela pouvait être, et nos vingt ans vous répondront.

De Las Navas de San-Antonio, nous allâmes coucher à Labajos, village situé dans la plaine; nous suivions toujours la route de Salamanque. Le mauvais temps continuait, et nous trouvions à chaque pas des débris de

caissons anglais. Le 6, nous étions à Aravalo, et nous y eûmes séjour. On nous logea dans un couvent, encore occupé par quelques religieux en habit séculier. Tout nous fut refusé, de la meilleure grâce du monde et avec les formes d'une politesse parfaite. Nos prédécesseurs, disait-on, n'avaient rien laissé et on le regrettait. Un de nos domestiques, fin matois, qui ne pouvait se résoudre à l'abstinence, se met en quête, furète partout, sonde les planchers et les murs, visite les cheminées ainsi que les greniers, et se livre à ces recherches avec d'autant plus d'activité que les maîtres du logis paraissaient plus inquiets du résultat; il s'aperçoit enfin qu'une porte avait été récemment murée. Il y applique l'oreille et entend le grognement d'un porc; démolir ce mur fut pour lui l'affaire d'un instant, et son regard curieux pénètre dans une basse-cour, où vivaient en paix divers animaux domestiques, de ceux qui chantent, de ceux qui grognent, et même de ceux qui bêlent. Nous accourons tous, réjouis, dévorant des yeux cette riche proie. Aussitôt les religieux interviennent et nous prient humblement d'accepter la rançon de nos prisonniers, et d'user modérément des biens qui nous tombaient si inopinément en partage. Nous étions alors à vrai dire dans des dispositions fort mauvaises, nous rappelant avec amertume comment, à l'arrivée, nous avions été accueillis par des refus absolus, venant de personnes auxquelles cependant la charité chrétienne était commandée. Nous fûmes donc très-difficiles à contenter. On grogna encore dans la cour après notre départ; on y bêla même, mais on n'y chanta plus.

Le 9 novembre, par un temps affreux, nous arrivions à Pañaranda de Bracamonte, petite ville assez bien bâtie, dans une plaine qui me parut passablement cultivée. J'eus un logement avec des hôtes! un lit!! des

draps!!! Nous avons Salamanque à sept lieues environ au nord-ouest, et le Rio Tormès à moins de quatre lieues. Les Anglais nous y attendaient, disait-on, pour nous livrer bataille.

Le temps s'améliora le 10, et nous fîmes environ quatre lieues dans la direction du Rio Tormès. Le quartier-général s'établit dans un petit village où se trouvaient encore des habitants. Un abri s'offrit à nous pour la nuit, et nous nous en emparâmes. Nous y trouvâmes des hôtes complaisants, et tout semblait nous promettre une nuit calme et paisible, quand, au moment du souper, un grand bruit se fit entendre au-dessus de nos têtes; nous prêtons l'oreille; il redouble de violence: la maison paraissait s'écrouler; en effet, sa dernière heure était venue. Plusieurs centaines de soldats appartenant à une division qui arrivait, montés sur le toit de toutes les maisons, enlevaient les charpentes et les solives. Il n'eut pas été prudent de chercher à les troubler dans cette œuvre de destruction. Aussi nous fîmes en hâte sortir nos chevaux et notre bagage, non sans recevoir sur le dos des tuiles et des moellons, et nous nous résignâmes à coucher au bivouac. Toutes les maisons du village furent traitées de même, quel que fût le rang des officiers qui les occupassent, et quelques efforts qu'ils fissent pour l'empêcher. Les habitants désespérés quittèrent la place et s'enfuirent dans les champs, laissant tout ce qu'ils possédaient enseveli sous les décombres. Bientôt ce village, Garci Hernandez, je crois, ne fut plus qu'un amas de ruines.

Donné sans commentaire, ce fait peut sembler barbare et il l'est en effet. Cependant il existe des circonstances atténuantes à faire valoir. Une division d'infanterie fait une marche nocturne par une pluie glaciale; elle arrive pour bivouaquer sur un plateau où ne se trouvent

des arbres verts, chargés de pluie. Il faut se chauffer, faire cuire de la viande, se sécher. Un village est là; les soldats le parcourent; les premiers venus emportent tout le bois qu'ils peuvent se procurer; mais il en faut beaucoup. Alors les fenêtres, les portes, les meubles sont enlevés; cela ne peut suffire encore; comment faire? Démolir les maisons pour prendre les solives et la charpente et les porter au bivouac. Un village est détruit; cent familles sont sans asile. La mort, et ce qui est pire que la mort, une longue misère : voilà la guerre. Les maux qu'elle traîne à sa suite résultent de nécessités et d'excès. Lorsque les unes manquent, on est sûr de trouver les autres; encore doit-on dire pour le malheur des populations, qu'elles marchent d'ordinaire unies, inséparables, comme les Parques ou les Furies.

Un militaire dont la plume est aussi fidèle qu'élégante, M. de la Rocca, a, dans ses mémoires, tracé avec une très-grande fidélité la vie des soldats des différentes armes, au milieu desquels il a vécu pendant presque toute la durée de la guerre d'Espagne. Écoutons-le parler un instant :

« Lorsque l'armée, dit-il, arrivait tard au lieu où elle devait se reposer, on se logeait militairement, partout où l'on trouvait de la place. Les soldats se précipitaient tous ensemble tumultueusement, comme un torrent, dans la ville, et l'on entendait encore longtemps après l'arrivée de l'armée, de grands cris et le retentissement des portes que l'on enfonçait à coups redoublés avec des haches ou des pierres; bientôt les soldats se répandaient de toutes parts pour aller fourrager, et en moins d'une heure, ils transportaient dans leurs bivouacs tout ce qui restait encore dans les bourgs voisins.

« On voyait autour de grands feux allumés de distance

en distance, tout l'appareil de la cuisine militaire; ici on construisait à la hâte des barraques en planches, recouvertes de feuillage à défaut de paille; ailleurs on faisait des tentes en étendant sur quatre pieux des pièces d'étoffes qui avaient été prises dans les maisons abandonnées; çà et là gisaient épars sur la terre les peaux de moutons qu'on venait d'égorger; des guitares, des cruches, des outres de vin, des frocs de moines, des vêtements de toutes les formes et de toutes les couleurs. Ici des cavaliers dormaient armés à côté de leurs chevaux; plus loin, des soldats d'infanterie, déguisés en femmes, dansaient grotesquement entre les faisceaux d'armes, au son d'une musique discordante.

« Nos soldats ne pouvaient pas s'éloigner ou rester en arrière des colonnes, sans s'exposer à être assassinés. Les soldats de l'infanterie qui ne pouvaient marcher suivaient leur division montés sur des ânes; ils tenaient leurs longs fusils dans la main gauche, et dans la droite leurs baïonnettes en guise d'éperons. Ces animaux pacifiques n'avaient ni freins, ni selles; soit que nous fussions au bivouac dans les champs, soit que nous habitassions dans les maisons, notre genre d'existence était le même; nous passions les longues nuits à boire et à parler des événements de la guerre présente, ou bien à entendre le récit des campagnes passées. Quelquefois un cheval, tourmenté par le froid de la rosée, aux approches du jour, arrachait le piquet auquel il était attaché, et venait doucement avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il était aussi présent à l'affaire qu'on racontait.

« L'habitude des dangers faisait regarder la mort comme une des circonstances les plus ordinaires de la vie; on plaignait ses camarades blessés, mais dès qu'ils

avaient cessé de vivre, on ne manifestait plus pour eux qu'une indifférence qui allait jusqu'à l'ironie; lorsque des soldats reconnaissaient en passant un de leurs compagnons parmi les morts, étendus sur la terre, ils disaient : — Il n'a plus besoin de rien; il ne maltraitera plus son cheval; il ne pourra plus s'enivrer —, et quelques autres propos de ce genre, qui montraient de la part de ceux qui les tenaient, un stoïque dédain de l'existence; c'était la seule oraison funèbre de ceux de nos guerriers qui succombaient dans les combats.

«Les soldats de l'infanterie, n'ayant à s'occuper que d'eux-mêmes et de leurs fusils, étaient égoïstes, grands parleurs et grands dormeurs; condamnés en campagne par la crainte du déshonneur à marcher jusqu'à la mort, ils se montraient impitoyables à la guerre, et faisaient souffrir aux autres, quand ils le pouvaient, ce qu'ils avaient eux-mêmes souffert. Ils étaient raisonnurs, et quelquefois même insolents envers leurs officiers.

«On accusait généralement les hussards et les chasseurs à cheval d'être pillards, prodigues, d'aimer à boire, et de se croire tout permis en présence de l'ennemi. Accoutumés à ne donner pour ainsi dire qu'un œil au sommeil, à tenir toujours une oreille ouverte aux sons de la trompette d'alarme, à éclairer la marche au loin, bien en avant de l'armée, ils avaient dû acquérir une intelligence supérieure et des habitudes d'indépendance.»

Tous ces portraits sont vrais, mais adoucis. Il faudrait, pour les compléter, y mettre des ombres, et les faits affligeants que nous racontons sont plus que suffisants pour leur donner une dernière touche.

Le 13 de novembre, nous nous présentâmes devant Alba de Tormès, où Wellington avait mis une forte garnison, pour gagner du temps et faciliter sa retraite

et celle de lord Hill, que depuis longtemps nous poursuivions. Ces deux généraux avaient opéré leur jonction, en même temps que notre armée venait de se réunir à l'armée du Portugal, fort maltraitée aux Arapiles. Alba de Tormès n'est pas une place forte, et les ennemis s'y étaient simplement retranchés pour y trouver un point d'appui. Cette petite ville est au centre d'un beau pays très-boisé; elle se présentait à merveille du haut du plateau que nous occupions. Les tours de Salamanque paraissaient à l'horizon. On se tirait avec une grande vigueur, mais sans résultat sérieux. Notre armée passa la Tormès à Portillo, sur un pont de bateaux. Quoique le temps fût affreux, on attaqua les alliés à San-Muñoz, et ils furent poursuivis jusques sous les murs de Ciudad-Rodrigo, où ils entrèrent après avoir perdu plusieurs milliers d'hommes. Lord Paget et quelques officiers supérieurs tombèrent entre nos mains. Nous étions près du champ de bataille des Arapiles, et nos soldats, animés par le souvenir de cette défaite, auraient voulu que l'ennemi acceptât une revanche. Sans doute elle eût été terrible; mais lorsqu'il était le plus raisonnablement permis d'espérer qu'une grande affaire aurait lieu, un brouillard épais, suivi de pluies torrentielles, rendit toute rencontre impossible. Les moindres ruisseaux devinrent des torrents, les rivières de grands fleuves. Les soldats, qui ne pouvaient plus marcher, avaient de la boue jusqu'aux jarrets; les chevaux de la cavalerie et ceux de l'artillerie entraient dans la fange jusqu'au ventre. Toute manœuvre étant devenue impossible, on fut obligé de rétrograder, et lord Wellington put achever paisiblement sa retraite vers le Portugal; la campagne était terminée.

Pendant que ces événements se passaient, nous étions au bivouac dans des forêts de chênes à glands

doux, dont nous mangions les fruits cuits sous la cendre. Nous n'avions aucun abri contre la pluie, et telle était sa violence que nos feux s'éteignaient, quoique nous en eussions fait de véritables bûchers, formés d'arbres entiers. Nous passions nos journées, accroupis au pied des chênes, grelottant de froid, fatigués de notre inertie et maugréant contre la guerre. Beaucoup d'entre nous tombèrent malades, et des pustules pleines d'eau nous couvrirent le corps. Plusieurs soldats, perdant courage, cherchèrent le repos dans la mort. Enfin, l'ordre de marcher sur Salamanque vint nous tirer de cette torpeur. La misère s'aggrave toujours de l'inaction de ceux qui souffrent. En descendant de notre plateau, nous trouvâmes la Tormès, qu'il fallut traverser ayant de l'eau jusqu'au poitrail de nos chevaux. Je perdis là une capote qui plus tard me fit bien faute. En sortant du lit de cette rivière, j'étais mouillé jusqu'à la ceinture. Nous traversâmes des bois clairsemés et des villages en ruines. Dirai-je quel abri je fus heureux d'occuper pendant une de ces nuits pluvieuses. Pourquoi non ? Le bonhomme Job était aussi sur le fumier, mais exposé aux intempéries de l'air, tandis que moi sur le mien, je n'avais rien à redouter du vent ou de la pluie ; ma condition était donc bien meilleure. N'ayant jamais eu aucun patrimoine à dissiper, je me trouvais pourtant dans la situation de l'enfant prodigue, devenu gardeur de pourceaux, avec cette différence que le troupeau avait disparu et qu'il ne restait plus que le toit protecteur. C'était là que je m'étais blotti pour la nuit, et, s'il faut le dire, je n'y fus pas mal. O vicissitudes de la vie humaine ! Rideaux de soie ou de simple percale, moelleux édredons, oreillers garnis de fine batiste, draps de toile de Frise, alcove retirée et silencieuse, qui avez plus tard favorisé mon sommeil, que vous étiez alors loin de moi !

XVI.

Salamanque, la ville universitaire, autrefois surnommée la mère des vertus et des sciences, est surtout d'une richesse incomparable en couvents et en églises; peut-être apprendra-t-on avec quelque étonnement, qu'elle a vingt-cinq paroisses pour desservir une population de dix à douze mille âmes. Il faudrait que Paris, pour être aussi bien partagé, en possédât au-delà de deux mille. Mon hôte me disait avec orgueil qu'il n'existait pas autrefois sur la terre une ville dans laquelle on adorât Dieu avec plus d'orthodoxie, et dans laquelle l'Inquisition se montrât plus jalouse de remplir ses devoirs.

Rien n'était plus profondément triste que cette ville orthodoxe. Occupée tour à tour, par les armées françaises et alliées, elle s'appauvrissait à chaque nouvelle occupation. Ses rues étaient désertes; ses églises changées en magasins et en hôpitaux; les élèves avaient fui, et des soldats turbulents, beaucoup plus exigeants et moins bien disciplinés, les remplaçaient. On lisait sur la figure des habitants tous les malheurs qui pesaient sur la cité. Ajoutez à ce tableau un ciel sombre, une pluie opiniâtre, une température froide et humide, une nourriture insuffisante, et de plus, la perspective de nouvelles souffrances, et l'on comprendra aisément l'impression que dut me causer l'aspect de ces couvents sans religieux et de ces écoles sans étudiants.

Ce n'est pas que Salamanque ne renferme de beaux édifices; ils y sont même si nombreux, qu'elle avait été qualifiée de petite Rome. Elle s'élève en amphithéâtre sur la rive droite de la Tormès, que l'on passe sur un pont de 27 arches, long de 165 mètres. Il était tout entier de construction romaine, mais l'une de ses

moitiés, ayant été renversée par les eaux, a été reconstruite sur le même plan, sous le règne de Philippe IV. La partie neuve et la partie antique de ce pont sont séparées par une tour d'un aspect bizarre. L'enceinte, formée d'une muraille solide, était fort en état de la défendre avant l'emploi du canon ; elle donne à la ville un aspect moyen âge assez curieux. Les maisons de Salamanque, en général bien bâties, ont au-dessus de la porte une plaque en marbre, avec la date de la construction, ainsi que le nom du premier propriétaire. Cet usage est très-répandu dans tout le royaume de Léon. La cathédrale est l'une des plus belles d'Espagne, et la grande place, avec son portique de 90 arcades, ses maisons à trois étages et à balcons élégants, est véritablement belle.

L'Université occupe un palais splendide ; il n'en est pas en Europe qui soit aussi bien logée. Elle a compté jusqu'à huit mille étudiants espagnols et sept mille étudiants étrangers. Je doute qu'il y en ait aujourd'hui deux cents, et ils sont tous indigènes. Cette population studieuse, lorsqu'elle s'élevait si haut, aurait dû faire de la ville une cité opulente ; il n'en a rien été. Pourtant, si l'on admettait que ces 15,000 étudiants eussent seulement dépensé en moyenne huit réaux par jour, ils auraient valu par an à Salamanque près de douze millions de francs : somme qui paraîtra énorme si l'on veut bien se rappeler l'époque à laquelle se rapporte ce calcul, ainsi que le petit nombre des participants à ce riche revenu.

Ce que je pourrais dire aujourd'hui de cette université célèbre ne serait plus que de l'histoire. Son organisation est changée, ses anciennes prérogatives sont abolies, ses étudiants ont disparu ; elle n'est pas l'ombre d'elle-même, et d'ailleurs si l'on songe à l'importance

exagérée qu'avaient prise les études théologiques et celles du droit canonique, il est permis de douter qu'elle ait rendu des services réels aux sciences et aux lettres. Beaucoup d'encre a été répandue là en pure perte, et bien des paroles vides de sens y ont été dites. Pour que l'enseignement devienne profitable, il faut que la pensée soit libre, et elle ne pouvait l'être. Le tribunal de la sainte Inquisition touchait de trop près à l'Université.

Je fus, dès mon arrivée à Salamanque, très-bien logé ; trop bien même, ainsi que me le prouva un général auquel j'eus à céder la place. Un autre logement assez convenable m'échut en partage ; mais survint un colonel, qui me fit comprendre qu'il fallait être plus modeste encore, et je dus me rendre à la *force* de ses arguments. De mutations en mutations, je me serais, je crois, trouvé dans la rue sans abri, si nous n'eussions reçu l'ordre de suivre le quartier-général, qui se rendait à Tolède pour y passer l'hiver et se ravitailler.

Je partis le 20 novembre avec ceux de mes collègues dont je partageais la fortune. Nous escortions les caissons du magasin général des médicaments de l'armée, et Castil-Blaze, le meilleur et le plus indolent de la bande, nous *commandait*. Aucune escorte ne nous avait été donnée. Quatre soldats du train et un brigadier avaient la conduite des voitures.

Nous prîmes la route d'Avila par les Arapiles, dont nous traversâmes bientôt, dans toute son étendue, le funeste champ de bataille.

Le temps, pluvieux le matin, devint très-froid le soir. Un vent du nord assez violent s'éleva, et fit descendre la température à plusieurs degrés au-dessous de zéro. Une couche de glace, qui n'était pas assez forte pour nous supporter, se forma à la surface du sol, et rendit notre marche fort pénible. Nos caissons n'avançaient

qu'avec une extrême difficulté, et, pour comble de maux, il tomba pendant une heure une neige si épaisse qu'elle fit disparaître le tracé de la route. Nous nous égarâmes donc, et seuls au milieu des champs, n'ayant en perspective à l'horizon aucun clocher pour nous guider, sans abri comme sans but, nous allions à la garde de Dieu, arrêtés à chaque pas par des difficultés nouvelles. Tantôt c'était un cheval qui s'abattait, tantôt un caisson qui s'enfonçait jusqu'aux moyeux dans une boue tenace. Il fallait alors, se rappelant le précepte : «Aide-toi, le ciel t'aidera», s'armer de pioches, et l'en tirer, pour le voir, cent pas plus loin, s'y replonger encore plus avant. Enfin, sur la lisière d'un petit bois de chênes verts, qui terminait cette fatale plaine des Arapiles, dont nous ne pouvions sortir, l'un des deux caissons s'enfonça si bien dans une terre à demi-congelée, que nous ne pûmes, quoi que nous fissions, l'en faire sortir.

Nous tîmes conseil, et il fut résolu, à l'unanimité, qu'on ne ferait qu'un seul attelage des deux, et qu'on irait au prochain village requérir des mulets, s'il s'en trouvait, afin de ramener, avec ce renfort, le caisson resté en arrière. Les soldats du train, fatigués de la vie que nous menions, et fort peu zélés pour le service, ne se firent pas répéter deux fois cet ordre, qui fut aussitôt exécuté. On décida, en outre, que l'un de nous resterait commis à la garde du caisson embourbé, afin d'empêcher les soldats isolés de le piller au préjudice de leur santé, et peut-être même de leur vie. Je m'offris et je fus accepté. J'eus des vivres pour la nuit, des fourrages pour mon cheval, et l'intérieur du caisson pour m'abriter contre le froid. Mes camarades, avant de me quitter, allumèrent un grand feu devant lequel je m'établis. Mon cheval resta sellé, défendu contre le froid par une épaisse couverture. Bientôt tout s'éloigna

et je me trouvai seul. Alors survinrent des réflexions tardives, et je pensai que je courais grand risque d'être visité par ceux *que nosotros llaman briganes*. Pour échapper à cette visite, — assez peu probable, puisque l'armée avait sillonné la contrée, — je résolus, la nuit étant venue, d'éteindre le feu de mon bivouac, dont la lueur pouvait servir à me décéler. Le froid, dans la situation où je me trouvais, était en effet ce que je devais redouter le moins. Je dispersai aussitôt les bûches et les couvris de neige. Cette opération terminée, je me glissai dans l'intérieur du caisson où se trouvait un matelas. La prudence cédant à la fatigue, qui était extrême, je m'assoupis. Je ne sais trop combien de temps dura mon sommeil, mais un bruit de voix le fit brusquement cesser; j'ouvris aussitôt les yeux et ne vis rien qu'une lueur impuissante à percer l'épais brouillard qui m'entourait. Je crus un instant, tant il m'était difficile d'expliquer ce brusque changement, que j'avais quelque trouble de la vision. Quand j'eus reconnu la cause de cette obscurité, je prêtai l'oreille. On parlait espagnol près de mon feu mal éteint qui avait été ranimé. Je crus prudent de sortir de ma retraite, afin d'avoir la liberté de mes mouvements. Quoique j'eusse agi le plus doucement qu'il m'eût été possible, je fis quelque bruit, et un *¿quién es?* : qui va là? fut aussitôt articulé. Je me tus; mais croyant voir un cavalier s'approcher, j'armai un pistolet et criai : qui vive? Le cavalier s'arrêta et j'attendis; mais voyant qu'il ne paraissait pas disposé à s'éloigner, je tirai à tout hasard dans sa direction. Croyant sans doute qu'il avait affaire à la sentinelle avancée de quelque corps armé, il prit la fuite précipitamment, et avec lui ses compagnons, car je n'entendis plus rien. Comme on le pense bien, c'en était fait de ma sécurité; je crus prudent de ne pas remonter dans le caisson et

résolus de m'enfoncer dans le bois; je pris donc mon cheval par la bride, et sans beaucoup m'éloigner, je gagnai un fourré où je me tins tranquille, l'oreille au guet, faisant des vœux pour que le jour vînt bientôt, et mes camarades avec lui. Tout n'était pas fini : un bruit de pas qui ne tarda pas à se faire entendre, m'annonça l'arrivée d'un grand nombre de personnes. Je reconnus des voix d'hommes, des voix de femmes et même des cris d'enfants. Tout ce monde s'arrêta près de mon feu, et je compris que c'était la population de quelque village qui, ayant fui à notre approche, se trouvait sans asile, errante dans les bois. Sans doute elle n'était pas armée, mais le nombre suffisait pour la rendre redoutable; d'ailleurs un Espagnol porte toujours sur lui *una navaja*, et les femmes aidant, j'aurais été mis en pièces. Je restai donc immobile, craignant qu'un hennissement de mon cheval ne vînt révéler ma présence; la pauvre bête n'avait pas même la force de gémir, elle se tut. De temps en temps des mots injurieux arrivaient à mon oreille : ces malheureux nous maudissaient, et c'était justice. Après être restés autour de ce feu, si malencontreusement allumé, deux heures qui me parurent deux siècles, ils rentrèrent dans l'intérieur du bois, et je n'entendis plus rien. Le brouillard continuait et j'eus quelque peine à regagner mon caisson; quand je l'eus trouvé, je rendis mon cheval à sa paille hachée, et, tout transi, je me remis sur mon matelas, bien résolu de veiller à ma conservation; mais ma résistance au sommeil fut vaine, et je m'endormis.

Le grand jour m'éveilla; le brouillard avait disparu, et la plaine des Arapiles était couverte d'une neige épaisse. Quelques soldats français isolés cheminaient lentement sur ce sol mal raffermi, ignorant sans doute qu'ils foulaient aux pieds la dépouille mortelle de leurs

compagnons d'armes. J'attendis jusqu'à deux heures environ, les yeux constamment fixés sur l'horizon, que je consultais, espérant toujours que je verrais poindre le secours qui m'était promis. Rien ne parut. Force me fut donc de quitter le caisson et de me porter en avant, dans la direction que m'indiquait la route, semée au loin de soldats. Le premier village qui se présenta à moi fut San Pedro Rosados ; il était sans habitants et sans garnison. Toujours marchant en avant, j'arrivai assez tard à un petit village que je crois être Berrocal, situé sur les derniers versants de la sierra de Francia, ayant Alba de Tormès au nord, à 4 lieues environ ; des troupes s'y trouvaient. Un de mes camarades, de faction sur le seuil d'une chaumière, attendait ma venue ; en me voyant paraître, il poussa un cri de joie, et toute la bande, quittant son abri rustique, accourut pour me recevoir.

Leur cabane eut un hôte de plus, et nous y mangeâmes ensemble *las bellotas*, ces glands doux, à saveur de châtaigne, dont j'ai si souvent parlé, seul aliment qu'ils pussent mettre à ma disposition. Je leur racontai mes dangers ou plutôt mes craintes de la nuit. Mon récit les intéressa vivement, et ils me félicitèrent sur l'heureuse issue de cette pénible veille.

Le second caisson avait résisté aux efforts des chevaux des deux attelages, qui n'avaient pu l'arracher des terres où il était définitivement resté embourbé. Les villages ne renfermaient ni bêtes ni gens, et il ne fallait pas songer à trouver du renfort. On cessa donc toute recherche, et mes camarades pensèrent que ne les voyant pas venir, je quitterais mon poste ; ce fut en effet ce qui arriva. Inquiets de mon retard, ils devaient le lendemain de bonne heure se porter à ma rencontre avec les deux attelages pour tenter de nouveaux efforts,

afin d'arracher au moins un de nos caissons de la boue qui les retenait tous deux captifs.

Nous passâmes la nuit assez tristement, comme des officiers de marine qui ont perdu leur vaisseau dans un naufrage. Au point du jour nous allâmes, armés de pelles et de pioches, avec les soldats du train, pour tâcher de dégager le caisson le plus rapproché du village. — Les chevaux, qui tirèrent avec une grande vigueur, cassèrent leurs traits et brisèrent l'avant-train; c'en était fait de lui. Espérant être plus heureux avec le caisson près duquel j'avais fait une si triste veille, nous y allâmes. Il n'existait déjà plus; nos soldats l'avaient brûlé pendant la nuit, ainsi que les médicaments. Quelques teintures alcooliques avaient été bues; mais heureusement que les accidents qui en résultèrent n'eurent aucune gravité. Cette dernière course ne fut pas tout à fait infructueuse. Un cochon marron se montra à travers les arbres et devint l'objet d'une poursuite active, qui se termina par la mort de la bête. Nous la mîmes sur le dos d'un des chevaux et nous reprîmes la route du village. Le second caisson, près duquel un de nos soldats était resté de planton, ne pouvait plus être conservé; nous résolûmes, pour éviter des empoisonnements, de détruire toutes les préparations actives qu'il renfermait; le feu aidant, nous eûmes bientôt terminé cette opération, nécessaire et cependant tristement exécutée.

Il en résulta pour l'armée une perte de plus de cent mille francs, sans compter la valeur des caissons. On aurait pu nous diriger sur une route meilleure; mais nous marchions presque au hasard et sans recevoir d'ordres.

Il y avait dans ce caisson deux sacs de farine, que les soldats réclamèrent comme étant à eux, et une petite

caisse de vin de Xérez qui voyageait en contrebande avec les médicaments; nous la saisîmes pour instruire son procès dans toutes les formes, sachant bien d'avance qu'elle était condamnée.

Privés depuis si longtemps des choses les plus nécessaires à la vie, nous éprouvions, en rentrant au logis avec des provisions, une sorte de bonheur que connaissent seules les personnes qui ont souffert de longues privations. Il ne s'agissait plus que de tirer partie de nos richesses, et chacun se mit gaiement à l'œuvre.

Les soldats du train nous avaient remis les deux sacs de farine, à condition que nous leur ferions du pain; nous avions un four, et ils n'en avaient pas; cette offre fut acceptée avec empressement. Des officiers, nos voisins, auxquels nous cédâmes la moitié de notre porc, nous donnèrent un mouton en échange. Ce n'était donc plus un repas que nous allions faire, mais un festin. D'abord le suif du mouton, fondu et coulé dans des roseaux, au centre desquels avait été fixée une mèche en linge, nous valut des chandelles; le four fut chauffé. Castil-Blaze, qui s'était procuré du levain, nous fit quelques pains très-mangeables, puis après cette heureuse création, rentra dans son repos. L'air de notre cabane s'embauma de l'odeur des viandes rôties et de celle des ragoûts. On voyait des charcuteries de fort bonne mine, façonnées avec une heureuse entente de l'art. La poêle attendait des beignets, et le vin chaud se parfumait déjà de cannelle. Les domestiques s'occupaient des chevaux, des harnais, des vêtements, des chaussures; c'était une activité charmante, accompagnée de bons mots, de lazzi, et de refrains de chansons joyeuses. Castil-Blaze nous encourageait du geste et de la voix, et paisible au coin du feu, fumant son

cigarrito, confectionnait avec beaucoup d'adresse des pièces d'échiquier en liège, dont une moitié avait déjà été noircie à la flamme d'une chandelle; un casier improvisé les attendait. Tous ces *aparté* finirent par un superbe morceau d'ensemble. Le souper fut servi! Un pot au feu, porc et mouton; un ragoût mouton et porc; un rôti porc et mouton; des beignets, du café, du vin de Xérez; ce dernier débris échappé du naufrage des caissons, et du pain frais, cette base de toute alimentation qui fait croire, quand elle vient à manquer, que l'on a cessé tout à coup d'appartenir à la civilisation européenne, voilà quel était le repas. Commencé à titre de souper, il se changea plus tard en réveillon. Il ne manquait qu'une fiancée pour faire croire aux noces de Gamache. Notre gaieté fut bruyante, et notre verve intarissable. Tout ce que nos jeunes cerveaux renfermaient de prose et de vers, se fit jour au dehors. Jamais on ne passa plus vite et plus fréquemment du grave au doux et du plaisant au sévère; mais enfin le drolatique l'emporta, et nos gais propos laissèrent bien loin Rabelais et Parny. Vers deux heures du matin, mes compagnons allèrent se coucher, et je me fis boulanger. Nu jusqu'à la ceinture, le fin bonnet de coton sur la tête, je poussais le fameux *han* d'obligation, avec une vigueur sans pareille. L'influence du Xérez, loin de nuire à la vigueur de mes muscles, ne servit qu'à l'accroître, et je me fis un jeu de la ténacité de la pâte. Convenablement pétrie, elle leva très-bien, et j'eus pour mon début un pain excellent, savoureux, léger et bien cuit. Nous fîmes venir les soldats du train, qui balbutièrent un remerciement, trébuchèrent en recevant le pain promis, et se hâtèrent de retourner à leur logement, compléter, ou plutôt continuer leur ivresse.

Le troisième jour, le départ nous fut annoncé. Pen-

dant que nous faisons nos préparatifs, nous vîmes paraître une famille espagnole, père, mère et enfants, cinq à six personnes grandes ou petites. Ils nous apprirent qu'ils étaient les maîtres du logis, et nous prièrent de vouloir bien les recevoir, assurant qu'ils ne tiendraient que peu de place et qu'ils ne seraient point incommodes. Nous leur accordâmes cette faveur avec une grande magnanimité; ils étaient transis et s'approchèrent timidement du foyer. Qui sait s'ils ne faisaient pas partie de cette bande de malheureux qui m'avait donné tant d'appréhensions pendant ma nuit de veille près du caisson? Quand ils virent sur la huche des tas de pain et des lambeaux de chair accrochés à la muraille, ils se mirent à rire comme des insensés, et le désir, qui se peignait sur leur figure, se fit si bien comprendre, que nous leur donnâmes aussitôt à manger; ils dévorèrent. En partant nous leur laissâmes des vivres pour plusieurs jours : heureux d'avoir connu l'abondance; plus heureux encore d'être parvenus, avec notre superflu, à soulager une grande misère.

Le chemin jusqu'à Piedrahita est âpre et difficile; mais heureusement pour nous le temps devint meilleur. Nous traversâmes plusieurs villages très-pauvres, dont j'essaie vainement de me rappeler les noms. Depuis plusieurs jours le quartier général était établi à Piedrahita, remarquable par un superbe château appartenant au duc d'Albe. On avait fait une caserne de cette riche demeure et les jardins, qui sont magnifiques, avaient beaucoup souffert. Nous fîmes sur la perte de nos caissons un rapport au pharmacien en chef. Le maréchal s'émut très-peu de cette perte, qui pourtant n'était pas sans importance; les gens en santé ne croient pas plus à la maladie que les vivants ne croient à la mort. En quittant Piedrahita, je sentis des frissons

très-incommodes et j'eus un violent mal de tête. La fièvre me prit et je passai une nuit très-agitée. Le matin, en quittant Santa Maria del Arroyo, on fut obligé de me hisser sur mon cheval, et je m'efforçai péniblement de gagner Avila, descendant de temps en temps pour me coucher sur les pierres du chemin. J'y serais resté, si mes camarades ne m'eussent remis plusieurs fois en selle. Je me sentais fort mal; j'avais des vertiges, et une sueur froide m'inondait le visage. Devergie marchait à mes côtés avec un autre de mes camarades, pour m'empêcher de tomber. En arrivant à Avila, on me porta sur un lit; M. Broussais vint aussitôt me voir, et je le reconnus à peine. Il recommanda la diète et les boissons mucilagineuses. Le jour du départ, il me fut impossible de me remettre en route; mes camarades, obligés de partir, me quittèrent, fort alarmés de mon état. Heureusement qu'Avila devint l'avant-poste de l'armée; un hôpital y fut établi, hors des murs, et j'y entrai le premier décembre. A peine en avais-je franchi le seuil que je perdis connaissance et je ne la recouvrai que dix jours après mon entrée dans ce triste séjour. Ce fut une lacune dans ma vie, et elle ne m'a laissé aucun souvenir.

XVII.

Lorsque la fièvre, en diminuant de violence, m'eut permis de classer mes idées, je me rappelai vaguement le passé, et regardant autour de moi, je reconnus une salle d'hôpital occupée par une douzaine de lits. Je n'en fut point ému, et retombai dans des rêveries pénibles, qui me faisaient passer devant les yeux des tableaux bizarres, dont une partie était toujours plongée dans l'ombre. Il me semblait revenir sur les incidents de ma vie passée; tourmenté de l'intempérie des saisons, mar-

chant au milieu des boues, ayant froid, ayant soif, ayant faim ; exposé sans défense aux balles ennemies et au poignard des guérillas. Je voyais des champs de bataille, des caissons embourbés, des cadavres sans sépulture ; mais ce qui me fatigua le plus, ce fut une partie d'échecs que jamais je ne finissais, étant toujours sur le point de la perdre, et toujours au moment de la gagner. L'échiquier était une vaste table d'airain sonore, sur laquelle les pièces se posaient en faisant entendre un bruit de tonnerre. Elles étaient vivantes, de taille gigantesque et d'aspect bizarre, remuaient de grands bras, vomissaient des flammes, proféraient des paroles de défi, accompagnées d'horribles blasphèmes ; les tours avaient du canon, les pions des cuirasses et des lances ; les cavaliers bondissaient sur la table d'airain, et leur galop désordonné me brisait le tympan. Souvent ces pièces étaient bouleversées, et je m'efforçais de les remettre en ordre sans pouvoir y parvenir, tant elles étaient indisciplinées et remuantes ; quelquefois je les voyais toutes petites, insaisissables, presque microscopiques, puis tout à coup elles grandissaient, grandissaient, et devenaient d'horribles géants ou des spectres menaçants. Parfois je comprenais que tout cela n'existait que dans mon cerveau malade, et cependant je ne pouvais échapper à cette fantasmagorie. Enfin, peu à peu, le calme se rétablit et je revins à la vie réelle. Bientôt je m'intéressai à ce qui se passait autour de moi ; suivant de l'œil la visite du médecin, les pansements des blessés, la distribution des médicaments et celle des vivres. Je regardais la figure de mes compagnons de souffrance, pour deviner la gravité de leur maladie. Deux d'entre eux moururent : l'un phthisique, l'autre des suites d'un coup de feu, reçu sur les bords de la Tormès. Je les vis expirer l'un et l'autre sans m'émouvoir.

On les emporta, après que leur mort eût été constatée, et j'en en fus point troublé; je me félicitais même d'avoir meilleure chance, me croyant plus adroit ou même plus habile. Cet égoïsme était le dernier des symptômes de la maladie; car, entré en pleine convalescence, ma sensibilité au contraire s'exalta, et j'eus, au plus haut point, le don des larmes. Je songeais à quitter bientôt l'hôpital, quand il me survint des démangeaisons nocturnes qui me firent croire que j'avais contracté la gale. Je fus très-affligé de cette découverte, mais heureusement je me trompais; les causes de cette indisposition étaient vivantes. Je nourrissais à mon insu une colonie d'odieux insectes, dont je parvins à triompher.

Mon entier rétablissement marcha avec assez de lenteur. Je pus pourtant bientôt me lever. Le premier usage que je fis de mes forces fut de m'approcher du lit d'un jeune officier, mon voisin, avec lequel j'avais déjà échangé quelques paroles. Sa maladie avait eu les mêmes phases que la mienne, et il entraît aussi en convalescence. Nous nous donnâmes la main avec la cordialité de deux amis, et en effet nous le devinmes. Il y a les amis de collège avec lesquels on passa de l'enfance à l'adolescence, après avoir puisé l'instruction aux mêmes sources; il y a aussi les amis d'hôpital avec lesquels on est passé de la maladie à la santé, après avoir reçu les soins du même médecin. Les amis de collège se rappellent leurs plaisirs, les amis de l'hôpital leurs souffrances, et ces souvenirs, en apparence si différents, ont une égale douceur. Je m'attachai donc sincèrement à mon compagnon de salle. Je ne fus longtemps pour lui que le n° 1, comme il n'était pour moi que le n° 12.

Nous fîmes ensemble nos premiers pas hors de l'hôpital, en nous donnant le bras pour étayer notre faiblesse mutuelle; — grands tous deux, tous deux

maigres et pâles, nous ressemblions à deux plantes étiolées, qui, après avoir rampé tristement sur le sol, s'efforcent de chercher l'air et la lumière et qui pour y parvenir entrelacent leurs débiles rameaux. Malgré ce secours réciproque, nous eûmes bien de la peine à résister au vent, qui soufflait avec violence et à tout moment nous étions forcés de nous arrêter, de peur de tomber ; il nous fallut enfin payer ce tribut à la faiblesse ; heureusement que nous étions suivis par le n° 8, autre officier avancé dans sa convalescence ; il se mit entre nous deux, et nous soutint pour continuer notre promenade ; ainsi réunis, je m'aperçus que nos trois numéros donnaient exactement le millésime de 1812, j'en fis la remarque, et nous nous mîmes à en rire. Réunis à Avila, et vivant en commun, nous donnâmes à notre association la qualification de mil huit cent douze, et quand plus tard nous nous revîmes, nous ne demandions des nouvelles les uns des autres qu'en nous servant des numéros de nos lits d'hôpital. Comment va le n° 12, disais-je au n° 8, et ils se demandaient entre eux, en plaisantant : Qu'est devenu le *Hun* ? vous a-t-il écrit ? l'avez-vous vu ?

Notre numéro huit était lieutenant d'infanterie et se nommait Valgrenier. Sa gaieté était intarissable. Son expression favorite était *tant mieux*. Faisait-il froid ? *tant mieux*, le froid purifie l'air et donne la santé ; faisait-il chaud ? *tant mieux*, la chaleur nous vaudra une bonne récolte et une riche vendange. Pleuvait-il ? *tant mieux* encore, la pluie fait sentir les charmes d'un bon abri, et la nécessité d'un lien social entre les hommes. Cet heureux mortel était toute vie et tout mouvement. Paraissait-il un peu de soleil dans la campagne, il allait, comme un lézard, se pâmer d'aise à ses rayons ; l'Adaja était-elle gelée, il accourait patiner sur la glace, de

peur du dégel, qui cependant lui eût valu d'autres jouissances. Un jour, après une longue discussion sur les malheurs de l'humanité, malheurs qu'il jugeait nécessaires, je lui demandai, après avoir essuyé une longue suite de *tant mieux*, dans quelles circonstances il disait *tant pis* : « dans deux seulement, me répondit-il, quand je perds un ami, et quand je manque un ennemi. »

Le numéro douze, M. Sanson, capitaine d'infanterie légère, celui vers lequel je me sentais attiré par des sympathies plus étroites, était remarquable par un amour peut-être exagéré de sa profession. La seule noblesse qu'il voulût admettre était celle qui s'acquiert dans les combats ; les seuls talents qu'il crût utiles étaient ceux qui nourrissent les peuples et qui servent à les défendre. Savoir tracer un sillon et forcer un retranchement lui paraissaient la véritable, que dis-je, la seule science ; tout le reste était regardé comme accessoire. La musique ne lui semblait utile qu'à la tête d'un régiment ; le dessin, bon, tout au plus, à tracer des plans ; la sculpture, la peinture et la gravure, propres seulement à conserver l'image de grands militaires. Le seul écrivain qu'il appréciait était Jules-César ; le seul poète qu'il admirât, Camoëns ; le premier et le second pour avoir su manier, tout à la fois, la plume et l'épée ; pour avoir combattu et raconté leurs exploits. Personne ne connaissait mieux que lui l'histoire des peuples guerriers ; personne ne faisait avec plus d'enthousiasme le récit d'une grande bataille. Il aurait voulu pouvoir déposer une couronne sur la tombe de tous les soldats morts pour leur patrie. Un jour il s'indignait de ce que je lui disais qu'un laurier avait crû sur la tombe d'un poète ; mais il mit la main au schako quand je lui nommai Virgile, et que je lui rappelai ce fragment de vers du début de l'Enéide :

Arma virumque cano.

Le triumvirat alla s'établir dans la ville le 1^{er} janvier 1813, chez un curé pauvre, dont la maison n'offrait aucune ressource. Cet ecclésiastique, vieillard très-érudit, nous fit très-prolixement l'histoire de la province. C'était chez lui que se trouvait mon domestique et mon cheval ; l'un et l'autre dans un grand état de prospérité. Le premier bien remis des inquiétudes que je lui avais causées ; le second ne ressentant plus rien de ses fatigues passées.

Avila, agréable en été, est en hiver fort triste. De hautes murailles encore bien conservées l'entourent, et sont liées les unes aux autres par un nombre considérable de tours. Elle est située au centre de hautes montagnes dont les plateaux, nommés *paramos* ou *parameras*, sont des pâturages nus, ou, si l'on veut, de vastes solitudes exposées à tous les vents, sans culture et sans habitants. La *paramera* de Avila, l'une des plus étendues et des plus désolées des deux Castilles, est parcourue, comme toutes les autres, par ces immenses troupeaux de moutons, nommés *mestas*, qui dévorent tout sur leur passage et se comportent exactement, en Espagne, comme les sauterelles en Égypte et en Arabie. D'abondantes neiges les couvraient alors, et la nuit nous entendions le hurlement des loups, qui venaient roder autour de la ville. Avila est mal pavée mais bien percée ; la cathédrale et le palais de l'évêque méritent d'être vus. On me montra le couvent des Carmélites, où sainte Thérèse, née à Avila, prit le voile, à dix-huit ans, en l'an 1533. C'est, avec saint Augustin, l'âme chrétienne la plus tendre qui ait animé un corps mortel. La doctrine de l'amour pur et de la prière était dans son cœur, et il ne lui fut pas difficile d'y soumettre ses religieuses.

On trouve sur une de ses places deux masses de grès grossièrement sculptées, dans lesquelles on voit tout ce

qu'on veut y voir : éléphants, ours ou taureaux ; on a été jusqu'à soutenir que c'étaient des hippopotames. Au reste, ces blocs deviennent de plus en plus informes, constamment exposés qu'ils sont aux injures des enfants, lesquels, chaque jour, en enlèvent quelques fragments.

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux à voir dans cette petite ville, c'est un *quemadero*, rôtissoir ou brûloir d'hérétiques. On donne ce nom à un espace parfaitement circonscrit, situé au pied des murailles. C'était là qu'on brûlait vifs les relaps, lorsque par hasard Valladolid, la ville par excellence pour les auto-da-fé, laissait quelque chose à glaner, je devrais dire à rôtir, ce qui était rare. Il y aussi un grand *quemadero* à Tolède.

Notre hôte nous ayant appris qu'un paysan de Cabañas avait trouvé un vase en terre, plein de médailles romaines, nous nous transportâmes dans ce pauvre hameau. Cette course fut pénible, Cabañas étant fort élevé et la route encombrée de neiges. Il se trouva, et cette circonstance n'est pas rare, que les médailles avaient été dispersées. J'en achetai quelques-unes à vil prix. Le vase qui les renfermait avait été brisé ; c'était une argile cuite, semblable à celle avec laquelle les Espagnols fabriquent leurs alcarrazas.

XVIII.

Notre état sanitaire était devenu excellent, et il fallut que le triumvirat songeât à se dissoudre. Mes amis les officiers partirent pour Arevalo, où se trouvaient leurs régiments, et je me mis en route le 8 janvier 1813, pour Tolède, afin de rejoindre le quartier général. Il y avait eu beaucoup d'hésitation avant de décider le départ. On avait envoyé des hommes pour s'assurer de l'état de la route, et le rapport qu'ils avaient fait n'était qu'à demi rassurant. Pourtant on partit. Un colonel d'artillerie com-

mandait le convoi, consistant en canons et en munitions de guerre. Le premier jour nous allâmes coucher à Nava el moral, (Nava le mûrier), petit village de la serrania de Avila. Nous avons fait seulement quatre lieues, et fort péniblement. Le mot *nava*, qui précède le nom d'une grande quantité de villages espagnols, indique qu'ils occupent une petite plaine nue. Laissant à gauche la paramera de Avila; afin de trouver une meilleure route, nous avons traversé trois lieues de désert. Un bloc de grès, représentant les mêmes animaux que ceux d'Avila, s'était montré à nous après deux heures de marche. Le lendemain le convoi voulut atteindre Berraco; mais, en nous élevant davantage, les neiges, de plus en plus abondantes, devinrent un obstacle sérieux que ne purent vaincre les caissons. Les piétons et les cavaliers seuls atteignirent le village, et nous y attendîmes deux jours l'artillerie. Le pays était d'une incomparable tristesse.

Berraco, ou, pour être plus exact, El Berraco, est entouré de montagnes assez bien boisées, et le coup d'œil en est assez pittoresque. Le costume des femmes consiste en une sorte de dalmatique, fixée par une ceinture, qui s'attache très-haut et qui est bordée de galons de couleur voyante. Celles qui sont mariées ont sur la tête une toque de gaze, avec une espèce de crête au sommet; l'aspect en est tout à fait bizarre. Elles ne portent de chaussures que les dimanches. Une fièvre de fort mauvais caractère sévissait alors dans le village, et il y mourait beaucoup de monde. Je suivis l'enterrement d'un vieillard. Il avait été revêtu d'un habit religieux et ceint d'un cordon. Les mains, croisées sur la poitrine, tenaient un rosaire : il paraissait dormir. La mort sur la figure d'un vieillard exerce peu de ravages ; à peine s'y laissait-elle apercevoir. J'appris qu'il n'y avait pas

de fossoyeur en titre à Berraco. Les fosses étaient creusées alternativement par tous les hommes valides, et un hasard extraordinaire voulait que ce jour-là l'alcade du lieu fût chargé de remplir ce triste devoir. Je ne crois pas que cet usage, qui présente un côté touchant et philosophique, existe autre part.

Après deux longs jours d'attente qui furent pour nos soldats extrêmement fatigants, l'artillerie arriva, et nous allâmes le lendemain coucher à Escalona, sur l'Alberche. Nous avons traversé le rio Gasnates, et quitté la sierra de Guadarrama; arrivés en plaine, la température s'adoucit beaucoup. Nous avons fait un long trajet, en suivant une route fort mal entretenue; ce qui me fit dire à mon hôte, en arrivant, qu'on voyait bien que le roi n'était jamais passé par là. Il me prouva le contraire en me montrant une maison, voisine de la sienne, ornée de chaînes suspendues aux murailles; indice certain que le propriétaire avait eu l'honneur de recevoir le monarque. Cet ornement singulier se retrouve dans presque toutes les villes de la Péninsule. C'est un emblème, et il signifie que la faveur dont le roi a honoré son sujet, a dû redoubler les liens de sa fidélité et les rendre indissolubles. C'est le sublime des croyances féodales.

Peu d'heures suffirent, le lendemain, pour nous faire arriver à Fuensalida, dont je n'aurais absolument rien à dire, si je n'avais observé que presque tous les noms donnés aux femmes y sont goths d'origine. Je ne vis que des *Fregunda*, des *Hermeningilda*, des *Bathilda*, des *Casilda*, des *Radegunda*, et autres de même sorte. Escalona avait donné lieu à une pareille remarque.

Les noms des femmes en Espagne sont très-peu variés, et beaucoup d'entre eux consacrent les principales phases

de la vie de la Vierge; tels sont surtout : *Anunciacion*, *Visitacion*, *Incarnacion*, *Asuncion*, *Dolores*, *Merced* et *Mercedes*. Il n'est pas peu plaisant d'appeler une jeune personne gaie et folâtre, *Dolores*, une autre, condamnée au célibat, *Conception* ou *Incarnation*, etc. Je m'en serais moqué de bon cœur, si je ne m'étais souvenu que nos Constances, nos Angéliques, nos Roses, nos Blanches et nos Amables, sont quelquefois volages, acariâtres, pâles, brunes ou haïssables. Un usage également fort répandu en Espagne, veut qu'on ajoute aux prénoms, quel que soit d'ailleurs le sexe, le nom du saint que chôme l'Église le jour de la naissance d'un enfant. Il en résulte des associations bizarres de noms, effrayés de se voir ensemble, par exemple, pour une jeune fille, Grégoire, Paterne, Ignace ou Basile; et pour un jeune garçon, Catherine, Gertrude, Agnès ou Perpétue. Cependant il convient de dire que ces noms ne figurent que dans l'acte de baptême.

Après avoir traversé le rio de Guadarrama, qui prend sa source dans les montagnes de ce nom, nous vîmes le Tage, et peu après Tolède, où j'arrivai le 13 janvier : trois ans, jour pour jour, après mon premier passage dans cette ville.

XIX.

Je revis mes camarades avec un vif sentiment de plaisir, partagé par eux. Ils me le témoignèrent en me donnant un dîner, terminé par la destruction de toutes les assiettes du dessert, aux débris desquelles vinrent se joindre ceux du verre qui avait servi à porter ma santé : témoignages non équivoques d'une gaieté parvenue à son plus haut degré d'épanouissement. Devergie, m'étant plus particulièrement attaché, participa à cette œuvre bruyante en cassant quelques assiettes de plus

que les autres. C'étaient là des plaisirs un peu chers ; la carte se grossissait de la casse ; et en l'acquittant , quand on était de sang-froid , on ne pouvait s'empêcher de pester tout bas contre sa sottise. Les étourdis pour lesquels ce jeu avait de l'attrait , étaient qualifiés de casseurs d'assiettes ; ils portaient le chapeau sur l'oreille , s'effarouchaient du moindre mot , et pour un rien provoquaient en duel leur meilleur camarade.

Tolède est l'une des villes les plus célèbres de l'Espagne ; quoiqu'elle renferme un grand nombre d'édifices remarquables , elle n'est nullement belle. Les rues sont étroites , montueuses , mal pavées et parcourues par une population sérieuse qui tient du moine et du mendiant. Les étoffes qui servent aux vêtements des hommes et des femmes sont de couleur sombre ; et les vêtements ont une forme extrêmement disgracieuse. Bâti sur les rives d'un fleuve qui devrait le vivifier , Tolède s'étend dans un vallon étroit , fermé par des montagnes sans majesté , nues ou couvertes d'arbustes rabougris. On ne voit le fleuve que quand il s'est éloigné de la ville , après avoir quitté le lit profond qui le cache aux regards des Tolédans. La laideur d'un grand nombre de villes est souvent rachetée par la beauté de la campagne ; il n'en est rien ici. Ville et environs font rêver l'Arabie pétrée ou quelque aride contrée du Maroc ou du Tunis. De quelque côté de l'horizon que regarde l'observateur , quand il s'en éloigne , rien d'imposant ne frappe ses regards , et d'ailleurs elle ne montre jamais que la moindre partie de son étendue. Du côté de Madrid elle s'annonce mal , et l'œil ne distingue qu'un monceau d'édifices informes , comme entassés les uns sur les autres. Du côté de Consuegra , et vue des bords du Tage , elle paraît mieux. L'alcazar est le seul monument qui s'élève au dessus des maisons. Le Tage se brise à grand

bruit sur d'énormes rochers, et diverses prises d'eau font tourner des moulins d'aspect assez pittoresque. En somme ce paysage est sévère et attristant. On peut reconnaître encore les murailles qui formaient son enceinte sous les rois de Castille; de petites tours, destinées plutôt à empêcher l'éboulement des terres qu'à servir utilement à la défense les relient entre elles. L'enceinte maure est bien moins considérable. Une porte magnifique, d'un beau style arabe, est encore debout. Il ne reste à Tolède aucun monument romain digne d'attirer les regards; on aperçoit cependant, sur le Tage, les vestiges d'un aqueduc, qui conduisait dans la ville les eaux de la montagne.

Tolède fut la capitale des rois goths jusqu'en 567; conquise par les Maures en 711, elle resta en leur pouvoir pendant 374 ans. Ce fut Alphonse VI qui en fit la conquête, et qui, pour se glorifier, prit le titre d'Empereur magnifique du royaume de Tolède; dès lors la ville fut qualifiée d'impériale. Les habitants, sous la domination arabe, tout en conservant leur religion, avaient pris le costume et adopté les lois de leurs nouveaux maîtres et se qualifièrent de Mozarabes. Il y avait naguères d'anciennes familles qui portaient ce titre. Sur les 26 paroisses de Tolède, dix sont dites mozarabes; la liturgie y est un peu différente de celle que suit l'église catholique.

Les anciens historiens font venir à Tolède les Juifs, les Babyloniens, les Rhodiens, les Phéniciens, les Égyptiens, les Phocéens, Hercule, et même Nabuchodonosor. On s'étonne de la crédulité de ces vieux savants, qui croyaient jeter de l'intérêt sur leurs récits en y mêlant de véritables contes de grand'mère, sur l'absurdité desquels ils renchérisaient complaisamment. Ce qu'il y a seulement de certain, c'est que Tolède fut une co-

lonie romaine très-florissante. Elle n'a jamais eu la population considérable qui lui fut attribuée.

La croyance aveugle que l'on accordait autrefois aux chiffres est naïve, et les écrivains modernes s'y abandonnent complaisamment. Ainsi de Laborde nous dit que la population de Tolède s'était élevée jusqu'à 200,000 âmes, et il ajoute qu'*il est certain* que les manufactures seules y occupaient plus de 100,000 personnes. Qui-conque a vu Tolède et son enceinte, encore parfaitement reconnaissable, ne peut se dispenser de croire que ces nombres sont faux, exagérés, au moins des trois quarts; soit donc 50,000 pour les habitants et 25,000 pour les ouvriers. Leur industrie consistait à fabriquer des soieries, et ces lames, si finement trempées, dont tout homme de guerre voulait être armé. Ces exagérations numériques sont poussées à l'extrême en ce qui concerne l'Andalousie arabe. Les anciens historiens, et sur leur autorité les auteurs modernes, donnent 400,000 âmes à Séville, 200,000 à Cordoue, 150,000 à Baéza, etc. Ils vont jusqu'à croire qu'il y avait 12,000 villages sur les bords du Guadalquivir. Or, voici le calcul qui peut être fait : ce fleuve, ayant environ 320 kilomètres de parcours, sur lesquels 300 seulement de plaines habitables, aurait dû avoir sur ses rives, en donnant à chacune d'elles une largeur de 6 kilomètres, ce qui ferait 3600 kilomètres carrés de surface totale, un village par 300 mètres carrés; encore, si l'on veut bien y réfléchir, ce chiffre, au lieu de s'élever, devra s'abaisser beaucoup, car il faudra nécessairement déduire de cette faible surface, les terrains vagues, incultivables, arêneux ou pierreux, et en outre le lit des rivières, le territoire considérable des villes, telles que Andujar, Ecija, Carmona, Cordoue et Séville, etc.; il n'est certes pas nécessaire d'insister davantage pour faire

sentir l'impossibilité d'une pareille accumulation de villages; tous se seraient touchés, et les habitants n'auraient pas eu un seul pouce de terre à cultiver. Quoi qu'il en soit, aucune ville n'étale plus de misère que Tolède, avec ses 14,000 habitants, et nulle autre, avec plus de mendiants, ne renferme plus de maisons en ruines. Elle n'avait point été épargnée par la guerre, mais n'eut à souffrir aucun désastre général. Les contributions de guerre et le passage continuel des troupes la ruinèrent lentement et sans secousses. Elle fut, après notre occupation, bien moins riche en tableaux, et chacun sait dans quelles mains ils passèrent. On se disait tout bas, au quartier général, que pour sauver les prisonniers les plus illustres d'une captivité indéfinie, on avait payé de grosses sommes pour leur rachat, et que souvent tableaux et rançon s'en étaient allés de compagnie grossir deux sortes de trésors fort différents, et tous deux considérables. On s'étonne de trouver, dans cette ville déchue, un aussi grand nombre de beaux et grands édifices; s'ils étaient à Madrid, cette capitale deviendrait l'une des plus curieuses de l'Europe. Tolède, sous ce rapport, rivalise avec Séville, et l'emporte sur toutes les autres cités espagnoles. Sa cathédrale est une magnifique église gothique, dont la façade, basse et irrégulière, répond mal à la beauté de l'ensemble. Elle a juste en longueur le double de sa largeur qui est de 174 pieds. Cinq nefs, formées par des voûtes et par des arceaux que soutiennent 84 colonnes d'un volume énorme, divisent son enceinte. Le chœur est fermé par une superbe grille en fer argenté. Les chapelles sont fort riches, et l'une d'elles est consacrée au rite mozarabe. J'aurais encore à parler du couvent des grands Carmes, de l'église dite de *los reyes*, avec ses murailles ornées de chaînes, dont étaient chargés, dit-on, les chrétiens trouvés à Grenade lors de

la conquête. Il y en a de si lourdes que je doute fort qu'elles aient jamais été portées par une créature humaine; peut-être n'y ont-elles été placées que pour faire haïr davantage les Maures. Il faudrait encore décrire l'église des religieuses capucines, Saint-Pierre avec son beau portail, l'Alcazar, l'hôpital de San Juan-Bautista, l'Archevêché, la Maison de *las Vargas*, et bien d'autres édifices dignes d'intérêt; mais ce que je dois surtout raconter ce sont les choses qui me permettent de dire :

J'étais là; telle chose m'advint.

Je rentre donc dans mes souvenirs, et désormais pour ne plus en sortir.

Le roi Joseph trônait à Madrid; le maréchal Soult trônait à Tolède, toujours entouré de l'appareil de la grandeur; et chaque général, dans son commandement, tâchait de vivre au mieux; tous, en apparence, tranquilles et insoucieux; ne voyant pas, ou ne voulant pas voir, les gros nuages qui se formaient à l'horizon. Une terrible nouvelle, celle du désastre de Moscou, nous enleva cette sécurité, qui, du reste, n'était qu'apparente et à la surface. Avant d'apprécier toutes les conséquences de cet immense malheur, nous payâmes à nos soldats de Russie un tribut de regrets bien légitimes. — Nous étions consternés, et une tristesse profonde se lisait avec le découragement sur tous les visages. Loin de renforcer notre armée, on l'affaiblissait chaque jour, en faisant partir pour le Nord nos meilleurs sous-officiers, destinés à former le cadre de nouveaux régiments. On aurait pu du moins nous laisser un général habile pour nous commander : il n'en fut rien; le maréchal partit, et l'armée fut livrée à des chefs plus braves qu'expérimentés. Qui n'eût prédit des malheurs, et la ruine de notre puissance militaire en Espagne?

J'étais disponible au quartier général. Le mouvement avec la fatigue, me plaisait bien plus que l'oisiveté avec l'ennui : je demandai à être attaché à l'ambulance d'une division d'avant-garde, et j'obtins un ordre de service pour la 2^e de dragons, commandée par le général Digeon ; elle occupait la province de Cuenca. Je partis pour la rejoindre dans les derniers jours de février ; l'armée du Midi était déjà sous les ordres du roi Joseph, ayant pour chef d'état-major général le maréchal Jourdan. Sébastiani l'avait quittée dès 1811, et le duc de Bellune l'année d'après.

XX.

Pour rejoindre ma nouvelle destination, il fallait encore traverser la Manche ; or la perspective seule de ce voyage me causait un ennui mortel. Heureusement qu'il fut rapide ; je marchais avec un détachement de dragons, appartenant à ma division, et nous faisions de longues journées. Mal armé, monté sur un cheval usé par la fatigue, n'ayant pour me défendre du froid et de la pluie qu'un surtout de gros drap sans ampleur, et coiffé de mon chapeau grotesque, je me surprenais à envier le simple dragon, solidement assis sur sa monture, livrant aux vents la crinière de son casque, bien enveloppé dans son manteau de drap blanc passé au jaunâtre, mais encore bien étoffé ; tout à la fois armé en cavalier et en fantassin, avec sabre, fusil et pistolets. C'était bien là le véritable homme de guerre, capable de braver l'inclémence des saisons et les hasards de la guerre. Tout lui était indifférence, tout m'était préoccupation. Il ne vivait que dans le présent, et moi je vivais dans l'avenir, que je voyais s'assombrir de plus en plus.

Dans les marches, les cavaliers me parurent bien moins causeurs que les fantassins; accoutumés au mouvement de leur cheval, comme le marin au roulis de son navire, ils pouvaient dormir pendant les marches, lorsque la route le permettait. Arrivés à la halte, les langues reprenaient leur activité, et chaque phrase proférée était criblée de jurons. Il y en avait pour l'empereur, pour le général, pour le chemin, pour le cheval, pour tout enfin, et pour tous. Ces jurons, peu variés dans leur forme, dispensaient de faire usage de sa raison. Au lieu de se donner la peine de construire une phrase, d'expliquer sa pensée ou celle de son camarade, on jurait, et cela valait un discours. Le soldat qui ne savait pas jurer, faisait douter de sa valeur; il avait beau porter haut la tête, faire traîner son sabre sur le pavé et friser sa moustache, on l'attendait aux preuves, tandis que de gros jurons, bien articulés, faisaient croire dans un régiment à la bravoure, même d'un poltron.

Le premier jour de marche, nous atteignîmes Yevenes de Toledo, en passant par Ajofrin et Orgaz. Arrivé à la couchée, j'eus de mon hôte l'accueil ordinaire, et cet inévitable colloque commença :

Buenos dias, señor; bien venido sea usted. — Mil gracias, señor. — Todo en mi casa está a la disposicion de usted. — Muy bien; entonces dé me usted algo de comer. — ¿que quiere V. M.? — Una gallina y huevos. — No hay, non hay; sus compañeros no los han quitado. — ¡Que dolor! Y jamon. — ¡Balgame Dios, jamon! ojala lo tuvieremos. — ¿Algunos frutos y pan? — No mas. — ¿Y vino? — Ni siquiera una gottita. — Pues bien veo que usted no tiene nada. — Si señor, tengo.... ¡tengo gana de haver! — Il ne possédait rien, ni poule, ni œufs, ni jambon, ni fruits, ni pain, ni même une

seule petite goutte de vin, il avait seulement envie d'avoir : *gana de haver*. Ce que cet homme disait, sa pauvre demeure le confirmait; mais tous nos hôtes n'étaient pas aussi véridiques, et s'il arrivait, contre le désir du maître, qu'une visite domiciliaire fit découvrir des provisions, comme j'ai raconté qu'il arriva pendant notre séjour à Aravalo, alors l'Espagnol confus, après avoir proféré un : *sea por Dios* (que la volonté de Dieu s'accomplisse!), s'enveloppait dans son manteau, et se mettait à réciter son rosaire, comme pour offrir à Dieu ses nouvelles tribulations; imitant à sa manière le stoïcisme de l'Arabe qui se contente, dans le malheur, de s'écrier : *c'était écrit!*

Heureusement que dans cette grande pénurie mon domestique me vint en aide. C'était un jeune soldat de mon pays, doux et honnête, cuisinier comme il n'en fut jamais. Il m'acheta un lièvre. La sierra au pied de laquelle est bâtie Yevenes abonde en gibier, et les habitants vont le vendre à Madrid. C'est là leur principale richesse. L'honnête berrichon, ne sachant comment préparer la bête, pressé d'ailleurs par le temps, et comptant assez sur lui pour ne pas juger nécessaire de me consulter, en fit tout bonnement une soupe. Une soupe; une soupe au lièvre!... Mais ce n'était là que le début de ses excentricités culinaires, et j'aurais bien d'autres énormités de ce genre à raconter de lui. C'est surtout à l'armée que l'on mange pour vivre. La sobriété n'y est pas une vertu, c'est une nécessité. L'estomac y est soumis à d'étranges vicissitudes, et recevant trop ou trop peu, il souffre, tour à tour, de l'excès et de la privation.

Avant d'atteindre Cuenca, je vis successivement Consuegra, le *primus inter pares* de la Manche, Alcazar de San Juan, et, après avoir traversé une sierra inculte, el Provencio, que je visitais pour la seconde fois;

San Clemente, où je trouvai chez de pauvres hôtes une hospitalité presque généreuse ; Valverde, qui appartient à la Sierra de Cuenca, où se montrèrent quelques indices printanniers et des eaux abondantes ; puis, après avoir traversé deux fois le Xucar, qui se jette dans la Méditerranée près de Cullera, j'arrivai au pied de la montagne de Cuenca. Je n'étais qu'à quarante lieues environ de Tolède, mais j'en avais fait plus de soixante pour aller, avec le détachement, chercher les villes et les villages qui offraient encore quelques ressources en vivres et en fourrages, afin que les autres n'eussent plus rien à leur envier.

Cuenca est certainement l'une des villes les plus pittoresques de l'Espagne. Elle est perchée sur le sommet d'un fragment détaché de la masse principale d'une montagne abrupte et sauvage ; au fond de cette large brisure, roulent les eaux du Xucar et du Huecar, rivières torrentueuses qui se brisent contre les rochers. On parvient aux portes de Cuenca à l'aide de ponts jetés sur les précipices qui l'entourent ; il y en a huit, et quelques-uns d'entre eux sont fort beaux. Trois ou quatre de ces ponts seraient en Suisse qualifiés de ponts du diable. Le principal de tous est celui de San Pablo, sur le Huecar. C'est un ouvrage grandiose ; il a cinq arches, soutenues par des piles qui partent du fond de la rivière et s'élèvent comme de puissantes tours à une hauteur de cinquante mètres. Vu de loin, on le croirait suspendu dans les airs.

L'enceinte de Cuenca est formée de murailles gigantesques, percées de six portes. La cathédrale, d'architecture gothique, est vaste, et l'ensemble en est majestueux. On s'afflige en trouvant dans de petites villes des édifices hors de toute proportion avec les besoins de la population. Toutes les ressources du pays ont été

épuisées pendant des siècles afin de les élever, et l'on peut ainsi facilement s'expliquer le mauvais état des routes, l'insuffisance des hôpitaux et la mauvaise culture des terres. Les voyageurs les admirent et je fais comme eux, ne songeant pas toujours au mal qu'ils ont produit. «A cathédrale de pierre, maisons de bois», doit-on dire à Cuenca. Pour une population de sept mille âmes, la ville a quatorze paroisses, et toutes ont leur église, sans compter d'innombrables couvents d'hommes et de femmes. Toutes les richesses étaient là, et l'évêque, qui jouissait d'un revenu de 180,000 francs habitait un palais somptueux. On appelait cela de la prospérité. Évêques et religieux faisaient de grandes aumônes et dès lors vivaient en paix avec eux-mêmes, croyant avoir accompli le plus saint de leurs devoirs, tandis qu'ils ne faisaient que favoriser la paresse, ce péché mignon des Espagnols.

Avec ses montagnes, bizarrement groupées, séparées par de simples brisures ou par de petites vallées verdoyantes, arrosées par des ruisseaux qui ne tarissent pas, même en été, Cuenca doit être, dans la belle saison, un lieu de délices pour le naturaliste, et je ne doute pas que le séjour qu'il y ferait ne fût extrêmement profitable à la science. Je signale donc à l'attention des savants ce petit coin de terre que je ne fis qu'entrevoir.

Trois ou quatre jours après mon arrivée, la division reçut l'ordre de se porter vers la Nouvelle-Castille. Nous partîmes, et je ne pouvais assez m'étonner, en contemplant ce nid d'oiseaux de proie, qu'il eut été choisi pour le quartier-général d'une division de dragons, à moins qu'on eût voulu exercer nos chevaux à l'escalade prochaine du Mulahacen ou à celle du Picacho de Veleta, tant la montée qui y conduit est rude et difficile.

Je ne dirai que bien peu de choses du nouvel itinéraire que je suivis avec ma division, à travers les plaines de la Manche, qui déjà s'éveillait au soleil du printemps. Nous séjournâmes à Argamasilla de Alba, pauvre village dans lequel on raconte que fut emprisonné Cervantes. Les érudits espagnols déduisent de cet événement, au moins douteux et sans cause connue, que ce village serait le lieu de naissance de Don Quichotte, ce *lugar*, dont il déclare ne pas vouloir se rappeler le nom. Pourtant s'il avait, en effet, voulu se venger de mauvais traitements que lui eussent fait subir les habitants de Argamasilla, il l'aurait au contraire nommée, en la flétrissant de quelque dure épithète. Il semble avoir agi tout autrement, puisqu'il y fait naître les principaux personnages de son immortel roman. Le curé, la nièce, le barbier et Sancho Panza, sont, chacun à leur manière, des gens fort judicieux, tels qu'on les chercherait en vain dans beaucoup de villes. Don Quichotte, lui-même, à part sa folie, est un homme dont les sentiments et l'esprit sont fort distingués; et s'il est bien vrai que les fous abondent partout, on doit reconnaître qu'il est certainement le plus amusant, et pourquoi ne dirais-je pas le plus judicieux de tous? Laissons donc dans les ténèbres ce que n'a pas voulu éclairer Cervantes.

Il m'arriva près de ce village une aventure assez bizarre, et j'ai besoin, avant d'en commencer le récit, de rappeler au lecteur que jamais je ne quitte la plume de l'historien. C'était je crois au Temelloso, ce que je ne puis assurer, car si l'auteur de Don Quichotte a dit qu'il ne voulait pas se souvenir du village où était né son héros, je dois naïvement déclarer que je ne puis au juste me souvenir du village où m'advint ce que je vais raconter. Ce n'est donc point par le *no quiero*, mais par le *no puedo* que devrait débiter mon histoire.

Une grande halte avait lieu , près de ce village ; les dragons s'étaient emparés des maisons les plus rapprochées de la route ; quant à moi , pénétrant plus avant , je trouve une belle maison dans laquelle j'entre à la française avec mon domestique , pour y faire reposer les chevaux , et préparer à manger avec les provisions que nous avions apportées. Je métablis dans la cuisine ; trois femmes y récitait le rosaire. Elles s'interrompent , me regardent , s'étonnent , poussent des *Jésus-Maria* , — mots qui en Espagne équivalent à un point d'exclamation fortement accentué — , puis disparaissent les unes après les autres. Je les crus effrayées. Ce n'était pas de la crainte , ainsi que je le sus bientôt ; c'était de la stupéfaction. Peu après , la porte de la cuisine s'entr'ouvre doucement , une tête passe , puis le *Jésus-Maria* proféré , elle disparaît pour faire place à une autre. Qu'avais-je donc en moi de si extraordinaire ? j'étais bien loin de le deviner. L'une des femmes qui avaient fui , c'était la cuisinière , rentra , la figure toute épanouie , me fit un gracieux sourire ; écarta du foyer mon domestique , qui s'essayait à faire griller sur les charbons un bifteck de chèvre , ou quelque chose d'analogue , et me dit qu'elle se chargeait de préparer le dîner. Je fus fort aise de cette offre , étant toujours inquiet du résultat des innovations culinaires de Pierre , mon cuisinier Berrichon.

L'heure étant favorable et le repas des maîtres presque cuit , j'eus bientôt un dîner , le meilleur de tous ceux que j'aie fait dans la Manche , ce qui au reste n'est pas beaucoup dire ; j'y fis grand honneur , et cette bonne fortune m'épanouit le cœur ; le vin de Val-de-peñas me faisait voir en rose.

A peine venais-je de terminer , que je vis entrer un vieillard , très-décemment vêtu , qui s'approcha de moi ,

tenant à la main sa *montera*¹. Je me levai, jugeant bien qu'il était le maître du logis, lorsque soudain il me serra dans ses bras. Cette accolade inattendue, qui me sembla au moins extraordinaire, me surprit, mais l'étonnement me rendit stupéfait après qu'il m'eut dit : — Soyez le bienvenu, señor, dans la maison de vos pères ! — et comme je le regardais sans mot dire en ouvrant de grands yeux, il ajouta : — Nous avons tous reconnu, votre Grace (*vuestra merced*). Elle a grandi et s'est faite homme; pourtant elle a conservé des traits que nous ne pouvons oublier —; il continua longtemps et sans que je songeasse à l'interrompre; puis il me demanda si j'avais des nouvelles du comte de Cerbera; si bientôt j'espérais le revoir; si j'avais reçu à Madrid une somme qu'il m'avait adressée. Telle était la multiplicité de ses questions que ce fut à grande peine si je pus lui dire qu'il était abusé par une ressemblance, qui sans doute ne devait pas être si grande qu'elle put le tromper longtemps, s'il y regardait bien. — Je ne suis pas l'hidalgo que vous croyez, je suis Français. — Après avoir ainsi décliné ma qualité sur tout les tons, je croyais avoir persuadé mon hôte; il n'en était rien. — Je comprends, me dit-il, pourquoi vous ne voulez pas convenir de votre origine. Vous servez le roi intrus, . . . c'est mal, sans doute; mais est-ce au serviteur à blâmer le maître? ne craignez donc aucun reproche et rendez nous affection pour affection. — J'allais répondre par de nouvelles dénégations, lorsque la porte s'ouvrit, et un nouveau personnage entra, c'était le curé. — Venez-moi en aide, señor curé — lui dit mon hôte. Qui avez-vous devant les

1. Bonnet de velours, plus ou moins riche, que portent les campagnards en Castille, dans la Manche et dans d'autres provinces d'Espagne. La forme en est fort disgracieuse.

yeux, dites-le nous. Le curé sourit, et me regardant avec tendresse : — Celui qui est devant mes yeux, répondit-il, est un bon jeune homme que j'ai baptisé ; le noble rejeton d'une famille dont je m'honore d'être l'ami. Quoi donc ? est-ce que quelqu'un le met en doute ? La vieille nourrice (*ama de leche*), la femme de charge (*ama de llaves*) qui sont venues me prévenir de l'arrivée subite de sa Grâce, s'y sont-elles trompées ? Oh ! c'est bien lui, c'est bien le fils de mes entrailles (*hijo de mis entrañas*) ; quel bonheur de le revoir ! — Il fallait mettre un terme à ces importunités, et je le témoignai assez nettement pour qu'on s'en aperçût. Alors le curé aborda les grands moyens et m'exhorta à quitter les Français, ces méchants, chargés de la malédiction du ciel. Au reste c'était prudence, ajoutait-il d'un air inspiré, car le temps de la délivrance de l'Espagne était proche, et je devais les abandonner à leurs tristes destinées. Le majordome, ou quel que fût le nom du serviteur de mon illustre famille, joignit ses instances à celles du curé. Cependant Pierre avait sellé mon cheval et chargé le sien, la trompette sonnait le boute-selle ; il fallait partir, et je ne pouvais les désabuser ; ils avaient réponse à tout. Si j'étais plus grand, c'est que j'avais grandi ; si ma figure était plus sérieuse, c'est que je m'étais fait homme ; si j'avais un accent en parlant ma langue, c'est que je vivais avec des Français, et que j'avais appris leur langue en désapprenant la mienne. Quand je fus dans la cour, la foule m'entoura et chacun de dire : *Que caso tan raro ! A Dios, A Dios, Cavallero !*

Sur le seuil de la porte, se tenait une vieille femme ; elle me regarda la larme à l'œil et s'écria d'un ton pénétré : — Quoi rien ! pas même un souvenir pour la pauvre *ama de leche* ! C'était ma nourrice. Elle me tendit la main, et machinalement j'avançai la mienne,

qu'elle saisit et baisa. Mon majordome me tint respectueusement l'étrier. Le curé, fâché de mon obstination à refuser de suivre ses conseils, ainsi que de mon opiniâtreté non moins grande à nier que je fusse en effet ce qu'ils voulaient voir en moi, me donna pourtant sa bénédiction. Je croyais que tout était fini, mais le majordome me demanda la permission de me suivre, et je ne pouvais en conscience lui refuser cette faveur. Il marcha donc à mes côtés, me parlant de l'état de mes affaires, de l'énormité des contributions, des revenus presque réduits à néant, ne se gênant pas au reste pour répéter cent et cent fois que les Français allaient être expulsés et que je serais trop heureux de revoir plus tard ceux que je méconnaissais aujourd'hui. Il se tenait respectueusement à mes côtés, et ne me quitta qu'à une très-grande distance du village, après avoir pressé mes genoux. Espérant que je serais plus sincère dans mes lettres que dans mes paroles, il me fit promettre de lui écrire, et m'engagea à aller voir l'alcade du Toboso, ami dévoué de mon illustre famille.

J'aurais cru que tout ceci était un songe, si mon domestique ne m'eût fait voir que nous étions complètement ravitaillés. Il avait reçu en don un superbe jambon, plusieurs tablettes de chocolat, et une outre (*bota*) de vin, que mes fidèles serviteurs l'avaient prié d'accepter : il n'y avait fait nulle façon.

Quoique mes camarades eussent vu cet Espagnol m'accompagner et me parler avec la plus grande déférence, ils auraient cru exagéré le récit que je leur fis de mon aventure, si, arrivés au Toboso, une scène que j'eus avec l'alcade, — que pourtant je parvins à désabuser, — ne leur eût prouvé qu'il existait entre moi et le jeune comte de Cerbera une ressemblance extraordinaire, très-capable de produire tous les résultats qu'elle amena.

Le génie de Cervantes a fait du Toboso un lieu célèbre. C'est la patrie de l'incomparable Dulcinée, et le sourire vient sur les lèvres du voyageur quand il voit quelque robuste paysanne traverser les rues poudreuses de ce pauvre village. Rien de plus prosaïque. Il est situé sur une petite hauteur dominant un territoire parsemé de nombreux étangs d'eau stagnante. Les fièvres désolent la population, qui, chaque jour, dit-on s'affaiblit. On y compte pourtant encore environ trois mille habitants. Ses rues sont assez larges; ses maisons de chétive apparence, ses chaumières misérables, et des mares infectes, où barbottent des oisons, les entourent. Lorsque les Français entrèrent pour la première fois dans le village, ils ne surent que rire sans songer à mal, et l'ombre du grand Don Quichotte défendit toutes les belles, et sauva toutes les propriétés. Eh bien, qui le croira? il n'y a peut-être pas quatre habitants du Toboso qui connaissent Cervantes, et tous peut-être eussent demandé quelle était cette Dulcinée dont on parlait si gaiement?

Nous arrivâmes tard au Toboso, et notre entrée fut bien plus bruyante que celle du chevalier de la Triste Figure.

« Il était environ minuit, un peu plus ou un peu moins, dit Cervantes, lorsque Don Quichotte et Sancho quittèrent la montagne et entrèrent au Toboso. Le village était dans le silence du repos, car tous ses habitants dormaient, comme on dit, à poings fermés. La nuit était quelque peu claire, tandis que Sancho aurait voulu qu'elle fût toute noire, pour trouver dans cette obscurité une excuse à sa sottise. On n'entendait autre chose que des aboiements de chiens, qui tonnaient aux oreilles de Don Quichotte et troublaient le cœur de Sancho. De temps en temps un âne faisait entendre un braiement, les porcs grognaient, les chats miaulaient,

et toutes ces voix, de tons différents, s'augmentaient du silence de la nuit, etc.» — Quand le soir je me promenai dans le Toboso endormi, toutes ces harmonies de village pouvaient être entendues, et le matin, lorsque nous parlâmes, je pus me convaincre que les *Dulci nées* du dix-neuvième siècle valaient encore, pour la grâce et la beauté, le charmant modèle qu'adorait, au dix-septième, le sensible et valeureux chevalier de la Triste Figure.

Nous arrivâmes à Ocaña vers le milieu du mois de mars, pour y séjourner pendant un temps indéterminé. C'était une triste garnison. La ville, située dans une vaste plaine, absolument nue, a quelques vestiges de murailles. Elle fut autrefois riche et peuplée. Plusieurs grands personnages de la Cour y avaient des maisons pour y habiter, lorsque le roi venait à Aranjuez, qui n'en est qu'à deux lieues. Ocaña eut beaucoup à souffrir pendant la guerre, lors de la bataille qui se livra sous ses murs vers la fin de 1809. Elle a des casernes, une belle place, des fontaines qui lui donnent une eau délicieuse; à peu de distance se trouvent des lavoirs, dits de la Reine; ils sont d'une belle et solide construction, reçoivent une eau très-abondante, et s'ombragent de grands arbres qui en font un lieu agréable et frais. Beaucoup de maisons étaient à moitié renversées; d'autres, abandonnées ou détruites par le feu. Le peuple, qui n'avait plus rien à perdre, vivait comme il le pouvait, des produits de la terre; malheureusement elle n'était, faute de bras, qu'à demi-cultivée, et beaucoup de champs restaient en friche.

Nous étions à cette époque de l'année qui n'est plus l'hiver et qui n'est pas encore le printemps. Les plaines de Castille étaient balayées presque constamment par un vent froid et désagréable. On m'avait logé chez un Français naturalisé Espagnol, nommé Boutelou, pre-

mier jardinier à Aranjuez. M. Boutelou avait un fils, homme de mérite, professeur de botanique agricole à Madrid. Le souvenir des bontés que ce vieillard eut pour moi est tout ce qui me reste d'agréable de mon séjour à Ocaña.

Notre vie était livrée à la plus complète oisiveté. Nos promenades nous dirigeaient souvent vers ce champ de bataille, où les Espagnols avaient subi leur plus cruelle et leur plus complète défaite. On y trouvait en abondance des débris de toute espèce, et même des ossements humains. Ce pèlerinage fait, il ne restait plus rien à voir; les livres manquaient et les conversations étaient bientôt taries; on jouait donc. Un soir, réuni à quelques officiers de dragons, je fis un Vingt et un. D'abord notre jeu fut modéré, puis peu à peu il s'éleva; si bien que, vers deux heures du matin, j'avais perdu tout ce que je possédais en argent, une centaine de francs environ; jouant ensuite sur parole, je m'étais endetté du double.

Quoique je fusse absorbé par ces cartes maudites, qui m'étaient toujours contraires, je songeais à l'embarras dans lequel j'allais me trouver. Ma bouche était sèche, mon pouls agité, ma tête brûlante; et, résigné en apparence, je souffrais cruellement. Toutes les pertes étant relatives, j'étais littéralement ruiné, dans le présent et dans l'avenir. Enfin, vers quatre heures du matin, la chance tourna; j'eus des banques heureuses, et, après avoir payé mes dettes, je rentrai à peu près dans mon argent. A la diane, c'est-à-dire au petit jour, les officiers me quittèrent pour aller surveiller le pansage; alors je me jetai sur mon lit, où l'on pense bien que je ne pus trouver le sommeil, tant j'étais fatigué de cette grande bataille. — Et voilà donc, me disais-je, quels sont les plaisirs du jeu : la fièvre et l'insomnie! Me

préserve à jamais le ciel d'un pareil travers; — le Ciel m'entendit sans doute et m'exauça. Le soir, les officiers voulurent recommencer le combat. — Vous m'avez guéri du jeu, leur dis-je. — Ils insistèrent; je fus inébranlable et ils me quittèrent.

Six mois plus tard, environ, me trouvant à Paris en disponibilité, — car alors c'était ainsi qu'on récompensait les services des officiers de santé après une campagne, — Devergie, dont la position militaire était pareille à la mienne, me proposa de tenter la fortune à la roulette. J'étais logé rue de Thionville, et presque à la porte de mon hôtel se trouvait une maison de jeu. Seul, je n'y eusse jamais songé; mais j'étais faible avec cet ami, et je cédai. Cependant, sages jusque dans nos folies de jeunesse, nous nous contentâmes d'exposer une petite somme; une mise de quarante francs me fut confiée et nous entrâmes dans la caverne. Quoi qu'il fit jour, on jouait aux lumières; l'air était épais et difficile à respirer. Les joueurs, éclairés par des quinquets fumeux, me parurent livides. Je m'approchai de la table et m'asseyant avec une sorte de timidité qui sentait son débutant, je hasardai ma première pièce, m'attendant bien à la voir disparaître dans le gouffre; il n'en fut rien, elle surnagea, d'autres vinrent la joindre, si bien qu'au bout de peu d'instant j'avais gagné environ deux cents francs. — Craignons un revers, dis-je à mon ami, et partons. — Il ne voulut pas abandonner une chance qui lui semblait merveilleuse et m'engagea à continuer. Or, ce qui arriva, on le devine. Peu à peu l'argent se fondit dans mes mains, et nous quittâmes la maison de jeu pour retourner à l'hôtel. J'étais de gaieté folle, et Devergie, pendant que je riaais, énumérait tout ce que nous aurions pu faire avec cette somme dépensée si sottement. Il y avait en elle, disait-il en soupirant, une partie à

Versailles, un dîner chez les Frères provençaux, avec nos meilleurs camarades, un spectacle aux Français, et bien d'autres choses encore. Je le laissai exhaler sa bile, et son humeur s'accroissait de l'expression de ma figure, qu'il trouvait moqueuse. Quand il eut bien pesté, je lui dis qu'il n'y avait plus rien à faire, sinon garder philosophiquement la chambre et lire le chapitre de Sénèque sur le mépris des richesses. Pour lui donner l'exemple de cette résignation, je quittai mes bottes, mais ne pus le faire si discrètement qu'il n'entendit un bruit argentin. Ses oreilles devinrent attentives. Il se précipite sur mes bottes, les renverse et en fait tomber soixante-quinze francs, trente-cinq francs en excédant de mise. La joie de cette découverte lui fit dire et faire mille folies, et cet argent, sauvé des griffes du monstre, nous valut une journée charmante, — hélas la dernière que nous passâmes ensemble ! Il est facile de comprendre ma tactique. Je portais de longues bottes à l'écuyère ; tout en jouant je glissais dans cette singulière tire-lire, quelques pièces sauvées d'un naufrage qui ne pouvait se faire attendre, et deux fois, lorsque ma prospérité avait atteint son apogée, une pièce de vingt francs était allée grossir mon épargne. Voilà, me dira-t-on, des souvenirs de faible intérêt. J'en conviens volontiers, et cependant j'espère que le lecteur me les pardonnera.

Une partie de la division tenait garnison à Aranjuez, et j'y allais de temps en temps pour y visiter quelques camarades, mais combien était triste cette résidence ! Quelle solitude ! quel abandon ! Le palais, bien moins grandiose que celui de Versailles, a des promenades plus riantes et une végétation bien autrement vigoureuse. Le Tage y est devenu, à l'aide de travaux bien entendus, large et majestueux, et ses eaux, habilement ménagées,

répandent partout la vie et la fraîcheur. Le petit nom que porte Aranjuez est modeste, c'est le Site, *el Sitio*. Protégé de toutes parts par des collines qui le défendent des vents, il jouit d'une température très-douce, et j'y trouvais le printemps lorsque je quittais Ocaña pour le visiter.

Telle était la beauté d'Aranjuez, que, malgré les outrages de la guerre, je le parcourais encore avec un plaisir inexprimable. Cependant, à l'admiration succédait bientôt la tristesse. Isolé dans les belles allées du parc, je m'étonnais de la solitude au milieu de laquelle je me trouvais; et quand, par hasard, je rencontrais un curieux, je pouvais lire sur son visage une expression grave et mélancolique. Les marbres du palais étaient noircis par le feu des bivouacs; les fontaines taries; plusieurs statues renversées de leur piédestal, et, beaucoup d'arbres, mutilés. Les loges de la ménagerie n'avaient plus leurs terribles hôtes, et je ne serais pas surpris que le lion, le tigre et l'ours n'aient été dévorés par nos soldats : il vaut mieux manger le loup que le loup ne vous mange.

Aranjuez n'était donc plus alors que l'ombre de lui-même. Cependant il y avait encore de beaux arbres, formant des bosquets déjà couverts de feuilles et peuplés d'oiseaux joyeux. On me désigna quatre magnifiques massifs, dont chacun porte le nom d'une des parties du monde, étant formés exclusivement de végétaux appartenant à chacune de ces grandes régions de la terre. Sur le Tage avait été construit un petit port, où l'on voyait se balancer doucement sur l'eau du fleuve, une petite frégate, qui avait été destinée à initier le prince des Asturies dans l'art difficile de la navigation. Sans doute elle servit peu. Que pouvait-il apprendre, ce futur pasteur des peuples, qui voulut être le loup de ses moutons!

Dans le mois de mars, la division se rapprocha de Madrid ; quand j'appris qu'elle devait faire ce mouvement, je partis d'Ocaña pour aller tout d'un trait retrouver dans cette ville quelque peu de bien être, et revoir le spectacle d'une civilisation relativement avancée, comparée à celle dont j'avais depuis quelque temps le tableau devant les yeux. A deux lieues environ de Valdemoro, des domestiques, restés en arrière, furent attaqués par des voleurs. Nous entendîmes leurs cris, et vinmes à leur secours. Il était temps : déjà des porte-manteaux avaient été ouverts ; on entraînait la meilleure mule, et un pauvre diable avait reçu deux coups de couteau qui heureusement n'avaient pénétré que dans les chairs. Ces malfaiteurs disparurent, aussi vite qu'ils s'étaient montrés.

Peu après mon arrivée, j'allais rendre visite à Doña Juana Echevarria, chez laquelle j'avais été logé en 1809. Cette dame me reçut avec une très-grande affabilité. Elle avait marié une de ses filles avec un négociant du Ferrol. Après de longues causeries, pendant lesquelles je lui racontai toute mon odyssée, elle m'invita à dîner et me ménagea une douce surprise : j'y trouvai Devergie qui m'annonça le départ du quartier général, se portant sur Arevalo pour se rapprocher du Duero, sur la rive gauche duquel l'ennemi réunissait de grandes forces. Il circulait des bruits sinistres sur la situation militaire de la France. On parlait de défections, de trahisons même, et l'on devinait que de grands évènements allaient se passer dans le Nord, qui décideraient du sort de la Péninsule. L'armée, commandée par le roi Joseph, formée de l'armée du Midi, réunie à l'armée du Centre et à l'armée de Portugal, s'élevait au plus à soixante-quinze mille hommes ; tant nos forces avaient été amoindries par le départ de troupes, destinées pour l'Allemagne.

Aussi n'était-il pas difficile de deviner que, de notre côté, pour peu que la lutte continuât, le combat allait finir faute de combattants.

L'aspect de Madrid était triste, et une grande préoccupation se lisait sur tous les visages. Après être resté huit jours dans cette ville, qui me semblait d'une incomparable beauté, tant j'avais vu de villes et de villages misérables, je rejoignis ma division, alors en marche pour Toro, et bientôt je me trouvai au pied de la sierra de Guadarrama. Le temps était superbe, et la nature souriante. Nous étions au commencement d'avril, et la vie du soldat allait devenir moins pénible, quoique plus périlleuse.

De loin se montrait à nous l'Escorial; sachant que l'armée était en mouvement dans toute la Castille, nous crûmes possible d'approcher de ce monument célèbre pour le voir de plus près, au moins extérieurement. A peine avons nous fait un quart de lieue dans la direction de l'Escorial, que nous fûmes assaillis par des coups de fusil, qui nous firent revenir sur nos pas et rejoindre notre division. Nous donnâmes avis au général de ce qui nous était arrivé; il fit serrer les rangs et presser la marche. Nous entendîmes bientôt pétiller la fusillade derrière les rochers; il ne fallait pas chercher à débusquer les assaillants. On se hâta donc et la division arriva au sommet du Guadarrama, n'ayant eu que quelques blessés. La descente fut calme, et nous déjeunâmes tranquillement à la Venta de S. Raphael, singulière auberge, laissée debout par tous les partis. Le maître, qui recevait de toutes mains l'argent de toutes les armées belligérantes, savait crier à propos: Vive le roi, Vive la ligue. Il était utile, on le ménagea, et il s'enrichit.

Nous prîmes la route que précédemment j'avais suivie en allant à Salamanque. Je revis à Arevalo le capitaine

Sanson, mon numéro 12 de l'hôpital d'Avila. Il allait partir pour le Nord, et ne rêvait qu'avancement. A la table d'officiers, où j'allai m'asseoir avec lui, on ne parlait pas d'autre chose. On faisait des vœux pour qu'il y eût de grandes batailles, à la suite desquelles bon nombre de grosses épaulettes, n'ayant plus de maîtres, iraient se placer sur les épaules des capitaines. Les lieutenants comptaient bien aussi sur la succession des capitaines, et avoir leur part de ce splendide héritage. Ainsi ces hommes, qui, cent fois, eussent exposé leur vie pour sauver celle du dernier de leurs compagnons d'armes, faisaient de sang-froid des calculs, auxquels le cœur heureusement n'avait nulle part. On désirait le grade, mais on lui préférerait de beaucoup la Croix d'honneur. L'empereur se montrait avare de cette distinction, et il en rehaussait ainsi le prix; aussi chacun soupirait-il après. Mon brave capitaine fit cette conquête, et atteignit à la grosse épaulette, sans s'élever beaucoup dans les grades supérieurs. Il languit durant la Restauration, et quitta, je crois, de bonne heure le service.

Notre voyage jusqu'à Toro, où nous allions prendre des cantonnements, fut agréable, et il ne nous arriva rien qui soit digne d'être raconté. Après avoir quitté la route de Salamanque, nous prîmes celle de Zamora. Bientôt nous arrivâmes à Medina del Campo, sur le Zapardiel. Le territoire en est malsain; les eaux, privées de pente, sont stagnantes et causent de graves maladies. Du haut de la côte qui y conduit, une vue délicieuse s'ouvre sur la ville et sur ses environs. A l'aspect des tours, des clochers et des édifices, en apparence considérables, qui se dressent à l'horizon, on s'attend à trouver une cité grande, riche et populeuse, et l'on entre dans une ville sans commerce, sans industrie, pauvre et

inanimée. Près de Las Siete Iglesias, petit hameau, qui n'a qu'une seule église, en dépit de son nom, nous vîmes, de distance en distance sur la route, attachés à des poteaux, les membres d'un malfaiteur; l'air les avait presque momifiés. Ce spectacle est très-capable de causer une terreur salutaire. Tordesillas, le lieu le plus considérable de la route est une petite ville, merveilleusement située, dans une contrée découverte, assez bien boisée. Elle a un beau pont sur la rive droite du Duero, qui roule dans un lit assez profond. Tordesillas, à cinq lieues environ de Toro, est bâtie sur une élévation appartenant à une longue chaîne de collines qui court vers l'ouest.

Nous trouvâmes la ville encombrée d'infanterie.

XXI.

Si Toro n'est pas précisément une belle ville, c'est du moins une ville agréablement située. Le Duero coule à ses pieds, et, de ses promenades, l'œil parcourt un magnifique horizon; au centre de la plaine qui forme son territoire, s'élève le célèbre coteau de *Tra lo Duero*, couvert de vignobles; le vin qu'on y récolte est fort bon, et se rapproche, par la saveur, de nos vins de Bourgogne. Les rues de Toro sont mal tenues et montueuses. Une grande place, entourée de portiques, mérite d'être vue. La vieille cité a de hautes murailles flanquées de tours, ainsi que plusieurs portes, et, sur le fleuve, un magnifique pont de vingt-cinq arches, dont la construction remonte, dit-on, au treizième siècle. Ce pont souffrit beaucoup pendant la guerre, par la nécessité où l'on se trouva d'en faire sauter une partie, dans un but de défense. J'éprouvais un grand plaisir à m'élever sur les collines de Toro; la vue dont je jouissais avait une étendue extraordinaire, et l'on m'assurait qu'elle atteignait jusqu'aux

frontières du Portugal. La végétation y est fort belle et très-variée.

On me logea provisoirement chez un curieux original, tout à la fois médecin, chirurgien, barbier, saigneur, dentiste et accoucheur. Son enseigne portait ces mots : *Esteban Vellanes y Peralba, medico, cirujano, barbero, sangrador, sacamuelas y comadron*. Esteban occupait au rez-de-chaussée, une boutique divisée en trois compartiments. Dans le premier, il était Esteban tout court, et faisait la barbe à ses pratiques. Dans le second il se qualifiait de maître Esteban, quittait sa petite veste ronde pour un vêtement plus décent, et couvrait sa tête d'une petite toque en velours noir. En ce nouvel état, il gardait son sérieux, coupait les cors, arrachait les dents et tirait du sang aux pléthoriques. Le troisième compartiment était un véritable sanctuaire, ayant une porte de sortie sur l'allée de la maison. On y trouvait le señor Doctor Don Esteban en habit noir, la tête couverte d'un bonnet fourré, parlant avec une gravité étudiée, écrivant ses ordonnances dans un latin fort suspect; bien persuadé qu'il visait juste, lors même que le trait homicide frappait son malade en pleine poitrine. Le matin il occupait la boutique du barbier, réjouissait ses pratiques par cent contes joyeux; mais venait-il à paraître un malade, il se hâtait d'achever la barbe commencée, et le faisait passer, suivant les cas, dans le laboratoire du chirurgien ou dans le cabinet du médecin. Là, s'étant costumé pour opérer son client ou pour lui faire une prescription médicale, il remplissait gravement ses nouveaux devoirs, et retournait, après avoir fini, à sa boutique de barbier. Des images grossières, deux bancs en bois, deux fauteuils recouverts en cuir, formaient tout l'ameublement d'Esteban, *el barbero*. Des fragments de squelettes, des

chapelets de dents, des fioles d'élixir, des instruments bizarres et grossiers, capables de donner la chair de poule aux plus intrépides, composaient le musée de maître Esteban, *el sangrador y sacamuelas*. Une bibliothèque, des thèses latines dans des cadres de bois doré, un buste qu'il disait être celui d'Hippocrate, deux fœtus monstres, conservés dans l'esprit de vin, faisaient, avec un beau fauteuil en velours d'Utrecht, la meilleure partie des richesses du señor Don Esteban, *el medico y comadron*. Si je ne l'avais vu entouré d'enfants et étranger à l'intrigue, j'aurais cru avoir devant les yeux quelque descendant du barbier Figaro, à la première période de sa vie.

J'eus un logement définitif chez un vieux notaire (*escribano*), qui avait gâté sa réputation d'honnête homme en épousant, à plus de soixante ans, une jeune personne qui en comptait à peine dix-huit. Jaloux de son ombre, l'époux sexagénaire recevait fort mal les Français qu'il était contraint de loger. Lorsque j'entrai chez lui, il me dit nettement qu'il n'aimait pas les étrangers, et moins encore les Français que les autres; qu'il remplirait ses devoirs envers moi, mais qu'il me dispensait de lui rendre visite. Je fus choqué de son impolitesse et je le lui fis voir. Sachant bien qu'il n'agissait ainsi que par jalousie, j'essayai de lui donner des inquiétudes, et cela ne fut pas difficile; mais ayant vu que j'avais fait de la jeune épouse une véritable recluse, dont j'augmentais ainsi les chagrins, je cessai ce jeu dangereux. Don Ramon voyant ma retenue, m'en sut gré et s'humanisa au point de venir quelquefois s'assurer s'il ne manquait rien à mon bien-être, voulant que l'on eût pour moi les égards qui m'étaient dus. Nous causâmes, et jamais je ne vis un homme plus encroûté de préjugés. Il me demanda, du ton le plus sérieux, s'il

était vrai que les juifs fussent physiquement organisés comme nous ; il me parla des francs-maçons , et j'eus mille peines à lui persuader qu'ils ne sacrifiaient pas , certain jour de solennité , un jeune enfant , *una criatura del Señor*. Et ce grand questionneur était un notaire ! et nous étions en plein dix-neuvième siècle ! Mais il n'y avait pas lieu pour moi de m'étonner , car ces questions m'avaient été souvent adressées.

Nous restâmes fort paisibles à Toro , attendant de jour en jour l'ordre d'entrer en campagne. Ce grand mouvement , qui devait nous refouler jusque par delà les Pyrénées , commença deux jours après la Fête-Dieu (*fiesta del corpus*) , et cette cérémonie , si touchante en France , me parut au contraire grotesque et ridicule en Espagne , où je la vis plusieurs fois. On y fait pourtant de grandes dépenses. Les reposoirs sont ornés sans goût , et le sacré et le profane confondus ; c'est tout à la fois une cérémonie religieuse et une mascarade. On y voit des automates grotesques que des hommes cachés font mouvoir. Lille , Douai et Dunkerque ont de pareils manequins , mais ils ne figurent que dans des cérémonies populaires , d'où l'idée religieuse a disparu. Les personnages de la procession de la Fête-Dieu sont couverts d'habits de toutes les formes et de toutes les étoffes , et , à chaque coin de rue , on leur fait exécuter un *fandango* , pendant lequel des hommes , vêtus en diables cornards , courent çà et là , en effrayant les femmes. Il ne manque que des tiges de *ferula* pour voir dans ces fêtes un reste des lupercales. A ces représentants des hôtes de l'enfer , succèdent des enfants habillés en anges , la plupart richement vêtus , avec de grandes ailes de carton peint , ou couvert de satin de couleur rose. Puis viennent les confréries , avec leurs insignes et leurs saints patrons , et enfin se montre le

Saint-Sacrement (*Su Majestad*), entouré de musiciens, et comme perdu dans des nuages d'encens. C'est là la partie vraiment religieuse et qui commande le recueillement. A peine s'est-on incliné sur son passage, que l'on revient à la mascarade. De nouveaux personnages paraissent et représentent en pantomime quelques traits de l'histoire des apôtres ou de celle des saints. Si l'on parlait et que l'on s'arrêtât, le spectateur aurait devant les yeux la représentation d'un de ces anciens mystères qui préludèrent à la comédie. Presque toujours des légions de diables y viennent, sous toutes les formes, tourmenter quelque pacifique Saint-Antoine; le fameux cochon y a son rôle, et Proserpine, les joues couvertes de rouge, vient y faire des lazzis, de décence fort suspecte, autour du saint, qui demeure impassible et résiste à ses agaceries. Tandis que les Espagnols riaient, les Français souffraient de ces scènes indignes de la gravité du culte catholique.

XXII.

Pendant que nous étions paisibles dans nos cantonnements, après avoir vu partir pour le Nord une grande partie de notre cavalerie, l'ennemi entra en campagne vers la fin de mai. L'armée alliée comptait plus de 125,000 hommes, bien approvisionnés par les flottes anglaises qui seules tenaient la mer; les Anglais avaient 65,000 fantassins et 6,000 chevaux; les Espagnols environ 50,000 hommes, sans compter un corps auxiliaire de Portugais. L'armée de Valence, dont j'ai loué ailleurs la bonne tenue et la bravoure disciplinée, était tenue en échec par des troupes anglaises et espagnoles. Nous ne pouvions donc compter que sur nous. Le nombre de nos soldats était encore respectable; mais les 75,000 hommes qui composaient l'armée du roi Joseph, ayant pour major général le maréchal Jourdan,

outre qu'ils laissaient beaucoup à désirer pour le bon état de l'armement, étaient épars sur une immense étendue de pays.

On se hâta de les concentrer, afin d'opposer une résistance plus efficace aux forces considérables qui devaient leur être opposées. Nos soldats, il faut bien le dire, n'avaient aucune confiance dans les chefs qui se trouvaient à leur tête, et les événements allaient prouver combien cette défiance était légitime.

Lord Wellington tourna la ligne que nous occupions sur le Duero, en passant de sa personne par la province portugaise de *Tras os Montes* (de par delà des monts), tandis que le reste de son armée se présentait devant Zamora. Aussitôt que ce mouvement fut connu, la division de dragons du général Digeon, et une division d'infanterie, se portèrent vers le point menacé, moins pour disputer le passage que pour observer l'ennemi, car il avait été décidé que nous abandonnerions Madrid et Valladolid, pour nous retirer sur Burgos, dont le fort devait servir à appuyer notre retraite.

Le chemin que nous suivîmes le 28 mai, en marchant sur Zamora, est sablonneux; les sapins et les genévriers y forment des bosquets clair-semés, séparés par des terres cultivées, mais de faible rapport. L'eau n'est pas rare, et cependant les cultivateurs n'en tirent aucun parti. Le Duero, qui coule parallèlement à la route, baigne de hautes collines, alors couvertes de blés déjà épiés. Nous avions de magnifiques échappées de vue, qui se prolongeaient au loin, à travers les belles plaines du royaume de Léon.

A la halte, qui fut courte, j'allai chercher un bouquet d'arbres pour me reposer; en mettant pied à terre, je vis, à deux pas de moi, un petit sac en cuir dont je m'emparai. Il renfermait (qui l'eût pu deviner

jamais), un Montaigne stéréotypé, proprement relié, mais dans un état annonçant un grand usage. Il composait sans doute toute la bibliothèque du propriétaire, qui dut regretter vivement cette perte. J'aurais bien voulu voir le militaire qui guerroyait en pareille compagnie. Ou je me trompe fort, ou c'était quelque soldat malgré lui, comme il y en a tant aux armées.

Zamora, sur la rive droite du Duero, en arabe *Medinat-lo-Zamorati*, ville des Turquoises, parce qu'en effet ces pierres précieuses étaient autrefois abondantes dans des roches voisines où l'on en trouve, dit-on, encore quelques-unes ; c'est une vieille cité renfermant 8 à 9,000 âmes de population. Elle couronne une petite colline qui domine le fleuve, ce qui lui avait donné une certaine importance comme place forte. C'était autrefois un des principaux boulevards espagnols de la frontière de Portugal. Les rues sont étroites et sombres ; cependant elle a de belles maisons et de vieux édifices, qui rappellent le souvenir d'événements historiques intéressants. Zamora joue un grand rôle dans l'histoire poétique de don Rodrigue de Bivar. Ce fut là que les rois, ses tributaires, lui décernèrent le titre glorieux de Cid, qui signifie Seigneur ou Maître. Tout près de l'une des huit portes de la ville, celle de la Feria, se trouve encore l'ancien palais de la reine Urraca, où se réfugia Vellido Dolfos après qu'il eût assassiné Sanche II. Sur la porte, entre deux petites tourelles, le buste de la reine a été placé, avec cette inscription : « *Afuera, afuera, Rodrigo, el soberbio Castellano !* » Arrière, arrière, don Rodrigue, le superbe Castillan ! C'est le refrain d'une romance dans laquelle doña Urruca, en habits de deuil, adresse du haut des remparts, des reproches au Cid Campeador, lorsque celui-ci vient assiéger la ville. Si le célèbre héros

fut un chevalier sans peur, il n'est pas, quoiqu'on dise, sans reproche, et je vois une tache à son écusson. Doña Urraca ayant dit au Cid que s'il s'était bien marié pour la fortune, il ne s'était pas aussi bien marié pour le rang, — ayant épousé une vassale, quand il pouvait avoir une fille de roi, — l'amant de Chimène, tout troublé de ces tendres reproches, répond à la reine que si elle le veut bien, on peut revenir sur ce qui a été fait. Pauvre Chimène! — Heureusement que Doña Urraca, plus sage, refuse un pareil sacrifice; alors le Cid, blessé au cœur de ce qu'il vient d'entendre, se tourne du côté des siens, criant à tue-tête : A moi, mes compagnons; à moi, les gens à pied et les gens à cheval, car, de cette tour, on m'a tiré une flèche qui m'a traversé le cœur, et l'unique remède à ma blessure sera de vivre éternellement dans la douleur.

Mais laissons-là les temps héroïques, et rentrons dans la réalité des temps historiques.

Les troupes bivouaquèrent hors de la ville, et quelques officiers seuls purent y entrer. Un coup de canon devait donner le signal du départ; pour plus de sécurité je laissai mon domestique au bivouac avec les chevaux. On me logea chez un chanoine dont la maison paraissait opulente. Tout y respirait le calme, et ce calme s'empara si bien de moi, que j'oubliai que j'étais aux avant-postes de l'armée, séparé seulement de l'ennemi par un fleuve à peine large comme la Seine lorsqu'elle traverse Paris, et avec bien moins d'eau.

Mon hôte semblait vouloir m'entourer de bien-être. Une chambre propre, un lit moelleux, perdu dans les profondeurs d'une alcove; des rideaux aux fenêtres; une rue retirée et silencieuse, tout m'invitait à goûter le repos. Après avoir fait un souper très-suffisant, j'eus la visite du chanoine, et je le trouvai homme de sens.

Il voyait bien que l'Espagne allait nous échapper, et il s'en affligeait. — Vous êtes, me disait-il, de singulières gens. On ne peut vous haïr, même quand on souffre de votre présence, et si l'on croit ressentir de la haine pour vous, ce n'est que de la mauvaise humeur. Une Restauration nous attend, et je la redoute. Puis un *sea por Dios* termina la conversation.

A l'aube du jour, la diane se fit entendre : je me levai et partis. On entendait quelques coups de fusil retentir dans le lointain. Nous nous mîmes en bataille sur les hauteurs qui dominent Zamora. Une division de l'armée alliée, — c'étaient des Portugais, — avait pris position en face de nous. Le soleil faisait scintiller les armes de l'ennemi. Quelques cavaliers, qui s'étaient détachés du gros de la troupe, vinrent jusqu'au bord du fleuve ; on leur tira quelques coups de fusil, ils ripostèrent, mais personne ne fut touché. Nous étions silencieux, tandis que les cavaliers ennemis vociféraient contre nous à la manière des héros d'Homère.

A dix heures nous reprîmes la route de Toro, sur laquelle nous nous portâmes en toute hâte. Une vive fusillade se faisait entendre dans plusieurs directions ; elle nous fit craindre que l'ennemi n'eût forcé le passage du fleuve ; il n'en était rien heureusement, et nous arrivâmes sans encombre à Toro. Les habitants, consternés, craignaient qu'au moment du départ on ne commît des excès. Nos soldats se comportèrent au contraire fort bien. On fit sauter une des arches du pont. Je retournai paisiblement dans mon logement, où je n'étais plus attendu. Mon hôte, occupé à la mairie (*cabildo*), était absent, et je fus reçu par sa jeune épouse, que je trouvai charmante. D'abord silencieuse et mélancolique, elle devint communicative et même affectueuse. Il fallait toute la gravité des cir-

constances pour expliquer la solitude de Rosine; mais fort heureusement pour Bartolo, que je n'étais pas un Almaziva.

Le lendemain nous sommes en vue de la ville, au bivouac sur la route de Valladolid. Le jour suivant, nous marchons en ordre de bataille, occupant successivement toutes les positions militaires. On s'attendait à une attaque générale. Le 16^e régiment de dragons, d'arrière-garde, seul fut attaqué; chargé par huit escadrons anglais, il eut une centaine de blessés et laissa quelques hommes entre les mains de l'ennemi. Cependant quoiqu'il eût été repoussé, il put néanmoins faire plusieurs prisonniers. Ayant manœuvré à travers les champs cultivés, la récolte fut détruite sur une étendue considérable de terrain.

Nous bivouaquons en pleine campagne et nous n'entendons plus parler de l'ennemi, qui manœuvre à notre gauche. Comme nous ne marchons plus en ordre de bataille, mais en colonne, les blés sont un peu plus ménagés que la veille. Vers notre quatrième jour de marche, la division s'engage dans les montagnes, et nous passons la nuit dans un grand village situé au fond d'un vallon entouré de tous côtés de hauteurs boisées : trois à quatre cents fantassins, embusqués derrière les rochers et les arbres, auraient eu bon marché de nous. J'étais logé dans une belle et grande maison avec un sieur B. . . . dont les fonctions administratives étaient plus honorables que la conduite. Vers trois heures du matin, en pleine nuit, nous quittons le village et grimpons la route en pente, pour retrouver la plaine. Une demi-heure se passe, et je vois éclater, au centre du village un violent incendie. Sur la remarque, faite à mon compagnon, qu'il me semblait que c'était notre maison qui brûlait, il en convint, et me demanda com-

ment je trouvais ce spectacle. — Affreux, lui dis-je. — En effet, c'est une belle horreur, reprit-il, et cependant convenez que par une nuit sombre, ces flammes sont d'un très-bel effet. Eh bien! c'est à moi que vous devez ce magnifique spectacle. — Vous vous calomniez; il est impossible que vous soyez l'auteur de ce crime! — Bah! Pourquoi les habitants ont-ils fui à notre approche? La maison sera rebâtie, plus belle qu'auparavant. Comme elle brûle bien, et que c'est beau! — Mais le village tout entier va être détruit. — Non, non, la maison est isolée, et je me suis assuré de sa situation avant que d'y mettre le feu. J'ai porté dans l'écurie un tison enflammé, et la torche qui nous éclaire s'est promptement allumée. — Comme je doutais toujours qu'il fût en effet l'auteur de cette abominable action, il prit tant de soin de lever mes doutes qu'il fallut bien le croire. Alors je le quittai pour ne plus le revoir, après lui avoir dit de dures paroles, que ce malfaiteur écouta sans mot dire. Nous passâmes entre Simancas et Valladolid, et, après une suite de bivouacs dont il me serait impossible d'indiquer nettement le lieu, nous arrivâmes à Burgos. La division traversa cette ville, et fut occuper un village, à droite du monastère de Miraflores, sur la route de Palencia.

Nous étions fort à court de vivres, dans ce pauvre village et j'acceptai avec empressement la proposition qui me fut faite d'aller à Villatoro, où nous espérions en trouver. Quand nous arrivâmes à grand bruit, au nombre d'une douzaine de cavaliers, tout le village parut en grand émoi, et notre apparition sur le marché fut un événement. On se rassura quand on nous vit entrer dans la *posada* et que nous demandâmes à dîner comme de simples voyageurs disposés à payer. Pendant notre repas, qui fut meilleur que nous ne pouvions

l'espérer, une petite *gitanilla*, aux yeux de gazelle, vint chanter des airs sauvages, suivis pour tout refrain, de gambades sans caractère, et non sans grâce. Nous ne pouvions assez nous émerveiller de la tranquillité qui régnait autour de nous. La petite troupe rentra le soir au cantonnement, fort satisfaite de cette expédition.

Nous étions très-rapprochés de la chartreuse de Miraflores et je voulus la visiter. Elle était devenue la propriété d'un riche administrateur des vivres, qui ne la garda pas longtemps. La guerre l'avait mise dans un état déplorable. A l'aspect de ces monuments dévastés, qui ne sont cependant pas encore des ruines, le voyageur éprouve des sensations pénibles, auxquelles ne se rattache aucun sentiment poétique. Le corps de l'édifice date du quinzième siècle; il est dû à Jean et à Simon de Cologne; les richesses intérieures avaient disparu. Vue de l'extérieur, cette chartreuse est magnifique.

Pendant la nuit, l'ordre vint de partir pour Burgos, afin d'y prendre des vivres, dont nous manquions depuis longtemps; nous arrivâmes au petit jour. On faisait sauter les ouvrages avancés du fort, et comme ils n'étaient construits qu'en terre, aucun bruit n'annonçait leur destruction; une commotion sourde suivie d'un épais nuage de poussière se faisait sentir, et tout était fini. Nos dragons mirent pied à terre le long des quais, et des hommes de corvée se dirigèrent vers les magasins. Une division d'infanterie, qui nous suivait de près, fit halte à peu de distance de nous, aussi pour s'approvisionner. Les arbres plantés sur la promenade où se trouvait le tombeau du Cid et de Chimène, avaient prospéré et donnaient déjà de l'ombrage. Burgos semblait se refaire et relever quelques-unes de ses ruines. La ville était silencieuse; quelques curieux seuls se montraient aux

fenêtres, et un petit nombre de promeneurs causaient tranquillement sur le quai; personne, ni moi ni les autres, ne se doutant de ce qui allait arriver. Je courus au magasin pour faire acquitter mes bons; un Espagnol muni d'un sac me suivait. Cette affaire terminée, je me rendis sur la place pour quelques achats. Six heures sonnent à la cathédrale, et aussitôt une détonation effroyable, un horrible craquement auquel rien n'est comparable, parut déchirer les entrailles de la terre. Je lève les yeux, et vois du centre du fort une immense colonne de feu qui s'élançait vers le ciel. Je poussai un cri d'admiration, et me tournant vers l'Espagnol, qui regardait bouche bée ce terrible spectacle, je lui adressai quelques mots; mais à peine avais-je fini ma phrase que le ciel s'obscurcit et qu'une grêle de projectiles s'abattit sur la place, brisant les pavés et écrasant les maisons voisines. C'était des pierres énormes, des pieux, des débris d'affûts, des portes, des morceaux de fer, et parmi ces débris de toute sorte, des bombes, des obus, des grenades, qui, se mettant à éclater, semblaient rendre la mort inévitable; je l'attendais, plus épouvanté du bruit qu'effrayé du danger. Deux Espagnols, mari et femme, qui regardaient le fort furent écrasés sous mes yeux; le pauvre homme qui me suivait tomba sans vie à mes côtés : la place était jonchée de morts et de mourants.

Je rejoignis ma division, pensant bien que ma présence allait être nécessaire; et en effet elle avait beaucoup souffert, moins pourtant que la division d'infanterie, qui stationnait plus près du fort; celle-ci perdit plus de deux cents hommes. Je tairai les scènes de désespoir dont je fus témoin, ainsi que la douleur amère dont je fus saisi.

Voici ce qui s'était passé :

Lorsqu'il eût été décidé que le fort de Burgos ne serait pas défendu, le roi Joseph, d'accord avec ses généraux, décida qu'on le ferait sauter, et le séjour que nous fîmes dans les environs de Burgos fut principalement employé à exécuter des travaux de mines. On afficha dans la ville que la quantité de poudre avait été calculée de manière à empêcher la violence de l'explosion, et qu'ainsi les habitants pouvaient rester tranquilles dans leurs demeures, ce qu'ils firent. A six heures, les mines jouèrent, et l'on vint de voir quelle horrible catastrophe en fut le résultat.

Les officiers généraux des corps qui avaient le plus souffert jetèrent les hauts cris. On arrêta l'officier du génie chargé de cette terrible opération, mais il fut relâché, après qu'il eût prouvé qu'il avait agi conformément aux ordres donnés. De sorte qu'il fut bien établi que le défaut d'ensemble dans les opérations de l'armée, avait seul causé cet affreux malheur, si facile à éviter, puisqu'il eût suffi d'éloigner les corps armés de Burgos ou surtout de charger moins fortement les mines. Mais on avait voulu détruire tout à la fois les ouvrages de défense et les munitions de guerre. Les projectiles creux, lancés avec autant de violence que s'ils fussent sortis des canons et des mortiers, éclatèrent et vomirent dans l'air une pluie de fer qui porta au loin la mort. Les hommes atteints, qui ne furent pas tués, portaient des blessures épouvantables, et on les entendait maudire l'impéritie de leurs chefs ; nous joignons nos malédictions aux leurs. Le regret d'une mort inutile pour l'armée rendait leurs derniers moments encore plus douloureux. Après avoir pansé nos blessés, il fallut confier à la générosité des habitants ceux qui ne pouvaient être transportés, et c'était malheureusement le

plus grand nombre. Nous partîmes, laissant derrière nous des blessés à soigner et des morts à enterrer ; nous partîmes le cœur gonflé d'amertume pour tant de sang généreux si déplorablement versé.

Nos régiments de dragons étaient suivis, au départ, de chevaux blessés par l'explosion. Ces pauvres animaux, si leurs mutilations le permettaient, suivaient leur escadron, jusqu'à ce que par pitié on leur cassât la tête d'un coup de pistolet.

Ce douloureux événement indigna l'armée ; il lui montra ce qu'elle devait attendre des chefs inhabiles qui la commandaient. La tristesse et l'abattement se lisaient sur tous les visages, et chacun prédisait un fâcheux avenir.

Après avoir bivouaqué près de Bribiesca par le mauvais temps, j'arrivai le lendemain devant Miranda, et saluai, en passant, le *champ de bataille* où j'avais fait mes premières armes. Je reconnus l'endroit où j'avais si fort effrayé le meunier de Bribiesca ; le monticule où nous avions placé notre infanterie ; le fossé protecteur où nos dames épouvantées avaient cherché un abri contre les balles de l'ennemi, qui heureusement ne sifflèrent pas à leurs oreilles. Mes yeux cherchèrent vainement l'entrée du petit vallon par lequel nos libérateurs avaient débouché : une brume épaisse le dérobaît à mes regards. Près de la route était une croix posée sur une pierre moussue ; sans doute elle annonçait un meurtre (*una desgracia*, un malheur), et je donnai un souvenir à ce bon Chabrier, tombé sous le couteau des guérillas. Je croyais le voir encore, tel qu'il s'approcha de moi pour me donner la première leçon du courage. Froid et impassible à la vue du danger : « Sachons mourir, me dit-il alors. » — Sans doute il sut mourir ; mais sa fermeté ne l'a-t-elle pas

abandonné, au souvenir de sa patrie, qu'il ne devait plus revoir? et n'est-ce pas mourir deux fois que de laisser sa dépouille mortelle sur la terre étrangère!

Tout annonçait une grande bataille; nous touchions aux Pyrénées, dont il fallait défendre les passages pour couvrir nos frontières. Une lutte était donc devenue nécessaire, mais il fallait la bien engager, et c'est ce qui n'eut pas lieu.

XXIII.

Vittoria, où nous arrivâmes le 19 juin, était entourée de troupes. L'armée se concentrait et prenait ses positions. En parcourant la ville, j'entendis les sons d'un piano. Sans chercher à savoir quel était l'air que jouait la musicienne, ces vibrations inattendues m'allèrent au cœur, et firent naître en moi un souvenir si vif de la patrie que je me sentis tout attendri. Depuis mon départ de France, en 1809, je n'avais pas entendu cet instrument, qui malgré tout ce qu'il a de sec et d'ingrat, est à l'égard de la guitarre, dont les Espagnols, contrairement à l'opinion générale, ne savent pas jouer, la harpe d'or des séraphins.

Une autre jouissance succéda à celle-là. Hâtons-nous de la faire connaître, car ce fut la dernière de toutes celles que je goûtai en Espagne. J'allai voir le vieux médecin qui m'avait logé au début de mes campagnes. Il me reconnut, ainsi que sa fille, le son de ma voix aidant. Les pauvres gens étaient dans des transes mortelles. — Votre scapulaire m'a porté bonheur, dis-je à Casilda. — L'auriez vous donc encore? — Je le lui montrai aussitôt — Ah! répliqua-t-elle, cela n'est pas étonnant; c'est un scapulaire de *Nuestra Señora del Carmen*!!

Le 20 l'armée se mit en bataille. — Notre division prit position à l'extrême droite, et notre artillerie devait défendre le passage de la Subijana, petite rivière sur laquelle il y avait un pont, qu'on eût mieux fait de faire sauter. Non-seulement on laissa ce pont intact, mais tous ceux qui pouvaient faciliter à l'ennemi le passage des divers cours d'eau de la plaine, aussi s'en trouva-t-il bien, et nous très-mal.

On a reproché aux généraux de ne pas avoir fait filer sur la route de France, l'artillerie de siège et les bagages qui couvraient la plaine en arrière de Vittoria. J'ai entendu dire encore qu'il y avait eu de l'hésitation dans les dispositions prises pour l'attaque, et que l'ennemi, qui s'en aperçut, en avait tiré parti. L'armée se mit en ligne en avant de Vittoria, couvrant la route de Madrid, ainsi que les routes de Logroño et de Bilbao. Telle était la situation que, forcée de reculer ou de se reformer, par suite d'une manœuvre, elle ne le pouvait plus, ne trouvant derrière elle aucun espace pour s'étendre et se développer; tout le terrain étant couvert de voitures et de non-combattants, hommes, femmes et enfants.

L'ambulance de ma division était établie au village d'Abechucho, sur la rive gauche de la Zadorra, et il me fut très-facile de voir l'action s'engager. Après plusieurs charges brillantes, qui continrent quelque temps l'ennemi, notre cavalerie, attaquée par des forces infiniment supérieures, fut forcée de rétrograder. L'artillerie fut prise et nos artilleurs, sabrés sur leurs pièces, perdirent leur capitaine. Ainsi mal menée, la division se reforma, plus près de la ville, sur un terrain coupé par des jardins et des vignes; je la suivis, et me tins derrière un des régiments, attendant l'événement.

Le général Digeon avait reçu une balafre au milieu de la figure, et j'avais aidé au pansement d'un chirurgien-

major d'un régiment d'infanterie de la division Sarrut, grièvement blessé.

Nous eûmes un moment de calme qui dura peu. L'ennemi ayant passé la Zadorra sur plusieurs points, tourna notre gauche, profita d'une fausse manœuvre pour se porter vers notre centre, enleva à la baïonnette le village d'Abechuecho, qui, après avoir été repris, resta cependant en son pouvoir ; et bientôt nous retrogradâmes en désordre, pour nous débander en arrière de Vittoria, en passant à travers un océan de voitures, où nous devions naufrager.

Quelques instants la division de dragons, chargée en tête et en flanc, avait essayé de résister. Les chevaux s'étaient ébranlés et le mien avait suivi par imitation. De grands cris, des coups de pistolet, un cliquetis d'armes blanches, avaient retenti à mes oreilles ; je venais de charger l'ennemi, à mon insu, et le sabre au fourreau. Nos dragons qui se trouvaient sur un terrain, coupé par une multitude de fossés et de haies servant de limites à une foule de petits jardins maraîchers, ne purent garder leurs lignes ; les chevaux s'abattirent, les cavaliers, après les avoir relevés, tournèrent bride, et et je me trouvai, comme tous les autres, en pleine déroute, poursuivi par des hussards anglais, lesquels n'ayant plus rien devant eux qui les arrêtât, se jetèrent sur les bagages, sabrant une multitude hors d'état de résister. Pour ajouter à la terreur de cette foule désarmée, des obus et des boulets creux éclataient en l'air, et leurs fragments écrasaient tout ce qu'ils atteignaient.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à me frayer un passage à travers cette multitude épouvantée ; quand je fus parvenu à la pénétrer, elle me servit de sauvegarde, car, devenue compacte, elle ne pouvait être entamée facilement, et l'ennemi sabrait seulement

ceux qui étaient le plus rapprochés de lui. — Peu à peu, cependant, je gagnai du terrain et j'arrivai sur les bords d'un large fossé, dont les chevaux avaient fait un bournier. Un grand nombre de fuyards y laissaient leurs montures, et je faillis y perdre la mienne. Pour éviter ce malheur je mis pied à terre et j'allongeai avec ma cravatte la bride de mon cheval; l'animal fit d'abord quelques difficultés pour sauter, puis il s'élança, et si brusquement qu'il faillit me tuer; j'en fus quitte pour une blessure au talon et la perte de mes éperons. A compter de cet instant, je pus me regarder comme tiré de la bagarre, ne comptant plus pour rien quelques boulets qui sifflaient à mes oreilles. Pourquoi ne pas noter, en historien fidèle, qu'à peine échappé à cette scène de carnage, je mis pied à terre pour cueillir une plante qui me parut nouvelle, et que je pourrais encore montrer desséchée. Ce fut alors que je m'aperçus que mon cheval portait sur la croupe une blessure, plus étendue que profonde. La peau était entamée sur une longueur de huit à dix centimètres. Quelle main l'avait faite et à quel instant l'avait-il reçue? C'est ce qu'il m'eût été impossible de dire.

Et maintenant comment raconter tout ce que je vis en traversant cette plaine funeste, où tant de gens trouvèrent la ruine et la mort! — Désespoir des vaincus; cris de menace des vainqueurs; effroi des émigrés espagnols, attendant la mort de la main de leurs compatriotes; plaintes déchirantes des femmes et des enfants égorgés sans défense, ou écrasés sous les pieds des chevaux; transports insensés à la vue de l'or, qui ruisselait des caissons du trésor; cruautés inouïes; dévouements sublimes, rien ne manqua à cette scène de carnage et de désolation.

Quand je fus tiré de la mêlée, je jetai un dernier

régard sur la plaine, et ne vis plus qu'un épais nuage de fumée, qui me cachait une scène douloureuse. — Autour de moi marchaient nos soldats, sans canons et sans munitions, cherchant un refuge dans les montagnes. Piétons et cavaliers, officiers et généraux, se pressaient sans ordre. On s'efforçait en vain de rallier les fuyards, l'autorité des chefs était méconnue. Le général cherchait sa division; le colonel, son régiment; l'officier, sa compagnie. Ils les retrouvèrent plus tard, mais ce qui fut perdu pour toujours, c'était une couronne, tombée d'un front sur lequel elle ne devait plus être replacée. La nuit vint augmenter le tumulte de cette retraite précipitée, et, marchant toujours en avant, sans savoir où j'allais, je me trouvai seul, livré à toute l'amertume de mes réflexions. Il n'était pas difficile de prévoir que le théâtre de la guerre allait être désormais transporté en France. Nos frontières étaient ouvertes à l'ennemi; il ne s'agissait plus pour nous d'attaque, mais de défense. Or tous les combattants n'étaient pas Français et je voyais déjà une affreuse joie briller sur le visage des soldats étrangers à notre armée, qui se réjouissaient de notre défaite, et qui, ainsi, préludaient à une défection prochaine. Elle ne se fit pas longtemps attendre.

Les débris de l'armée, après la perte de cette bataille, si justement qualifiée d'échauffourée, se dirigèrent sur Salvatierra (Sauve-terre ou Terre de salut) pour gagner Pampelune, à travers les montagnes; la perte en matériel était immense; la perte en hommes était relativement peu considérable. Deux divisions, marchant en ordre, mais sans artillerie, soutenaient la retraite, que du reste, l'ennemi, satisfait de sa victoire, et gorgé de butin, ne songea pas à inquiéter. Il ignorait combien sa victoire avait été complète, et n'osa pas nous attaquer dans les défilés que nous tra-

versions en toute hâte et sans regarder derrière nous. Et puis les Anglais n'ont guère l'habitude de poursuivre leurs succès ; il y a dans leur stratégie une réserve que nous ne saurions imiter, quelque avantageuse qu'elle puisse sembler.

A la nuit , les troupes qui couronnaient les hauteurs firent halte et allumèrent de grands feux, sur une étendue immense. Cette illumination spontanée était fort belle ; elle pouvait faire croire à l'ennemi que nous étions ralliés et en état de lui disputer le passage. Ce ne fut pourtant que le lendemain que l'on commença à reformer les régiments , et cette réorganisation ne fut complète qu'après notre arrivée en France. Toutes nos bouches à feu étaient prises, mais les artilleurs avaient conservé leurs chevaux, et il ne nous fut pas difficile de trouver de nouvelles pièces et de nouveaux caissons.

XXIV.

Pendant que l'armée cherchait le repos , je me portais toujours en avant ; si bien , qu'après avoir suivi pendant quelque temps un défilé étroit et sinueux , je me trouvai seul , à dix heures du soir , dans un village , dont tous les habitants dormaient : un triste réveil les attendait. J'étais le premier Français qui y pénétrât , et j'allais être suivi de bien d'autres. En regardant autour de moi je vis les fenêtres de l'une des maisons éclairée. J'approchai , et après que j'eus frappé , on m'ouvrit. J'entrai , en me faisant précéder d'un *ave maria purissima* , bien accentué à l'espagnole. Mon uniforme effraya le maître du logis , qui me fit entrer dans une pièce basse , et il me demanda avec anxiété ce que je voulais de lui. Je lui appris la perte de la bataille , et l'arrivée prochaine de nos soldats. Il réunit aussitôt sa famille : une femme , deux jeunes filles , et un garçon , puis il leur répéta mes

paroles ; tous se mirent à pleurer amèrement, ne doutant pas du pillage du village. Au lieu de chercher à les consoler, je leur fis sentir la nécessité d'une prompte fuite, s'ils voulaient conserver ce qu'ils avaient de plus précieux, et ils furent faciles à persuader.

Il me semble voir encore la chambre où l'on me reçut. Chaque meuble était à sa place ; les lits attendaient leurs maîtres ; mais il ne s'agissait plus de dormir, il fallait fuir. Pendant que je faisais un repas improvisé, qui m'était si nécessaire, je vis mettre en paquets l'argenterie, des papiers de famille, des bijoux, le linge, des vêtements ; bientôt je pus les aider, et une heure ne s'était pas encore écoulée, qu'une mule, pesamment chargée, se dirigeait vers la montagne. Que de larmes furent versées pendant ce brusque déménagement ! On aurait voulu tout emporter, et j'entendais les jeunes filles et le jeune garçon demander grâce pour une foule d'objets, auxquels s'attachaient des souvenirs. Par égard pour moi, aucune plainte ne fut proférée contre les Français, et peu à peu je vis disparaître tous les membres de cette famille, naguère si tranquille, à l'exception du mari, qui resta le dernier. Cependant le village s'était rempli de soldats et l'on entendait frapper à coups redoublés aux portes des maisons. On vint à la mienne, et j'éloignai les soldats en leur disant qu'il y avait là un officier blessé qui reposait. Mon hôte, voyant cette docilité, crut qu'il pourrait, en faisant le sacrifice de son vin, sauver son mobilier. Il offrit aux soldats qui affluaient, et qui ne se payaient plus de mes raisons, de leur distribuer tout ce que contenait sa cave. On accepta, mais peu d'instants après, trouvant que la distribution était trop lente à leur gré, les militaires chassèrent l'hôte et le maltraitèrent ; la cave envahie fut bouleversée, le vin coula à grands

flots des jarres brisées, et la terre en but la plus grande partie. Le pauvre Espagnol, rudement traité, vit le pillage de sa maison, et j'eus grande peine à le faire évader. On lui demandait ce qu'il ne pouvait donner, et si je n'eusse été là pour le protéger, je ne sais trop ce qui lui serait arrivé. Avant de gagner les montagnes, dont il connaissait toutes les issues, il me serra affectueusement la main, me dit une foule de bonnes paroles et disparut.

Je sortis de cette maison dévastée pour gagner un bivouac. La nuit était extrêmement obscure, et je m'avçais à tâtons, quand tout à coup je tombai dans un grand trou, après avoir lâché la bride de mon cheval, qui heureusement ne me suivit pas. Tout étourdi de ma chute et une cuisse meurtrie, je me relevai pour reprendre mon cheval : il avait disparu, et je ne le retrouvai qu'après de longues recherches et de vives inquiétudes. Des soldats s'en étaient emparés, et ils ne voulaient pas croire qu'il m'appartînt; je leur montrai un morceau des rênes que je tenais encore en main, et je rentrai en possession de ma pauvre monture.

Un bivouac était proche et je m'y rendis clopin-clopant. Au milieu d'un verger, près d'un grand feu, se chauffaient, livrées au plus profond désespoir, couvertes de vêtements déchirés, plusieurs dames espagnoles. Cette vue était si douloureuse que je sentis le besoin de m'y soustraire; plus loin, à un second bivouac, se trouvaient des soldats blessés. Ils me reconnurent pour officier de santé et me prièrent de les panser. Je fis comme je pus : *« Je te pançai, Dieu te guarit »*, pouvais-je dire comme Ambroise Paré, et avec plus de raison que lui, car j'avais peu de science chirurgicale, et j'étais dénué de tout objet de pansement. Un troisième bivouac était occupé par des négociants français

de Madrid, riches encore le matin et pauvres le soir. Ne me trouvant pas assez éloquent pour les consoler, je me réfugiai plus loin, et ce fut à ce quatrième bivouac que je passai le reste de la nuit. Des officiers, séparés de leurs soldats, gens de cœur, qui gémissaient de l'abaissement de nos armes, entouraient un feu qu'ils songeaient à peine à entretenir. Jamais on ne fut plus unanime dans la manière de juger la capacité militaire du général en chef, auquel ils attribuaient la perte de la bataille. Toutes les manœuvres étaient jugées avec un sens droit et une parfaite connaissance de l'art de la guerre. Au reste, les fautes de la journée avaient été si grossières, que les personnes les plus étrangères à la stratégie en avaient été frappées.

Le jour parut; il pleuvait à verse, et la caravane se remit en route. Je rencontrai de malheureuses Espagnoles dans le plus triste équipage; nues jambes, pâles, échevelées, et mal protégées par des robes de soie en lambeaux. Je prêtai mon cheval à l'une d'elles pendant plusieurs heures, et elle n'en descendit que pour monter celui d'un autre cavalier. On entendait le canon dans le lointain. Au milieu de tant de désastres un petit bonheur m'advint : je retrouvai mon domestique à Salvatierra, et, avec lui, mes bagages, que je croyais perdus.

Tous les villages que nous traversions étaient abandonnés de leurs maîtres et pillés par les premiers arrivants. La route offrait de beaux sites, que personne de nous ne songeait sans doute à admirer. De temps en temps, des Espagnols, embusqués derrière des rochers, nous tiraient des coups de fusil, et nous tuaient quelques hommes.

Le 24, marchant tout le jour et une partie de la nuit, nous arrivâmes, à demi-morts de faim, sur les bords de l'Arga, et nous vîmes Pampelune.

Les portes en étaient fermées afin d'empêcher que

l'armée n'y pénétrât et n'y commit des excès. Elle s'engagea donc sur la route de France, et aborda bientôt les versants des Pyrénées. Quelques officiers purent néanmoins entrer, et je fus du nombre. J'allai directement à une posada ; mes chevaux y trouvèrent place, et un déjeuner me fut servi.

Ce repas produisit sur moi un effet singulier. Il y avait plus de dix jours que je n'avais rien mangé de substantiel, et je ne pourrais dire ni comment ni avec quoi j'avais vécu. Une demi-bouteille de vin arrosa ce déjeuner, et cependant, après avoir fini, je me trouvais dans la complète impossibilité de marcher ; mes idées étaient troublées, et j'éprouvais quelque chose qui ressemblait à de l'ivresse. Cet état dura environ une heure que je passai immobile, assis sur un banc, la tête appuyée sur la table. Peu à peu je revins à moi et songai à quitter la ville, qu'il m'importait peu de visiter ; cependant, comme on va voir, il en fut tout autrement.

Pendant cette halte, mon domestique, qui s'était endormi paisiblement auprès de ses chevaux, laissa enlever une partie de mes effets.... Des soldats allemands avaient fait ce vol, et l'un d'eux, quand j'arrivai, tenait en main des bottes que je reconnus pour m'appartenir. Lorsque je leur réclamai mon porte-manteau, qu'ils avaient caché, ils nièrent l'avoir vu, ou firent semblant de ne pas me comprendre. Je m'emportai : ils se mirent à rire. Ne pouvant rien, seul contre dix à douze hommes, je les menaçai du commandant de place. Ils ne parurent pas s'en émouvoir, et me laissèrent partir. Je me rendis donc chez cet officier, homme fort occupé, ahuri par une foule de demandes, et se trouvant à la veille d'être assiégé, sans avoir pu encore organiser la défense ; je devais m'attendre de sa part à une mauvaise réception, et elle fut telle.

J'entre, et j'expose le fait. Quoique fort bref, il ne parut pas que je le fusse assez; le commandant s'impatientie. — On vous a volé, bon; je comprends. Tant pis pour vous. Que veniez-vous faire à Pampelune? Comment y êtes-vous entré, contrairement à mes ordres? Je ne veux pas me mêler de cette affaire. — J'eus beau lui dire que j'étais entré dans la place parce que les portes en étaient ouvertes, et que je n'avais violé aucune consigne ni transgressé aucun ordre. — Eh bien! Monsieur, dit-il, moi je vous donne un ordre, celui de partir au plus vite. — Mais, commandant, c'est un déni de justice! — A la bonne heure, mais partez. — Cependant... — Partez, partez. — J'insiste; il se fâche, et veut faire appuyer sa logique de quelques baïonnettes. Force me fut donc de céder, et je le quittai furieux, résolu à me faire justice moi-même. J'arrive et mon domestique m'annonce que les voleurs, effrayés de ma démarche, lui avaient rendu le porte-manteau. Il ne manquait qu'une paire de bottes et un couvert d'argent. Satisfait d'en être quitte à si bon marché, je sortis aussitôt de la ville, et pris la route de France.

Pampelune, capitale de la Navarre, située sur les bords de l'Arga, est une assez grande ville, entourée de tous côtés de montagnes. Je la trouvai triste; mais les dispositions d'esprit dans lesquelles j'étais alors, permettent d'infirmier mon jugement, rendu sous des influences qui le font suspecter de partialité. Elle renferme une quinzaine de mille âmes. Je vis, en la parcourant, quelques beaux édifices et de belles maisons. Les fortifications ne sont pas très-considérables; c'est sur deux châteaux, l'un hors des murs et l'autre dans son enceinte même, que s'appuie la défense. Le château extra-muros en est la citadelle. Pampelune, assiégée aussitôt après notre départ, résista jusqu'au

1^{er} novembre. On tenta plusieurs fois de la secourir, sans pouvoir y réussir.

Un chemin montueux me conduisit à Zubiar. Le peu de voitures qui restait encore fut brisé avant d'atteindre ce village. Il avait alors pour seul habitant une vieille femme idiote, qui nous regardait passer en riant stupidement. Quoiqu'elle portât sur la figure des blessures nombreuses, elle y paraissait insensible, ne s'étonnant nullement du sang qu'elle perdait. Nous avançons avec une extrême lenteur, à travers un maigre terrain où végétaient des poiriers sauvages, des châtaigniers, des chênes et des fougères; le temps était redevenu beau, et de légères vapeurs que poussait un vent frais, s'amoncelaient au sommet des montagnes, dont elles réduisaient les dimensions aux proportions de simples collines.

Nous bivouaquâmes à l'entour du village de Zubiar, dont les maisons, recouvertes en ardoises, sont assez jolies. Mon cheval, quoique exténué, n'eut pour toute nourriture que l'herbe, assez rare, des environs du camp; quant à moi, je soupai en me rappelant le déjeuner de Pampelune.

Le lendemain nous marchons sur le Bourguet où nous devons coucher. La montée, assez douce d'abord, devint fort rude. Mon domestique suit la route, et moi, pour tâcher d'en abrégier les sinuosités, je prends un sentier qui, au contraire, m'en éloigne. Un champ de maïs fournit une très-bonne nourriture à mon cheval; je me mets au même régime, et mâche, pour calmer ma faim, quelques jeunes épis de cette graminée, riche en matière sucrée; j'en éprouve du soulagement. Un village, déjà visité par des soldats, se trouve sur mon chemin. Les habitants, qui n'avaient pas été complètement ruinés, me donnèrent, en payant, quelques

pauvres aliments qui me restaurèrent. Ils ne parlaient ni espagnol ni français, et me parurent pauvres et découragés. A l'un d'eux, qui semblait me comprendre, je montrai la terre, comme pour lui dire que toute la richesse de l'homme était là; mais il crut toute autre chose, et s'écria : *Si, si, la muerte!* exprimant que désormais leur seul espoir était dans la mort. C'était aller bien loin. Un orage passait sur eux, et le beau temps devait le suivre. Je continuai à marcher sans but, voyant de temps en temps la route à ma gauche. La population de ces montagnes n'est pas plus espagnole que française; elle est basque, et je n'avais rien à craindre d'elle. Le paysage devenait de plus en plus imposant, et je foulais aux pieds de belles plantes, que, faute de temps, je me contentais de voir et d'admirer en passant. Quelques cabanes isolées se montraient, entourées d'arbres fruitiers, sur la croupe des collines. Tout était calme en apparence et paisible. De nombreux ruisseaux se précipitaient des hauteurs pour serpenter dans les vallées. Les végétaux les plus vulgaires prenaient un aspect jusqu'alors inconnu pour moi, tant ils avaient pris de développement.

Un chemin sinueux me conduisit dans un autre village. Je le croyais abandonné; mais après y avoir pénétré, des cris perçants vinrent frapper mon oreille, et bientôt je me vis entouré d'une quinzaine de femmes, pâles et échevelées, qui semblaient, voyant un uniforme d'officier, se mettre sous ma protection. Il ne me fut pas difficile de deviner la cause de leur effroi. Je les fis entrer dans une maison, où elles se réfugièrent, pauvres oiseaux, qui craignaient la serre du milan et de l'épervier. J'espérais qu'elles pourraient disparaître dans la montagne, et je me mis devant la porte. Malheureusement, deux autres femmes, non moins épouvantées, et à

de mi-mortes de frayeur, courant de toute la vitesse de leurs jambes, me virent, et, venant droit à moi, se précipitèrent dans la maison, dont je paraissais être la sauve-garde. Deux soldats, qui les suivaient de près, s'en aperçurent, s'approchèrent de moi et m'injurèrent. Cependant je tins ferme, et je les vis s'éloigner en me menaçant; bientôt ils revinrent en plus grand nombre, et me demandèrent de quoi je me mêlais, et si j'étais chargé de faire la police de l'armée? Je voulus les raisonner, mais je n'en obtins que des invectives, et l'un d'eux, saisissant son fusil qu'il arma, m'ordonna de quitter au plus vite le village. Il fallait obéir. La raison du plus fort, si elle n'est pas la meilleure, est certainement la plus irrésistible et la moins contestable; je dus céder. Une vaste forêt de châtaigniers touchait au village, et j'espérais que mes protégées pourraient y trouver un asile. Je m'éloignai, mais lentement, faisant des vœux pour que ma bonne action ne fût pas perdue; elle le fut cependant; et ce que mes yeux ne purent voir, mes oreilles l'entendirent. Je pressai ma marche, et je vis bientôt à ma gauche l'armée, qui suivait lentement la route, semblable à un reptile blessé qui cherche un refuge en glissant à travers les rochers.

J'arrivai tard au Bourguet. Toutes les maisons étaient occupées, et je m'établis au bivouac avec mon domestique, en ce moment, fort embarrassé de tirer parti de ses talents culinaires. Toutefois il alluma du feu et chercha autour des bivouacs s'il ne trouverait pas quelques-uns de mes camarades; il n'en vit aucun, et cependant revint joyeux après s'être procuré du pain. C'était beaucoup pour moi, et peu de chose pour lui, car bientôt je le vis occupé à mettre sur le feu une petite casserolle en tôle, qui faisait la meilleure et la plus considérable partie de ma batterie

de cuisine, puis il me dit d'un air capable et mystérieux que j'aurais à souper ; je n'y croyais guère, et couché près des chevaux, j'attendais l'effet de ses promesses. Il fricassa longtemps et m'apporta enfin un brouet gélatineux, dont il me fut impossible de reconnaître la nature. Ce n'était ni chair ni poisson, et pourtant ce produit n'appartenait pas au règne végétal. Je pus le mettre dans la bouche, mais l'avalier, vainement je le tentai. Pierre s'en étonne. — C'est un jeune cochon, me disait-il ; mangez, mangez, c'est bien bon. — Mais quand il m'eut dit où il l'avait ramassé, gisant au milieu de ses frères, je repoussai le mets perfide, qui trouva grâce devant mon robuste soldat, tout surpris de la délicatesse de son maître. — Il disait vrai ; c'était, en effet, un jeune cochon, mais l'animal était posthume !

Au départ, quoique le soleil dorât la cime des monts, ses rayons ne nous arrivaient qu'après avoir traversé de légères vapeurs, qui bientôt les éclipsèrent tout à fait et donnèrent au paysage une teinte grisâtre et uniforme. J'allais revoir la France, cet objet de mes vœux, et pourtant, plus je m'approchais de la frontière et plus je me sentais attristé.

Peu après avoir quitté le Bourguet, se montra une plaine avec une enceinte de montagnes majestueuses. C'était là cette fameuse *playa de Zaro*, mieux connue parmi nous sous le nom de vallée de Roncevaux (*Roncesvalles*), célèbre par la prétendue bataille, livrée en 778, dans laquelle Charlemagne fut défait, Roland et les douze pairs tués. Balbuena a publié, en 1624, un poème assez lourdement écrit, où il célèbre, en vingt-quatre chants, cet événement fabuleux. Son héros, Bernard del Carpio, qui donna la mort à Roland, est né dans le neuvième siècle, ce qui rend impossible le

fameux combat entre les deux paladins. Un pareil anachronisme est une faute, même chez un poète. Au reste, on sait qu'il est surabondamment prouvé que Charlemagne n'a jamais été en Espagne; tous les historiens en sont d'accord, et pourtant bien que cette bataille soit imaginaire, on ne traverse point sans émotion cette partie des Pyrénées. Le grand nom de Roland, qui résume en lui la valeur de nos aïeux, est celui d'un héros fabuleux; mais nos poètes ont fait de ce personnage l'Achille français, et il vit, dans leurs vers, aussi connu et aussi populaire que si son existence eût été réelle.

Parvenu au pied du mont Altobiscar, je quittai la route, pour suivre un défilé dans lequel s'engageaient une foule de gens, désireux d'abréger le chemin, qui décrivait de nombreuses courbes. L'armée marchait avec une extrême lenteur; et nous étions pressés d'arriver en France. C'était le port après la tempête, et là nos souffrances devaient cesser, du moins pour un temps. Après avoir suivi ce défilé, je me trouvai sur un large plateau. Là se pressaient plusieurs centaines de personnes, fort embarrassées d'elles-mêmes; ce plateau n'étant autre chose que le sommet d'une montagne, entourée de précipices. Retourner en arrière pour regagner la route était impossible, car la seule issue praticable, véritable défilé sans largeur et très-sinueux, était encombrée de piétons et ne permettait plus de rétrograder. Cependant le nombre des arrivants s'accroissait, au point de ne plus laisser bientôt de place disponible. On voyait distinctement, à grande distance, un sentier qui, après avoir parcouru le fond du précipice, s'élevait sur la pente d'une montagne voisine pour venir aboutir à la grande route. Il fallait donc essayer la descente pour y parvenir. Un muletier se

dévoua; mais la bête qu'il conduisait, après avoir fait environ le tiers du chemin, roula avec sa charge jusqu'au fond du précipice pour ne s'arrêter que sur les bords d'un petit torrent qui baignait les bases de la montagne. Nous tenions l'animal pour mort, quand, à notre grand étonnement, nous le vîmes se relever, et peu après, paître philosophiquement l'herbe fleurie. C'était presque un succès; aussi d'autres cavaliers se hasardèrent-ils, et je fus du nombre. Les résultats furent plus ou moins heureux, et je n'aurais aucun accident à signaler, si des pierres, de médiocre grosseur, qui en entraînaient d'énormes, n'eussent roulé en bondissant et atteint quelques malheureux, grièvement contusionnés; cependant personne ne périt.

L'encombrement n'avait fait que de se déplacer, et nous étions aussi embarrassés au fond du précipice que nous l'avions été au sommet de la montagne. Le sentier qui conduisait à la route circulait sur la pente abrupte d'une autre montagne, et la grimper n'était rien moins que facile. Quelques personnes y parvinrent; d'autres les suivirent. Mais un général, craignant que cette foule n'entravât la marche des troupes, fit placer des factionnaires au débouché du sentier, et ils s'opposèrent à ce qu'elle s'écoulât sur la route, en cet endroit assez étroite; de sorte que nous étions menacés de coucher au fond de cet entonnoir, ou du moins d'y rester jusqu'à la nuit. Les chevaux et les mulets, qui avaient fait l'escalade, ne purent se maintenir dans la position presque verticale qu'ils avaient prise; ils glissèrent, s'abattirent, et roulèrent au fond du précipice, non sans donner lieu à de nombreux accidents; force nous fut donc de rester. Pour ajouter à l'ennui de notre situation, les soldats qui défilaient au-dessus de nos têtes se moquaient de nous, et leurs quolibets, quelque spi-

rituels qu'ils eussent été, et ils ne l'étaient guère, nous semblaient d'une maussaderie extrême.

Après avoir exploré de l'œil le terrain et reconnu la direction que je devais suivre pour gagner la route, je commençai à m'élever sur la pente, en laissant le malencontreux sentier à ma droite. Tenant fortement la bride de mon cheval, et m'aidant des arbustes et des grandes plantes que je pouvais saisir au passage, je m'éloignai peu à peu du point de départ. Arrivé à une certaine hauteur, j'eus le malheur de faire rouler quelques pierres de petite dimension, qui cependant inquiétèrent les spectateurs accumulés dans le précipice. On me cria de descendre, et je me contentai de m'arrêter; puis quand les cris eurent cessé, je recommençai l'escalade pour m'arrêter de nouveau lorsque les menaces recommençaient à se faire entendre. On alla même jusqu'à me menacer d'un coup de fusil; je n'en tins pas compte, voulant à tout prix sortir d'embarras, et croyant bien qu'on n'en viendrait pas à cette extrémité. Un vieux chêne, mort de vieillesse, dont le temps avait fait une espèce de terreau, se trouvait à ma portée. Couché en travers de la pente, il me permit de m'arrêter et de donner à mon cheval une position horizontale. Il put se reposer, et je me fis oublier pendant près de trois quarts d'heure, après quoi je recommençai à grimper de plus belle, aux cris d'encouragement que j'entendais d'en haut. Enfin j'arrivai; malheureusement un solide parapet régnait tout le long de la route, et je n'aurais pu vaincre ce dernier obstacle si je n'eusse trouvé quelques soldats complaisants qui, voyant au petit mur une échancrure accidentelle, l'agrandirent et la rendirent praticable. Mon voyage pouvait donc continuer. J'étais horriblement fatigué et mon cheval, tremblant de tous ses membres, était hors d'état de me porter. Dans cette

triste situation, qui ne devait plus s'aggraver, je pus acheter environ deux livres de pain; j'en prélevai la dime, et donnai le reste à mon cheval, qui se remit, un court repos aidant. Après avoir suivi une pente assez douce, que mon impatience d'arriver me fit trouver d'une longueur insupportable, je vis la route devenir meilleure, et quelques jolies maisons se montrèrent dans l'éloignement. Enfin un poteau qui se dressait à droite de la route attira mon attention; j'approchai et lus ces mots français : *Respect aux propriétés; Territoire de l'Empire. Tout maraudeur sera puni de mort.* Je m'assis un instant sur l'herbe — et pleurai!

XXV.

Ce n'était pas après une défaite, et en fugitif, que j'aurais voulu revoir cette France qui m'était si chère, et les larmes que je versais étaient amères. Cependant il me sembla bientôt que ce sol sacré ne serait pas profané par la présence de l'étranger, et que nous puiserions dans notre courage une nouvelle ardeur pour le défendre. Si nous n'avons pas su conquérir, disais-je, à part moi, nous saurons au moins conserver. Il me vint une soudaine confiance, et elle me soutint. Je séchai mes larmes, et j'arrivai bientôt à Saint-Jean-Pied-de-Port. J'appris que ma division n'avait fait que la traverser; je fis comme elle, et bientôt je me trouvai sur la grande route, suivant nos dragons à la piste, trouvant, d'espace en espace, comme trace de leur passage, des chevaux morts ou mourants.

La nuit survint; et une pluie violente me mouilla bientôt des pieds à la tête. Je résolu, ne voyant devant moi aucun village, d'aller passer la nuit dans la première maison venue. J'étais en France et assuré de recevoir partout l'hospitalité. Une lumière brillait au travers

d'un bouquet d'arbres fruitiers; elle me servit de phare, et bientôt je frappais à la porte d'une ferme d'assez bonne apparence. On ne tarda pas à ouvrir. Je fais ma demande, et je m'aperçois que je ne suis pas compris; on me répond, et je ne comprends pas davantage. Toutefois j'entre, pâle et ruisselant d'eau; aussitôt on me devine; mon cheval est mis à l'écurie, dans une situation toute nouvelle pour lui et, en un clin d'œil, mes hôtes, en gens exercés, eurent bientôt pourvu à tous ses besoins. Après avoir rempli ce devoir impérieux du cavalier, je fus introduit dans la maison où je trouvai une famille qui m'accueillit avec une bonté dont je n'ai pas encore perdu le souvenir. Un costume basque complet, le berret compris, fut mis à ma disposition; je n'hésitai pas un seul instant à m'en revêtir, et sauf la langue, on aurait pu me prendre pour un des membres de la famille dont je n'étais que l'hôte. Pendant cette toilette le souper avait été préparé. Quel en fut le menu? je ne me le rappelle plus; mais l'appétit étant le meilleur de tous les cuisiniers, je fis un repas délicieux, un peu honteux de ma voracité. Il ne me manquait plus que de pouvoir exprimer ma gratitude à mes hôtes, et j'eus ce plaisir. Une parente de la famille, qui parlait le français, avait été appelée, et elle me servit d'interprète.

Grande était l'anxiété de ces braves gens; ils m'accablaient de questions et redoutaient une invasion. Je la craignais aussi; néanmoins je m'efforçais de les rassurer, leur montrant impossible le passage des Pyrénées, aussi longtemps que Pampelune, qui commande le passage, serait à nous. Je parvins ainsi à les calmer, et à leur donner sur l'avenir une confiance que j'étais loin d'avoir. On me conduisit à la chambre qui m'était destinée, et je me trouvai seul en présence d'un lit

dans lequel je me plongeai avec délices ; cependant , malgré ma lassitude , je ne pus m'endormir , par trop de bien-être. La pluie tombait avec force et j'étais à l'abri ; le contact de mon corps avec les draps me semblait délicieux , et j'étendais mes membres fatigués , en leur faisant visiter tour à tour toutes les parties de ma couche ; je leur aurais volontiers adressé des félicitations sur le bonheur dont ils jouissaient. J'écoutais avec plaisir le tic-tac d'une pendule , et il me confirmait , même pendant l'obscurité , que j'étais bien en France. Mon cheval , ce compagnon de mes courses aventureuses , participait aux douceurs de l'hospitalité que je recevais , et je croyais le voir couché sur sa litière , après s'être repu d'un abondant fourrage ; ma satisfaction en était doublée. Enfin mes idées devinrent confuses , et je tombai dans un sommeil profond , qui ne cessa que vers midi. Le déjeuner m'attendait. Mes vêtements séchaient encore , et toujours vêtu en Basque , je me rapprochai de la route , pour tâcher de savoir où je retrouverais ma division. Ayant vu de loin plusieurs de mes camarades , je les appelai ; ils reconnurent ma voix et rirent de bon cœur de mon changement de costume. La ferme se fit hospitalière pour eux , comme elle l'avait été pour moi , et je quittai mes hôtes , totalement refait , bien sec , et monté sur mon cheval devenu presque fringant. Je me rendis à Peyrehorade , où se trouvaient nos dragons. Le canon se faisait entendre du côté de Bayonne. On me logea dans une maison de campagne assez éloignée de la ville ; le terrain , humide et marécageux , abondait en couleuvres , qui poussaient la familiarité jusqu'à s'introduire dans les chambres. Quoique je susse qu'elles étaient inoffensives , ces visites me déplaisaient fort : j'ai pour les reptiles , et surtout pour les serpents , une horreur instinctive.

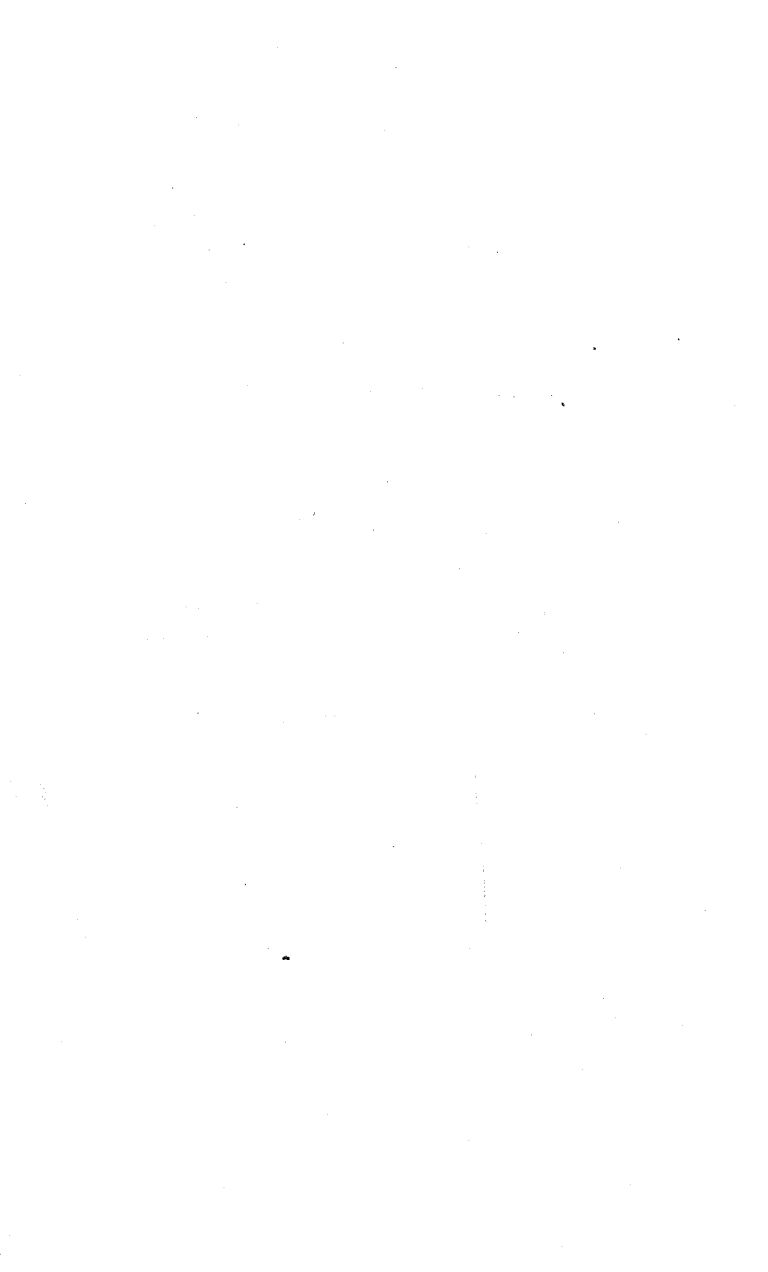
La tranquillité profonde dont je jouissais, était un état si nouveau pour moi que je ne pouvais m'y faire. Je donnais fréquemment de mes nouvelles à ma famille et j'en recevais d'elle. Je n'espérais de longtemps la revoir, et j'étais au contraire à la veille d'avoir ce plaisir.

Le maréchal Soult avait repris le commandement de l'armée à laquelle on donna le nom d'Armée des Pyrénées. Elle fut très-promptement réorganisée et compta dans ses rangs soixante mille fantassins et six mille chevaux; cent pièces de canon étaient à la disposition de l'artillerie. Avec ces forces, — comparativement insuffisantes, puisqu'on avait à combattre près de cent mille fantassins, vingt mille chevaux et une artillerie formidable, — il fallait couvrir la ligne des Pyrénées dans une étendue de quinze à vingt lieues, jeter garnison dans plusieurs places fortes, et tâcher de secourir, non-seulement Pampelune, investi par un corps espagnol nombreux, mais encore Saint-Sébastien, assiégé par une armée anglo-portugaise. Cette réorganisation difficile fit grand honneur au maréchal.

La direction du service pharmaceutique ayant été confiée au pharmacien en chef de l'armée du centre, M. Blondel se trouva disponible; il obtint pour Devergie et pour moi la mise en disponibilité. Nos domestiques, qui appartenaient à des régiments, y retournèrent; nous vendîmes nos chevaux comme nous pûmes, et voyageâmes tous les trois jusqu'à Tours. Là je me séparai de mes deux compagnons, pour gagner le Berry, espérant que bientôt une commission pour l'Est ou le Nord me permettrait de continuer mes services, ce qui en effet ne tarda guère; et j'arrivai dans mes foyers, où les tendres embrassements d'une bonne mère me firent promptement oublier mes fatigues.



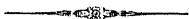
QUELQUES REFLEXIONS
SUR LA GUERRE D'ESPAGNE
DITE DE L'INDÉPENDANCE.



QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LA GUERRE D'ESPAGNE

DITE DE L'INDÉPENDANCE.



Sans doute l'attente du lecteur serait trompée, si l'auteur de ces souvenirs ne faisait pas connaître son opinion sur les causes qui ont fait échouer les projets de l'Empereur sur l'Espagne, et amené notre expulsion de la Péninsule, après une guerre désastreuse, glorieuse pour nos armes, sans doute, mais funeste au pays. Il faut satisfaire ce désir légitime.

Que l'agression ait été une faute politique, personne n'en doute. Que la conduite de l'Empereur ait mérité un blâme sévère, nul ne sera tenté de vouloir en atténuer la rigueur. Dès l'origine l'opinion publique, si favorable pourtant alors au Gouvernement, ne s'y était pas trompée; depuis lors l'histoire a prononcé son jugement, et il est désormais sans appel. Nous ne croyons donc pas nécessaire de revenir sur les événements qui entraînèrent la guerre et la rendirent implacable; tout a été dit à ce sujet; tout est connu.

On a voulu trouver des circonstances atténuantes, propres à diminuer ce que la conduite du Chef de l'État eut alors de blâmable. «L'Espagne, a-t-on dit,

périssait sous un gouvernement sans force et sans dignité; la régénérer était un devoir, et l'Empereur voulut le remplir. » Jamais il n'y songea. Quand une nation est malade, il faut la laisser se guérir seule. Tout remède que lui apporte l'étranger aggrave ses maux, ou même la fait périr violemment, à moins qu'elle ne se révolte contre le médecin; et c'est ce qui est arrivé.

Napoléon agissait surtout en vue d'intérêts personnels, et le blocus continental qu'il voulait compléter, s'il était une grande mesure politique, était aussi un moyen d'agrandir sa puissance et de fonder sa dynastie sur des bases qu'il croyait rendre inébranlables. Là était principalement le secret de sa politique. Malheureusement il se perdit par le côté même où il cherchait le salut.

A peine eut-on enlevé à l'Espagne une famille royale qui ne méritait ni son amour ni son estime, qu'elle se prit à la regretter. Les Espagnols ne virent plus dans ces exilés que des captifs qu'il fallait plaindre. Le malheur sembla rendre à leurs princes la dignité qu'ils n'avaient pas su conserver sur le trône; elle mit sur leurs fronts une nouvelle couronne, celle du martyre, et cependant ces princes, objets de tant d'indulgence et de tant d'affection, ne se relevèrent jamais moralement de la déchéance qui les avait atteints et vécurent, en France et en Italie, d'une vie insoucieuse et toute matérielle.

L'enlèvement de Ferdinand et son départ de Madrid mirent à nu les projets de l'Empereur. Mais jusque là le sang espagnol n'avait pas coulé, et il fallait qu'il

coulât pour que la rupture devînt définitive. L'insurrection du 2 mai 1808, qui eut pu être prévenue, et à laquelle une politique cruelle ou aveugle laissa prendre d'immenses proportions, couvrit de cadavres les rues de Madrid. Ce fut elle qui donna le signal de cette guerre terrible, si féconde en actions diverses qu'elle permet de se demander, sachant de quel côté fut le succès, de quel côté fut la gloire.

Il est peu de contrées en Europe aussi favorables à la résistance que la Péninsule ibérique. De nombreuses chaînes de montagnes la sillonnent dans toutes les directions. Sous une même latitude et, à raison de l'élévation des plateaux, se trouvent les climats les plus opposés. En hiver, des Pyrénées à Sierra-Morena, un vent glacial, et de la neige partout; en été, une chaleur dévorante, sans ombrage, et souvent sans eau. Au printemps et en automne des pluies diluviales qui changent en rivières les moindres ruisseaux et les rendent redoutables au voyageur.

La population est éparse et pauvre. Les grands centres sont peu nombreux, sans vie, et les villages, souvent séparés les uns des autres par des déserts ou *despoblados*, n'ont entre eux que de rares et difficiles communications, dont au reste ils n'éprouvent que bien rarement le besoin. Quoique ce vaste pays soit fertile, les ressources alimentaires y sont extrêmement limitées. La sobriété, qui ailleurs est une vertu, y est devenue une nécessité. Les grands bestiaux, base principale de l'alimentation de l'homme, manquent presque complètement dans plusieurs provinces; la

chèvre et le mouton les y remplacent. Les légumes et les fruits sont peu abondants ; une huile d'olive mal faite y supplée imparfaitement le beurre. Le lait ne peut suffire aux besoins de la consommation et l'on n'y connaît guère le poisson, dans les villes de l'intérieur, que sur la table du riche. Il n'y a que les céréales et les vins qui abondent.

Dans les montagnes sont inconnus les grands bois ; des taillis assez semblables aux maquis de la Corse, et généralement composés des mêmes arbustes, en revêtent la nudité. Point de vallées fertiles. Partout des masses bizarres de rochers, des défilés, des pentes abruptes, des lits de torrents, desséchés en été et infranchissables en hiver : voilà le paysage. De rares villages couronnent parfois les hauteurs, ou bien se cachent dans quelque repli de terrain. Nulle maison isolée ; point de fermes ; de vieux édifices ruinés, tapissés de lierre ; des ponts sans passagers, sur des rivières sans eau, et çà et là des croix de sinistre augure, voilà ce qui rappelle que le pays est habité, et s'il peut charmer parfois les yeux du voyageur, ce qu'il présente de riant n'est qu'un passage gracieux, dans un livre partout ailleurs grave et sérieux.

La nation espagnole, paresseuse et indolente, fournit cependant des soldats durs à la fatigue, capables de faire de longues marches, sobres surtout et patients ; rarement fermes en plaine, mais braves derrière les murs d'une place forte. Ce qu'ils éprouvent en présence du danger, est plutôt de l'emportement que du courage. Il faut pour les rendre redoutables, que la passion les excite ; mais cette passion,

il est facile de la faire naître en eux, et bientôt elle s'élève jusqu'à la frénésie.

Lorsque nos soldats eurent franchi les Pyrénées, ils se trouvèrent dans un monde nouveau. Rien ne leur y rappelait cette bonne et plantureuse Allemagne qu'ils venaient de quitter, et que bientôt ils regretteraient. Jusqu'alors ils n'avaient trouvé que des armées à combattre : en Espagne ce n'était pas seulement des armées qu'il fallait vaincre, c'était un peuple qu'il fallait soumettre.

L'insurrection qui, après le 2 mai, était devenue pour les Espagnols «le plus saint des devoirs», s'étendit au loin avec la rapidité de l'éclair. Ce ne fut d'abord qu'une colère irréfléchie, et si le sentiment d'indépendance nationale s'éveilla, il n'agit que plus tard, sans jamais dominer les masses, dont la haine fut aveugle et irréfléchie. Le levier qui les souleva se trouvait entre les mains du clergé, et il n'en était pas dont la puissance fût plus irrésistible.

Les prêtres et les religieux de tous les ordres, ignorants et fanatiques, donnèrent à la guerre un caractère qu'elle n'avait pas : le caractère religieux. Ils craignaient pour leurs biens, alors considérables, et pour l'existence des établissements qu'ils dirigeaient. Nous étions, suivant eux, des athées, nourris des principes de Voltaire, homme dont le nom, très-populaire en Espagne, y est synonyme d'Antechrist. Rien ne serait sacré pour nous; les autels allaient être renversés, les églises profanées; les prêtres et les religieuses tomberaient les premiers sous nos coups; femmes,

enfants, vieillards, périraient égorgés sans pitié, car la soif du carnage était en nous. — Une haine aveugle nous montrait couverts d'un manteau hypocrite, qui cachait mal d'horribles difformités morales ; « les hérétiques croient à quelque chose, disait-on encore ; les Français ne croient à rien, et sont cent fois pires. » Ainsi effrayées, les populations s'apprêtèrent à la résistance : on les y poussait de la chaire et du confessional. Elles coururent aux armes ; il se trouva, pour les commander, des moines et des curés devenus belliqueux, et les guérillas couvrirent l'Espagne.

Pendant que le clergé agissait ainsi sur les masses, nous-mêmes avions déjà détaché de notre cause une fraction distinguée de la nation, qui à son tour influa sur la population pour nous la rendre hostile. Reçus à titre d'alliés, nous nous étions emparés par surprise, et sous l'apparence d'une feinte amitié, de plusieurs places fortes du nord de l'Espagne : Pampelune, la citadelle de Barcelone, Figuières, entre autres, étaient tombés entre nos mains, laissant ainsi la frontière espagnole ouverte à nos armées.

Comme on le voit, les motifs de rupture étaient nombreux et légitimes ; aussi vit-on bientôt la guerre par le peuple commencer en même temps que la guerre par les soldats ; des armées s'organisèrent et vinrent se heurter contre les vieilles bandes de Wagram et d'Austerlitz, sans succès, mais aussi sans découragement. Des secours demandés par l'Espagne à l'Angleterre ayant été accordés, la lutte s'engagea, terrible, et incertaine dans ses résultats.

Dès le début de cette grande guerre, quelques

succès partiels obtenus par les Espagnols, exagérés à dessein par les poètes et les journalistes, relevèrent le courage de la nation; la capitulation de Dupont, en juillet 1808; — celle de Junot, qui eut lieu un peu plus tard, honorable sans doute, mais désastreuse par l'influence qu'elle exerça sur l'esprit public; — enfin la levée du premier siège de Saragosse, simple conséquence des événements de Baylen, regardée cependant comme un échec pour nos armes, — ranimèrent les espérances de la nation. Ces succès obtenus, d'autres pouvaient les suivre, nous n'étions pas invincibles; il ne fallait que de la persévérance. Et les Espagnols en eurent.

A peine le théâtre de la guerre se fut-il étendu sur un vaste territoire, que la situation des armées françaises devint difficile. Nos forces s'affaiblirent et s'éparpillèrent. Il fallait garder nos communications avec la France et mettre de nombreuses garnisons dans tous les centres de population. Le besoin de se procurer des vivres nécessita la formation de nombreuses colonnes mobiles, destinées à courir le pays; il fallait accompagner les courriers, escorter les convois, se montrer en armes à l'improviste pour prévenir les révoltes. Disséminés partout, nous étions partout vulnérables.

Tandis que pour nous tout était obstacle et danger, tout au contraire était pour l'ennemi certitude et sécurité. Il agissait quand il lui convenait d'agir, ayant constamment le choix du temps et celui du lieu. Les Espagnols connaissaient exactement les plus petits détails de la topographie de leur pays, le chiffre

des garnisons, la force des colonnes mobiles et leur destination; c'était donc impunément, et à coup sûr, qu'ils pouvaient nous éviter ou nous combattre. Habiles à dresser une embuscade et à porter des coups qu'on ne pouvait leur rendre, ils savaient toujours où frapper; nous ne savions rien d'eux, et tout ce qu'il leur importait de savoir de nous, ils le savaient.

Mais enfin, tout cela eût été de bonne guerre, si, après ces combats meurtriers, l'humanité eût reconquis ses droits; malheureusement il n'en fut pas ainsi, et les guérillas, qui ne purent se faire redouter comme soldats, se firent craindre comme assassins.

La situation des Anglais n'était pas moins favorable aux attaques que celle des Espagnols. Leurs flottes tenaient la mer, et plus de sept cents lieues de côtes s'offraient librement à leurs vaisseaux, non-seulement pour ravitailler leur armée, mais encore pour la transporter où bon leur semblait. C'était aussi pour eux, en cas de défaite, un asile sûr où il nous était impossible de les suivre. Toujours bien servis par leurs espions, ils ne se présentaient au combat qu'après avoir constaté la force contre laquelle ils voulaient agir. Les hommes qu'ils nous opposaient étaient presque toujours fraîchement débarqués, bien vêtus et bien armés. Obéissant à un seul chef, ils connaissaient les avantages de l'unité de commandement, dont malheureusement nous étions privés. Lorsqu'ils tenaient la campagne, ce n'étaient guère que des expéditions d'une durée passagère; et quand elles se terminaient, le soldat savait qu'il retrouverait le repos et l'abondance.

Il n'en était pas ainsi pour nous. Toujours tenus en haleine, tantôt par les troupes régulières et tantôt par les guérillas, nous ne savions presque jamais de quel côté nous viendrait l'attaque, et presque toujours nous opposions des troupes harassées de fatigues à des soldats pleins de vigueur, venus de quelque port voisin, ou du moins n'ayant fait pour se mettre en ligne que des marches modérées, capables de développer les forces au lieu de les épuiser. Lorsque nous étions en Andalousie, il fallait, pour nous apporter des armes ou des vêtements, que les voitures fissent, des Pyrénées aux confins de l'Espagne, un trajet de plus de deux cents lieues; et ce qui échappait aux guérillas de la Biscaye tombait aux mains des bandes de la Vieille-Castille ou devenait la proie des révoltés de l'Andalousie, embusqués dans les gorges de la Sierra-Morena.

Les hommes eux-mêmes n'arrivaient guère à destination; il en mourait beaucoup dans les hôpitaux, et d'autres étaient enlevés par les partisans; aussi les corps qui opéraient loin de la frontière ne recevaient-ils presque jamais de renforts. Heureux encore si on leur eût laissé les forces dont les généraux disposaient, au lieu d'en distraire, comme on le faisait, les meilleurs soldats pour les faire guerroyer au nord.

Tout était donc hostile à l'armée française. Le climat, la configuration du sol, l'éloignement des frontières, le caractère de la nation que nous avions à combattre. Eh bien! malgré tout, si nous eussions été mieux commandés, si tous nos généraux eussent eu le mérite, le désintéressement, la loyauté et la

noblesse de caractère de Suchet, il eût été bien difficile de nous expulser de l'Espagne. Une discipline sévère nous eût valu la plus précieuse des conquêtes, celle de la population, et nous ne sûmes pas la faire.

Nous avions pourtant rallié à notre cause un certain nombre d'hommes distingués, mais qui ne pouvaient faire pour notre cause que de stériles vœux.

Beaucoup d'Espagnols voyaient sans regret les Français renverser l'ancien ordre de choses. L'Espagne était dans la torpeur, et on ne pouvait guères espérer de la pousser dans la voie des réformes, autrement que par une secousse violente. Sans doute, disaient ces hommes, parmi lesquels se trouvaient des gens de cœur et d'intelligence, sans doute il eût mieux valu, pour les Français et pour nous, que les choses se passassent d'une manière plus loyale; mais les événements sont accomplis, et il est prudent de ne pas y regarder de trop près. Pourquoi Joseph, frère d'un puissant empereur, ne monterait-il pas sur un trône où Philippe V, petit-fils d'un grand roi, s'est assis? Ce que nous voulons de lui, c'est qu'il nous fasse vivre de la vie des grands peuples, et qu'il nous tire de l'ornière dans laquelle nous sommes tombés.

Quelque aveugles et prévenus que fussent les Espagnols, ils comparaient avec douleur la France, grandissant au sein des révolutions, à leur beau pays, qui périssait même en pleine paix. Notre système administratif, jugé par ses résultats, était donc bon, et il fallait l'adopter. Les hommes qui pensaient ainsi étaient qualifiés d'*Afrancesados*. Il y en avait de deux

sortes : ceux qui désiraient le système français, avec un prince espagnol de la famille royale, et ceux qui acceptaient le changement de dynastie, comme unique moyen d'atteindre la réforme, objet de leurs vœux ; ceux-là on les qualifiait de *Josefinos*.

Les *Afrancesados* dynastiques ou légitimistes croyaient à l'impossible : la restauration de Ferdinand le leur prouva surabondamment, car ce prince, indigne du trône, au lieu de marcher en avant, marcha en arrière, et exila, au lieu de s'en entourer, les conseillers éclairés qui auraient pu donner à la marche des affaires une impulsion utile au pays. Ignorant, entêté, superstitieux, stupidement cruel, ennemi de toute supériorité, il avait le progrès en horreur. Vivre et régner ; il ne voulait rien au delà, quelle que fût la manière dont il vécût, quelle que fût la manière dont il gouvernât. Aussi que de déceptions amères ; que de regrets d'avoir servi cet homme, qui eût été au-dessous de sa position, telle qu'elle lui eût été faite par la fortune, — aussi méprisé comme simple particulier qu'il fut méprisé comme roi. — Ce parti, bien intentionné, avait compté sur des vertus, là où ne se trouvaient que des vices et de l'incapacité.

Les *Josefinos*, du moins s'ils se trompaient, quand ils crurent à la stabilité du gouvernement du roi Joseph, ne s'étaient pas trompés sur ses intentions, qui étaient excellentes, et ils avaient bien jugé en ne croyant pas en Ferdinand. Ce parti était nombreux, et renfermait une foule d'hommes distingués, des diverses classes de citoyens, appartenant à toutes les provinces de l'Espagne. Après la ruine de nos affaires

dans la Péninsule, ils vinrent en France et s'éteignirent peu à peu dans l'exil, car les amnisties ne s'étendirent jamais jusqu'à eux. La France leur fut hospitalière, et ce qu'elle fit pour eux ne fut qu'un devoir rempli.

Il y avait donc à cette époque des adhérents et des opposants à la domination française, mais il y avait bien plus d'indifférents. Les masses étaient passives, et nous trouvions en elles d'évidentes sympathies.

On a prétendu, et bien à tort suivant nous, que toutes les paroles affectueuses qui nous ont été dites étaient feintes; que tous les sourires étaient hypocrites; que toutes les mains qui serraient les nôtres étaient ennemies. Il n'en fut point ainsi. Beaucoup d'excès signalèrent cette guerre; mais notre administration, quand elle était régularisée, n'était point oppressive. D'abord fougueux et exigeants à l'arrivée, nous devenions bientôt doux et accommodants. Pourquoi ajouter aux défauts de cette nation la dissimulation et la perfidie? J'ai vu les Espagnols, sincères dans leurs démonstrations, oublier, peut-être à leur insu, que nous étions leurs ennemis. Ils se façonnaient sans peine à notre joug. On sait d'ailleurs qu'ils ne sont pas naturellement aimants. Les sentiments haineux vont mieux à leur caractère que les sentiments affectueux. Il y a des inimitiés très-vivaces de province à province; le Catalan se croit très-supérieur au Castillan; le Castillan n'aime pas l'Andalou, et celui-ci dédaigne l'Asturien et le Gallicien. Comment donc, s'ils ne s'aiment pas entre eux, feraient-ils une

exception pour l'étranger ? Ils n'ont pour les autres nations que des préférences ; et si elles ne sont pas pour les Français, nul ne pourrait dire pour qui elles sont.

Les cruautés exercées envers nous par les Espagnols n'étaient pas seulement le résultat d'un sentiment passager, né des circonstances : elles avaient leur cause dans le caractère national même. Lorsque commença en 1808 le soulèvement de l'Espagne, don Miguel Saavedra, ainsi que plusieurs notables habitants du royaume de Valence, furent égorgés par la populace. Elle préludait ainsi au massacre de l'équipage d'un bâtiment français, qui, pour échapper à la poursuite d'une frégate anglaise, était venu chercher un refuge dans le port. Presque en même temps furent tués dans une émeute, les gouverneurs de Cuenca et de Carthagène ; celui de Malaga fut coupé en morceaux et brûlé sur la place publique. San Lucar de Barrameda se livra aux mêmes excès. A Jaen, la ville fut dévastée et le corrégidor mis en pièces. Le capitaine général de l'Andalousie, marquis de Solano, eut le même sort à Cadix, et à Séville le comte d'Aguilar tomba sous les coups d'un rassemblement composé de moines, de déserteurs et de contrebandiers. Saragosse, Valladolid, Badajoz, et d'autres villes encore, se souillèrent de pareils crimes, rendus plus atroces encore par le vol et le pillage. Et que penserait-on de ce peuple si nous voulions parler des excès dont il s'est rendu coupable depuis 1813 jusqu'à ce jour ! On le verrait, toujours incertain dans ses vœux, n'avoir de résolution arrêtée que celle

d'obéir aveuglément à la fureur des partis, tour à tour vainqueurs et vaincus; aussi implacables dans la victoire qu'insoumis après la défaite.

Ces-hommes égarés, après avoir ensanglanté le pavé des principales villes de l'Espagne, — paysans, moines, contrebandiers, déserteurs, criminels libérés ou rendus libres — se réunirent en bandes armées, sous le nom de guérillas pour continuer le meurtre et le pillage. Elles opéraient dans tous les lieux déserts, partout où se trouvaient des arbres, des rochers, des défilés, des ruines, des routes sinuées, tracées sur des pentes rapides, pourvu qu'il se présentât des issues qui leur permis-sent de s'échapper; car, plus cruels que courageux, s'ils étaient prodiges du sang de l'ennemi, ils étaient avarés du leur. Des hommes de toute condition se mirent à leur tête, — moines, curés, artisans, qui que ce fût enfin, — pourvu que ce chef eût la main ferme et le cœur impitoyable. Attaquant toujours à coup sûr, et dans des lieux où la défense était impossible, sachant constamment à quel nombre de soldats ils avaient affaire, leurs succès n'étaient guère que des assassinats. Lorsqu'ils n'osaient attaquer un convoi, ils le suivaient à la piste, pour égorger quelque pauvre piéton harassé ou malade. Accoutumés à se mettre à l'affût comme les animaux carnassiers, ils en avaient les mœurs. Quoiqu'ils ne fussent pas anthropophages comme les naturels de la Nouvelle-Zélande, ils excellaient comme eux dans l'art de donner une mort douloureuse.

Tout ce que les martyrs souffrirent des Romains dans les premiers siècles de l'Église, ils l'infligèrent

aux Français : crucifiements, écartellements, mutilations, suspension par toutes les parties du corps, strangulation lente et graduée, rien ne manqua à ces atrocités. Le feu, l'huile bouillante, la scie, la hache, la corde, le poignard, les crochets, tout fut employé, excepté ce qui, par une mort prompte, délivre de la vie. Rien ne mettait à l'abri de ces cruautés; blessé ou mourant, homme ou femme, jeune ou vieux, soldat ou non soldat, on expirait sous d'horribles coups. Des femmes (qui le croirait!) imitèrent ces crimes. Il en est qui brûlèrent des convois entiers de blessés, en dansant autour des voitures en flammes, et en poussant des hurlements sauvages qui se confondaient avec les cris de leurs victimes; d'autres, massacrant des prisonniers, se montrèrent, tout à la fois, sanguinaires et impudiques.

Les Français, dans leurs représailles, ne purent jamais, durant cette guerre impie, atteindre, même de loin, à ce degré de férocité. Ils tuaient, mais ils ne torturaient pas. Au reste de quoi nous plaindrions-nous? Lorsque les Carlistes et les Cristinos ensanglantèrent la Biscaye et la Navarre, furent-ils envers leurs propres compatriotes, plus humains qu'envers nous? Non sans doute. Les excès furent les mêmes. C'est que les Espagnols ont en eux des instincts cruels que la civilisation n'a pas encore domptés. Le curé Mérino, Ballesteros et Mina, continuaient Torquemada, le duc d'Albe, Pizarre et Fernand Cortez.

En vain tenterait-on de les justifier par les résultats qu'ils concoururent à obtenir. Tous les peuples ont commis des cruautés, mais aussi tous, revenus à des

sentiments plus humains, ont regardé ces excès comme des crimes, et loin de s'applaudir de les avoir commis, en ont témoigné du repentir. Les Espagnols, au contraire, regardent encore les atrocités dont se sont rendus coupables les guérillas, comme des titres de gloire, tandis qu'ils devraient amèrement regretter d'avoir eu de pareils auxiliaires dans une lutte qui avait pour but la conquête de leur liberté. Ils ont oublié que le théâtre de ces horribles excès s'étendait sur la Péninsule tout entière, et que cinq longues années s'écoulèrent, pendant lesquelles la pitié ne put parvenir à amollir les cœurs ni à faire triompher, même une seule fois, et à titre d'exception, les principes d'humanité dont on ne s'écarte qu'à regret, pour y revenir, comme on revient, par la convalescence, de l'état de maladie à l'état de santé.

Je doute, s'il faut dire toute ma pensée, que l'on trouvât ailleurs une pareille persévérance dans le mal. Et pour ne parler que de la France, que l'on me dise, si jamais, étant conquis, nous pourrions redevenir libres au prix de cinq années de meurtre et de carnage. Nos mains se lasseraient d'égorger, et nous chercherions la liberté à l'aide de moyens plus en rapport avec la mansuétude de nos mœurs.

Quatre nations avaient en ligne des armées, les Espagnols, les Anglais, les Portugais et les Français ; parlons de chacune d'elles.

Les armées espagnoles étaient presque toujours improvisées, et manquaient surtout d'officiers. On

leur reprochait de n'avoir pas le pied ferme. Les Anglais ne les estimaient pas, et dans leur ordre de bataille, les exposaient à recevoir notre premier choc, de sorte qu'elles étaient en quelque sorte la monnaie dont ils payaient un succès. Les soldats espagnols furent pourtant jadis les meilleurs de l'Europe, et l'on s'étonne que pendant cette longue guerre, qui fut une école incessamment ouverte, ils n'aient pu reprendre leur rang, car en 1813, ils paraissaient aussi novices qu'en 1808.

Lorsque Napoléon luttait en 1814 contre l'Europe coalisée, il n'avait guères pour combattre que des conscrits. A Lutzen et à Bautzen, quand il prit l'offensive contre les meilleures troupes de l'Europe et après de nombreuses défections, son armée était jeune et inexpérimentée. En 1793, et quelques années plus tard, lors des campagnes d'Italie, nos armées, composées de volontaires, mal armés, mal vêtus, exténués, commandés par des officiers improvisés, devinrent en peu de temps, vieilles de gloire et de renommée. Il y a donc lieu de s'étonner de la faiblesse de la résistance des troupes espagnoles régulières. Rioseco, Somosierra, Médelin. Almonacid, Alba de Tormès, Ocaña, la Sierra-Morena et bien d'autres lieux en témoignent. A la vérité, une partie du territoire était envahi; mais enfin il y avait en ligne à Ocaña plus de cinquante mille hommes, et les défilés de la Sierra étaient gardés par plus de soixante mille. Souvent battus, ils étaient découragés dès le commencement de l'action, et se regardant d'avance comme vaincus, ils devaient l'être indubitablement. La bataille de Baylen

semble faire exception. Ce fut sans doute un grand succès, et quoiqu'il soit possible d'en discuter la valeur, nous consentons volontiers à le leur laisser tout entier, ce qui n'infirme en rien le jugement que nous venons de porter. Les fameux sièges de Sarragosse et de Gérone sont, à juste titre, devenus célèbres; mais on sait qu'il ne faut pas conclure du soldat en plaine, présentant sa poitrine nue à l'ennemi, au combattant, tel qu'il soit, abrité derrière des remparts.

Ce ne furent donc pas ces armées qui par d'importants succès mirent un terme à une querelle où tant de graves intérêts étaient débattus; mais la persévérance et la facilité avec laquelle elles se reformaient après leur défaite. Il est vrai que nous nous y prêtions. Les nombreux prisonniers que nous faisons nous glissaient entre les mains et s'échappaient pour la plupart. Les soldats qui les conduisaient les gardaient fort mal, et bientôt armés, et équipés par le soin des juntas constitutionnelles, qui disposaient de l'or des Anglais, ces hommes se battaient de nouveau contre nous, — sans plus de succès —; mais au besoin toujours prêts à se remettre en ligne.

On a tenu grand compte de cette résignation. Ils n'éprouvaient, après une défaite, aucune humiliation, et ils recommençaient avec le même dévouement. Je ne comprendrai jamais ce genre d'héroïsme, et je n'aurais de paroles pour le louer que si la résistance, au moment du combat, eût été sérieuse. Qu'importe, en effet, de reparaitre dans les rangs, si c'est pour les quitter au moindre effort de l'ennemi! Le soldat qui se bat avec une grande résolution, et qui après

avoir fait acheter chèrement la victoire à ses adversaires, recommence la lutte avec le même courage et sans se laisser abattre, est un héros ; mais celui dont le mérite consiste à paraître et à disparaître, en reculant au moindre choc vigoureux, n'a pas rempli ses devoirs d'homme de cœur, c'est un mauvais soldat et un tiède patriote.

Les Anglais, nos seuls adversaires sérieux, firent preuve, pendant la guerre, d'une bravoure soutenue et intelligente. N'ayant pas besoin de se garder, ils pouvaient mettre en ligne la totalité de leurs forces qu'ils savaient ménager. La discipline était mieux observée dans leurs rangs que dans les nôtres, et ils n'étaient pas, comme nous, de grands dilapidateurs. Un bivouac français était après le départ une friperie et un magasin de meubles : un bivouac anglais n'offrait rien de pareil. Les officiers, tous de la caste des nobles ou des gentlemen, étaient obéis sans réplique, par les soldats, tous de la caste des prolétaires. L'intelligence des Français leur manquait ; mais ils étaient aussi fermes, et plus dociles.

Cette armée, approvisionnée en grande partie par ses vaisseaux, pesait bien moins sur le pays que la nôtre. Comme bien peu d'entre eux connaissaient la langue espagnole, et bien peu le portugais, ils ne pouvaient en rien blesser les croyances ou les préjugés de leurs alliés, et n'avaient pas, comme nous, la ridicule manie de vouloir faire l'éducation politique ou religieuse d'un peuple, à travers lequel ils passaient avec autant d'indifférence que s'ils eussent fait la guerre chez les Birmans ou chez les Marattes.

Les Anglais eurent en Espagne de belles et glorieuse journées : ils tirèrent peu de parti de leurs succès. Dans les batailles regardées par eux comme d'éclatantes victoires, ils franchissaient rarement le champ sur lequel ils s'étaient battus ; ils le laissaient libre, comme un terrain neutre, entre notre armée et la leur. Ainsi firent-ils à Talavera, à Chiclana, à l'Albuera. Ils nous savaient affaiblis et hors d'état de pouvoir réparer nos pertes, et cela leur suffisait ; ils ne voulaient rien compromettre.

On se tromperait si l'on croyait que les Anglais ne se sont livrés à aucun des excès, qui, pour être à peu près inséparables de la guerre, n'en sont pas moins sans excuses. Nous pourrions parler de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de Tarragone, où ils se couvrirent de honte ; mais nous insisterons sur la conduite qu'ils tinrent à Saint-Sébastien. De part et d'autre, l'attaque et la défense avaient été bien conduites, et les Français, en recueillant et en soignant les blessés anglais, tombés après un assaut, en dehors de la place, s'étaient montrés humains après le succès. Cette leçon ne profita guères aux vainqueurs. Nos troupes, forcées de quitter la ville qu'elles ne pouvaient plus défendre, se retirèrent au fort La Mothe. Les alliés anglais et portugais, devenus maîtres de la place, se livrèrent aux plus horribles excès. Le viol, le meurtre, l'incendie, le pillage, tous les fléaux se déchaînèrent sur cette malheureuse ville. Un manifeste, publié par les habitants, et adressé à la nation espagnole, entre à ce sujet dans des détails effrayants. Il y est déclaré qu'ils ont subi un sac horrible, tel qu'on n'a pas d'idée dans l'E-

rope civilisée. La ville eût été prise d'assaut par notre armée, qu'elle eût été traitée avec bien moins d'inhumanité. En quelques jours les Anglais et les Portugais dépassèrent tout ce que nos soldats avaient pu commettre d'excès pendant toute la durée de la guerre.

Peut-être serait-ce ici le lieu de parler des pontons et de l'île de Cabrera; mais comme on entrevoit déjà l'époque d'un rapprochement durable entre les peuples, et qu'il est permis de croire désormais impossibles, de pareilles cruautés, il vaut mieux se taire et ne pas chercher à ranimer les haines nationales, qui tendent à s'éteindre. Nous dirons seulement que la nation française, oublieuse du passé, devenant la fidèle alliée de l'Angleterre, élève la magnanimité jusqu'à l'héroïsme; et sans doute la postérité nous en tiendra compte.

Les Portugais n'ont joué pendant la guerre qu'un rôle secondaire; mais ils montrèrent le même caractère que les Espagnols, et parurent tout aussi disposés à la résistance. Il y eut dans le pays un grand nombre de soulèvements partiels, et les actes de cruauté envers nos soldats blessés ou prisonniers ne furent pas moins nombreux. En ligne avec les Anglais, ils firent preuve de résolution et de courage.

L'armée française avait donc à lutter contre trois nations : l'espagnole, persévérante dans sa haine; la portugaise, non moins haineuse, et plus ferme dans la lutte; l'anglaise, froide, habile à calculer les chances de succès, et sachant les mériter par sa bravoure.

Le commandement de nos armées se trouvait dans

plusieurs mains, et les maréchaux, placés à la tête des corps, étaient indépendants les uns des autres. Ayant tous le même rang, ils désiraient agir seuls, ne voulant pas que le mérite d'une victoire leur échappât ou fût même partagé. Combiner des efforts, se secourir, faire abnégation de tout amour-propre semblait leur être difficile. Le maréchal Suchet n'a dû peut-être ses succès qu'à l'isolement dans lequel il se trouvait. N'attendant rien de personne, personne non plus n'en attendait rien. Il ne dépendait que de lui seul, et, dans sa sphère d'action bien déterminée, il ne pouvait être entravé par des rivaux jaloux de sa gloire. Bien des réputations militaires se sont amoindries en Espagne, tandis que celle de Suchet put y grandir. Ce général a remporté de glorieux succès sur l'ennemi; et pourtant ce qu'il a fait de plus difficile, c'est de le forcer à l'estime.

Nous portions en nous d'autres causes de ruine. Lorsque nos armées s'emparaient d'une province, le désordre signalait d'ordinaire chaque prise de possession. L'ordre, il est vrai, renaissait, mais tardivement, et sans pouvoir réparer le mal produit. Si l'on se portait en avant par une marche rapide, rien n'était ménagé sur notre passage, et lorsqu'il fallait, rétrogradant, suivre le même chemin, de dures privations attendaient l'armée.

Quoique nous fussions les défenseurs de la cause royale napoléonienne, et, sous ce point de vue, les alliés de l'Espagne; nous la traitions en pays conquis. Les objets d'art étaient des trophées, et tel personnage les montrait, je ne dirai pas seulement avec la vanité

du possesseur, mais avec l'orgueil du conquérant. Le gaspillage était toléré; on fermait les yeux sur de graves infractions à la discipline, afin de se faire des droits à l'indulgence d'autrui. En appauvrissant le pays, nous nous appauvrissions nous-mêmes, et bientôt nous fûmes à bout de ressources. On se console de ses malheurs, et l'on oublie ses fautes, quoiqu'il fût profitable de se souvenir des uns et des autres, pour éviter d'y tomber désormais; mais hélas, hommes et nations, qui donc se corrige!

Nulle part, l'Égypte comprise, nos soldats n'eurent à endurer plus de souffrances et à supporter plus de privations qu'en Espagne. Entourés d'ennemis invisibles, tout pour eux était danger, et leur vie était menacée jusque dans le repos. Pesamment chargés, ils franchissaient par tous les temps, à travers tous les genres de difficultés que puissent présenter les terrains, des distances qui eussent effrayé des piétons, libres de tout fardeau. Mal chaussés et mal nourris, il leur fallait cependant faire acte de vigueur et d'activité. Après avoir été exposés dans les marches à la pluie, au vent, à la neige ou aux ardeurs d'un soleil dévorant, ils trouvaient souvent à l'arrivée, au moment où la fatigue était à son comble, l'ennemi au lieu du repos. Aussitôt on les voyait, au premier roulement du tambour, pendant que leurs chefs étudiaient le terrain et prenaient leurs dispositions de combat, s'arrêter, assujettir leur sac, s'assurer du bon état des cartouches, visiter le fusil, en faire jouer la batterie, puis commencer résolument leur terrible métier, sachant bien d'avance que quel que pût être le résultat

de la journée, il faudrait recommencer le lendemain, jusqu'à ce que la mort vînt, pour chacun d'eux, terminer ce drame, terrible et pourtant monotone. Mais qu'un peu de calme leur fût donné, et, à l'instant même, la gaité renaissait dans les rangs, avec l'espérance d'un meilleur avenir. Certes, beaucoup doit leur être remis, car ils ont beaucoup souffert.

Cependant, quel était le mobile d'une constance qui ne s'est jamais démentie? Était-ce pour l'indépendance nationale, comme les Espagnols ou les Portugais, qu'ils se battaient? ou comme les Anglais, pour défendre, sur une terre lointaine, la prospérité de leur pays, menacée? non sans doute. C'était uniquement pour l'honneur du drapeau. On aurait pu croire qu'ils voulaient racheter par leur bravoure ce que les débuts de cette guerre avaient eu de honteux; car ils avaient su apprécier la valeur morale des événements, et ils n'y étaient pas indifférents. On oublie trop souvent que si les soldats ne doivent pas délibérer, personne au monde ne peut les empêcher de réfléchir; or, les nôtres avaient réfléchi, et ils auguraient mal d'une guerre, entreprise sous d'aussi tristes auspices. Pourtant il fallait lutter contre ces impressions, très-capables de les décourager, et ils y réussissaient. Ce n'était pas tout encore : jamais la victoire ne donnait la paix; que dis-je, elle ne donnait même pas un repos momentané. Ignorant de ce qui se passait en France, privé des nouvelles de sa famille, le soldat n'était plus rien qu'une machine à combattre. Souvent on parlait d'établir des colonies militaires, et les hommes souriaient en songeant à la possibilité de conduire la

charrue sans quitter le fusil. De temps en temps des bruits sinistres venaient les alarmer. Les revers leur étaient exagérés, ainsi que la force numérique des armées à combattre; mais ils n'en étaient que faiblement émus. Quelquefois néanmoins des nouvelles heureuses, malheureusement controuvées, se répandaient et trouvaient des esprits crédules. Des renforts considérables, qui n'arrivaient jamais, allaient bientôt réparer nos pertes. L'empereur avait quitté Paris pour venir nous commander; et bien d'autres rêveries, hormis une seule : la possibilité d'une paix qui semblait impossible, et à laquelle on ne pensait jamais. Hélas, il n'y avait de réel que la diminution de nos forces, affaiblissement dont les Espagnols avaient la conscience; de sorte que les moins clair-voyants, amis et ennemis, prévoyaient que, du côté de la France, le combat allait bientôt finir, faute de combattants. Le moment de la délivrance de l'Espagne approchait. Quelles furent les causes qui l'accéléchèrent; c'est ce qui nous reste à dire.

Seule à lutter contre nous, l'Espagne eût été impuissante à nous vaincre, et le roi que nous lui avons imposé serait encore sur le trône, en admettant que l'Empire ne se fût pas écroulé. Peu à peu les séditions se seraient apaisées; l'opposition aurait cédé au temps : tout ce qui dure, dompte les résistances. Les adhérents devenus plus nombreux, se seraient groupés autour du trône, et le clergé, las de maudire le monarque, aurait fini par le bénir. L'Espagne, marchant avec la France, qui eût soutenu ses premiers pas dans la carrière des réformes, serait devenue

prospère; et bientôt, échappant à une tutelle devenue inutile, elle eût été vraiment indépendante, respectée au dehors, et tranquille au dedans. Qui sait même si les colonies, auxquelles plus de liberté eût été accordé, ne fussent pas restées fidèles à la Métropole? Mais, comme personne ne peut dire ce qui fût advenu si Joseph était resté sur le trône, il vaut mieux voir ce qu'elle est, aujourd'hui que maîtresse d'elle-même, elle a pu régler ses destinées. Plus de quarante ans se sont écoulés depuis que nous avons franchi les Pyrénées. Quels progrès a faits l'Espagne dans les sciences ou dans l'industrie? Quelques villes du littoral, en rapport journalier avec les vaisseaux de la France et de l'Angleterre, ont élevé des manufactures, avec l'aide des ouvriers étrangers; hors de là quelle lenteur dans la marche de l'industrie! L'exposition universelle de 1855 ne l'a que trop malheureusement prouvé. Les routes et les canaux sont à peu près restés ce qu'ils étaient après la guerre. Les villages détruits dans cette longue lutte, les maisons renversées dans les villes, les édifices publics endommagés, les ponts que la mine avait fait sauter, rien, sauf de rares exceptions, n'a été reconstruit, rien n'a été réparé. L'Espagne se déchire de ses propres mains et tous ses *pronunciamientos*, toutes ses révolutions sont sanglantes. Il a été plus versé de sang espagnol dans la Biscaye et dans la Navarre, Cristinos contre Carlistes, que nous n'en avons répandu pendant cinq années de guerre; ajoutons que les excès alors commis ont de bien loin dépassé les nôtres. Toujours constant dans sa haine contre l'étranger,

ce malheureux pays ne saurait l'être dans son amour pour les institutions qu'il se donne. On croirait que cette délivrance, achetée par des actes sanguinaires, doit être longuement expiée, et que s'il souffre encore, c'est en punition des atrocités commises par ses guérillas.

La part d'influence qu'eurent sur le résultat final de la guerre ces bandes indisciplinées fut considérable. Sans elles, et sans la nécessité où elles nous mirent de disséminer nos forces, pour nous garder, la lutte se fût prolongée bien plus longtemps, et l'on ne peut guère décider de quel côté eût été le succès, si la puissante diversion venue du Nord, nous eût permis de recevoir des renforts.

Le tribut de sang que levèrent sur nous les guérillas fut énorme. Il ne coulait que goutte à goutte; mais il coulait toujours. On savait d'ailleurs qu'ils torturaient leurs prisonniers, et l'idée de subir cette mort douloureuse était accompagnée d'une crainte, à laquelle les plus courageux ne pouvaient complètement se soustraire.

Un grand prestige nous entourait au début de la guerre; il fut peu à peu détruit. Notre nom seul avait été une puissance; nous étions les Européens de nouveaux Mexicains. On s'étonnait, en voyant nos soldats, qu'ils fussent d'une taille ordinaire; tant nos succès dans les guerres antérieures nous avaient grandis aux yeux des peuples de la Péninsule ibérique! Un officier anglais reprochait à un Andalou le peu de succès de leurs armes contre les nôtres: «Comment voulez-vous, señor, qu'on puisse les vaincre, ce sont tous des

grenadiers (*son toditos granaderos*).» Nous battre contre les Espagnols n'était qu'un jeu. — «Nous nous battons contre des enfants, me disait un vieil officier de vingt-sept à vingt-huit ans (ce qui était alors un grand âge militaire), quand nous avons affaire aux Espagnols, et avec des hommes quand nous luttons contre les Anglais.»

Il est bien établi dans notre opinion, que les Espagnols abandonnés à leurs propres forces eussent été absolument incapables de nous arracher notre conquête. Peut-être même, malgré le concours des Anglais et des Portugais, eussions-nous triomphé de la coalition, si l'empereur n'eût porté son principal effort sur le Niémen et sur la Bérésina. Mais livrés à nous seuls, et chaque jour affaiblis numériquement, sans pouvoir réparer nos pertes par des renforts, nous devions succomber; eh bien, encore fallait-il que nos fautes vinssent en aide à l'ennemi. Elles furent nombreuses et de toute nature; aussi, nous-mêmes, prédisions-nous notre chute, regardée, longtemps à l'avance, comme inévitable. Au reste, la victoire est demeurée au bon droit, et s'en plaindre, serait montrer un excès de patriotisme, trop passionné pour n'être pas blâmable.

A tout prendre, il m'a semblé que, dans cette guerre, les soldats avaient mieux rempli leur devoir que les généraux, même en faisant la part de la différence et de la difficulté des positions. Le soldat reste au poste qui lui est assigné, l'officier choisit le sien. Le premier ne répond que de lui; le second répond de la troupe tout entière; l'un n'est que le bras, et

l'autre est la tête ; mais je crois que la tête a bien plus souvent fléchi que le bras.

J'aime l'Espagne, et j'ai foi dans son avenir ; voilà pourquoi je la voudrais paisible dans le présent, afin qu'elle fût glorieuse dans l'avenir. Elle a beaucoup trop de pages sanglantes dans ses annales. Si la liberté, à la conquête de laquelle elle veut marcher, est qualifiée de sainte, c'est qu'elle proscriit la haine et commande la concorde. La liberté c'est la sagesse, la justice et la paix : trois attributs sous un seul nom.



NOTES.



NOTES.

Page 1. Lorsque je fus commissionné pour l'Espagne, vers la fin de 1809, Parmentier, dont le nom est aujourd'hui populaire, était inspecteur général du service de santé pour la pharmacie. J'allais le saluer avant mon départ, et ce vénérable vieillard daigna m'encourager par des paroles qui furent pour moi du plus grand prix. Il avait la parole douce et caressante.

Laubert lui succéda en 1813. Napolitain de naissance, il était Français de cœur. Professeur de chimie à Naples, il y développait avec succès les théories nouvelles de Lavoisier devant un auditoire nombreux et attentif, lorsque cet état de calme fut troublé. Compris sur une liste de personnes notables de Naples, mises en suspicion pour leurs tendances vers les nouvelles idées révolutionnaires, il dut sortir secrètement de Naples et venir en France. Admis aussitôt parmi les pharmaciens militaires, il partit pour le Piémont. Peu après son arrivée, Joubert le chargea d'une mission importante auprès de Championnet, dont la division venait de s'emparer de Naples. Il y fut élu président du gouvernement provisoire, et gouverna la ville avec une sagesse et une modération infinies. L'armée française ayant battu en retraite, Laubert la suivit, le sac au dos, riche seulement du bien qu'il avait fait, heureux surtout du mal qu'il avait empêché de faire. Il fut successivement pharmacien en chef en Hollande, en Allemagne et en Espagne. Rendu à des occupations plus conformes à ses goûts, après avoir fait la campagne de Moscou et celle de Belgique, en qualité d'inspecteur général, il s'occupa de réorganiser le service pharmaceutique, et désigna au ministre le personnel des hôpitaux militaires d'instruction pour la branche de la

médecine confiée à ses soins, et ses choix furent tous confirmés par l'opinion. Laubert dirigea son attention sur les quinquinas, et, après avoir soigneusement déterminé les diverses écorces usitées, il les analysa, et le premier découvrit la quinine, ce principe alcalin, dont un sel, le sulfate de quinine, est devenu si célèbre; malheureusement il qualifia seulement cet alcaloïde du nom de matière blanche, dans une savante analyse, bien connue des chimistes. Pelletier alla plus loin; il en précisa la nature, étudia ses réactions, en fit des sels, et eut seul l'honneur et les profits de cette grande découverte.

Laubert était de mœurs antiques, bon et ferme tout à la fois. Ses pharmaciens ne l'appelaient jamais autrement que le père Laubert, et il avait, en effet, pour eux de véritables sentiments paternels. C'était un savant, un érudit, un lettré, très-profondement versé dans la connaissance des auteurs latins; mais c'était aussi un homme modeste et plein de candeur. Sa vieillesse aurait été pénible, s'il n'eût trouvé en lui les moyens d'existence que la modicité de sa retraite rendait insuffisants. On eut dû mieux récompenser ses longs et honorables services, et, comme son prédécesseur, il aurait dû mourir à son poste. Mais des ennemis (et méritât-il jamais d'en avoir?) lui enlevèrent une position dignement remplie. On découvrit que pendant la tourmente révolutionnaire il avait épousé une religieuse, relevée de ses vœux. Trente ans s'étaient écoulés pourtant depuis que cette union, constamment heureuse, avait été formée; mais dans les temps de réaction politique, il n'y a point à invoquer de prescription. On lui fit un crime de ce mariage, et des gens qui n'ont plus d'indulgence pour les autres, à force d'en avoir usé pour eux-mêmes, lui firent perdre sa place.

Page 4. Les grandes Landes ne sont déjà plus ce qu'elles étaient quand je les ai vues. Beaucoup de terrains marécageux ayant été desséchés et raffermis, le besoin des échasses, destinées à faciliter le passage des marais, est devenu moins impérieux; elles disparaissent peu à peu avec la cause qui les avait rendu nécessaires; bientôt il n'y en aura plus.

Page 9. Biscaye (Vizcaya des Espagnols), une des provinces vascongadas, mot dans lequel il est facile de reconnaître le mot français Gascogne et Vasconie. La Biscaye, comme on sait, n'a point été conquise par les Maures, et la géographie de cette province en donne la preuve. On y chercherait vainement un mot arabe.

Page 17. Le costume espagnol est remplacé dans les grandes villes par l'habit et le chapeau français. Cependant les femmes conservent encore la mantille, et l'art de jouer avec l'éventail avec coquetterie y est toujours en progrès.

Page 19 et 20. On a imprimé Breviesca; c'est Bribiesca qu'il faut lire.

Page 21. Burgos, de la basse latinité *burgus* (du grec πύργος, tour), ville fortifiée et défendue par des tours. Il y a dans tous les pays des noms de villes qui ont la même étymologie: *burg*, en allemand; *burgh*, en anglais, *borgo* en italien. Il existe même encore aujourd'hui une ville de Grèce du nom de *Pyrgos*.

Page 23. Valladolid, de *vallado*, retranchement, ville protégée par une enceinte fortifiée.

Page 28. Le nom de Guadarrama signifie, dit-on, qui épand des eaux? Cette chaîne de montagnes, presque entièrement granitique, donne naissance à plusieurs cours d'eau.

Page 30. Le tableau que nous avons tracé des villes de passage de la route royale de Bayonne à Madrid, n'est heureusement plus ressemblant aujourd'hui. Écoutons ce que dit notre honorable ami, M. le D.^r L. Dufour, qui a publié le récit intéressant d'une excursion faite en 1854 au centre de l'Espagne, et qui a pu, après quarante-six ans révolus, comparer les lieux visités par lui en 1808¹. « Toutes les villes et villages du

1. Ce savant était à Madrid en pleine rue, lors de l'insurrection du 2 mai 1808, et il y courut de grands dangers. En 1854 il trouva Madrid soulevé, entendit le canon de O'Donnell et quitta la ville la veille d'un combat, pour lequel on élevait des

long trajet de Bayonne à Madrid sont devenus , par le nombre considérable de nouvelles constructions, presque méconnaissables aux yeux qui les virent en 1808. Ainsi Irun , San-Sebastien , Tolosa ; Vergara , Vittoria , Miranda , semblent avoir été refondus et jetés au moule. . . . L'agriculture surtout a subi une complète transformation dans les environs de la grande route. . . . Pancorvo , dont l'étroit défilé a été si fatal durant l'occupation , n'était en 1808 qu'une misérable bourgade toute décosue , encaissée dans les rochers , dont elle avait la teinte sombre. Aujourd'hui c'est un grand village , éclatant de jeunesse par la fraîcheur de ses édifices bien groupés. A peine y avait-il jadis dans son voisinage , ainsi que dans ceux de Briviesca , Pradano , Quintanapalla , qui le suivent , de rares champs défrichés ; et actuellement la vue se repose , de Pancorvo à Burgos , sur une large campagne dont les céréales ont envahi tout le terrain.»

(L. Dufour, Madrid en 1808 et Madrid en 1854.)

Les approches de Madrid ne s'annonçaient jadis par aucune avenue , et la vue la plus étendue n'y distinguait pas un arbre... Aujourd'hui , d'abondantes céréales couvrent ces anciens déserts , et la capitale est précédée au loin de jeunes arbres alignés. La population se serait accrue de cent mille âmes , et ce chiffre paraît justifié par la proportion des nouveaux édifices. La rue d'*Alcala* , la plus large et la plus belle de Madrid , a acquis de vastes trottoirs , bordés d'ormeaux et de hautes maisons construites avec goût. Les rues San-Geronimo , del Principe , de Atocha , sont dans le même progrès architectural , etc. (Même brochure.)

Page 31. Le désordre que je signale dans l'administration municipale de Madrid existait encore en 1826 ; car je lis dans Miñano (Dictionnaire géographique et statistique d'Espagne) ,

barricades. Il aurait pu voir les mêmes scènes en 1856. — Les Espagnols modifient leurs habitudes et prennent un autre costume ; mais ils ont beau faire : Le renard change de poil ; mais il ne change pas de naturel.

qu'il n'a pu parvenir, malgré tous ses efforts, à connaître, même approximativement, le chiffre de la population de cette grande ville.

Page 32. Les Espagnols ne manquent pas d'une certaine dignité dans les titres qu'ils se donnent entre eux. Les gens du peuple, et même les enfants dans leurs jeux, se qualifient de *señor*, monsieur, comme s'ils voulaient rehausser leur petite taille et se faire hommes. On raconte qu'à Pampelune un prêtre qui accompagnait un condamné, lui fit demander pardon au public pour le crime qu'il avait commis, et il le fit d'une voix ferme. — Me pardonnez-vous, dit-il, après qu'il se fut recommandé aux prières de l'assistance; — oui *señor*, oui *señor*, lui répondit-on, et il recevait encore cette qualification au moment même où le bourreau commençait l'exercice de son terrible ministère.

Page 36. Séville a mieux conservé sa physionomie que Madrid. Les ports de mer, visités par les étrangers, tendent à se rapprocher des villes de l'Europe centrale. Les costumes nationaux disparaissent; les mœurs et la manière de vivre changent. S'il faut en croire les voyageurs, ce serait surtout l'Angleterre qui laisserait en Espagne l'empreinte la plus profonde; mais ces changements ne sont notables que dans les villes du littoral; le centre du pays change bien peu, et bien lentement.

Page 38. Je n'ai rien dit, en parlant du cabinet d'histoire naturelle de Madrid, du fameux tam-tam, cassé d'un coup de poing vigoureux par Charles IV, homme d'une force prodigieuse, parce que je ne crois pas plus à ce tam-tam brisé qu'à l'écu de six livres dont un maréchal-ferrant fit deux parts, pour répondre à un tour de force du maréchal de Saxe qui avait cassé en deux un fer à cheval.

Je n'ai rien dit non plus d'un casque d'Annibal, conservé dans le musée des armures, *armeria real*, non plus que de l'épée de Roland, la fameuse Durandal, qui se trouve voisine de l'épée de Bernard del Carpio. Non-seulement on les pré-

sente aux visiteurs comme authentiques ; mais quelques voyageurs français modernes les tiennent pour telles et le disent à leurs lecteurs.

Page 44. Les voitures dont il est parlé dans ce passage deviennent aujourd'hui rares dans le Guipuscoa, où elles étaient si communes autrefois. L'essieu, grâce aux progrès du charroinage, est enfin devenu mobile.

Page 48. La Sierra-Morena est fort riche en minéraux ; le plomb, l'argent, et surtout le mercure, y abondent. Elle est schisteuse en beaucoup d'endroits, et l'on y trouve beaucoup de gneiss. La végétation qui la recouvre est ligneuse ; mais ce sont des broussailles plutôt que de grands arbres. J'y ai vu le ledum, des bruyères, l'arbousier, les cistes, le lentisque, le câprier épineux, des chênes nains, — ceux qui donnent les glands doux, le liège et le kermès, — les astragales, dont une espèce, l'*Astragalus Clusii*, est propre au pays ; l'ajonc d'Andalousie (*Ulex Bacticus*), des ononides, le myrte et le jasmin ; enfin toute la flore ligneuse de l'extrême sud de l'Europe, non pas majestueuse comme celle du nord, mais plus variée.

Page 49. Ce fut à Santa-Cruz que périt, martyrisé, un neveu de l'illustre Parmentier. Pris par les guérillas, il fut scié entre deux planches.

Page 53. La mort de nos prisonniers à l'île de Cabrera ne fut pas préméditée, comme on le croit ; elle eut sa cause dans l'incurie de l'administration espagnole. Les vivres venaient de Majorque, et souvent la mer, surtout en hiver, était si mauvaise que les barques ne pouvaient aborder. En établissant une manutention qui eût fonctionné dans ces circonstances exceptionnelles, ou en établissant des magasins de riz et de légumes secs, on eût évité d'affreux malheurs. Se montrer insoucieux de la vie des hommes, et la laisser à la merci du hasard, c'est plus qu'une faute, c'est un crime.

Page 60. Desfontaines est le premier botaniste qui ait donné au chêne à glands doux le nom de *Q. Ballota*, après avoir vu

cet arbre dans l'atlas et dans diverses autres localités de l'Algérie. Clusius, qui ne l'a pas décrit, paraît cependant l'avoir connu, et ce serait son *Ilex major* d'Espagne, dont le fruit est mangeable (Hist. pl. 22),

Les Algériens le nomment *beliott*, et les Espagnols *bellota*; il aurait donc fallu le nommer *Quercus Bellota*, et non *Bal-lota*. Cet arbre, commun en Grèce, est peut-être l'*ἄμπερις* de Théophraste (Hist. 111, 9). C'est ce même arbre dont parle Pline quand il dit : *Glandes opes esse, nunc quoque multarum gentium, etiam pace gaudentium constat. Necnon et inopia frugum arefactis molitur farina, spissaturque in panis usum. Quin et hodieque per Hispanias, secundis mensis glans inseritur. Dulcior eadem in cinere tostâ (lib. XVI, c. 5).*

«Les glands sont encore de nos jours une richesse pour une multitude de nations, même pendant la paix. Les grains manquent-ils, la farine que fournit le gland, séché et broyé, donne du pain étant pétrie. L'Espagne, encore aujourd'hui, fait paraître des glands au dessert. Cuits sous la cendre, ils ont une saveur plus douce.»

Page 64. Xerès, que nous avons imprimé Xérez, Xerès et Xerez, doit être écrit en espagnol Jerez; la *j* (*jota*) ayant partout remplacé l'*x*.

Page 78. C'est pour éviter des redites que nous n'avons pas plus souvent parlé de la spoliation des tableaux et des autres objets d'art. Les plaies que la guerre a faites à l'Espagne, les blessures dont elle se mutile chaque jour, pourront se cicatriser, mais qui lui rendra jamais, elle qui est pauvre et fière, ses Bustamante, ses Murillo, ses Novarette, ses Palomino, ses Ribalta, ses Ribera, ses Velasquez et ses Zurbaran? Il était beau de voir ces chefs-d'œuvre de peinture sous le ciel qui les avait inspirés. Et dans quelles mains, hélas! étaient-ils tombés? Ce n'était pas le talent du peintre qui excitait la convoitise des ravisseurs, mais la valeur vénale de son œuvre. Tout se réduisait à une question d'argent, et les yeux ne voyaient la toile, que pour calculer ce qu'il faudrait donner de billets de banque pour la posséder.

Page 83. Les Espagnols avaient pour Ferdinand VII un amour sans bornes; ajoutons que cet amour était aveugle, comme tous les amours. L'idole, vue de loin, semblait d'or pur, et elle était d'argile. Nul roi n'a trompé plus cruellement les espérances d'un peuple. Il était né tyran, comme le tigre est né sanguinaire, et sans se douter qu'il le fût; il cédait à sa nature.

Page 88. L'admiration que les Espagnols avaient pour l'Empereur, alla dans le bas-peuple jusqu'à en faire une idole, devant laquelle on brûla plusieurs fois de petites cierges. Plus tard on se fût servi volontiers de ces cierges pour allumer le bûcher dans lequel l'idole et le dieu lui-même auraient été livrés aux flammes.

Page 101. Broussais que je vis à l'aurore de sa gloire médicale, préparant au milieu du tumulte de la guerre les bases de sa fameuse doctrine physiologique, avait toutes les qualités et tous les défauts d'un chef d'école. On a beaucoup parlé de son mérite, et très-peu de son caractère, je vais remplir en partie cette lacune.

C'était un homme excellent, fidèle à l'amitié, ayant toujours la main et le cœur ouverts. Dédaigneux au plus haut point de la fortune et du bien-être matériel, il se laissait aller à vau-l'eau, heureux de vivre au jour le jour, et de pouvoir satisfaire aux nécessités du moment. Ce qui chez lui éclatait en emportement dans les discussions scientifiques, se manifestait en extrême sensibilité dans les épanchements intimes. Il aimait à un égal degré deux choses qui semblent s'exclure: le plaisir et l'étude. Aussi doit-il être compté parmi les hommes qui ont possédé tout ensemble la puissance intellectuelle et la puissance physique, et qui, abusant de tout, semblent n'user de rien; tantôt oubliant le corps pour ne songer qu'à l'esprit, et tantôt accordant de longues heures de sommeil à l'intelligence, pour céder bientôt aux exigences d'une organisation physique, impérieuse dans ses besoins.

Broussais était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Sa tête avait une beauté peu commune. Quand il s'animait, ses yeux lançaient des éclairs ; et sa physionomie, habituellement calme, pouvait, dans certains moments, devenir imposante et presque terrible. Sa bouche s'ouvrait dédaigneuse lorsqu'il parlait d'adversaires indignes de lui ; mais elle était charmante s'il s'adressait à ses amis. Cette mobilité d'expression se retrouvait dans le son de sa voix , éclatante comme la tempête s'il cédait à l'emportement, puis douce et caressante s'il fallait persuader. Il employait avec succès l'ironie, et le trait acéré de l'épigramme perçait à jour ses adversaires, lorsqu'il daignait le leur lancer.

Les ressources de son esprit se montraient inépuisables. Sa dialectique était pressante, et son jugement rapide. Il aimait les comparaisons, et donnait à son style quelque chose de la vigueur de sa constitution physique. Un jour, je me permis de lui reprocher l'emportement de ses paroles et l'amertume de ses critiques, qui n'étaient pas toujours exempts de personnalités. — Les bonnes causes, disais-je, doivent être soutenues avec calme. — « Non ; reprit-il ; il faut se faire lire, et se faire lire par des gens éveillés. Les malheureux dormaient. J'ai pris le fouet d'une main ferme et frappé sans crier gare ! Aussi, voyez la meute, comme elle est haletante, et comme elle aboie. Si j'eusse frotté de miel les bords du vase, le miel eût agi comme l'opium : des verges, morblen, des verges trempées dans le vinaigre et l'absinthe. Je les voulais furieux, et les voilà qui mordent ; c'est cela, courage ! allons, je ne désespère plus d'eux, à moins qu'ils ne meurent enragés. »

Lorsque je vis Broussais pour la première fois à Xerez, cet illustre médecin avait trente-neuf ans. Quoiqu'il eût la réputation d'un homme de mérite, personne ne soupçonnait qu'il dût être un jour l'une de nos gloires nationales. Il vivait joyeusement avec ses collègues, sans recevoir, et même sans attendre, aucun témoignage de satisfaction du gouvernement impérial, qui lui donna cependant en 1812 la décoration

éphémère de la Réunion. C'est donc avec un grand étonnement que je lis dans une des notices historiques¹ qui lui ont été consacrées, que Napoléon le distingua de tous ses médecins militaires, et qu'il le choisit pour le mettre à la tête du service médical de l'expédition d'Espagne. Le médecin en chef de cette armée était Gorcey, et lorsque le corps expéditionnaire, qui s'empara de l'Andalousie devint distinct, M. Brassier fut appelé aux fonctions de médecin en chef de l'armée du Midi. Napoléon ne connut pas Broussais et ne put influencer sur son avancement. C'est seulement en France, et beaucoup plus tard, que ce médecin eut une position en rapport avec son mérite. Longtemps il habita Xerez, où se trouvait le quartier général, et fut chargé du service médical de l'hôpital militaire. Je suivis sa visite comme pharmacien pendant plusieurs mois; et me voyant attentif à sa parole, il se plaisait à établir devant moi, et pour moi, le diagnostic de ses malades; son pronostic était presque toujours infaillible. Du plus loin qu'il les apercevait, il reconnaissait s'il y avait un changement dans leur état, découvrant à des signes certains le moindre écart de régime, et les gourmandant du ton dont il se servit plus tard pour gourmander ses critiques. Il ne craignait pas même de les épouvanter, en leur présentant la mort comme certaine s'ils persistaient, à ne pas suivre ses avis. Un officier qui occupait à l'hôpital militaire de Xerez une petite chambre au rez-de-chaussée, était atteint d'une entérite en voie de guérison. Il y eut plusieurs rechutes successives à la suite d'imprudences commises par le malade; Broussais entra en fureur à chacune d'elles. Un jour qu'il eut à constater un dernier écart de régime, il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, le visage enflammé de colère, et d'un bond ayant atteint le lit de l'officier malade, il le regarda fixement les bras croisés sur la poitrine, criant de sa plus forte voix : « Vous le voulez, malheureux ! Eh bien ! vous mourrez ; » et se tournant vers la Visite : « Et nous le disséquons, Messieurs ! » Le malade frémit, bal-

1. Celle de Montègre.

butia quelques mots, devint pâle et promit la sagesse; malheureusement trop tard. Il expira quelques jours après, et quand Broussais le vit à l'amphithéâtre, il apostropha le cadavre d'un *je te l'avais prédit*, suivi d'un profond soupir!

A Xerez, Broussais autopsiait tous les malades qu'il perdait; examinant soigneusement les grandes cavités, les viscères abdominaux et l'encéphale. Lui-même faisait les autopsies avec de grossiers instruments. L'empressement, je dirais presque l'avidité, avec laquelle il cherchait à lire, dans ces débris humains, la confirmation de son diagnostic, donnait à sa figure une expression indéfinissable, que des personnes étrangères à la médecine, auraient pu prendre pour de la cruauté, et qui n'était autre chose que le génie de l'observation éclairant une belle physionomie.

Pendant tout le temps que Broussais passa à l'armée, il n'écrivit rien d'important, mais il observa beaucoup. Quoiqu'il eût déjà publié son *Traité des Phlegmasies chroniques*, on peut dire que ce fut pour lui une période d'incubation. Je quittai Xerez, et ne le revis plus en Espagne que deux fois; à Salamanque, où je lui donnai l'hospitalité, et près de Pamplune, après la bataille de Vittoria. Il déjeunait sur un tertre élevé, dans un lieu fort pittoresque. La cantine aux provisions était ouverte, et plusieurs personnes l'entouraient. Je reconnus M. Broussais, et comme je passais discrètement après avoir salué, je m'entendis m'appeler, et il me reprocha en riant de faire le fier. Je mourais de faim, et je ne me fis pas prier deux fois; je dessinerai encore fidèlement le paysage grandiose, au milieu duquel nous fîmes cette halte. Broussais m'avait vu malade à Avila quelques mois auparavant, et, à mon appétit, il dut me juger parfaitement rétabli.

De retour en France, et après 1816, je renouai mes relations avec cet excellent homme. Bientôt sa réputation s'accrut, et remplit le monde médical. Il fonda sa doctrine par la parole, et ses auditeurs devinrent si nombreux, et si enthousiastes, que son enseignement éclipsa, durant un temps, celui de la Faculté de médecine de Paris. D'anciens officiers de santé,

qu'il avait vus aux armées se groupèrent autour de lui. Je les connaissais tous, et quoique leur mérite fut différent, leur dévouement était égal. Les docteurs Treille; Belair, qui avait avec le maître plus d'un trait de ressemblance; Sarlandière et bien d'autres, ne le quittaient guères, et se montraient avides de goûter cette parole qui coulait aussi intarissable que variée. Bientôt une polémique terrible s'engagea, et, seul contre tous, il grandit dans la lutte. Un organe périodique lui devint nécessaire, et il fonda les *Annales de la Médecine physiologique*. Broussais y développa un grand talent d'écrivain, se montrant inépuisable dans ses arguments, prompt dans ses répliques, habile dans la dialectique. Toujours abondant, vigoureux, clair, facile, méthodique, et souvent brillant. De tous les ouvrages qu'il publia, son *Journal* est peut-être le plus étonnant. Pendant treize ans consécutifs, sans relâche comme sans fatigue, il y répondit à des adversaires qui se succédaient, aussitôt qu'ils étaient vaincus ou découragés. C'était donc toujours contre des hommes nouveaux, préparés de longue main à la polémique qu'il avait à lutter. Parmi ses adversaires, aucun ne l'attaqua avec plus de verve et de talent que le docteur A. Miquel, alors rédacteur en chef de la *Gazette de santé*, dans ses lettres adressées à un médecin de province. Miquel était très-spirituel, très-instruit et très-incisif. On a de lui un poème intitulé : *La médecine vengée*; et il a publié les éloges de Bichat et de Parmentier, qui furent couronnés. Je le voyais souvent; nous étions de même âge, et nos caractères sympathisaient. Broussais me sut mauvais gré de cette liaison, et j'eus quelque peine à lui persuader que je pouvais voir sur un pied amical un de ses critiques, sans approuver les attaques dont il était l'objet. Il trouvait mal que je donnasse quelques articles à la *Gazette*; mais comme ces articles ne se rapportaient pas à la grande querelle élevée entre ces deux hommes, de taille, au reste, fort différente, je pouvais honorer l'un sans cesser d'aimer l'autre. M. Broussais finit par me comprendre, et nous redevinmes ce que nous étions d'abord. Les pharmaciens de Paris, non sans raison,

s'alarmaient des progrès de la doctrine physiologique qui simplifiait la thérapeutique et diminuait l'importance de la pharmacie. Ils n'étaient pas au reste les seuls qui se plaignissent. Les libraires de l'école de médecine, dont les ouvrages, naguère prônés, restaient sans acheteurs sur les tablettes de leur magasin, faisaient chorus. Tous les livres qui n'étaient pas écrits dans le sens des idées nouvelles n'avaient aucun succès.

Le public s'intéressait vivement à ces luttes, et Broussais eut bientôt une réputation populaire à ajouter à sa réputation scientifique. La mode vint s'en mêler, et qui le croirait ? les femmes eurent des robes à la Broussais, dont les garnitures simulaient des sangsues. La consommation de ces annélides, bases du traitement antiphlogistique, devint énorme. On crut qu'elles allaient manquer, et le docteur Sarlandière, disciple ardent du médecin du Val-de-Grâce, inventa un bdellomètre, sorte d'instrument destiné à les suppléer. En peu d'années, la France fut épuisée, ainsi que les pays voisins. Bientôt on alla les pêcher en Bohême, en Hongrie, en Turquie, en Grèce, etc. Un service de chariots en poste fut organisé pour approvisionner Paris et la France. Il y a peu d'années encore, passaient à Strasbourg des voitures à claire-voie, renfermant des sacs, continuellement abreuvés d'eau, et remplis de millions de sangsues. En 1824 on estimait approximativement le chiffre de la consommation à plus de 80 millions de sangsues, dont la valeur dépassait 8 millions de francs.

Le docteur Broussais était inexorable dans l'application de sa méthode antiphlogistique. Les sangsues succédaient aux sangsues, les débilitants aux débilitants, et quand la maladie était vaincue, le malade se trouvait souvent dans un tel état de faiblesse que toute réaction devenant impossible, la langueur persistait, et constituait une véritable maladie. Les convalescences étaient souvent d'une longueur désespérante, et le médecin n'accordait d'aliments qu'avec une réserve extrême. — Le général Montjardet, l'un des malades de Broussais, me raconta un jour comment il avait trompé

son médecin, et évité une mort certaine. On le disait guéri, et il l'était en effet. Craignant des rechutes, le prudent docteur commença l'alimentation par des bouillons légers qui parurent au général fort insuffisants. Il réclama plusieurs fois, et toujours inutilement. L'estomac parlait avec une énergie sans cesse croissante, et ses doléances n'étaient pas écoutées. Une garde-malade sévère, du choix de Broussais, surveillait le patient qui ne pouvait exprimer le moindre désir sans le voir aussitôt repoussé. Le général devint furieux, et résolut d'en finir, s'il le fallait, avec la vie, plutôt que de mourir de faim ; il se lève, après avoir éloigné la garde-malade, se traîne vers une armoire, l'ouvre et ne trouve rien. Il cherche ailleurs, et n'est pas plus heureux. Sa faim s'irrite de ces espérances trompées, et il allait se jeter désespéré sur son lit, lorsqu'il avisa près de la porte la pâtée du chat ; sans examen, comme sans hésitation, il s'en empare, et en un clin d'œil, l'engloutit en homme affamé. Aussitôt le malade se recouche, bien persuadé qu'il va avoir une rechute mortelle. Point du tout, il s'endort paisiblement, et se réveille reconforté. Broussais vient et le trouve mieux. Un peu de vermicelle est permis. Ce n'est pas à si peu que se bornera désormais le général. Il raconte à la garde-malade ce qu'il a fait, parle d'une voix plus ferme, ordonne et intimide. A compter de ce moment, il y eut deux choses dans le régime, la fiction et la réalité. Le médecin prescrivait le bouillon, et le malade la cotelette. Le rétablissement devint rapide, et Broussais ne connut jamais cette escapade de convalescent ; pourtant le général se plaisait à dire, à qui voulait l'entendre, comment il avait mis Minette à la diète en dévorant sa pâtée.

Broussais comptait parmi ses amis les députés les plus distingués de l'ancienne opposition. Il était le médecin de Benjamin Constant, de Manuel, du général Foy et du comte de Girardin. Ce fut lui qui ferma les yeux au général Lamarque, et voici en quels termes il donna le dernier bulletin de la santé de ce député : — « Le général Lamarque est atteint mortellement. Toutes les espérances dont on a voulu se leurrer,

«n'étaient point fondées. La mort peut encore tarder quelques jours, plus d'une semaine peut-être; je ne puis le dire au juste n'ayant pas de biomètre; mais la marche de la maladie, depuis huit à dix jours, me montre qu'elle est inévitable.

«Le 1^{er} juin 1832.

Tout au bon de la Neuville.»

Broussais était fort lié avec ce fonctionnaire, celui de tous les membres de l'intendance militaire qui sympathise le plus complètement avec les officiers de santé militaires, étant peut-être plus capable qu'aucun autre d'apprécier ce qu'ils valent. Ce fut chez M. de la Neuville que je vis Broussais une dernière fois. Il s'occupait alors de phrénologie, et la conversation roula sur cette science, que je ne puis encore regarder comme positive. Toutes les têtes des convives lui passèrent par les mains, et il dit à chacun de nous des choses assez justes. — « Il existe en phrénologie des difficultés que je ne puis toujours résoudre, déclara le Maître; croiriez-vous, par exemple, que le général Dejean, le plus doux des hommes, a une bosse du meurtre très-prononcée. » — Ne vous en étonnez pas, repris-je; cet entomologiste, après avoir fait une guerre loyale aux hommes, n'a-t-il pas fait une guerre impitoyable aux insectes! N'en a-t-il pas torturé des milliers, en les faisant passer par le pal, le fer rouge, l'éther et l'alcool. Certes, non-seulement je ne m'étonne pas que le général ait la bosse du meurtre, mais je suis grandement surpris qu'il n'en ait pas deux; — et chacun se mit à rire.

Peu de jours après la mort de Broussais, je revis M. de la Neuville; il me montra la fameuse profession de foi de cet ami, dont il ne pouvait parler sans une profonde émotion. Comment cette pièce a-t-elle été publiée? On lisait en tête: «Ceci est pour mes amis, mes seuls amis.» Avait-on le droit de publication? je ne le crois pas. Il ne se fait point athée, mais il n'ose se dire s'il existe une puissance créatrice, et déclare ne rien craindre et ne rien espérer pour une autre vie, parce qu'il ne saurait se la représenter. Beaucoup de choses pourraient être répondues à cette profession de foi qui suivant

moi dit trop et trop peu. Broussais avait une trop belle âme pour qu'il soit possible de supposer un seul instant qu'il n'est rien resté de la sienne après sa mort. Je pense d'ailleurs que l'homme, en apparence le plus ferme dans ses convictions, lorsqu'il ne veut rien croire, aboutit seulement au doute, pour s'écrier avec l'Hamlet de Ducis :

La mort... c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être.

Page 113. Les juifs ne sont pas tolérés en Espagne, et si quelques-uns y vivent, c'est sans se faire connaître comme tels. Il en résulte que le peuple croit à peine que ce sont des hommes semblables aux autres, et que les plus singuliers préjugés ont cours en ce qui les concerne. Le plus curieux, et il n'est pas le moins répandu, est celui qui veut en faire des hommes imparfaits, des espèces de quadrumanes, portant un appendice candal. Les protestants commencent à être tolérés ; mais ils vivent isolés. Dans le centre de l'Espagne, où n'ont pu encore pénétrer les lumières de la civilisation, on leur attribue la prétendue organisation juive. Ainsi lorsque Voltaire, dans son roman de Jenny, a écrit que le père inquisiteur Don Jeronimo Bueno Caracucarador déclarait en chaire, à Barcelone, que les Anglais avaient des queues de singe, il faisait de l'histoire et non de la fiction, ou, du moins, il se montrait instruit d'un grossier et stupide préjugé, qui, s'il n'a pas été enseigné en chaire, pourrait bien avoir été propagé en Espagne par des personnes désireuses d'entretenir, contre ce qu'ils appellent les ennemis du vrai culte, une haine populaire, en plein désaccord avec les préceptes de l'Évangile.

Page 121. La mosaïque d'Italica, déjà fort endommagée, est aujourd'hui (1856) presque entièrement détruite. A peine est-il possible d'en retrouver des vestiges, cachés sous une herbe épaisse livrée aux bestiaux, qui les brisent sous leurs pieds.

Page 129. Pendant le séjour des Français en Espagne, beaucoup de loges maçonniques s'ouvrirent, et un très-grand

nombre d'Espagnols s'y firent recevoir. C'était pour eux un fruit défendu, et ils ne résistèrent pas à la tentation d'y mordre. Sans doute, ils durent être fort surpris de trouver si inoffensive une institution qui leur avait été présentée comme aussi redoutable.

On croyait dans le peuple, lorsque j'étais en Espagne, que les francs-maçons adoraient des idoles, et qu'ils leur sacrifiaient des enfants. Tout ce que l'on racontait des horreurs drolatiques du sabbat se passait, disait-on, dans les loges. Vainement se fût-on efforcé de détruire ces préjugés, enracinés chez le peuple, et entretenus par les gens qui les croient si stupidement nécessaires.

Retenus en France par l'exil, les Espagnols suivaient assidûment les loges où s'étaient réfugiés une foule de personnages tombés en disgrâce après la chute de l'Empire. Les grands dignitaires de l'État, dépossédés, les fréquentaient également. Ils y étaient chamarrés de rubans et de décorations fantastiques. On les entourait d'hommages, et tous les fronts s'inclinaient devant ces puissances déchues, devenues des princes Rose-croix, des chevaliers Kadosch, des vénérables, des inspecteurs souverains maîtres, etc. Parmi eux se trouvait au premier rang Lacépède, toujours salué du titre de successeur de Buffon, titre accepté avec une émotion qui se trahissait par des larmes; puis un baron Fauché, ancien préfet de Florence; le professeur Lemaire, célèbre éditeur des classiques latins; Cuvelier de Trie, habile ordonnateur de fêtes auxquelles concouraient pour le chant les meilleurs artistes du grand opéra, Nourrit, Alexis Dupont, Prevot, Travot, et beaucoup d'autres dirigés par Piccini. Les poètes n'y manquaient pas, Béraud et Saintine y faisaient applaudir leurs vers.

Deux Espagnols, Llorente, savant auteur d'une histoire de l'inquisition, et l'évêque d'Oporto, devenu le commensal du maréchal Soult, qu'il avait suivi après notre retraite du Portugal, jouèrent dans l'une de ces loges un rôle curieux.

Beaucoup de gens ont cru éteint, après le supplice de Jacques Molay, le fameux ordre des templiers : il n'en est

rien. Les titres de propriété de l'ordre, la charte d'institution, le cachet du grand-maître, ses insignes, et jusqu'à son épée, ont été conservés. Les templiers, vivant dans l'ombre, s'étaient donnés un grand-maître, et se perpétuaient comme société secrète. Les gouvernements l'ignorèrent longtemps.

Le duc de Cossé-Brissac, égorgé à Versailles, dans les premiers jours de septembre 1792, fut l'un de ces grands-maîtres clandestins. Cette dignité passa depuis en plusieurs mains, et fut conférée, *in extremis*, par un grand-maître mourant, au médecin qui lui donnait des soins. Ce médecin, nommé Fabré-Palaprat, homme fort instruit, digne de manières et d'un commerce agréable, prit la chose au sérieux; et comme il ne pouvait faire guerroyer ses chevaliers, il résolut de donner à l'ordre du Temple une direction philanthropique; et pour y parvenir, institua à l'Oratoire un cabinet de consultations gratuites, que le peuple de Paris connut sans rien savoir de son origine. Fabré-Palaprat fit une active propagande, et il put bientôt s'entourer de chevaliers, de commandeurs et de grands baillis; il eut une maison de novices et d'écuyers, et trôna en habits de satin, avec des gardes, au milieu d'une nombreuse compagnie: hommes graves, pour la plupart, qui prenaient au sérieux ces enfantillages.

Dans les réunions on traitait des intérêts de l'Ordre; on gémissait sur le martyre du grand-maître, et des espérances d'une réintégration prochaine dans d'immenses richesses, dont on faisait le dénombrement, se manifestaient; on entendait les rapports que faisaient les grands-baillis d'Aquitaine, de Neustrie ou de Flandres; puis le grand-maître se retirait gravement, suivi d'une garde d'honneur, avec une majesté toute royale.

Un jour que j'étais admis à voir une de ces solennités, je reconnus, malgré la pompe de leurs habits sacerdotaux, deux Espagnols avec lesquels j'avais eu des relations dans leur pays: l'illustre et malheureux Llorente et l'évêque d'Oporto, portant l'un et l'autre des crosses d'évêque, et coiffés de la mitre. Après que les affaires de l'Ordre eurent été terminées, et que le grand-maître eût reçu les députations de la maison des

novices et de celle des écuyers, aux discours desquels il avait répondu brièvement et en langage royal, les deux pontifes célébrèrent la messe, écoutée avec recueillement par l'assemblée, composée de plus de deux cents assistants, tous en costume de chevaliers, ou d'aspirants à l'être. Le coup d'œil était aussi extraordinaire que saisissant. La police tolérait ces réunions, et l'ordre du Temple se perpétuait comme loge maçonnique, sous la dénomination de Saint-Jean de Jérusalem. Cependant le Gouvernement finit par s'inquiéter, et ordonna de faire une descente chez le grand-maitre, afin de saisir les insignes et les titres de l'Ordre. Fabré-Palaprat, qui s'attendait à cette visite, les avait mis en lieu sûr, et les recherches n'aboutirent à rien. Conduit à la préfecture de police, il fut bientôt mis en liberté. A cette époque, déjà reculée, on avait répandu le bruit que le Gouvernement voulait conférer la dignité de grand-maitre à un prince du sang, après avoir modifié les statuts de l'Ordre, et le nom du duc de Berry alla même jusqu'à être prononcé. Il est bien douteux que la Restauration ait pu jamais avoir un pareil projet.

Page 135. Un médecin, le docteur Faure, qui a écrit, sous le titre de Souvenirs du Midi, un livre très-intéressant sur l'Espagne, parle de l'hôpital de la Sangre, et trouve que cette dénomination d'hôpital du Sang est opposée aux devoirs de bienfaisance et d'humanité qu'on y remplit tous les jours, et il s'écrie : quel génie féroce ! quelle imagination déréglée ! M. Faure n'a pas songé que le sang, *sangre*, dont il est ici question, est le sang de Jésus-Christ, versé pour le salut de l'homme, et qu'il n'y a dans cette dénomination qu'une simple intention religieuse.

Page 137. La chartreuse de Séville a été conquise par l'industrie ; elle est devenue une fabrique de faïence.

Page 204. Les noms donnés aux jeunes filles peuvent faire juger de la dévotion à la Vierge. On voudrait pouvoir les appeler toutes Marie ; mais comme il en résulterait quelque con-

fusion, on les distingue par des noms accessoires, tirés de la vie ou des miracles de la mère de Dieu. Ainsi on n'entend nommer que des *Concepcion*, des *Incarnacion*, des *Purificacion*, des *Candelaria*, des *Cármén*, des *Soledad*, des *Angustias*, des *Dolores*, des *Cruz*, des *Consolacion*, des *Rosario*, des *Buen-succeso*, des *Salud*, des *Jesua*, des *Assuncion*, des *Misericordia*, des *Guadalupe*, des *Pilar*, etc., dénominations dont la plupart contrastent souvent d'une manière marquée avec la conduite des femmes qui les portent.

(R. Faure, Souvenirs du Midi, p. 103, 1831).

Page 206. J'ai souvent entendu regretter que Tolède n'eût pas été choisi comme capitale de l'Espagne, et c'était surtout afin de tirer parti du Tage qu'on désirait qu'il en eût été ainsi. Je ne puis savoir à quel degré de prospérité Tolède, capitale d'un grand pays, serait parvenue; mais en voyant les rochers qui emprisonnent le fleuve, et les terrains arides qui entourent la vieille cité, je ne regrette rien. Madrid et Tolède sont l'une et l'autre assises sur un sol ingrat. Ce qu'on donnerait à l'une de la main droite, il faudrait, pour être équitable, le donner à l'autre de la main gauche.

Page 211. Plusieurs dictionnaires géographiques et le dictionnaire complémentaire de l'Académie écrivent Cuença au lieu de Cuenca. C'est une faute que l'on ne trouve, ni dans de Laborde, ni dans Bourgoïn. Les Espagnols écrivent *Cuenca*, et l'on ne comprend pas ce que la cédille vient faire ici.

Page 212. Nous avons donné un dialogue en espagnol et nous ne l'avons pas traduit; nous réparons cette omission en reproduisant le texte dans lequel s'est glissé quelques incorrections.

Bonjour, señor, soyez le bienvenu. — Tout, dans ma maison, est à votre disposition. — Très-bien; alors donnez-moi quelque chose à manger. — Que voulez-

Buenos dias, señor; bien venido sea usted. — Todo en mi casa está a la disposicion de usted. — Muy bien; entonces dé me usted, algo de comer. — ¿Que

vous? — Une poule et des œufs.
 — Il n'y en a pas, il n'y en a pas;
 vos compagnons nous les ont en-
 levés. — Quel malheur! et du jam-
 bon. — Dieu du ciel, du jambon;
 plut à Dieu que nous en eussions.
 — Quelques fruits et du pain. —
 Pas davantage. — Et du vin? —
 Pas même une goutte. — Alors
 il est clair que vous n'avez rien.
 — Si, monsieur, j'ai... j'ai un
 grand désir d'avoir.

quiere, usted? — Una gallina y
 huevos. — No hay, no hay; sus
 compañeros no los han quitado.
 — ¡Que dolor! y jamon. — Bal-
 game Dios, jamon! ojala que lo
 tuvieremos. — ¿Algunos frutos y
 pan? — No mas. — ¿Y vino? —
 Ni siquiera una gotita. — Pues
 bien veo que usted no tiene nada.
 — Si señor, tengo.... ¡tengo
 gana de haver!

Page 228. La venta de San-Raphaël existe toujours, et tout aussi sordide. Le D.^r Dufour y a fait une halte en 1854, et cet ami ne se félicite pas du repas qu'il y a pris. C'était, dit-il, une soupe improvisée qui saisissait au loin l'odorat par la rancidité de son huile et l'âcreté des condiments. Les plus intrépides, nationaux et étrangers reculèrent, et lui seul ingéra héroïquement une copieuse ration de ce sinapisme culinaire qui grâce au ciel fut inoffensif.

Page 237. Il peut sembler curieux de lire le texte même de la romance dans laquelle le Cid propose d'être infidèle à Chimène. Cette romance, écrite en vieux langage, a plusieurs passages d'une interprétation assez difficile. La voici :

A peine le roi¹ fut-il mort
 Que Zamora est entourée;
 D'un côté par le roi Don Sanche²,
 De l'autre côté par le Cid.
 Du côté que le roi l'entoure
 Zamora ne s'occupe guère;
 Du côté qu'assiège le Cid,
 Zamora se tourmente fort.

A penas era el rey muerto,
 Zamora ya está cercada;
 De un cabo la cerca el rey
 Del otro el Cid la cercada :
 Del cabo que el rey la cerca
 Zamora ne se da nada;
 Del cabo que el Cid la aqueja,
 Zamora ya se tomaba.

1. Ferdinand I, dit le Grand.

2. Sanche II, son fils.

En ce danger la reine Urraque
A la fenêtre se montra
Et là d'une tour ruinée
Ces paroles a proféré :

Arrière, arrière, Don Rodrigue,
Rodrigue le fier Castillan;
Tu devrais mieux te rappeler
De cet heureux temps passé,
Quand tu fus armé chevalier
A l'autel de Santiago,
Lorsque le roi fut ton parrain
Et toi, Rodrigue, le filleul.
Mon père te donna les armes,
Ma mère t'offrit le cheval;
Moi pour t'honorer davantage
Je te chaussai les éperons.
Je pensais l'avoir pour mari
Point ne le voulut mon péché;
Tu pris pour épouse Chimène,
Fille du Comte Lozano:
Si par elle te vint l'argent
Par moi le rang serait venu.
Le revenu sans doute est bon;
Mais mieux vaut la condition.
Tu t'es bien marié, Rodrigue,
Et tu pouvais l'être encor mieux,
Car tu laissas fille de roi
Pour prendre fille de vassal —
En écoutant cela, Rodrigue
Demeura quelque peu troublé,
Et dans le trouble qui l'agite
Cette réponse il a donné :
— Madame si vous le voulez.
(Du droit chemin) nous dévions. —
Doña Urraque a répondu
Gardant un visage tranquille :
Puisse Dieu ne jamais permettre

Doña Urraca en tanto aprieto
Asomóse a una ventana,
Y allí de una torre mocha
Estas palabras fablaba :
Afuera, afuera, Rodrigo,
El soberbio Castellano,
Acordásete debria
De aquel buen tiempo pasado,
Cuando fuiste caballero
En el altar de Santiago,
Cuando el rey fué tu padrino,
Tú, Rodrigo, el afijado :
Mi padre te dió las armas,
Mi madre te dió el caballo.
Yo te calcé las espuelas,
Porque fueras mas honrado :
Pensé de casas contigo,
No lo quiso mi pecado;
Casásete con Jimena,
Fija del conde Lozano :
Con ella hubiste dinero,
Connigo hubieras estado;
Porque si la renta es buena,
Muy mejor es el estado.
Bien casásete, Rodrigo,
Muy mejor fueras casado;
Dejaste fija de rey
Por tomar la de un vasallo —
En oír esto Rodrigo
Quedo algo turbado;
Con la turbacion que tiene
Esta respuesta le ha dado :
— Si os parece, mi señora.
Bien podemos desviallo —
Respondióle doña Urraca
Con rostro muy sosegado :
— No lo mande Dios del cielo

Que je fasse pareille chose
 Mon âme (en enfer) pâtirait
 Si je m'écartais du devoir —
 Rodrigue aussitôt se retourne
 En s'écriant tout affligé :
 Dehors ! dehors les miens, à moi !
 Ceux à pied et ceux à cheval !
 De cette tour démantelée
 Est partie une flèche aiguë
 Le trait ne portait pas de fer,
 Et le cœur il m'a traversé,
 Aussi le mal est sans remède
 Et je vivrai dans la douleur.

Que por m se haga tal caso ;
 Mi ánima penaría ,
 Si yo fuese en discrepalla —
 Volvióse presto Rodrigo ,
 Y dijo muy angustiado :
 — Afuera , afuera , los míos ,
 Los de á pié y los de á caballo ,
 Pues de aquella torre mocha
 Una vira me han tirado .
 No traía el asta el fierro ,
 El corazón me ha pasado ,
 Ya ningún remedio siento
 Si no vivir mas penado .

Page 245. Vittoria est écrit Vitoria par les Espagnols.

Page 246. L'accumulation des bagages n'a pas été la cause de la perte de la bataille de Vittoria, due à l'impéritie des généraux ; mais elle en rendit les suites plus désastreuses.

Nous trainions à notre suite toute la cour de Joseph : ministres, grands-fonctionnaires, employés de toute espèce, Espagnols compromis, de toutes les provinces successivement occupées et successivement évacuées. Chacun de ces émigrants avait sa famille, et ce qu'il avait pu réunir des débris de sa fortune. A cette population espagnole nombreuse venait se joindre la population française, négociants et employés civils accompagnés de femmes, parmi lesquels il y en avait de légitimes. Les bagages des officiers, le trésor de Joseph et celui de l'armée, une foule de caissons de toute espèce, l'artillerie de siège et l'artillerie de réserve... C'était un monde.

Il semblait donc urgent dans l'intérêt de l'armée, autant que dans l'intérêt de cette foule désarmée, incapable de résistance, composée en grande partie de gens qui avaient tout à craindre s'ils tombaient aux mains de l'ennemi, il semblait, disons-nous, évident qu'il fallait, afin de conserver la liberté de nos manœuvres, nous débarrasser de ces *impedimenta*. On devait

agir en prévision d'un revers, et l'on se comporta comme si la victoire eût été certaine.

Page 247. Je croyais cet officier de santé mort lorsque, il y a quelques années, me trouvant à Paris, dînant en nombreuse compagnie, on vint à parler de l'échauffourée de Vittoria, et je racontai comment j'avais aidé au pansement d'un chirurgien-major, qui n'avait pu survivre à sa blessure. Un des convives, des mieux vivants, réclama : c'était mon blessé, de Vittoria, M. Lacretelle, chirurgien principal, professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Metz. Il se leva de table et en me donnant une chaude accolade, me prouva qu'il était de ce monde, et que la place qu'il y occupait était parfaitement remplie.

Page 249. Après les longues guerres, les meilleurs soldats, ceux qui sont animés des plus nobles sentiments, s'abrutissent, et peu leur importe sur quel terrain ils aient à combattre. Aussi beaucoup des soldats de notre armée, appartenant à la France par la naissance se réjouissaient, en passant la frontière, non pas de revoir leur patrie et de la défendre, mais de se battre désormais dans un pays neuf, où les ressources allaient être plus abondantes. Ce sont choses pénibles à dire, mais si elles enlèvent à la guerre ce qui lui reste encore de prestige, elles n'auront pas été dites inutilement.

Page 252. Quoique nos soldats fissent tout ce qu'ils pouvaient pour mettre en lieu sûr les vins qui tombaient en leur pouvoir, la terre en buvait d'ordinaire la plus grande partie. Les jarres (*tinajas*) d'une contenance de six et huit hectolitres étaient brisées et tout était perdu. Il est arrivé assez souvent que des hommes se sont noyés dans les caves, après avoir été étourdis par les vapeurs du vin. On raconte même qu'un cuirassier tout armé fut trouvé mort dans une de ces jarres. Il s'y était penché pour puiser du vin, et tomba la tête la première dans cette grande amphore qui fut son tombeau.

Page 281. Après les longs troubles qui se sont succédé, chaque année, depuis près d'un demi-siècle, 1856 vient de payer son tribut d'excès de tout genre, et le prétexte de ces nouveaux crimes, c'est le communisme! On s'en est pris aux moulins à farine et aux barques chargées de blé qui ont été incendiés aux cris de mort aux libéraux, mort aux riches, mort aux marchands de farine, et même de Vive la religion! l'Alcade de Valencia a été blessé; celui de Duénas, tué à coups de poignards; à Rioseco la femme et la fille de l'alcade ont été maltraitées et blessées par les émeutiers, parmi lesquels se trouvait un grand nombre de femmes, implacables comme les furies.

SOMMAIRE.

1809.

I.

Entrée au service et départ pour l'Espagne. — M.^r Chabrier.
— Bordeaux. — Les Landes. — Bayonne. . . . Page 1.

II.

Passage de la frontière. — Un convoi militaire. — La Bidassoa. — Irun. — Hernani. — Tolosa. — Importance des qualifications espagnoles. — Villaréal. — Ansuola; dangers que nous y courons. — Vittoria; Casilda et le premier scapulaire. — L'Ebre. — Mirando del Ebro. — Les Castellans du théâtre et les Castellans de la Castille. — La garganta de Pancorbo; dangers de rester en arrière des convois ou de se porter trop en avant. — Bribiesca; fausse alerte; préparatifs de combat; dénouement d'opéra comique. — Burgos. — Torquemada. — Dueñas. — Valladolid; el garrote. — Prisonniers d'Ocaña. — Ségovie; son aqueduc. — Passage du Guadarrama. — Vue de l'Escorial. — Galapagar. — Territoire désolé, rappelant la campagne de Rome. — Madrid Page 6.

II.*

Physionomie de Madrid. — Don Jose Pavon et l'herbier du Pérou. — Don Juana Echevaria. — Auguste Devergie. — Course à travers les rues. — Cabinet d'histoire naturelle et jardin de botanique. — Cavanilles et Ortega. — Une journée à Madrid Page 30.

1810.

III.

Ordre de rejoindre le premier corps ; départ (11 janvier 1810). — Pont de Tolède et le Mançanarès. — Aspect de la campagne. — Montagnes de Tolède. — Le Tage. — Consuegra. — La Manche. — La Guadiana. — Scène d'intempérance. — Almagro. — Calzada. — Marche nocturne. — Passage de la Sierra Morena (21 janvier 1810). — Bivouacs espagnols abandonnés. — Je retrouve le printemps. — La Carolina. — Baylen ; réflexions sur la capitulation de Dupont. — Andujar et le Guadalquivir. — Aldea del rio. — Cordoue ; sa mosquée ; chaude réception faite à Joseph. — La Carlota. — Ecija. — La Lusiana. — Carmona. — Alcalá de Guadaira. — Bivouac sous les murs de Séville. — On s'attend à une bataille. — La ville capitule, et nous y entrons sans coup férir (30 janvier 1810). — Joseph reçu en Roi. — Court séjour. — Départ pour Cadix. — Utrera. — Xerez. — Puerto-réal. — Arrivée à Chiclana (6 février 1810). Page 42.

IV.

Les deux Cendrillons. — Une famille espagnole. — Travaux de siège. — Campements dans les pineraies. — Ballesteros. Situation morale de l'armée. — Chaleur excessive. — Le solano Page 66.

V.

Une course à Xerez à vol d'oiseau. — Champ de bataille où périt Rodrigue. — Le Guadalète. — Un cortijo. — Réception cordiale par la garnison de la Cartuja. — Frères, il faut mourir ! — Tableaux et reliques Page 75.

VI.

Pêche du thon. — Eaux sulfureuses et baigneurs en plein air. — Conil. — Bouquets et chansons. — Poètes patriotes. — Arriaza ; fragments de quelques-unes de ces pièces. — Quintana ; son appel aux armes ; texte et traduction. Page 79.

1810.

VII.

Napoléon, adoré avant la guerre. — Haine implacable. — Les Espagnols n'ont jamais perdu l'espoir d'être délivrés des Français. — *Todavía la jaca esta viva*. — Combats de coqs. Page 88.

1810 et 1811.

VIII.

Opérations militaires du 1^{er} corps. — Cadix, imprenable par terre. — Pontons la vieille Castille et l'Argonaute. — Tempête; navires jetés à la côte; Vent de percale. — Bataille de Chiclana. — Situation des officiers de santé pendant un combat. Page 91.

IX.

Je suis appelé à Xerez. — Un songe réalisé. — Broussais. — Naudet. — Intérim à S. Lucar. — Retour à Xerez. — Je revois Devergie et pars pour Séville avec cet ami. Page 98.

1811 — 1812.

X.

Le Guadalquivir et les marins de la garde. — Séville; sa physionomie. — Gitanos. — Monuments. — Habitations. — Manière de vivre. — Influence de la vie monacale sur la langue et les habitudes espagnoles. — La Giralda. — La chapelle des Rois. — St. Christophe. — L'Alcazar et ses jardins. — Maison de Pilate. — Italica; sa mosaïque. — École en construction pour l'art du toréador. — Courtes réflexions sur les courses de taureaux. — Mes occupations. — Inquisiteur bibliothécaire. — Dernier autodafé. — Patrie du maïs. — Bory de St.-Vincent. — Soirées du maréchal. — Une *velada*. — Ce que c'est que *Pelar la pava*. — Les trompeurs trompés Page 107.

XI.

Famine à Séville. — Fautes de l'administration française. — Discipline relâchée. — Acte énergique d'un officier. — Le maréchal Soult. — Suicide du général Godinot. — Prise de Badajoz. — Nous nous retirons à la Cartuja; l'ennemi se montre et nous observe. — Retour du maréchal et calme profond. — Préparatifs de départ. — Fête d'adieux. Page 132.

1811 — 1812.

XII.

Départ de Séville pour Grenade (26 août 1812). — Le désert moins le Simoun. — Marchena. — Je laisse partir le convoi et me trouve seul entouré d'Espagnols. — Ce qui me sauve. — Un descendant de Fernand Cortez. — El Puerto de la Escalera. — Antequera. — *El arco de los Gigantes*. — *La Peña de los Enamorados*. — Le Xénil et Loxa. — Santa-Fé. — Grenade, (31 août 1812). Page 180.

XIII.

Aspect charmant de la Vêga. — Vers de Gongora sur Grenade. — Aspect des rues. — L'Alhambra. — Le Généralife ou maison d'amour. — Palais de Charles-Quint. — Les Français ont respecté soigneusement les monuments de Grenade et embelli la ville Page 148.

XIV.

Départ de Grenade (16 septembre 1812). — Bivouac dans la Vêga en vue du Mulahacen et du Pic de Veleta. — Guadix. — Scène des prairies américaines. — Gor et Roméral. — Baza. — Le bon curé. — Sierra-Sagra. — Céhéjin. — Caravaca. — La Ségura. — Calasparra; La maison du mort. — Je fais connaissance avec les rizières. — Jumilla. — Le cordon sanitaire. — La grange pestiférée. — Jonction avec le maréchal Suchet à Yecla. — Le soldat de l'armée d'Aragon et le soldat de l'Armée du Midi Page 158.

XV.

Almanza. — Abstinence forcée. — Prélude à de longues misères. — *Væ minimis*. — Champ de bataille et son obélisque. — Départ, (9 octobre 1812). — Marche sur Madrid à la poursuite des Anglais. — Chinchilla. — Coup de foudre qui dispense de coups de canon. — Albacète. — La Manche. — Ocaña. — Aranjuez. — Aravaca sous Madrid. — Ma seconde nuit à Galapagar. — Los Navas de San-Antonio. — Soldats, officiers et officiers de santé mal équipés, sans défense contre l'intempérie des saisons. — Labajos. — Arévalo; quelle espèce de prisonniers nous y faisons. — Peñaranda

de Bracamonte. — Village détruit et brûlé au bivouac. — Le soldat en campagne d'après M. de la Rocca. — Infanterie, hussards et chasseurs à cheval. — Alba de Tormès. — Opérations militaires interrompues par l'hiver (12 — 16 novembre 1812.) — Souffrances intolérables. . . . Page 168.

1811 — 1812.

XVI.

Salamanque; ses édifices et son université. — Départ après un court séjour, (20 novembre 1812). — Plaine des Arapiles. — Caissons embourbés. — Je reste à la garde de l'un d'eux. — Nuit périlleuse. — Je retrouve mes camarades. — Derniers efforts pour sauver nos caissons: ils sont abandonnés. — Abondance inattendue et folle gaieté. — Noces de Gamache. — Je me fais cuisinier et boulanger. — Piedrahita. — Je tombe malade et inaugure le service de l'hôpital d'Avila. Page 185.

1812 — 1813.

XVII.

Longue convalescence. — Vie d'hôpital; quels amis j'y fais. — Avila. — Souvenirs de Sainte-Thérèse. — Ce que c'est qu'un *quemadero*. — Course archéologique à travers la Paramera. Page 196.

XVIII.

Départ d'Avila pour Tolède (8 janvier 1813). — Nava el Moral. — El Berraco; costumes des habitants; singulier usage. — Les chaînes de la fidélité. — Fuensalida; noms goths. — Le Tage et Tolède Page 202.

IXX.

On fête mon arrivée (13 janvier 1813). — Les casseurs d'assiettes. — Aspect sévère des environs de Tolède; ancienneté de cette cité. — Les historiens et les chiffres. — Description des principaux monuments de Tolède. — Rite mozarabé. — Nous apprenons la nouvelle de la retraite de Moscou. — Douleur de l'armée, affaiblie par le départ de nombreux détachements, dirigés vers le Nord. — Je suis attaché à la 2^e division de dragons et pars pour la rejoindre à Cuenca (10 février 1813) Page 205.

1812 — 1813.

XX.

Encore la Manche. — Les dragons. — Réception ordinaire d'un hôte espagnol. — Yevenes et la soupe au lièvre. — Cuenca. — Aspect singulier du pays. — Argamasilla de Alba. — Tomelloso ; j'ai un ménechme et suis à mon insu un *manchego* pur sang ; mon curé ; mon majordome ; ma nourrice ; larmes versées au départ par mes fidèles serviteurs. — Le Toboso ; souvenirs de Don Quichotte. — Ocaña ; le jeu. — Aranjuez et ses dévastations ; son beau parc. — Le Tage et la frégate du prince des Asturies. — Madrid. — Je revois mon hôtesse et lui dois une surprise agréable. — Nous sommes inquiétés par les guérillas en passant le Guadarrama. — Venta de San-Raphaël. — Arevalo et le capitaine Sanson. — Medina del Campo. — Las Siete Iglesias. — Le Duero Page 211.

1813.

XXI.

Toro ; un Figaro. — Don Ramon, l'escribano. — La Fête-Dieu (Fiesta del corpus) Page 230.

XXII.

L'armée alliée prend l'offensive. — Mouvements de Wellington. — La division de dragons se porte en avant (28 mai 1813). — Zamora. — Le Cid, s'il a été le chevalier sans peur, n'a pas été un chevalier sans reproche. — « Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée. » — Un bon chanoine. — Retour à Toro. — Au bivouac sur la route de Valladolid. — L'incendiaire — expédition gastronomique. — La chartreuse de Miraflores. — Désastre de Burgos, (14 juin 1813). — Ordres contradictoires. — Terrible action des mines. — Souvenirs de mon premier passage. — Tout annonce une action définitive. Page 234.

XXIII.

Vittoria. — Le piano. — Le scapulaire de Nuestra Señora del Carmen. — Bataille de Vittoria, (21 juin 1813). — Faute commises. — Nous sommes repoussés. — Je fais sans le

savoir une charge de cavalerie. — Je parviens à quitter le champ de bataille. — L'armée française gagne les montagnes dans la direction de Pampelune Page 245.

1813.

XIV.

O fortunatos nimium... agricolas. — Au bivouac avec les vaincus. — Misères et souffrances des femmes espagnoles. — Pampelune (24 juin 1813.) — Le porte-manteau volé. — La justice d'un commandant de place. — Je retrouve mes effets. — Zubiar dans les Pyrénées. — Le Bourguet. — Pauvres gens! — Pauvres femmes! — Vallée de Roncevaux. — L'encombrement. — Arriverai-je? — LA FRANCE! (27 juin 1813) Page 250.

XXV.

St.-Jean-Pied-de-Port. — La ferme hospitalière. — Peyréhorade. — Je suis, sur ma demande, mis en disponibilité, (28 septembre 1813). Page 263.

Quelques réflexions sur la guerre d'Espagne dite de l'indépendance Page 269.

Notes Page 301.

